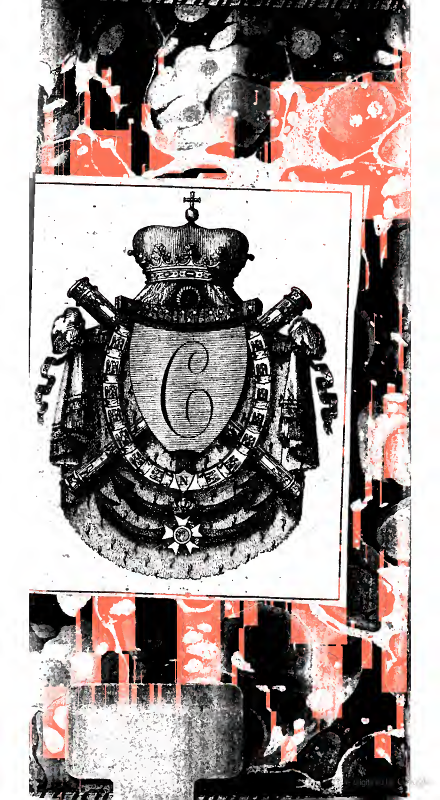






HISTOIRE
ANCIENNE
DES ÉGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MÉDES ET DES PERSES,
DES MACÉDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME QUATRIÉME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT de l'Auteur en 1732.

IL est bien difficile, dans un Ouvrage d'une auſſi grande étenlue qu'eſt celui de l'Hiſtoire anienne, qu'il n'échape bien des autes à un Ecrivain, quelque ttention & quelque exactitude u'il tâche d'y apporter. J'en avois éja reconnu pluſieurs par moinême. Les avis qu'on m'a donnés, oit dans des Lettres particuliées, ſoit dans des Ecrits publics, n'en ont fait encore remarquer 'autres. J'eſpére les corriger toues dans l'Edition *in*-4°. de mon Hiſtoire que l'on doit bientôt ommencer. En attendant, j'ai it imprimer ſéparément une rande partie de ces corrections, fin qu'on puiſſe, ſi l'on veut, les nſérer à la fin de chacun des trois Volumes : le Libraire les diſtriuera à ceux qui achetteront le uatriéme. Par ce moien, les pre-

miéres Editions deviendront, à peu de choſes près, auſſi exactes & auſſi complettes que les ſuivantes.

Quand je ne ſerois pas porté par moi-même à profiter des avis qu'on me donne, il me ſemble que l'indulgence, je pourrois preſque dire la complaiſance, que le Public témoigne pour mon Ouvrage, devroit m'engager à faire tous mes efforts pour le rendre le moins défectueux qu'il me ſeroit poſſible. Il eſt bien aiſé de prendre ſon parti, lorſque la critique tombe ſur des fautes marquées & ſenſibles: il ne s'agit alors que de reconnoitre qu'on s'eſt trompé, & de corriger ſes fautes. Mais il eſt une autre ſorte de critique qui embarraſſe & laiſſe dans l'incertitude, parce qu'elle ne porte pas avec elle une pareille évidence: & c'eſt le cas où je me trouve. J'en apporterai un exemple entre pluſieurs autres.

Quelques personnes croient que dans mon Histoire les réflexions sont trop longues & trop fréquentes. Je sens bien que cette critique n'est point sans fondement, & qu'en cela je me suis un peu écarté de la régle que les Historiens ont coutume de suivre, qui est de laisser pour l'ordinaire au Lecteur le soin, & en même tems le plaisir de faire lui-même ses réflexions sur les faits qu'on lui présente; au lieu qu'en les lui suggérant, il paroit qu'on se défie de ses lumiéres & de sa pénétration. Ce qui m'a déterminé à en user ainsi, c'est que mon premier & principal dessein, quand j'ai entrepris cet Ouvrage, a été de travailler pour les jeunes gens & de ne rien négliger de ce qui me paroitroit propre à leur former l'esprit & le cœur. Or c'est l'effet que produisent naturellement les réflexions; & l'on sait que la Jeunesse en est moins

capable par elle-même qu'un âge plus avancé, & que pour lui faire tirer de l'étude de l'Histoire tout le fruit qu'on a lieu d'en attendre, il n'est pas inutile, quand les faits sont singuliers & remarquables, de lui mettre devant les yeux le jugement qu'en ont porté les Auteurs de l'antiquité les plus sensés & les plus sages, afin de lui apprendre à faire par elle-même dans la suite de pareilles réflexions, & à juger sainement de tout. L'usage que j'ai vû faire de mon Histoire à des enfans de neuf à dix ans de l'un & de l'autre sexe, qui la lisent avec plaisir, & le compte exact que je leur ai entendu rendre non seulement des plus beaux événemens, mais de ce qu'il y a de plus solide dans les réflexions, m'ont confirmé dans l'opinion où j'étois qu'elles pouvoient leur être de quelque utilité, & qu'elles n'étoient point au-dessus de leur portée. Si effec-

tivement elles étoient propres à accoutumer les jeunes gens à ſaiſir dans l'Hiſtoire le vrai, le beau, le juſte, l'honnête, ce qui en eſt le grand fruit, il me ſemble que cet avantage, ou du moins l'intention que j'ai eu de le leur procurer, pourroit faire excuſer la liberté que j'ai priſe de m'écarter peutêtre un peu trop de la régle ordinaire. Cependant je ne ſuis point attaché à mon ſentiment, & ſi je m'appercevois qu'il fût contraire à celui du Public, j'y renoncerois ſans peine.

Je reviens encore à mes jeunes gens, & il faut qu'on me le pardonne: car [a] j'avoue que je ne puis les perdre de vûe, & que tout ce qui peut contribuer à leur inſtruction, me touche ſenſiblement. Il va * paroître un Livre qui ſera de ce genre. Il a pour titre, *le Spec-*

a Neque enim me pœnitet ad hoc quoque opus meum, & coram ſuſceptorum ſemel adoleſcentium, reſpicere. *Quintil. lib* 11. *c.* 1.

* *Ce Livre ſe débitera au premier jour chez la Veuve Eſtienne rue S. Jacques.*

cle de la Nature, ou *Entretiens ſur les particularités de l'hiſtoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux, & à leur former l'eſprit.* On y dévelope d'une maniére agréable & ſpirituelle ce qu'il y a de plus curieux dans la nature pour ce qui regarde les animaux terreſtres, les oiſeaux, les inſectes, les poiſſons. S'il m'étoit permis de juger du ſuccès de ce Livre par le plaiſir que la lecture m'en a cauſé, je pourrois aſſurer par avance qu'il ſera grand. C'eſt à ma priére, & ſur mes vives ſollicitations, que l'Auteur a entrepris cet Ouvrage, qui peut être beaucoup augmenté, s'il ſe trouve au goût du Public.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le quatriéme Tome de l'*Hiſtoire ancienne* de Monſieur Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. L'Auteur y a inſéré une diſſertation ſur Socrate, & un Abrégé des Antiquités Grecques, qui augmentent le mérite de ſon ouvrage, en y répandant de la variété. Fait à Paris, ce 26 Avril 1732.

SECOUSSE.



HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.

PLAN ET DIVISION DE CE QUATRIÉME VOLUME.



CE QUATRIÉME Volume renferme l'hiſtoire de vingt-huit ans, depuis la défaite de Nicias en Sicile, arrivée la dix-neuviéme année de la guerre du Péloponnéſe, & la onziéme de Darius Nothus, juſqu'à la dix-neuviéme année du régne d'Artaxerxe Mnémon, deux ans après la paix d'Antalcide ; c'eſt-à-

dire, depuis l'an du Monde 3591 jusqu'à 3619.

On peut diviser ce Volume en cinq parties.

La premiére, qui contient ce qui s'est passé pendant onze ans, & qui commence immédiatement après la déroute des Athéniens dans la Sicile, comprend le retour glorieux d'Alcibiade à Athénes; les exploits de Lysandre & de Callicratidas Lacédémoniens; la prise d'Athénes qui termina la guerre du Péloponnése; la mort de Darius Nothus; les troubles domestiques de la Cour de Perse au commencement du régne d'Artaxerxe Mnémon; la mort d'Alcibiade; le rétablissement de la liberté à Athénes, & les premiéres années d'Agésilas roi de Sparte.

La seconde représente l'entreprise du jeune Cyrus contre son frere Artaxerxe, & la fameuse retraite des Dix-mille : ce qui ne dure en tout qu'un peu plus d'un an.

La troisiéme renferme ce qui s'est passé pendant environ seize ans, depuis le retour des Grecs jusqu'à la paix d'Antalcide, qui est le tems où ont paru sur-tout Agésilas roi de Sparte, & Conon Général Athénien.

La quatriéme contient un abrégé de la vie de Socrate, de sa condannation, & de sa mort.

La cinquiéme explique ce qui regarde les Mœurs & les Coutumes des peuples de la Gréce, sur-tout des Lacédémoniens & des Athéniens, le Gouvernement politique & militaire, la Religion, les Fêtes, les Jeux, les Combats si célébres dans la Gréce.

Pendant l'intervalle de trente ans que contient ce volume, l'Ecriture Sainte garde un profond silence sur l'histoire des Juifs, & ce vuide durera jusqu'à l'histoire des Maccabées.

Ce qui se passe de plus considérable chez les Romains, est le siége de Veies, la prise de Rome par les Gaulois, les victoires de M. Furius Camillus, ce qui s'étend à peu près depuis l'année de la fondation de Rome 350 jusqu'à 380.

CHAPITRE SECOND.

CE CHAPITRE, qui est la suite du Livre précédent, renferme l'histoire des huit derniéres années de la guerre du Péloponnése, pendant au-

DARIUS tant d'années de Darius Nothus roi de Perse.

§. I.

Suite de la défaite des Athéniens en Sicile. Révolte des alliés. Alcibiade devient puissant auprès de Tissapherne.

XIX & XX années de la guerre.

AN. M. 3591. Av. J.C. 413.

Thucyd. lib. 8. pag. 553.

LA DÉFAITE des Athéniens devant Syracuse, causa de grands mouvemens dans toute la Gréce. Les peuples qui n'avoient point encore pris parti, & qui attendoient que l'événement les déterminât, résolurent de se déclarer contre eux. Les alliés des Lacédémoniens crurent que le tems étoit venu de se délivrer pour toujours des dépenses d'une guerre qui leur étoit fort à charge, en achevant promtement la ruine d'Athénes. Ceux des Athéniens, qui ne les suivoient que par contrainte, n'envisageant dans l'avenir aucune ressource pour cette République après le terrible échec qu'elle venoit de recevoir ; crurent devoir profiter d'une conjoncture si favorable pour secouer le joug de la dépendance, & se mettre en liberté. Ces dispositions inspiroient aux Lacédémoniens de grandes vues, qui étoient encore sou-

tenues par l'espérance dont ils se flatoient que leurs alliés de Sicile arriveroient au printems avec une armée navale, augmentée des débris de celle d'Athénes. NOTHUS.

En effet, les peuples de l'Eubée, ceux de Chio & de Lesbos, & plusieurs autres firent savoir aux Lacédémoniens qu'ils étoient prêts à quitter le parti d'Athénes s'ils vouloient les prendre sous leur protection. Il arriva en même tems des députés de la part de Tissapherne & de Pharnabaze. Le premier étoit Gouverneur de la Lydie & de l'Ionie, l'autre de l'Hellespont. Ces deux Vicerois de Darius ne manquoient ni d'application ni de zéle pour les intérêts de leur maître commun. Tissapherne, promettant aux Lacédémoniens de fournir à leurs troupes toute la dépense nécessaire, les pressoit d'armer au plutôt, & de se joindre à lui, parce que la flote des Athéniens l'empéchoit de lever dans son département les contributions ordinaires, & il s'étoit vû hors d'état d'envoier au Roi celles des années précédentes. D'ailleurs il espéroit avec ce puissant secours se rendre maître plus aisément d'un Seigneur qui s'étoit

Id. pag. 553-558.

DARIUS révolté vers la Carie, & qu'il avoit ordre du Roi d'amener vif ou mort : c'étoit Amorgès, bâtard de Pissuthne. Pharnabaze, en même tems, demandoit des vaisseaux, afin de détacher les villes de l'Hellespont de l'obéissance des Athéniens, qui l'empêchoient aussi de lever les tributs de sa province.

On crut, à Lacédémone, devoir commencer par satisfaire Tissapherne, & le crédit d'Alcibiade contribua beaucoup à faire prendre cette résolution. Il partit avec Calcidée pour Chio, qui se souleva à leur arrivée, & se déclara pour les Lacédémoniens. Sur la nouvelle de cette révolte, il fut résolu à Athenes qu'on tireroit du trésor les mille * talens qui y étoient en réserve depuis le commencement de la guerre après avoir cassé l'arrêt qui le défendoit. Milet se révolta aussi peu de tems après. Tissapherne, aiant joint ses troupes à celles de Lacédémone, attaqua & prit la ville d'Iase, où s'étoit renfermé Amorgès, qui fut pris vif & envoié en Perse. Ce Satrape donna un mois de paie à toute l'armée sur le pié d'une dragme, c'est-à-dire, de dix sols à chaque soldat par jour, mar-

* Trois millions.

Thucyd. lib. 8. pag. 568.

quant qu'il avoit ordre de n'en donner à l'avenir que la moitié.

NOTHUS.

Ce fut alors que Calcidée, au nom de Lacédémone, fit un traité avec Tissapherne, dont un des principaux articles étoit, que tout le pays qui avoit appartenu au Roi ou à ses prédécesseurs, lui demeureroit. Il fut renouvellé quelque tems après par Théraméne, autre Général des Lacédémoniens, avec quelques légers changemens. Mais quand on vint à examiner ce traité à Lacédémone, on trouva que l'on avoit trop accordé au Roi de Perse, en lui cédant tous les lieux qui avoient été tenus par ses ancêtres, ce qui étoit le rendre maître de la plus grande partie de la Gréce, de la Thessalie, de la Locride, de tout le pays jusqu'à la Béotie, sans parler des îles; & qu'il se trouveroit par-là que les Lacédémoniens, au lieu de mettre la Gréce en liberté, l'auroient asservie. Il falut donc y faire encore des changemens. Tissapherne, & les autres Satrapes, eurent bien de la peine à y consentir. On fit un nouveau traité, comme je le marquerai dans la suite.

Thucyd. lib. 8. pag. 561-571. 572-576.

Cependant plusieurs villes d'Ionie se déclarérent pour Lacédémone, &

DARIUS Alcibiade y contribuoit beaucoup. Agis, qui étoit déja son ennemi à cause de l'injure qu'il en avoit reçue, ne pouvoit souffrir la gloire qu'il acqueroit. Car rien ne se faisoit que par l'avis d'Alcibiade, & on disoit communément que c'étoit lui qui faisoit réussir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puissans & les plus ambitieux des Spartiates, animés des mêmes sentimens de jalousie, le regardoient de mauvais œil; & enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligérent les principaux Magistrats d'écrire en Ionie qu'on le fit mourir. Alcibiade, secrettement informé de cet ordre, ne laissa pas de rendre encore de bons services aux Lacédémoniens: mais il se tint si bien sur ses gardes, qu'il évita tous les piéges qu'on lui tendoit.

Thucyd. lib. 8. pag. 577-579. Plut. in Alcib. pag. 204. Diod. pag. 164. 165.

AN.M. 3593. AV. J.C. 411. Pour plus grande sûreté, il se jetta entre les bras de Tissapherne, Satrape du grand Roi à Sardes; & il ne fut pas lontems sans se voir au premier degré de crédit & d'autorité à la Cour de ce barbare. Car ce Persan, plein de fraude & de ruse, grand ami des fourbes & des méchans, & qui ne faisoit nul cas de la simplicité & de la sincérité, ne se lassoit point d'admirer la

ɹplesse d'Alcibiade, la facilité avec NOTHUS.
ʇuelle il prenoit toute sorte de
œurs & de caractéres, & sa grande
bileté dans le maniement des affai-
s. Aussi n'y avoit-il point de cœur si
ɪr, ni de naturel si sauvage, qui pût
nir contre les graces & les charmes
e sa conversation & de son commerce.
eux même qui le craignoient le
us, & qui lui portoient le plus d'en-
e, enchantés en quelque sorte par
n air affable & ses maniéres préve-
antes, ne pouvoient dissimuler le
laisir infini qu'ils sentoient à le voir
: à le fréquenter.

Tissapherne donc, quoique d'ail-
eurs très féroce, & celui de tous les
'erses qui haïssoit le plus les Grecs,
ɪt tellement séduit par les complai-
ances & par les flateries d'Alcibiade,
ʇu'il se livra entiérement à lui, ne
herchant qu'à lui plaire, & le flatant
ncore plus qu'il n'en étoit flaté: jus-
ques-là qu'il donna le nom d'Alci-
biade à celui de ses jardins qui étoit le
plus beau & le plus délicieux, tant
par l'abondance de ses eaux, & par
a fraîcheur des bocages, que par la
beauté surprenante des retraites & des
solitudes que l'art & la nature embel-

DARIUS lissoient à l'envi, & où éclatoit une magnificence roiale.

Alcibiade, qui ne trouvoit plus de sureté pour lui dans le parti des Spartiates, & qui craignoit toujours le ressentiment d'Agis, commença à leur rendre de mauvais offices auprès de Tissapherne, pour l'empécher de les secourir de toutes ses forces, & de ruiner entiérement les Athéniens. Il n'eut pas de peine à faire entrer le Satrape dans ses vûes, qui étoient conformes aux intérêts de son maître, & aux ordres qu'il en avoit reçus. Car, depuis le fameux traité conclu sous Cimon, les Rois de Perse n'osant plus attaquer ouvertement les Grecs, travaillérent à les ruiner par une autre voie. Ils cherchérent à exciter sous main parmi eux des divisions, & à les fomenter par des sommes considérables d'argent qu'ils faisoient couler tantôt à Athénes, & tantôt à Lacédémone. Ils s'appliquérent à balancer si bien les forces des deux Républiques, que l'une ne pût pas opprimer tout-à-fait l'autre. Ils n'accordoient que des secours légers, & qui n'étoient point décisifs, afin de miner insensiblement & de consumer peu à peu les deux

partis, en les affoibliſſant l'un par l'autre. NOTHUS.

C'eſt dans cette ſorte de conduite que la politique fait conſiſter l'habileté des Miniſtres, qui du fond de leur cabinet, ſans ſe donner de grands mouvemens, ſans faire de grandes dépenſes, ſans mettre ſur pié des armées nombreuſes, parviennent à affoiblir les Etats dont la puiſſance leur donne de l'ombrage, ſoit en ſemant des diviſions dans le ſein même de ces Etats, ſoit en entretenant des jalouſies parmi les peuples voiſins, pour les mettre aux priſes les uns contre les autres.

Il faut pourtant avouer que cette politique ne donne pas une idée bien avantageuſe des Rois de Perſe. Se réduire, puiſſans comme ils étoient, à ces voies baſſes, obſcures, & détournées, c'étoit avouer leur foibleſſe, & l'impuiſſance où ils ſe croioient d'attaquer à force ouverte leurs ennemis, & d'en tirer raiſon par des voies d'honneur. D'ailleurs eſt-il permis d'emploier de tels moiens à l'égard de peuples contre leſquels on ne forme aucune plainte, qui vivent en paix ſous la foi des traités, & dont tout le cri-

me eſt la crainte qu'on a qu'ils ne puiſſent nuire un jour? Peut-on, par des corruptions ſecrettes, tendre des piéges à la fidélité des ſujets, & ſe rendre complice de leur trahiſon en armant leurs mains contre leur propre patrie?

Quel nom, quelle réputation ne ſe ſeroit point acquis un Roi de Perſe, ſi, content des vaſtes & riches Etats que la Providence lui avoit donnés, il eût emploié ſes bons offices, ſa puiſſance, ſes richeſſes même, pour concilier entr'eux les peuples voiſins, pour diſſiper leurs jalouſies, pour empécher les injuſtices; & ſi, redouté & reſpecté de tous, il s'étoit rendu le médiateur de leurs différens, le lien de la paix, & le garand des traités? Y a-t-il conquête, quelque grande qu'elle ſoit, qui approche de cette gloire?

Tiſſapherne agiſſoit ſelon d'autres principes, & il ne ſongeoit qu'à mettre les Grecs hors d'état d'attaquer les Perſes leurs ennemis communs. Il entra donc volontiers dans les vûes d'Alcibiade: & dans le tems même qu'il ſe déclaroit ouvertement pour les Lacédémoniens, il ne laiſſoit pas d'aſſiſter ſous main & par mille voies détour-

nées les Athéniens, soit en différant le paiement de la flote des Lacédémoniens, soit en retardant l'arrivée de celle de Phénicie qu'il leur faisoit espérer depuis lontems. Il ne perdoit aucune occasion de donner à Alcibiade des marques de son estime & de son amitié; ce qui rendit ce Général également considérable aux deux partis. Les Athéniens, qui se trouvoient fort mal de s'être attiré sa haine, n'étoient pas à se repentir de la condannation qu'ils avoient prononcée contre lui. Alcibiade aussi de son côté, très-fâché de voir les Athéniens dans une si triste situation, commença à craindre que la ville d'Athénes venant à être entiérement ruinée, il ne tombât entre les mains des Spartiates, qui le haïssoient mortellement. NOTHUS.

§. II.

On ménage le retour d'Alcibiade à Athénes, à condition d'y établir l'Aristocratie à la place de la Démocratie. Tissapherne conclud un nouveau traité avec les Lacédémoniens.

CE QUI actuellement occupoit le plus les Athéniens, étoit Samos, *Thucyd. lib. 8. pag. 572-587.*

DARIUS

Plut. in Alcib. p. 204. 205.

où ils avoient toutes leurs forces. De là, avec leur flote, ils remettoient sous leur obéïssance les villes qui les avoient abandonnés, retenoient les autres dans le devoir, & se trouvoient encore en état de faire tête à leurs ennemis, sur lesquels ils avoient remporté plusieurs avantages. Mais ils craignoient Tissapherne, & les cent cinquante vaisseaux de Phénicie qu'il attendoit incessamment; & ils voioient bien qu'après la jonction d'une si puissante flote il n'y avoit plus de salut pour leur ville. Alcibiade, bien averti de tout ce qui se passoit chez eux, envoia secrettement à Samos vers les principaux des Athéniens, pour sonder leurs sentimens, & pour leur faire entendre qu'il n'étoit pas éloigné de retourner à Athénes, pourvû qu'on donnât l'administration de la République aux grands & aux puissans, & non pas à la vile populace qui l'avoit chassé. Quelques-uns des premiers Officiers partirent de Samos dans le dessein de concerter avec lui les mesures qu'il étoit à propos de prendre pour faire réussir cette entreprise. Il promit de procurer aux Athéniens, non seulement l'amitié de Tis-

ſapherne, mais même celle du Roi, à condition qu'on aboliroit la Démocratie, c'eſt-à-dire, le gouvernement populaire; parce que le Roi prendroit plus d'aſſurance ſur la parole des Grands, que ſur celle d'un peuple inconſtant & léger.

Les Députés prêtérent volontiers l'oreille à ces propoſitions, & conçurent de grandes eſpérances de ſe décharger eux-mêmes d'une partie des impoſitions publiques, parce qu'étant les plus riches ils étoient auſſi les plus foulés; & de rendre leur patrie triomphante, après s'être emparés du gouvernement. A leur retour, ils commencérent par gagner ceux qui étoient les plus propres à entrer dans leur deſſein; puis ils firent répandre parmi les troupes que le Roi paroiſſoit diſpoſé à ſe déclarer en faveur des Athéniens, & à paier l'armée, à condition qu'on rétablît Alcibiade, & qu'on abolît le gouvernement populaire. Cette propoſition étonna d'abord les ſoldats, & trouva de l'oppoſition dans la plupart: mais l'appas du gain, & l'eſpérance d'un changement qui leur ſeroit utile, adoucit bientôt ce qu'elle avoit de dur &

DARIUS de choquant, & les fit passer jusqu'à un desir violent de rappeller Alcibiade.

Phrynique, l'un des Chefs, jugeant, comme il étoit vrai, qu'Alcibiade se soucioit aussi peu de l'Oligarchie que de la Démocratie, & qu'en décriant la conduite du peuple il ne cherchoit qu'à se mettre dans les bonnes graces des Nobles pour se faire rétablir, eut la hardiesse de s'opposer aux résolutions qu'on vouloit prendre. Il représenta que le changement qu'on méditoit pourroit bien exciter une guerre civile, qui causeroit la ruine de l'Etat; qu'il y avoit peu d'apparence que le Roi de Perse préférât l'alliance des Athéniens à celle des Spartiates qui lui étoit bien plus avantageuse; que ce changement ne retiendroit pas les alliés dans le devoir, & n'y feroit pas rentrer ceux qui en étoient sortis, parce qu'ils aimeroient encore mieux leur liberté; que le gouvernement d'un petit nombre d'hommes riches & puissans ne seroit pas plus favorable aux citoiens ou aux alliés que celui du peuple, parce que c'étoit l'ambition qui causoit tous les maux dans une République, & que c'étoient les riches qui

excitoient tous les troubles pour leur aggrandiſſement ; qu'il ſe faiſoit plus de violences dans un Etat ſous la domination des Grands, que ſous celle du Peuple, dont l'autorité les tenoit en bride & ſervoit d'aſyle à ceux qu'ils vouloient opprimer ; que les alliés le ſavoient aſſez par leur propre expérience, ſans qu'il fût beſoin qu'on leur fit des leçons ſur ce ſujet.

Ces remontrances, quelque ſages qu'elles fuſſent, n'eurent aucun effet. Piſandre fut envoié à Athénes avec quelques-uns de la même faction, pour propoſer le retour d'Alcibiade, & l'alliance de Tiſſapherne, avec l'abolition de la Démocratie. Ils firent entendre qu'en changeant de gouvernement, & en rappellant Alcibiade, on tireroit du Roi de Perſe de puiſſans ſecours, qui ſeroient un moien ſûr de triompher de Lacédémone. A cette propoſition, le grand nombre ſe récria, & ſur-tout les ennemis d'Alcibiade. Ils alléguoient, entre autres raiſons, les imprécations & les exécrations prononcées par les Prêtres & par tous les autres miniſtres de la religion contre Alcibiade, & même contre ceux qui propoſeroient de le rappeller. Mais

DARIUS Pisandre s'avançant parmi la foule, leur demanda s'ils savoient quelque autre moien de sauver la République dans le triste état où elle étoit réduite. Et, comme ils avouoient que non, il ajouta qu'il s'agissoit de sauver l'Etat & non pas l'autorité des loix, ausquelles on pourroit pourvoir dans la suite; mais que pour le présent, c'étoit là l'unique voie de parvenir à l'amitié du Roi, & à celle de Tissapherne. Quoique ce changement déplût fort au Peuple, il y consentit à la fin, dans l'espérance de rétablir un jour la Démocratie, comme Pisandre le promettoit, & ordonna qu'il iroit, suivi de dix Députés, traiter avec Alcibiade & Tissapherne: & cependant Phrynique fut révoqué, & l'on en nomma un autre à sa place pour commander la flote.

Les Députés ne trouvérent pas Tissapherne aussi bien disposé qu'on le leur avoit fait espérer. Il craignoit les Péloponnésiens, mais il ne vouloit pas rendre ceux d'Athénes trop puissans. Sa politique étoit, selon le conseil d'Alcibiade, de laisser les deux partis toujours en guerre pour les affoiblir, & les consumer l'un par l'autre. Il se

rendit donc fort difficile. Il demanda d'abord que les Athéniens lui abandonnassent toute l'Ionie; ensuite qu'ils y ajoutassent les îles voisines : & quand on lui eut accordé ces demandes, il exigea encore, dans une troisiéme entrevûe, qu'on lui permît d'équiper une armée navale, & de courir les mers de la Gréce, ce qui étoit formellement défendu par le célébre traité conclu sous Artaxerxe. Alors on rompit avec colére, & les Députés reconnurent qu'Alcibiade les avoit joués. NOTHUS

Tissapherne, sans perdre de tems, conclut un nouveau traité avec les Péloponnésiens. On y réforma ce qui avoit déplu dans les deux précédens. L'article, par lequel on cédoit à la Perse généralement tous les pays que Darius actuellement régnant ou ses prédécesseurs avoient possédés, fut restraint aux provinces de l'Asie. Le Roi s'engagea à entretenir sur le pié ordinaire la flote des Lacédémoniens dans l'état où elle étoit actuellement, & cela jusqu'à l'arrivée de celle de Perse : après quoi ils seroient tenus de l'entretenir eux-mêmes, s'ils n'aimoient mieux que le Roi la paiât, à condition qu'ils le rembourseroient

DARIUS après la fin de la guerre. Le traité portoit qu'ils joindroient ensemble leurs forces pour faire la guerre ou la paix d'un commun accord. Tissapherne, pour tenir sa promesse, manda la flote de Phénicie. Ce traité fut fait la onziéme année du régne de Darius, & la vingtiéme de la guerre du Péloponnése.

§. III.

Quatre cens hommes aiant été revétus de toute l'autorité à Athénes, en abusent tyranniquement. Ils sont cassés. Alcibiade est rappellé. Après divers accidens, & plusieurs conquêtes considérables, il retourne triomphant à Athénes, & est nommé Généralissime. Il fait célébrer les grands mystéres, & part avec la flote.

XXI-XXV années de la guerre.

Thucyd. lib. 8. pag. 590-594. Plut. in Alcib. pag. 205.

PISANDRE, de retour à Athénes, trouva les choses bien avancées pour le changement qu'il avoit proposé en partant, & il y mit bientôt la derniére main. Pour donner une forme à ce nouveau gouvernement, il fit nommer dix Commissaires avec un pouvoir absolu, qui devoient pour-

tant, dans un tems marqué, rendre compte au Peuple de ce qu'ils auroient fait. Quand ce tems fut expiré, ils convoquérent l'aſſemblée. On commença par ſtatuer qu'il ſeroit permis à chacun de propoſer ce qu'il lui plairoit, ſans qu'on pût l'accuſer d'avoir violé les loix, ni lui faire rien ſouffrir en conſéquence. Enſuite il fut arrété qu'on formeroit un nouveau Conſeil, qui ſeroit maître des affaires, & qui éliroit de nouveaux Magiſtrats. Pour cet effet, on établit cinq Préſidens, qui nommérent cent hommes dont ils faiſoient partie; & chacun d'eux en choiſit & en aſſocia trois à ſa volonté, ce qui faiſoit en tout quatre cens, auſquels on donna un pouvoir abſolu. Mais pour amuſer le Peuple, & le conſoler par une ombre de gouvernement populaire pendant qu'ils établiſſoient une véritable Oligarchie, il fut dit que ces Quatre cens appelleroient au Conſeil cinq mille citoiens, quand ils le jugeroient à propos. Le Conſeil, & les aſſemblées du Peuple, ſe tenoient à l'ordinaire; mais rien ne ſe faiſoit pourtant que par l'ordre des Quatre-cens. C'eſt ainſi que le Peuple d'Athénes fut dépouillé de ſa liberté, dont il

DARIUS jouissoit depuis près de cent ans qu'il avoit aboli la tyrannie des Pisistratides.

Après que ce Décret fut passé sans contradiction, & que l'assemblée fut séparée, les Quatre-cens, armés de poignards, & accompagnés de six-vingts jeunes hommes dont ils se servoient lorsqu'il faloit faire quelque exécution, entrérent dans le Sénat, & contraignirent les Sénateurs de se retirer, après leur avoir paié ce qui leur étoit dû de leurs appointemens. Ils nommérent de nouveaux Magistrats, tirés de leur corps, observant dans ce choix les cérémonies ordinaires. Ils ne jugérent pas à propos de rappeller les bannis, pour n'être point obligés de faire revenir Alcibiade, dont ils redoutoient l'esprit de domination, & qui se seroit bientôt rendu maître du Peuple. Usant tyranniquement de leur pouvoir, ils tuoient les uns, bannissoient les autres, & confisquoient impunément leurs biens. Tous ceux qui osoient s'opposer à ce changement, ou même s'en plaindre, étoient égorgés sous quelque faux prétexte, & on auroit été mal reçu à demander justice des meurtriers. Les Quatre-cens,

aussitôt après leur établissement, envoiérent dix Députés à Samos, pour le faire agréer à l'armée.

On y avoit déja appris tout ce qui s'étoit passé à Athénes, & sur cette nouvelle les soldats étoient entrés en fureur. Ils déposérent sur le champ plusieurs des Chefs qui leur étoient suspects, & en mirent d'autres en leur place, dont Thrasyle & Thrasybule étoient les principaux & les plus accrédités. Alcibiade fut rappellé, & choisi par toute l'armée pour Généralissime. Ils vouloient dans le moment même faire voile vers le Pirée, & aller attaquer les Tyrans. Mais il s'y opposa, représentant qu'il faloit auparavant qu'il eût une entrevûe avec Tissapherne, & que puisqu'on l'avoit élu Général, on pouvoit se reposer sur lui des soins de la guerre. Il partit sur le champ, pour se rendre à Milet. Son principal dessein étoit de se faire voir à ce Satrape avec toute la puissance dont on l'avoit revêtu, & de lui montrer qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Aussi arriva-t il de là, que comme il avoit tenu en bride les Athéniens par Tissapherne, il tint aussi en respect Tissa-

Thucyd. lib. 8. pag. 595-604. Plut. in Alcib. pag. 205. Diod. pag. 165.

DARIUS pherne par les Athéniens ; & la suite fera voir que cette entrevûe ne fut pas inutile.

Alcibiade, de retour à Samos, y trouva les esprits encore plus échauffés qu'auparavant. Les Députés des Quatre-cens y étoient arrivés pendant son absence, & avoient entrepris en vain de justifier devant les soldats le changement qui s'étoit fait à Athénes. Leur discours, qui fut souvent interrompu par des cris tumultueux, ne servit qu'à les irriter de plus en plus, & ils demandoient avec instance que sur le champ on les menât contre les Tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occasion ce qu'auroit fait tout autre que lui qui se seroit vû élevé à une si haute dignité par la faveur du Peuple. Car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout & ne rien refuser à ceux qui, de fugitif & de banni qu'il étoit, l'avoient fait Capitaine général d'une flote de tant de vaisseaux, & d'une armée si nombreuse & si formidable : mais, en homme d'Etat & en grand politique, il se crut obligé de s'opposer à la fureur aveugle qui alloit les précipiter dans un danger évident, & les empêcher de com-

mettre

mettre une faute qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur ruine entiére. Cette ſage fermeté ſauva la ville d'Athénes. Car, s'ils euſſent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis ſe ſeroient rendus maîtres ſans réſiſtance de l'Ionie, de l'Helleſpont, & de toutes les Iſles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auroient conſumé toutes leurs forces les uns contre les autres. Il empécha qu'on ne maltraitât les Députés, & les renvoia, en diſant qu'il ne s'oppoſoit pas à ce que les Cinq mille citoiens euſſent la ſouveraine autorité dans la République : mais qu'il faloit dépoſer les Quatre cens, & rétablir le Sénat.

NOTHUS.

Pendant tous ces mouvemens, la flote de Phénicie, que les Lacédémoniens attendoient avec impatience, approchoit, & l'on apprit qu'elle étoit arrivée à * Aſpende. Tiſſapherne partit pour aller au-devant, ſans qu'on pût deviner au juſte la cauſe de ce voiage. Il avoit d'abord mandé cette flote pour flater les Péloponnéſiens de l'eſpérance de ce puiſſant ſecours, & pour arrêter leurs progrès en la leur faiſant attendre. On croit qu'il partit

Thucyd. p. 604-606.

* *Ville de Pamphylie.*

DARIUS

pour la même raison, afin qu'ils ne fissent rien en son absence, & que leurs soldats & leurs matelots se débandassent faute de paie. Quoi qu'il en soit, il ne l'amena point, sans doute pour tenir toujours la balance égale, ce qui étoit l'intérêt du Roi de Perse, & pour consumer les uns & les autres par la longueur de la guerre. Car il lui eût été bien facile de la terminer par le secours de cette nouvelle flote, puisque celle du Péloponnése étoit déja aussi forte toute seule que celle d'Athénes. L'excuse frivole qu'il allégua de ne l'avoir pas amenée parce qu'elle n'étoit pas complette, marque assez qu'il avoit eu une autre raison.

Thucyd. p. 607-614. Plut. in Alcib. pag. 206-210. Diod. pag. 171. 172. & 175-177. & 189-192.

Le retour infructueux des Députés qu'on avoit envoiés à Samos, & la réponse d'Alcibiade, excitérent de nouveaux troubles dans la ville, & portérent un coup mortel à l'autorité des Quatre-cens. Le tumulte augmenta encore infiniment, quand on eut appris que les ennemis, après avoir battu la flote que les Quatre-cens avoient envoiée au secours de l'Eubée, s'étoient rendu maîtres de l'Isle. Cette nouvelle répandit la terreur & le découragement dans Athénes. Car ni la défaite

de Sicile, ni aucune autre des précédentes, n'étoit aussi considérable que la perte de cette île, d'où la ville recevoit des secours considérables, & d'où elle tiroit presque toutes ses provisions. Si, dans la confusion où étoit alors Athénes partagée en deux factions, la flote victorieuse étoit venue fondre dans le port comme elle le pouvoit, l'armée de Samos n'auroit pu se dispenser d'accourir au secours de sa patrie. Et pour lors il ne fût resté à la République de tout son empire que la ville d'Athénes. Car l'Hellespont, l'Ionie, & toutes les îles se voiant abandonnées, auroient été contraintes de prendre parti, & de passer du côté des Péloponnésiens. Mais les ennemis ne furent pas capables d'un si haut dessein, & ce n'est pas la premiére fois qu'on a remarqué que les Lacédémoniens ont perdu leurs avantages par leur lenteur naturelle.

On n'hésita plus dans Athénes à déposer les Quatre-cens, comme auteurs des troubles & des divisions qui la déchiroient. Alcibiade fut rappellé d'un commun consentement, & on le pressa d'accourir promtement au secours de la ville. Mais lui jugeant

DARIUS que s'il retournoit ſur le champ à Athénes, il ne devroit ſon rappel qu'à la compaſſion & à la faveur du Peuple, il voulut, pour rendre ſon retour glorieux & triomphant, mériter ce rappel par quelque exploit

AN. M. 3595. AV. J.C. 409.

conſidérable. C'eſt pourquoi, étant parti de Samos avec un petit nombre de vaiſſeaux, il croiſoit autour des îles de Cos & de Cnide : & aiant appris que Mindare, Amiral de Sparte, navigeoit vers l'Helleſpont avec toute ſa flote, & que les Athéniens le pourſuivoient, il tourna de ce côté-là avec une extrême diligence pour ſecourir les Athéniens; & heureuſement il arriva avec ſes dix-huit vaiſſeaux dans le tems que les deux flotes étoient engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat qui dura juſqu'à la nuit, & dans lequel chacune étoit battue d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre. Son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates qui le croioient encore ami, & abbattit celui des Athéniens. Mais Alcibiade, arborant ſur ſon bord Amiral les enſeignes Athéniennes, fondit ſur les Lacédémoniens, qui étoient les plus forts, & qui pour-

NOTHUS.

ſuivoient vivement l'ennemi, les mit en fuite, les pouſſa contre la terre; & animé par ce ſuccès, il briſa leurs vaiſſeaux, & fit un grand carnage des ſoldats qui s'étoient jettés dans l'eau pour ſe ſauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les ſecourir, & qu'à la tête de ſes troupes il ſe fût avancé ſur le rivage pour favoriſer leur fuite, & pour ſauver leurs vaiſſeaux. Enfin les Athéniens, s'étant rendu maîtres de trente de leurs navires, & aiant repris ceux qu'ils avoient perdus*, érigérent un trophée.

AN.M.3596. AV.J.C.408.

Alcibiade, enflé de ce grand ſuccès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tiſſapherne dans ce triomphant appareil, & de lui faire des préſens fort riches, tant en ſon nom, qu'au nom des Athéniens. Il alla donc le trouver avec un train magnifique, & digne du Général des Athéniens. Mais il n'en reçut pas l'accueil favorable qu'il avoit attendu. Car Tiſſapherne, qui ſe voioit accuſé par les Lacédémoniens, & qui craignoit que le Roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ſes ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le

DARIUS fit arrêter, & l'envoia prisonnier à Sardes, pour se mettre à couvert par cette injustice des accusations des Lacédémoniens.

Trente jours après, Alcibiade, aiant trouvé moien d'avoir un cheval, échapa à ses Gardes, s'enfuit à Clazoméne; & pour se venger de Tissapherne, il sema le bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. De Clazoméne il se rendit à la flote des Athéniens, où Théraméne le joignit avec vingt vaisseaux de Macédoine, & Thrasybule avec vingt autres de Thasos. Il fit voile à Parium dans la Propontide. Tous ces vaisseaux, au nombre de quatre-vingts-six, y étant arrivés, il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconnése, petite île vis-à-vis de Cyzique. Il apprit là que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaze qui y avoit son armée de terre. Il se reposa tout le jour à Proconnése. Le lendemain il harangua ses soldats, & leur représenta la nécessité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre & par mer, & de se rendre maîtres de Cyzique, leur faisant voir que si leur victoire n'étoit entiére & complette, ils ne trouveroient ni vivres

ni argent. Sa grande attention avoit été que les ennemis ne pussent être avertis de son approche. Par bonheur pour lui, une grosse pluie, accompagnée de furieux tonnerres, & suivie d'une épaisse obscurité, lui servit si bien à cacher son entreprise, que non seulement les ennemis ne s'aperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Athéniens mêmes, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne sentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, & qu'ils étoient partis. NOTHUS.

Quand l'obscurité fut dissipée, on aperçut les vaisseaux du Péloponnése, qui aiant pris un peu le large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade, qui craignit que les ennemis, voiant le grand nombre des vaisseaux qui le suivoient, ne gagnassent la rade, ordonna aux Capitaines de demeurer un peu derriére, & de ne le suivre que de loin; & prenant seulement quarante vaisseaux, il va se présenter aux ennemis, & leur offre la bataille. Les ennemis, trompés par ce stratagéme, & méprisant son petit nombre, s'avancent contre lui, & engagent le combat. Mais voiant arriver les autres vaisseaux Athéniens, ils perdent

DARIUS courage tout d'un coup, & prennent la fuite. Alcibiade se détache alors avec vingt des meilleurs vaisseaux, s'approche du rivage, met pied à terre, poursuit vivement les fuiards, & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze s'opposent inutilement à ses efforts: il tue le premier qui combattoit avec une valeur surprenante, & met l'autre en fuite.

Les Athéniens, par cette victoire qui les rendoit maîtres des morts, des armes, des dépouilles, & généralement de tous les vaisseaux, & par la prise de Cyzique, s'assurérent non-seulement la domination de l'Hellespont, mais chassérent encore les Spartiates de toute cette mer. On surprit des lettres, par lesquelles ces derniers, avec une précision fort laconique, donnoient avis aux Ephores du grand échec qu'ils avoient reçu. Elles étoient écrites en ces termes : *La fleur de votre armée a péri, Mindare est mort, le reste des troupes meurt de faim, & nous ne savons que faire ni que devenir.*

Diod. lib. 13. pag. 177-179. Autant que la nouvelle du gain de cette bataille répandit de joie à Athénes, autant les Lacédémoniens en

furent consternés. Ils envoiérent sur le champ des Ambassadeurs, pour demander qu'on mît fin à une guerre également funeste aux deux Peuples, & qu'on fît à des conditions raisonnables une paix qui rétablît entre eux l'ancienne concorde & l'ancienne amitié, dont on avoit senti pendant plusieurs années des effets si salutaires. Tout ce qu'il y avoit de citoiens sages & sensés à Athénes, étoient d'avis de profiter d'une conjoncture si favorable, & de travailler à conclure un Traité qui finît toutes les jalousies, qui appaisât tous les ressentimens, & qui guérît toutes les défiances. Mais ceux qui trouvoient leur avantage dans les troubles de l'Etat, empéchérent l'effet d'une si heureuse disposition. Cléophon entre autres, le plus accrédité des Orateurs de ce tems, étant monté sur la Tribune aux harangues, anima le Peuple par un discours violent & séditieux, lui faisant entendre que par une secrette intelligence avec les Lacédémoniens on trahissoit ses intérêts, qu'on vouloit lui faire perdre tout le fruit de l'importante victoire qu'il venoit de remporter, & lui ôter pour toujours l'occasion de

Æsch. in orat. de falf. legat.

DARIUS se venger pleinement de tous les torts & de tous les maux que Sparte lui avoit fait souffrir. Ce Cléophon étoit un homme de rien, un ouvrier d'instrumens de musique. On prétend même qu'il avoit été esclave, & qu'il s'étoit fait inscrire par fraude dans le Regître des citoiens. Il porta l'audace & la fureur jusqu'à menacer d'enfoncer son poignard dans la gorge de quiconque parleroit de paix. Les Athéniens, enivrés de leur prospérité présente, oubliant tous les maux passés, se promettant tout du courage & du bonheur d'Alcibiade, rejettérent avec hauteur toute proposition d'accommodement, sans faire réflexion qu'il n'y avoit rien de si journalier ni de si incertain que le succès des armes. Les Ambassadeurs se retirérent sans avoir pu rien obtenir. Un tel enivrement, un orgueil si déraisonnable, sont les avant-coureurs ordinaires de quelque grand désastre.

Alcibiade sut bien profiter de la victoire qu'il avoit remportée. Il alla sur le champ assiéger Calcédoine, qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, & qui avoit reçu garnison de Lacédémone. Pendant ce siége il prit une

NOTHUS.

autre ville, nommée Sélymbrie. Pharnabaze, effraié de la rapidité de ses conquêtes, fit un traité avec les Athéniens, qui portoit, » Que Pharnabaze » leur compteroit une certaine somme; que les Calcédoniens rentreroient dans l'obéissance & dans la » dépendance des Athéniens, & leur » paieroient tribut; & que les Athé» niens ne commettroient aucun acte » d'hostilité sur les terres de Pharna» baze, qui s'engageoit de faire con» duire en toute sureté leurs Ambassa» deurs au grand Roi. « Byzance, & plusieurs autres villes, se soumirent aux Athéniens.

AN.M.3597. AV. J.C.407.

Alcibiade, qui souhaitoit avec une passion démesurée de revoir sa patrie, ou plutôt de se faire voir à ses citoiens après tant de victoires qu'il avoit remportées sur leurs ennemis, reprit le chemin d'Athénes. Tous ses vaisseaux étoient bordés de boucliers & de toutes sortes de dépouilles en forme de trophées; & traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris, il étaloit encore les enseignes & les ornemens de ceux qu'il avoit brulés, & qui étoient en plus grand nombre, car les uns &

DARIUS les autres faiſoient environ deux cens vaiſſeaux. On remarque, que dans le ſouvenir de tout ce qui avoit été fait contre lui, en s'approchant du port il fut ſaiſi de quelque mouvement de crainte, & qu'il n'oſa débarquer qu'après qu'il eut vû du haut du tillac un grand nombre de ſes parens & de ſes amis, qui étoient venus ſur le rivage pour le recevoir, & qui le preſſoient de deſcendre.

Le peuple étoit ſorti en foule de la ville pour aller à ſa rencontre. Dès qu'il parut, ce furent de tous côtés des cris de joie incroiables. Au milieu de ce nombre infini d'Officiers & de ſoldats, tous les yeux étoient uniquement arrêtés ſur lui comme s'il eût été ſeul, & on le regardoit comme deſcendu du ciel, & comme la Victoire même. Tous, s'empreſſant autour de lui, le careſſoient, le béniſſoient, & le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, ne ſe laſſoient point de le contempler de loin; & les vieillards le montroient à leurs enfans. On raportoit avec éloge toutes les belles actions qu'il avoit faites pour ſa patrie, & l'on ne pouvoit refuſer ſon admiration à celles-même qu'il avoit

faites contre elle pendant son exil, dont ils s'imputoient la faute à eux seuls. Cette allégresse publique étoit mélée de regrets & de larmes, qu'arrachoit le souvenir de leurs maux passés, qu'ils ne pouvoient s'empécher de comparer avec leur félicité présente. » Jamais, disoient-ils, ils n'auroient » manqué la conquête de la Sicile ; » jamais toutes les autres espérances » qu'ils avoient conçues n'auroient » avorté, s'ils avoient remis toutes » leurs affaires & toutes leurs forces » entre les mains d'Alcibiade seul. » En quel état se trouvoit Athénes, » quand il en avoit pris la protection » & la défense ! Non-seulement elle » avoit perdu la domination presque » entiére de la mer, mais elle étoit » à peine demeurée maîtresse de ses » Fauxbourgs ; &, pour surcroît de » malheur, elle se voioit encore dé- » chirée par une horrible guerre ci- » vile. Il l'avoit pourtant relevée & » tirée de ses ruines ; & non content » de l'avoir remise en possession de » l'empire de la mer, il l'avoit aussi » rendue par-tout victorieuse sur la » terre ferme, comme si le sort d'A- » thénes eût été entre les mains de cet

» homme ſeul, ſoit pour ſa ruine, ſoit » pour ſon rétabliſſement, & que la » victoire fût attachée à ſa perſonne, » & prît ſes ordres.

Ce favorable accueil qu'on venoit de faire à Alcibiade, ne l'empécha pas de demander une aſſemblée du Peuple, afin qu'on l'entendît dans ſes juſtifications, ſentant bien la néceſſité qu'il y avoit pour ſa ſureté, qu'il fût abſous dans les formes. Il comparut donc, & après avoir déploré ſes malheurs, dont il n'accuſa que fort légérement le peuple, & qu'il rejetta entiérement ſur ſa mauvaiſe fortune, & ſur quelque démon envieux de ſa proſpérité, il les entretint des deſſeins de leurs ennemis, & les exhorta à ne concevoir que de grandes eſpérances. Les Athéniens, ravis de l'entendre, lui décernérent des couronnes d'or, le nomméreut Général ſur terre & ſur mer ſans donner de bornes à ſa puiſſance, lui rendirent tous ſes biens, & ordonnérent aux * Eumolpides & aux Céryces de l'abſou-

* *Les Eumolpides & les Céryces étoient deux familles à Athénes, emploiées à différentes fonctions dans les myſtéres de Cérès. Ces noms venoient d'Eumolpus & de Cérix, les premiers qui avoient exercé ces fonctions. Peut-être que le miniſtére des derniers avoit quelque raport à celui des Hérauts* Κήρυκες.

dre des malédictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du peuple, s'efforçant de réparer l'injure & la honte de ſon exil par la gloire de ſon rappel, & d'effacer le ſouvenir des anathémes qu'eux-mêmes avoient ordonnés, par les vœux & les priéres qu'ils faiſoient en ſa faveur. Tous les Eumolpides & les Cérices étant occupés à révoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé Théodore eut le courage de dire, *Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la ville*, inſinuant par cette parole hardie, que les malédictions, étant conditionnelles, ne pouvoient ni tomber ſur la tête des innocens, ni être détournées de celle des coupables.

Au milieu de cette gloire & de cette proſpérité brillante d'Alcibiade, la plus grande partie du Peuple ne laiſſoit pas d'être troublée quand on conſidéroit le tems de ſon retour. Car il étoit arrivé juſtement le jour où les Athéniens célébroient une fête en l'honneur de Minerve, adorée ſous le nom d'*Agraule*. Les Prêtres ôtoient à la ſtatue de la déeſſe tous ſes ornemens pour la laver, ce qui fit appeller cette fête *Plunteria*, & la couvroient enſuite;

DARIUS & ce jour étoit regardé comme un des plus funestes & des plus malheureux. C'étoit le vingt-cinq du mois Thargélion, qui répond au second jour de notre mois de Juillet. Cette circonstance déplut à ce Peuple superstitieux, parce qu'il sembloit que la déesse patrone & protectrice d'Athénes ne recevoit pas Alcibiade agréablement & avec un visage serein, puisqu'elle se couvroit & se cachoit, comme pour le repousser & l'éloigner d'elle.

Plut. in Alcib. pag. 210. Toutes choses lui aiant pourtant réussi selon ses desirs, & les cent vaisseaux qu'il devoit commander étant prêts, il différa son départ par une louable ambition de célébrer les grands Mystéres : car depuis le jour que les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, & occupé tous les chemins qui ménent d'Athénes à Eleusine, la fête n'avoit pas été célébrée avec toute sa pompe, & on avoit été obligé de conduire la procession par mer. On peut voir au commencement du Volume suivant toutes les cérémonies particuliéres de cette solennité.

Alcibiade crut que ce seroit une très-belle action, qui lui attireroit les bé-

nédictions des dieux & les louanges des hommes, s'il rendoit à cette fête tout son lustre & toute sa solennité en conduisant la procession par terre, & en la faisant escorter par ses troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis. Car, ou Agis la laisseroit passer tranquillement malgré les nombreuses troupes qu'il avoit à Décélie, ce qui diminueroit considérablement la réputation de ce Roi, & terniroit sa gloire; ou, s'il prenoit le parti de l'attaquer, & de s'opposer à sa marche, il auroit alors la satisfaction de livrer un saint combat, un combat agréable aux dieux pour le plus grand & le plus vénérable de tous leurs mystéres, sous les yeux de sa patrie & de ses propres citoiens, qui seroient les témoins de son courage, & de son respect pour les dieux. Il y a beaucoup d'apparence, que dans cet acte public & extérieur de religion qui frapoit d'une maniére sensible les yeux du Peuple, & qui étoit extrémement de son goût, le principal dessein d'Alcibiade étoit d'effacer entiérement des esprits les soupçons d'impiété que la mutilation des statues & la profanation des mystéres y avoient fait naître.

DARIUS

Cette résolution prise, il avertit les Eumolpides & les Céryces de se préparer, envoie des sentinelles sur les hauteurs, détache quelques coureurs dès la pointe du jour, & prenant les Prêtres, les Initiés, & les Confreres avec ceux qui les initioient, & les couvrant de son armée, il conduit toute cette pompe avec un ordre merveilleux, & dans un très-grand silence. Jamais il n'y eut, dit Plutarque, de spectacle plus auguste, ni plus digne de la majesté des dieux, que cette procession guerriére & cette expédition religieuse, où ceux qui ne portoient point d'envie à la gloire d'Alcibiade, étoient obligés d'avouer qu'il ne réussissoit pas moins à faire les fonctions de Grand-Prêtre, qu'à celle de Général. Aucun des ennemis n'osa paroitre, ni troubler cette pompeuse marche; & Alcibiade ramena la sacrée troupe dans Athénes avec une entiére sûreté. Ce succès lui éleva encore plus le courage, & augmenta si fort la fierté & l'audace de son armée, qu'elle se regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Il gagna tellement l'affection des pauvres & de tout le bas peuple,

NOTHUS.

qu'ils ſouhaitoient avec une paſſion démeſurée de l'avoir pour Roi. Pluſieurs s'en expliquoient hautement, & il y en eut qui s'adreſſant à lui-même l'exhortérent à ſe mettre au-deſſus de l'envie, à ne s'embarraſſer ni des loix, ni des décrets, ni des ſuffrages, à écarter les brouillons qui troubloient l'Etat par leurs vains diſcours, & à ſe rendre entiérement maître des affaires pour gouverner avec une pleine autorité, ſans craindre les délateurs. Pour lui, on ne ſauroit dire, quelle étoit ſa penſée ſur la tyrannie, ni quel étoit ſon deſſein : mais les plus puiſſans, craignant un embraſement dont ils voioient déja des étincelles, le preſſérent de partir ſans différer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, & en lui donnant pour collégues les Généraux qui lui étoient les plus agréables. Il mit donc à la voile avec cent vaiſſeaux, & dirigea ſa courſe vers l'île d'Andros qui s'étoit révoltée. Sa haute réputation & le bonheur qu'il avoit toujours eu dans toutes ſes entrepriſes, faiſoient qu'on n'attendoit rien de lui que de grand & d'extraordinaire.

§. IV.

Les Lacédémoniens nomment pour Amiral Lysandre. Il devient fort puissant auprès du jeune Cyrus qui commandoit en Asie. Il bat près d'Ephése la flote des Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. On ôte le commandement à celui-ci, & l'on nomme dix Généraux à sa place. Callicratidas succéde à Lysandre.

XXVIe année de la guerre.

Xenoph. Hellen. lib. II. p. 440-442. Plut. in Lys. p. 434. 435. Diod. lib. 13. p. 192-197.

LES LACÉDÉMONIENS, justement allarmés du retour & des heureux succès d'Alcibiade, comprirent qu'un tel ennemi demandoit qu'on lui opposât un habile Général, capable de lui tenir tête. Dans ce dessein ils choisirent Lysandre, & lui donnérent le commandement de la flote. Quand il fut arrivé à Ephése, il trouva la ville très-favorablement disposée pour lui, & très-affectionnée pour Sparte, mais d'ailleurs dans une triste situation. Car elle étoit en danger de devenir barbare en prenant les mœurs & les coutumes des Perses, qui y avoient un grand commerce tant à cause du voisinage de la Lydie, que parce que les Généraux

du Roi y paſſoient pour l'ordinaire leur quartier d'hiver. Cette vie oiſive & voluptueuſe, pleine de luxe & de faſte, ne pouvoit pas manquer de déplaire infiniment à un homme tel que Lyſandre, élevé dès ſon enfance dans la ſimplicité, la pauvreté, & les durs exercices qui étoient en uſage à Sparte. Aiant conduit ſon armée à Epheſe, il commanda qu'on y aſſemblât de tous côtés les vaiſſeaux de charge, y fit un arſenal pour la conſtruction des galéres, en ouvrit les ports aux marchands, en abandonna les places publiques aux ouvriers, mit tous les arts en mouvement & en honneur; & par ce moien il remplit la ville de richeſſes, & jetta dès lors les fondemens de cette grandeur & de cette magnificence qu'on y vit dans la ſuite : tant l'induſtrie & l'habileté d'un homme ſeul eſt capable d'apporter de changement dans une ville & dans un Etat!

Pendant qu'il donnoit ces ordres, il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du Roi, étoit arrivé à Sardes : ce Prince ne pouvoit alors avoir plus de ſeize ans, étant né depuis l'avénement de ſon pere à la couronne, qui étoit dans la dix-ſeptiéme année de ſon ré-

DARIUS gne. Paryſatis ſa mere en étoit idolâtre, & elle pouvoit tout ſur l'eſprit de ſon mari. Ce fut elle qui lui fit donner le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Aſie Mineure : commandement, qui ſoumettoit à ſes ordres tous les Gouverneurs particuliers de la partie la plus importante de l'empire. La vûe de Paryſatis étoit, ſans doute, de mettre ce jeune Prince en état de diſputer la couronne à ſon frere après la mort du Roi, comme on verra qu'il le fit effectivement. Une des principales inſtructions que lui donna ſon Pere en l'envoiant dans ſon Gouvernement, fut d'accorder des ſecours effectifs aux Lacédémoniens contre ceux d'Athénes : ordre bien oppoſé à la politique qu'avoient ſuivis juſques-là Tiſſapherne & les autres Gouverneurs de ces provinces. Leur maxime avoit été conſtamment, d'aider tantôt un parti & tantôt l'autre, pour balancer ſi bien leurs forces, que l'un ne pût jamais accabler tout-à-fait l'autre : d'où il arrivoit qu'ils s'affoibliſſoient tous deux par la guerre, & que jamais l'un des partis ne ſe trouvoit en état de former des entrepriſes contre l'Empire des Perſes.

Lysandre aiant donc appris que Cyrus étoit arrivé à Sardes, partit d'Ephése pour aller le saluer, & pour se plaindre des longueurs & de la mauvaise foi de Tissapherne, qui malgré les ordres qu'il avoit reçus de soutenir les Lacédémoniens, & de chasser les Athéniens de la mer, avoit toujours sous main favorisé les derniers par considération pour Alcibiade à qui il s'étoit livré, & avoit été seul la cause de la perte de la flote par le peu de provisions qu'il lui fournissoit. Ce discours fit plaisir à Cyrus, qui regardoit Tissapherne comme un fort méchant homme, & comme son ennemi particulier. Il répondit qu'il avoit ordre du Roi de secourir puissamment les Lacédémoniens, & qu'il avoit reçu pour cela cinq cens talens. Lysandre, contre le caractère ordinaire des Spartiates, étoit souple, pliant, plein de complaisance pour les Grands, toujours disposé à leur faire sa cour, & supportant, pour le bien des affaires, tout le poids de leur orgueil & de leur faste avec une patience incroiable : en quoi plusieurs font consister la plus grande habileté & le plus grand mérite d'un Courtisan.

NOTHUS.

Cinq cens mille écus.

DARIUS

Il ne s'oublia pas dans cette occasion-ci, & mettant en œuvre tout ce que l'industrie & la souplesse d'un habile courtisan lui pouvoit suggérer de maniéres flateuses & insinuantes, il gagna parfaitement les bonnes graces du jeune Prince. Après l'avoir loué de sa générosité, de sa magnificence, & de son zêle pour les Lacédémoniens, il le pria de donner une dragme par jour à chaque soldat ou matelot, pour débaucher par ce moien ceux des ennemis, & mettre ainsi plus tôt fin à la guerre. Cyrus approuva fort son projet, mais il dit qu'il ne pouvoit pas changer l'ordre du Roi, & que le traité qu'on avoit fait avec eux ne portoit qu'un demi talent par mois pour chaque galére. Cependant le Prince, à la fin d'un repas qu'il lui donna avant son départ, buvant à sa santé, & le pressant de lui demander quelque grace, Lysandre le pria de vouloir ajouter une * obole à la paie qu'on donnoit chaque jour aux matelots. Il le fit : leur donna quatre oboles au

Dix sols.

Quinze cens livres.

* *La dragme étoit composée de six oboles, & est évaluée à dix sols de notre monnoie. Une obole fait un sol huit deniers. Ainsi ces quatres oboles faisoient six sols huit deniers par jour, au lieu de cinq sols que valoient les trois oboles.*

lieu

lieu de trois qu'ils recevoient auparavant, leur paia tous les arrérages qui leur étoient dûs & un mois d'avance, & pour cela fit compter sur le champ à Lysandre dix mille * Dariques, c'est-à-dire, cent mille francs.

Cette largesse remplit de joie & d'ardeur toute la flote, & rendit presque vuides toutes les galéres des ennemis, la plupart des matelots accourant où la paie étoit la plus forte. Les Athéniens, au désespoir de cette nouvelle, tentérent de se concilier Cyrus par l'entremise de Tissapherne : mais il ne voulut pas les écouter, quoique ce Satrape lui représentât que l'intérêt du Roi étoit, non d'aggrandir les Lacédémoniens, mais de balancer la puissance des uns par celle des autres, pour perpétuer la guerre, & les ruiner par leurs divisions.

Quoique Lysandre eût fort affoibli les ennemis par la nouvelle augmentation de paie pour les matelots, & que par là il eût fort incommodé leur marine, il n'osoit hazarder contre eux un combat naval, redoutant surtout Alcibiade, qui étoit homme d'exécution, qui avoit un plus grand nombre de vaisseaux, & qui jusqu'à ce jour n'avoit

** Le Darique valoit une pistole.*

jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné ſur terre ou ſur mer. Mais après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée dans l'Ionie ramaſſer de l'argent, dont il avoit beſoin pour paier ſes troupes, & qu'il eut laiſſé le commandement de ſa flote à Antiochus avec déſenſe expreſſe de combattre en ſon abſence, & d'attaquer les ennemis; ce nouveau Commandant, pour faire parade de courage, & pour braver Lyſandre, entra dans le port d'Ephéſe avec deux galéres, & après avoir fait grand bruit & de grandes riſées, il ſe retira avec un air de mépris & d'inſulte. Lyſandre, indigné de cet affront, détacha promtement quelques galéres, & ſe mit à le pourſuivre. Mais comme les Athéniens venoient au ſecours d'Antiochus, il fit venir auſſi de ſon côté d'autres galéres, & peu à peu tous leurs vaiſſeaux étant arrivés pour les ſoutenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lyſandre remporta la victoire, & aiant pris quinze galéres des Athéniens, il dreſſa un trophée. Alcibiade, de retour à Samos, alla lui préſenter la bataille jusques dans le port: mais Lyſandre, content de ſa victoire, ne ju-

gea pas à propos de l'accepter. Ainſi il ſe retira ſans avoir rien fait. NOTHUS.

En même tems Thraſybule, le plus dangereux ennemi qu'il eût dans ſon armée, partit du camp, & alla l'accuſer à Athénes. Pour enflammer encore davantage les ennemis qu'il avoit dans la ville, il dit au Peuple en pleine aſſemblée, » qu'Alcibiade avoit entiérement » ruiné les affaires, & perdu la marine » des Athéniens par la licence qu'il y » avoit introduite : qu'il s'étoit abſo- » lument livré à des * hommes décriés » par leurs débauches & leurs ivrogne- » ries, qui par là de ſimples matelots » étoient parvenus à avoir tout crédit » auprès de lui : qu'il leur abandonnoit » toute ſon autorité pour aller s'enri- » chir à ſon aiſe dans les provinces, & » pour s'y plonger dans la crapule & » dans toutes ſortes d'infamies qui des- » honoroient Athénes, pendant qu'il » laiſſoit ſa flote en préſence de celle » des ennemis.

AN. M. 3598. AV. J.C. 406.

On tiroit un autre chef d'accuſation contre lui des forts qu'il avoit bâtis près de la ville de Byzance, pour ſe prépa-

* *Il veut déſigner par là Antiochus, homme de néant & fort déréglé, qui avoit gagné les bonnes graces d'Alcibiade en lui raportant une caille qu'il avoit laiſſé échaper.*

DARIUS

rer un asyle & une retraite, comme ne pouvant ou ne voulant plus vivre dans sa patrie. Les Athéniens, peuple léger & inconstant, ajoutérent foi à toutes ces accusations. La perte de la derniére bataille, & le peu de succès qu'il avoit eu depuis son départ d'Athénes, au lieu qu'on attendoit de lui des actions grandes & merveilleuses, le décriérent entiérement; & l'on peut dire que ce furent sa propre gloire & sa réputation qui le ruinérent. Car on le soupçonnoit de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait, & l'on refusoit de croire qu'il ne l'eût pas pu, parce que l'on étoit fortement persuadé que rien de tout ce qu'il vouloit ne lui étoit impossible. Ils faisoient un crime à Alcibiade de ce que la rapidité de ses victoires ne répondoit point à celle de leur imagination, sans considérer que manquant d'argent il faisoit la guerre à des peuples qui avoient le grand Roi pour trésorier, & qu'il étoit très souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher de quoi fournir à la paie & à la subsistance de ses troupes. Quoi qu'il en soit, Alcibiade fut déposé, & l'on nomma à sa place dix Généraux. Quand il en eut appris la

nouvelle, il se retira sur sa galére vers quelques châteaux qu'il avoit dans la Quersonnése de Thrace. NOTHUS.

Vers ce tems mourut Plistonax, l'un des rois de Lacédémone : il eut pour successeur Pausanias, qui régna quatorze ans. Ce dernier fit une belle réponse à un homme qui lui demandoit pourquoi à Sparte il n'étoit point permis de rien changer des anciennes coutumes : [a] *C'est qu'à Sparte*, dit-il, *les loix commandent aux hommes, & non les hommes aux loix.* *Diod. p. 196.*

Lysandre, qui songeoit à établir dans toutes les villes le gouvernement des Nobles, pour avoir toujours en sa disposition ces Gouverneurs qu'il auroit choisis, & qu'il auroit affranchis de la dépendance de leurs peuples, fit venir à Ephése ceux d'entre les principaux des villes qu'il connoissoit plus hardis, plus entreprenans, plus ambitieux que les autres. Il les mettoit à la tête des affaires, les poussoit aux grands honneurs, les élevoit aux premiers emplois de l'armée, se rendant par là, dit Plutarque, le complice de toutes leurs injustices & de toutes leurs fautes, pour *Xenoph. Hellen. l. 1. p. 442-444. Plut. in Lys. p. 435. 436. Diod. p. 197. 198.*

[a] Ὅτι τοὺς νόμους τῶν ἀνδρῶν, οὐ τοὺς ἄνδρας τῶν νόμων κυρίους εἶναι δεῖ. *Plut. in Apophtheg. pag 230.*

DARIUS les avancer & pour les enrichir. Auſſi lui furent-ils toujours très attachés, & ils le regrettérent infiniment, lorſque Callicratidas vint pour lui ſuccéder, & pour prendre le commandement de la flote. Il ne le cédoit point à Lyſandre pour le courage & la ſcience militaire, mais l'emportoit infiniment ſur lui du côté des mœurs. Sévére à lui-même comme aux autres, inacceſſible à la flaterie & à la molleſſe, ennemi déclaré du luxe, il avoit conſervé la modeſtie, la tempérance, l'auſtérité des premiers Spartiates, vertus qui commençoient à ſe faire remarquer, parce qu'elles n'étoient plus ſi communes. C'étoit un homme d'une probité & d'une juſtice à l'épreuve de tout, d'une ſimplicité & d'une droiture ennemie de tout menſonge & de toute fraude, & en même tems d'une nobleſſe & d'une grandeur d'ame véritablement Spartaine. Les nobles & les puiſſans ne pouvoient s'empêcher d'admirer ſa vertu, mais ils ſe feroient mieux accommodés de la facilité & de la condeſcendance de ſon prédéceſſeur, qui fermoit les yeux ſur toutes les injuſtices & les violences qu'ils commettoient.

NOTHUS.

Ce ne fut point sans dépit & sans jalousie que Lysandre le vit arriver à Ephése pour remplir sa place ; & par une lâcheté & une trahison criminelle, assez ordinaire à ceux qui, peu touchés du bien public, n'écoutent que leur ambition, il lui rendit tous les mauvais services qu'il put. Des dix mille Dariques que Cyrus lui avoit donnés pour l'augmentation de la paie des matelots, il renvoia à Sardes ce qu'il lui en restoit, disant à Callicratidas qu'il pouvoit s'adresser au Roi pour lui demander cette somme, & que c'étoit à lui à chercher des moiens de faire subsister son armée. Cette réponse le jetta dans un extrême embarras, & dans une fâcheuse extrémité. Car il n'avoit point apporté d'argent de Lacédémone, & il ne pouvoit se résoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déja trop foulées.

Dans ce pressant besoin un particulier lui aiant offert cinquante talens (c'est-à-dire, cinquante mille écus) pour obtenir de lui une grace injuste, il les refusa. » Je les accepterois, lui dit » Cléandre l'un de ses Officiers, si j'é» tois à votre place. Et moi de même, » répliqua le Général, si j'étois à la » vôtre.

Plut. in Apophtheg. p. 222.

DARIUS

Il ne lui restoit donc d'autre ressource que d'aller à la porte des Généraux & des Lieutenans du Roi leur en demander, comme avoit fait Lysandre. Or c'est à quoi il étoit moins propre qu'aucun homme du monde. Nourri & élevé dans l'amour de la liberté, plein de grands & de nobles sentimens, infiniment éloigné de toute flaterie & de toute bassesse, il étoit convaincu dans le fond du cœur qu'il seroit moins triste & moins deshonorant pour les Grecs d'être battus par les Grecs, que d'aller faire honteusement la Cour & mandier à la porte de ces barbares, qui n'avoient d'autre mérite que leur or & leur argent. En effet, toute la nation étoit flétrie & deshonorée par une si lâche prostitution.

Cicéron, dans ses Offices, peint deux caractéres bien différens de personnes emploiées dans le gouvernement, & en fait l'application aux deux Généraux dont nous parlons ici. Les [a] uns, dit-il, amateurs zélés de la vérité, & ennemis déclarés de

[a] Sunt his alii multum dispares, simplices & aperti; qui nihil ex occulto, nihil ex insidiis agendum putant; veritatis cultores, fraudis

toute fraude, se piquent de simplicité & de candeur, & ne croient pas qu'il convienne jamais à un homme de bien de tendre des piéges, ni d'user d'artifice. D'autres, préparés à tout faire, & à tout souffrir, ne rougissent pas des derniéres bassesses, pourvû que, par ces moiens indignes, ils puissent espérer venir à bout de leurs desseins. Cicéron met dans le premier rang Callicratidas, & il range dans le second Lysandre, à qui il donne deux épithétes qui ne lui font pas beaucoup d'honneur, & qui ne conviennent guéres à un Spartiate, en l'appellant *très rusé & très patient*, ou plutôt *très complaisant.*

Cependant Callicratidas, forcé par la nécessité, alla en Lydie, se rendit d'abord au palais de Cyrus, & pria qu'on dît à ce Prince que l'Amiral de la flote des Grecs étoit venu pour lui parler. On lui dit que Cyrus étoit à table dans une partie * de plaisir. Il répondit d'un ton & d'un air modeste

inimici : itemque alii, qui quidvis perpetiantur, cuivis deserviant, dum, quod velint, consequantur. Quo in genere versutissimum & patientissimum Lacedæmonium Lysandrum accepimus, contraque Callicratidam. *Offic. lib.* 1. *n.* 109.

* *Le Grec, dit à la lettre* qu'il buvoit, ἔπινε. *Les*

DARIUS qu'il n'étoit point pressé, & qu'il attendroit que le Prince fût sorti. Les Gardes se mirent à rire, admirant la simplicité de ce bon étranger qui avoit peu les airs du monde; & il fut obligé de se retirer. Il y vint une seconde fois, & fut refusé de même. Pour lors il s'en retourna à Ephése, chargeant d'imprécations & de malédictions ceux qui les premiers avoient fait la Cour aux Barbares, & qui par leurs flateries & leurs bassesses leur avoient appris à tirer de leurs richesses un titre & un droit d'insulter au reste des hommes. Et s'adressant à ceux qui étoient auprès de lui, il jura que dès qu'il seroit de retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre pour réconcilier les Grecs entre eux, afin que désormais ils fussent eux-mêmes redoutables aux Barbares, & qu'ils n'eussent plus besoin de leur secours, pour s'attaquer & se ruiner les uns les autres. Mais ce généreux Spartiate, qui avoit des pensées si nobles & si dignes de Lacédémone, & qui par sa justice, par sa magnanimité, & par son courage, s'étoit rendu com-

Perses se piquoient de boire beaucoup, & c'étoit chez eux une gloire, comme on le verra dans la lettre de Cyrus aux Lacédémoniens.

parable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent & de plus parfait, n'eut pas le bonheur de retourner dans sa patrie pour travailler à un si grand ouvrage, & si digne de lui.

NOTHUS.

§. V.

Callicratidas est défait par les Athéniens près des Arginuses. Les Athéniens condannent à mort plusieurs de leurs Généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étoient morts dans le combat. Socrate seul a le courage de s'opposer à un jugement si injuste.

CALLICRATIDAS, après avoir remporté plusieurs victoires contre les Athéniens, avoit en dernier lieu poursuivi Conon, l'un de leurs Chefs, dans le port de Mityléne, & l'y tenoit bloqué. C'étoit la vingt-sixiéme année de la guerre du Péloponnése. Conon se voiant assiégé par terre & par mer, sans espérance de secours, & sans vivres, trouva le moien de faire savoir à Athénes l'extrême danger où il étoit. On fit des efforts extraordinaires pour le dégager, & en moins d'un mois on

Xenoph. Hellen. l. 1. p. 444-452. Diod. lib. 13. p. 198-201. & 217-222.

DARIUS

équipa une flote de cent dix galéres, où l'on embarqua tous ceux qui étoient en état de porter les armes, tant libres qu'esclaves, avec plusieurs cavaliers. Quand elle fut arrivée à Samos, quarante galéres des alliés s'y joignirent, & toutes ensemble firent route vers les îles Arginuses, situées entre Mityléne & Cumes. Callicratidas l'aiant appris, laissa Etéonice au siége avec cinquante galéres, & se mit en mer avec les six-vingts autres pour faire face à l'ennemi, & empécher le secours. Du côté des Athéniens l'aile droite étoit commandée par Protomaque & Thrasybule, qui avoient chacun quinze galéres : ils étoient soutenus par une seconde ligne avec pareil nombre de vaisseaux, conduits par Lysias & Aristogéne. L'aile gauche, pareille à la premiére, & rangée aussi sur deux lignes, étoit commandée par Aristocrate & Diomédon, qui étoient soutenus par Erasinide & * Periclès. Le corps de bataille, composé à peu près de trente galéres, parmi lesquelles étoient les trois Amirales Athéniennes, étoit rangé sur une seule ligne. Ils avoient soutenu chacune de leurs ailes par une seconde ligne pour les

* *C'étoit le fils du grand Periclès.*

fortifier, parce que leurs galéres n'étoient ni ſi vîtes ni ſi faciles à manier que celles des ennemis, de ſorte qu'il y avoit à craindre qu'ils ne coulaſſent entre deux. Les Lacédémoniens & leurs alliés, qui ſe ſentoient inférieurs en nombre, ſe contentérent de ſe ranger tous ſur une même ligne pour égaler le front des ennemis, & pour ſe conſerver une plus grande liberté de gliſſer entre les galéres des Athéniens, & de tourner légérement autour d'elles. Le Pilote de Callicratidas, effraié de cette inégalité, lui conſeilloit de ne point hazarder le combat, & de ſe retirer : mais il lui répondit, qu'il ne pouvoit fuir ſans honte, & que ſa mort importoit peu à la République : *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un ſeul homme.* Il commandoit l'aile droite, & Thraſondas Thébain la gauche.

NOTHUS.

C'étoit un grand & terrible ſpectacle, que de voir la mer couverte de trois cens galéres prêtes à s'entrechoquer. Jamais armées navales des Grecs plus nombreuſes que celles-ci n'avoient combattu l'une contre l'autre. L'habileté, l'expérience, & le courage des Chefs qui commandoient les deux

DARIUS floтes ne laiſſoient rien à déſirer. Ainſi l'on avoit tout lieu de croire que le combat qui alloit ſe donner décideroit du ſort des deux Peuples, & termineroit la guerre qui duroit depuis ſi lontems. Dès qu'on eût donné les ſignaux, les deux armées pouſſérent de grands cris, & le choc commença. Callicratidas, qui, ſur la réponſe des augures, s'attendoit à périr dans ce combat, fit des actions extraordinaires de valeur. Il attaqua les ennemis avec un courage & une hardieſſe incroiable, coula à fond pluſieurs de leurs vaiſſeaux, en mit beaucoup d'autres hors d'état de combattre en briſant leurs rames, & leur perçant le flanc avec le bec de ſa proue. Enfin il attaqua celui de Périclès, & le perça de mille coups: mais celui-ci l'aiant accroché avec un crampon de fer, il ne lui fut plus poſſible de ſe dégager, & il fut dans l'inſtant environné de pluſieurs vaiſſeaux Athéniens. Le ſien fut bientôt rempli d'ennemis, & après un horrible carnage il tomba mort, plutôt accablé par le nombre que vaincu. L'aile droite qu'il commandoit, aiant perdu ſon Amiral, fut miſe en déroute. La gauche, compoſée des Béotiens & de ceux de

NOTHUS.

l'Eubée, fit encore une longue & vigoureuse résistance par l'intérêt pressant qu'ils avoient de ne pas tomber entre les mains des Athéniens contre qui ils s'étoient révoltés ; mais enfin elle fut obligée de plier, & de se retirer en désordre. Les Athéniens se retirérent aux Arginuses, & y dressérent un trophée. Ils perdirent dans ce combat vingt-cinq galéres, & les ennemis plus de soixante & dix, parmi lesquelles de dix qu'avoient fourni les Lacédémoniens il en périt neuf.

Plutarque égale Callicratidas, Général Lacédémonien, pour sa justice, sa magnanimité, & son courage, à tous ceux qui dans la Gréce s'étoient rendus les plus dignes d'admiration. *Plut. in Lys. p. 436.*

Cependant il le blâme extrémement d'avoir hazardé mal à propos aux Arginuses le combat naval, & il montre que pour éviter le reproche d'avoir lâchement pris la fuite, il avoit, par ce point d'honneur mal entendu, manqué au devoir essentiel de sa charge. En effet, dit Plutarque, si, pour me servir de la comparaison d'Iphicrate *, l'infanterie légére ressemble aux mains, la cavalerie aux piés, le corps *Plut. in Pelop. pag. 278.*

* *C'étoit un Général des Athéniens.*

DARIUS

de bataille à la poitrine ; & ſi le Général tient lieu de la tête, ce Général, qui s'abandonne témérairement à l'impétuoſité de ſon courage, n'expoſe & ne néglige pas tant ſa vie, qu'il expoſe & néglige celle de tous ceux dont le ſalut eſt attaché au ſien. Notre Commandant Lacédémonien avoit donc tort (c'eſt toujours Plutarque qui parle) de répondre au Pilote qui l'exhortoit à ſe retirer, *Sparte ne tient pas à un ſeul homme.* Car il eſt bien vrai que Callicratidas, combattant ſous les ordres de quelqu'un ſur terre ou ſur mer, *n'étoit qu'un ſeul homme :* mais commandant une armée, il raſſembloit en lui tous ceux qui lui obéiſſoient : & celui en la perſonne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient périr, *n'étoit plus un ſeul homme.* [a] Cicéron, avant Plutarque, avoit porté le même jugement. Après avoir dit qu'il s'étoit trouvé bien des perſonnes prêtes à ſacrifier à la patrie leur bien & même

a Inventi multi ſunt, qui non modò pecuniam, ſed vitam etiam profundere pro patria parati eſſent, iidem gloriæ jacturam ne minimam quidem facere vellent, ne republica quidem poſtulante : ut Callicratidas, qui, cùm Lacedæmoniorum dux fuiſſet Peloponneſiaco bello, multaque

leur vie, mais qui, par une fausse délicatesse de gloire, n'auroient pas voulu pour elle hazarder le moins du monde leur réputation, il cite en exemple Callicratidas, qui répondit à ceux qui l'exhortoient à se retirer des Arginuses, *Que Sparte pouvoit équiper une nouvelle flote si celle-ci périssoit, mais que pour lui il ne pouvoit prendre la fuite sans se couvrir de honte & d'infamie.*

Je reviens aux suites du combat livré près des Arginuses. Les Généraux des Athéniens ordonnérent à Théraméne, à Thrasybule, & à quelques autres Officiers, de retourner avec environ cinquante galéres enlever les débris, & les corps morts, pour leur donner la sépulture, tandis qu'on vogueroit avec le reste contre Etéonice, qui tenoit Conon assiégé devant Mityléne. Mais une rude tempête qui survint dans le moment, empécha d'exécuter cet ordre. Etéonice, averti de la défaite, & craignant que cette

fecisset egregiè, vertit ad extremum omnia, cùm consilio non patuit eorum, qui classem ab Arginusis removendam, nec cum Atheniensibus dimicandum putabant. Quibus ille respondit; Lacedæmonios, classe illa amissa, aliam parare posse: se fugere sine suo dedecore non posse. *Cic. de Offic. l. 1. n. 48.*

DARIUS nouvelle ne jettât l'allarme & le découragement parmi ſes troupes, renvoia ceux qui l'avoient apportée, avec ordre de revenir couronnés de chapeaux de fleurs, & de crier que toute la flote d'Athénes avoit péri, & que Callicratidas avoit remporté la victoire. A leur retour, il fit des ſacrifices d'action de graces, & aiant fait prendre de la nourriture à ſes troupes, il fit partir promtement les galéres, parce que le vent étoit favorable, tandis qu'il gagna Méthymne avec l'armée de terre, après avoir brulé ſon camp. Conon, délivré ainſi du blocus, ſe joignit à la flote victorieuſe, qui regagna auſſitôt Samos.

Cependant, quand on eut appris à Athénes que les morts avoient été laiſſés ſans ſépulture, le Peuple entra dans une grande colére, & fit tomber tout le poids de ſon indignation ſur ceux qu'il croioit coupables de cette faute. C'en étoit une grande, dans l'eſprit des Anciens, que de ne pas procurer aux morts la ſépulture; & nous voions qu'après toutes les batailles, les premiers ſoins des vaincus, malgré le ſentiment actuel de leurs maux, & la vive douleur d'une ſanglante défaite, étoient

de demander au vainqueur une suspension d'armes, pour rendre à ceux qui étoient restés sur le champ de bataille les derniers devoirs; d'où ils étoient persuadés que dépendoit leur bonheur pour l'autre vie. Ils avoient peu d'idée de la résurrection des corps. Mais cependant les Payens, par l'intérêt que l'ame prenoit au corps après le trépas, par le respect religieux qu'on lui portoit, par les honneurs solennels qu'on s'empressoit de lui rendre; marquoient qu'ils en avoient un sentiment confus, qui subsistoit parmi toutes les nations, & qui venoit de la plus ancienne tradition, quoiqu'elles ne le démélassent pas bien clairement.

Voila ce qui mit en fureur le Peuple d'Athénes. Il nomma sur le champ de nouveaux Généraux, sans conserver de tous les anciens que Conon, à qui l'on donna pour collégues Adimante & Philoclès. Des huit autres, deux s'étoient retirés, & six seulement étoient revenus à Athénes. Théraméne, le dixiéme des Généraux, qui avoit pris les devans, accusa devant le Peuple les autres Chefs, les rendant responsables de n'avoir pas enlevé les morts après le combat; & pour sa

DARIUS décharge, il lut la lettre qu'ils avoient écrite au Sénat & au Peuple, où ils s'excusoient sur la violence de la tempête, sans charger personne. Il y avoit une noirceur détestable dans cette calomnie, d'abuser contre eux du ménagement qu'ils avoient eu de ne le pas nommer dans leur lettre, & de ne pas rejetter sur lui la faute dont il pouvoit paroitre plus coupable que tout autre. On ne reconnoit point ici le caractére de Théraméne, qui dans la suite fait paroitre beaucoup de probité & de zêle pour le bien public. Les Généraux, n'aiant pu, à leur retour, obtenir autant de tems qu'il en faloit pour se défendre, se contentérent de représenter en peu de mots comment la chose s'étoit passée, & prirent à témoin de ce qu'ils disoient les pilotes, & tous ceux qui étoient alors présens. Le Peuple parut recevoir favorablement leurs excuses, & plusieurs particuliers s'offrirent pour cautions : mais on trouva à propos de remettre l'assemblée parce qu'il étoit nuit, & que le Peuple aiant accoutumé de donner son suffrage en levant la main, on ne pourroit reconnoitre quel avis l'emporteroit, outre que le

Conseil devoit opiner auparavant sur ce qu'on vouloit proposer au Peuple. NOTHUS.

La fête des Apaturies étant survenue, où l'on a coutume de s'assembler par familles, les parens de Théraméne apostérent plusieurs personnes vétues de deuil & rasées, qui se dirent alliées de ceux qui étoient morts au combat, & obligérent Callixéne à accuser les Généraux dans le Sénat. Il fut ordonné que puisqu'en la derniére assemblée on avoit oui l'accusation & la défense, le Peuple, distingué par Tribus, porteroit son suffrage, & que si les accusés étoient jugés coupables, ils seroient punis de mort, leurs biens confisqués, & la dixiéme partie consacrée à la * Déesse. Quelques Sénateurs s'opposérent à ce décret, comme injuste & contraire aux loix. Mais comme le Peuple, excité par Callixéne, menaçoit d'enveloper les Opposans dans la même cause & dans le même crime que les Généraux, ils eurent la lâcheté de se désister de leur opposition, & ils sacrifiérent ces Généraux innocens à leur propre sureté, en consentant au Décret. Socrate, (c'est le célébre Philosophe) seul d'entre les Sénateurs, demeura ferme, & s'opposa constam-

* *C'étoit Minerve.*

DARIUS

ment à un Décret si visiblement injuste, & si contraire à toutes les loix. Le Peuple s'assembla. L'Orateur, qui étoit monté sur la Tribune pour prendre la défense des Généraux, » montra qu'ils n'avoient manqué en rien » à leur devoir, puisqu'ils avoient or-» donné qu'on enlevât les corps morts : » que si quelqu'un étoit coupable, c'é-» toit celui qui étant chargé de cet or-» dre, ne l'avoit pas exécuté : mais » qu'il n'accusoit personne, & que la » tempête survenue dans ce moment-» là même, étoit une puissante apolo-» gie qui disculpoit pleinement les ac-» cusés. Il demanda qu'on leur accor-» dât un jour entier pour se défendre, » grace qu'on ne refusoit point même » aux plus criminels, & qu'on les ju-» geât séparément. Il représenta que » rien ne les obligeoit de hâter avec » tant de précipitation un jugement où » il s'agissoit de la vie des citoiens les » plus illustres : que c'étoit en quelque » sorte s'attaquer aux dieux, que de » [a] rendre les hommes responsables » de la grande violence des vents & de la » tempête : qu'il y avoit une ingratitu-

a Quem adeò iniquum, ut sceleri assignet, quod venti & fluctus deliquerint? *Tacit. Annal. l.* 14. *cap.* 3.

NOTHUS.

» de & une injustice criante à faire » mourir les vainqueurs que l'on au- » roit dû couronner, & à livrer les dé- » fenseurs de la patrie à la rage de leurs » envieux : que s'ils le faisoient, un » jugement si inique seroit suivi d'un » promt mais inutile repentir, qui leur » laisseroit dans le cœur une douleur » cuisante, & les couvriroit d'une hon- » te éternelle. « Le Peuple d'abord avoit paru touché de ces raisons : mais, animé par les accusateurs, il prononça une sentence de mort contre les huit Généraux, & six qui étoient présens, furent arrêtés pour être conduits au supplice. L'un d'eux, c'étoit Diomédon, homme d'une grande réputation pour son courage & sa probité, demanda d'être entendu. Quand on eut fait silence : » Athéniens, dit-il, je » souhaite que le jugement que vous » venez de prononcer contre nous, » ne tourne point à la perte de la Ré- » publique ; mais j'ai une grace à vous » demander pour mes Collégues & » pour moi, c'est de nous acquitter en- » vers les dieux des vœux que nous leur » avons faits pour vous & pour nous, » & que nous sommes hors d'état d'ac- » complir : car c'est à leur protection

DARIUS » invoquée avant le combat, que nous » reconnoiſſons être redevables de la » victoire que nous avons remportée » ſur les ennemis. « Il n'y eut point de bon citoien qui ne fût attendri juſqu'aux larmes par un diſcours ſi plein de douceur & de religion, & qui n'admirât avec ſurpriſe la modération d'un citoien, qui ſe voiant condanné ſi injuſtement, ne laiſſoit pourtant échaper aucune parole d'aigreur ni même de plainte contre ſes Juges, mais étoit uniquement occupé, en faveur de l'ingrate patrie qui les faiſoit périr, de ce qu'elle & eux devoient aux dieux pour la victoire qu'on venoit de remporter.

A peine les ſix Généraux furent-ils exécutés, que le Peuple ouvrit les yeux, & ſentit toute l'horreur de ce jugement : mais ſon repentir ne pouvoit rendre la vie aux morts. Callixéne l'accuſateur fut mit en priſon, & on refuſa de l'écouter. Aiant trouvé le moien de ſe ſauver, il s'enfuit à Décélie vers les ennemis, d'où il revint quelque tems après à Athénes, & il y mourut de faim, haï & déteſté généralement de tout le monde, comme le devroient être tous les calomniateurs.

Diodore

Diodore remarque que le Peuple lui-même porta la juste peine de son crime, les dieux l'aiant livré peu de tems après, non à un seul maître, mais à trente Tyrans, qui le traitérent avec la derniére cruauté. NOTHUS.

On reconnoit au naturel, dans le récit que je viens de faire, ce que c'est qu'un peuple; & Platon, à l'occasion de ce même événement, en fait en peu de mots une peinture bien vive & bien ressemblante. Le [a] peuple, dit-il, est un animal inconstant, ingrat, cruel, jaloux, incapable de se laisser conduire par la raison. Et cela n'est pas étonnant, ajoute-t-il, puisque c'est comme la lie d'une ville, & un assemblage informe de tout ce qu'on y trouve de plus mauvais. *Plut. in Axioch. p. 368. 369.*

Ce même récit nous fait connoitre ce que peut la crainte sur l'esprit des hommes, même de ceux qui passent pour les plus sages, & combien il y en a peu qui soient capables de soutenir la vûe d'un danger & d'une disgrace présente. Quoique dans le Sénat la justice de la cause des Généraux accusés fût clairement connue, du moins par le plus grand nombre; dès qu'on parle

[a] Δῆμος ἀψίκορον, ἀχάριστον, ὠμὸν, βάσκανον, ἀπαίδευτον.

DARIUS de colére du peuple, & qu'on fait gronder de terribles menaces, ces graves Sénateurs, dont la plupart avoient commandé les armées, & qui tous s'étoient souvent exposés aux plus grands périls de la guerre, se rangent dans le moment du côté de la calomnie prouvée & de l'injustice la plus criante qui fut jamais. Preuve éclatante qu'il y a un courage très-rare, & infiniment supérieur à celui qui porte tous les jours tant de milliers d'hommes à affronter dans les combats les plus terribles dangers!

Entre tous ces Juges, un seul, véritablement digne de sa réputation, c'est le grand Socrate, dans cette trahison & cette perfidie générale, demeure ferme & inébranlable; & quoiqu'il sache que son suffrage & sa foible voix ne sera d'aucun secours pour les accusés, c'est un hommage qu'il croit devoir à l'innocence opprimée, & [a] il trouve qu'il est indigne d'un homme de bien de se livrer par crainte & lâcheté à la fureur d'un peuple aveugle & forcené. Voilà jusqu'où la justice peut être abandonnée. On juge bien qu'elle ne fut pas mieux défendue de-

[a] Οὐ γὰρ ἐφαίνετό μοι σεμνὸν δήμῳ μαινομένῳ συνεξαμαρτεῖν.

vant le peuple. De plus de trois mille citoiens qui composoient l'assemblée, deux seulement en prirent la défense, Euriptodemus & Axiochus : Platon nous en a conservé les noms, & il a donné celui du dernier au dialogue, d'où j'ai tiré une partie de mes réflexions. NOTHUS.

La même année que se donna le combat des Arginuses, Denys s'empara de la tyrannie en Sicile. Je différe à en parler dans le Volume suivant, où je raporterai de suite l'histoire des Tyrans de Syracuse. AN. M. 3598. AV. J.C. 406.

§. VI.

Lysandre commande la flote des Lacédémoniens. Cyrus est rappellé à la Cour par son pere. Lysandre remporte près d'Ægos-potamos une célébre victoire contre les Athéniens.

Année XXVII & derniére de la guerre du Péloponnése.

Xenoph. Hellen. lib. 1. p. 454. Plut. in Lys. p. 436. 437. Diod. lib. 13. p. 223.

AN. M. 3599. AV. J.C. 405.

APRÈS la défaite des Arginuses, les affaires des Péloponnésiens étant allées en décadence, les alliés, appuiés en cela du crédit de Cyrus, envoiérent une ambassade à Sparte pour demander qu'on donnât encore le comman-

DARIUS dement de la flote à Lysandre, avec promesse de servir avec plus d'affection & de courage s'il les commandoit. Comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme fût deux fois Amiral, les Lacédémoniens, qui vouloient faire plaisir aux alliés, donnérent le titre d'Amiral à un certain Aracus, & envoiérent avec lui Lysandre, à qui ils ne donnérent en apparence que le titre de Vice-Amiral, mais qu'ils revétirent en effet de toute l'autorité de l'Amiral même.

Tous ceux qui dans les villes avoient le plus de part au gouvernement, & y étoient le plus en crédit, le virent arriver avec une extrême joie, se promettant tout de son autorité pour achever de détruire par-tout la Démocratie. Son caractére complaisant pour ses amis, & indulgent pour toutes leurs fautes, accommodoit bien mieux leurs vûes ambitieuses & injustes, que l'austére équité de Callicratidas. Car Lysandre étoit un homme profondément corrompu, & qui faisoit gloire de n'avoir nul principe sur la vertu & sur les devoirs les plus sacrés. Il ne faisoit aucun scrupule d'emploier en tout la ruse & la fourberie. Il n'estimoit la justice

NOTHUS.

qu'autant qu'elle pouvoit lui servir ; & quand elle ne favorisoit point ses intérêts, il lui préféroit sans hésiter l'utile, qui chez lui étoit le seul beau & le seul honnête, persuadé que la vérité n'avoit, par sa nature, nul avantage sur le mensonge, & qu'il faloit mesurer le prix de l'une & de l'autre au profit qui en revenoit. Et pour ceux qui lui représentoient que c'étoit une chose indigne des descendans d'Hercule, d'emploier le dol & la fraude, il s'en moquoit ouvertement. *Car*, disoit-il, *par tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

On raporte de lui un mot, qui marque bien le peu de compte qu'il faisoit de se parjurer. Il avoit coutume de dire * *qu'on amusoit les enfans avec des osselets, & les hommes avec les sermens,* montrant par une irréligion si déclarée qu'il faisoit encore moins de cas des dieux que de ses ennemis. Car celui qui trompe par un faux serment, dé-

* *Le texte grec peut recevoir un autre sens, qui n'est peut-être pas moins bon.* Que les enfans pouvoient tromper, user de supercherie (*c'est ce qu'ils appellent* tricher) au jeu des osselets, & les hommes dans les sermens. Ἐκέλευε τοὺς μὲν παῖδας ἀστραγάλοις, τοὺς δ' ἄνδρας ὅρκοις ἐξαπατᾶν.

DARIUS clare ouvertement par là qu'il craint son ennemi, mais qu'il méprise Dieu.

Xenoph. Hellen. lib. 2. p. 454.

Ici finit la vingt-sixiéme année de la guerre du Péloponnése. C'est dans cette année que le jeune Cyrus, ébloui de l'éclat du commandement auquel il étoit peu accoutumé, & jaloux des moindres marques d'honneur qui pouvoient relever son rang & son autorité, découvrit par une action éclatante le secret de son cœur. Elevé dès l'enfance dans la maison régnante, nourri à l'ombre du trône parmi les soumissions & les prosternemens des gens de Cour, entretenu de longue main, par les discours d'une mere ambitieuse qui l'idolâtroit, dans le désir & l'espérance de la roiauté, il commençoit déja à en exercer les droits & à en exiger les respects avec une hauteur & une rigidité qui étonnent. Deux Perses de la famille roiale, ses cousins germains, & dont la mere étoit sœur de Darius son pere, avoient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial qui ne s'observoit qu'à l'égard des Rois de Perse. Cyrus, choqué de cette omission comme d'un crime capital, les condanna à mort, & les fit im-

pitoiablement exécuter à Sardes. Darius, aux piés duquel les parens vinrent ſe jetter pour lui demander juſtice, fut fort touché de la mort tragique de ſes deux neveux, & regarda cette action de ſon fils comme un attentat contre lui - même, à qui ſeul cet honneur étoit dû. Il prit la réſolution de lui ôter ſon gouvernement, & il le manda à la Cour ſous prétexte qu'étant malade il avoit envie de le voir. NOTHUS.

Avant que de partir pour s'y rendre, Cyrus fit venir Lyſandre à Sardes, & lui remit en main de groſſes ſommes d'argent pour paier ſa flote, lui en promettant encore davantage pour l'avenir. Et, par une oſtentation de jeune homme, pour lui faire voir combien il avoit envie de lui faire plaiſir, il l'aſſura que quand le Roi ſon pere ne lui fourniroit rien, il lui donneroit plutôt du ſien propre ; & que ſi tout venoit à lui manquer, il feroit fondre ſon trône d'or & d'argent maſſif, ſur lequel il s'aſſeioit pour rendre la juſtice. Enfin, ſur le point de partir, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs & les revenus des villes, lui confia le gouvernement de

DARIUS ses provinces, & l'embrassant il le conjura de ne point donner de bataille en son absence s'il n'étoit supérieur en force, parce que le Roi ni lui ne manquoient pas de pouvoir ni de volonté pour le rendre plus puissant que ses ennemis; & il lui promit, avec les assurances les plus fortes de son affection, de lui amener grand nombre de vaisseaux de la Phénicie & de la Cilicie.

Xenoph. Hellen. lib. 2. pag. 455-458.
Plut. in Lys. p. 437-440.
Idem, in Alcib. pag. 212.
Diod. lib. 13. pag. 223-226.

Après le départ de ce Prince, Lysandre tourna du côté de l'Hellespont, & mit le siége par mer devant Lampsaque. Torax s'y étant rendu en même tems avec ses troupes de terre, donna l'assaut de son côté. La ville fut emportée de force, & Lysandre l'abandonna au pillage. Les Athéniens, qui le suivoient de près, mouillérent au port d'Eléonte dans la Quersonnése avec cent quatre-vingts galéres. Mais sur la nouvelle de la prise de Lampsaque, ils allérent promtement à Seste, & après s'y être fournis de vivres, ils firent voile, en remontant le long de la côte, jusqu'à un lieu appellé * *Ægos-potamos*, où ils s'arrétérent vis-à-vis des ennemis qui étoient encore à l'ancre devant Lampsaque. L'Hellespont n'a pas dans cet endroit deux mille pas de

* *La riviére de la chevre.*

largeur. Les deux armées ſe voiant ſi proche, toutes les troupes ne penſérent qu'à ſe repoſer ce jour-là, dans l'eſpérance que dès le lendemain on en viendroit à une bataille.

Mais Lyſandre rouloit un autre deſſein dans ſon eſprit. Il commanda à ſes matelots & à ſes pilotes de monter ſur les galéres, comme ſi effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de ſe tenir là, & d'y attendre ſes ordres dans un profond ſilence. Il commanda de même à ſon armée de terre de ſe tenir tranquillement en bataille ſur la côte en attendant le jour. Le lendemain dès que le ſoleil fut levé, les Athéniens commencérent à voguer contre eux avec toute leur flote ſur une ligne, & à les défier. Lyſandre, quoique ſes galéres fuſſent bien rangées en bataille les proues tournées contre l'ennemi, ſe tint en repos, & ne fit aucun mouvement. Sur le ſoir les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit à ſes ſoldats de deſcendre à terre qu'après que deux ou trois galéres, qu'il avoit envoiées à la découverte, furent de retour, & qu'elles eurent raporté qu'elles avoient vû débarquer les ennemis. Le lende-

DARIUS main on fit la même manœuvre, le troisiéme jour encore, & jusqu'au quatriéme. Cette conduite, qui montroit de la réserve & de la timidité, augmenta extrêmement la confiance & l'audace des Athéniens, leur inspira un grand mépris pour une armée, que la crainte, selon eux, empéchoit de paroitre & de rien tenter.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui étoit près de là, montant à cheval, vint trouver les Généraux Athéniens, & leur représenta qu'ils se tenoient sur une côte fort désavantageuse, où ils n'avoient ni ports ni villes voisines; qu'ils étoient obligés de faire venir avec beaucoup de peine & de danger leurs provisions de Seste; & qu'ils avoient grand tort de souffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre, s'éloignassent & s'écartassent chacun de son côté, pendant qu'ils voioient vis-à-vis d'eux une flote ennemie, accoutumée à exécuter avec une promte obéïssance & au plus léger signal les ordres du Général. Il offroit même de venir attaquer par terre les ennemis avec de nombreuses troupes de Thraces, & de les forcer de combattre. Les Généraux, sur-tout Tydée & Ménandre, jaloux du com-

mandement, ne se contentérent pas de refuser ses offres, dans la pensée que si le succès des armes étoit malheureux, tout le blâme en retomberoit sur eux, & que s'il étoit favorable, Alcibiade en auroit tout l'honneur : mais ils rejettérent encore avec insulte ces conseils si sages & si salutaires, comme si un homme disgracié perdoit le sens & l'esprit en perdant la faveur de sa République. Alcibiade se retira.

NOTHUS.

Le cinquiéme jour, les Athéniens se présentérent encore pour donner la bataille, & se retirérent le soir comme de coutume avec des airs encore plus insultans que les premiers jours. Lysandre détacha à l'ordinaire quelques galéres pour les observer, avec ordre de retourner en toute diligence dès qu'ils auroient vû les Athéniens descendus à terre, & d'élever sur chaque proue un bouclier d'airain quand ils seroient arrivés au milieu du canal. Lui cependant sur sa galére parcouroit toute la ligne, en exhortant les pilotes & les Officiers à tenir les matelots & les soldats prêts à voguer & à combattre au premier signal.

Dès que le bouclier fut élevé sur la

DARIUS proue, & que de la galére Amirale le ſon de la trompette eut donné le ſignal, toute la flote en belle ordonnance partit. En même tems l'armée de terre ſe hâta de monter ſur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit le canal qui ſépare les deux continens, n'a de largeur qu'environ 1875 pas. quinze ſtades, c'eſt-à-dire trois quarts de lieue. Cet eſpace fut bientôt franchi, par les efforts & par la diligence des rameurs. Conon, Général des Athéniens, fut le premier qui apperçut de terre cette flote qui venoit l'aſſaillir en grand appareil. Il ſe mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saiſi de douleur & de trouble, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, & il force les autres de monter ſur leurs galéres : mais tous ces efforts & tout cet empreſſement furent inutiles, les ſoldats étant diſperſés çà & là. Car ils n'étoient pas plutôt deſcendus ſur le rivage, que les uns avoient couru aux vivandiers, les autres étoient allés ſe promener dans la campagne, ceux-ci s'étoient mis à dormir dans leurs tentes, & ceux-là avoient commencé à préparer leur ſouper. C'étoit l'effet du peu d'attention & du peu d'expérience

de leurs Capitaines, qui ne soupçonnant pas le moindre danger, se tenoient en repos, & y laissoient leurs soldats.

Déja les ennemis se portoient sur eux avec de grands cris & un grand bruit de rames, lorsque Conon se dérobant avec neuf galéres, du nombre desquelles étoit la galére sacrée nommée la Paralienne, prit la route de Cypre, & s'y retira auprès d'Evagore. Les Péloponnésiens tombant sur les autres galéres, enlévent d'abord celles qui sont vuides, choquent & brisent celles qui commencent à se remplir. Les soldats, qui accourent au secours sans ordre & sans armes, sont tués au pié des galéres où ils veulent monter; ou, prenant la fuite dans les terres, ils sont taillés en piéces par les ennemis descendus pour les poursuivre. Lysandre fit trois mille prisonniers, prit tous les Généraux, & se rendit maître de toute la flote. Après avoir pillé le camp, & attaché à la poupe de ses galéres celles des ennemis, il s'en retourna à Lampsaque au son des flutes, & parmi les chants de triomphe. Il eut la gloire d'avoir exécuté avec très peu de perte un des plus grands exploits guerriers

DARIUS dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire, & d'avoir terminé dans l'eſpace d'une heure une guerre qui avoit déja duré vingt-ſept ans, & qui peut-être, ſans lui, en auroit encore duré davantage. Lyſandre envoia auſſitôt porter cette agréable nouvelle à Lacédémone.

Les trois mille priſonniers qu'on avoit faits à cette bataille, aiant été condannés à mort par le Conſeil, Lyſandre appella Philoclès, l'un des Généraux Athéniens. C'étoit lui qui avoit fait précipiter du haut d'un rocher tous les priſonniers de deux galéres priſes ſur les ennemis, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe ; & qui avoit autrefois perſuadé au peuple d'Athénes d'ordonner qu'on couperoit le pouce de la main droite à tous les priſonniers de guerre, afin qu'ils fuſſent hors d'état de manier la pique, & qu'ils ne puſſent ſervir qu'à la rame. Lyſandre le fit donc venir, & lui demanda à quoi il ſe condannoit lui-même, pour avoir porté ſes citoiens à donner le cruel Décret dont on vient de parler. Philoclès, ſans rien rabattre de ſa fierté, malgré l'extrémité du danger où il ſe trouvoit, lui répondit : » N'accuſe point des gens qui n'ont

» point de Juges ; & puisque tu es NOTHUS.
» vainqueur, use de tes droits, & fais
» contre nous ce que nous eussions
» fait contre toi, si nous t'avions vain-
» cu. « En même tems il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau magnifique, & marcha le premier au supplice. Tous les prisonniers furent égorgés, à la réserve d'Adimante, qui s'étoit opposé à ce Décret.

Après cette expédition, Lysandre alla avec sa flote par toutes les villes maritimes ; & il ordonnoit à tous les Athéniens qui s'y trouvoient, de se retirer au plutôt dans Athénes, sans leur permettre de prendre une autre route, & en leur déclarant qu'après certain tems marqué il puniroit de mort tous ceux qu'il rencontreroit hors de la ville. Ce qu'il faisoit en habile politique, pour affamer la ville plus promtement, & la mettre hors d'état de soutenir un long siége. Il s'appliqua ensuite à ruiner dans toutes les villes la Démocratie, & toutes les autres sortes de gouvernement, & il laissa dans chacune un gouverneur Lacédémonien, appellé *Harmoste*, & dix Archontes ou Magistrats, qu'il tiroit des sociétés qu'il y avoit établies. Il

DARIUS s'assuroit par là en quelque sorte le gouvernement général & comme la principauté de toute la Gréce, ne mettant en place que des personnes qui lui étoient entiérement attachées.

§. VII.

Athénes, assiégée par Lysandre, capitule, & se rend. Lysandre y change la forme du gouvernement, & y établit trente Commandans. Il envoie devant lui à Sparte Gylippe, avec tout l'or & l'argent qu'il avoit pris sur les ennemis. Décret de Sparte sur l'usage qu'on en doit faire. Ainsi finit la guerre du Péloponnése. Mort de Darius Nothus.

AN. M. 3600. AV. J.C. 404. *Xenoph. Hellen. lib. 2. pag. 458-462. Plut. in Lys. p. 440. 441.*

QUAND on apprit à Athénes, par un vaisseau qui arriva de nuit dans le Pirée, la défaite entiére de l'armée, la consternation fut générale. On n'entendit qu'un cri de douleur & de désespoir dans toute la ville. Ils croioient déja voir l'ennemi aux portes. Ils se représentoient les maux d'un long siége & d'une cruelle famine, la ruine & l'incendie de la ville, les insultes d'un fier vainqueur, & la honteuse servitude où ils alloient être livrés, plus triste

pour eux & plus insupportable que les plus durs supplices & que la mort même. Le lendemain on convoqua l'assemblée, & il fut résolu qu'on boucheroit tous les ports excepté un seul, qu'on répareroit les bréches, & qu'on feroit la garde pour se préparer à un siége. NOTHUS.

En effet, Agis & Pausanias, les deux rois de Lacédémone, s'approchérent d'Athénes avec toutes leurs troupes. Lysandre, bientôt après, aborda au port de Pirée avec cent cinquante voiles, & empécha qu'aucun navire n'y entrât & n'en sortît. Les Athéniens assiégés par terre & par mer, sans vivres, sans vaisseaux, sans espérance de secours, & sans aucune ressource, rétablirent tous ceux qui avoient été flétris par quelque Décret, sans parler néanmoins de capituler, quoique plusieurs mourussent déja de faim. Mais, quand on n'eut plus de blé, on députa vers Agis pour traiter avec Lacédémone, en conservant seulement la ville & le port, & abandonnant le reste. Il renvoia à Sparte les Députés, comme n'aiant pas le pouvoir de traiter. Lorsqu'ils furent arrivés à Sellasie sur la frontiére de Lacédémone, & qu'ils

DARIUS eurent exposé leur commission aux Ephores, ils eurent ordre de se retirer, & de revenir avec d'autres propositions s'ils vouloient avoir la paix. Les Ephores avoient demandé qu'on abbattît douze cens pas de muraille de part & d'autre du Pirée : mais un Athénien qui osa le conseiller, fut mis en prison, & défense fut faite de proposer désormais rien de semblable.

Les choses étant dans ce triste état, Théraméne dit tout haut dans l'assemblée, que si on vouloit l'envoier vers Lysandre, il sauroit si la proposition que faisoient les Lacédémoniens de démanteler la ville, étoit pour la ruiner plus aisément, ou pour l'empécher de se révolter. Les Athéniens l'aiant député, il fut plus de trois mois sans revenir, apparemment pour les obliger par l'extrémité de la famine à accepter les conditions qu'on leur proposeroit quelles qu'elles fussent. Il dit à son retour que Lysandre l'avoit arrété tout ce tems-là, & qu'à la fin on lui avoit dit qu'il s'adressât aux Ephores. Il fut donc renvoié lui dixiéme à Lacédémone, avec plein pouvoir de traiter. Quand ils y furent arrivés, les Ephores leur donnérent audience dans

l'assemblée générale, où les Corinthiens, & plusieurs autres alliés, particuliérement ceux de Thébes, soutinrent qu'il faloit détruire absolument la ville, sans plus parler de traité. Mais les Lacédémoniens, préférant la gloire & la sureté de la Gréce à leur propre grandeur, répondirent qu'il ne leur seroit jamais reproché d'avoir détruit une ville qui avoit rendu à toute la Gréce de si grands services, dont le souvenir devoit faire sur l'esprit des alliés une plus forte impression, que le ressentiment des injures particuliéres qu'ils en avoient reçues. La paix fut donc faite à ces conditions : » Qu'on » démoliroit les fortifications du Pirée, » avec la longue muraille qui joignoit » le port à la ville ; que les Athéniens » livreroient toutes leurs galéres à la » réserve de douze : qu'ils abandonne- » roient toutes les villes dont ils s'é- » toient emparés, & se contenteroient » de leurs terres & de leur pays ; qu'ils » rappelleroient leurs bannis, & qu'ils » feroient ligue offensive & défensive » avec les Lacédémoniens, & les sui- » vroient par-tout où ils les voudroient » mener.

NOTHUS.

Les Députés étant de retour, fu-

DARIUS rent environnés d'une foule innombrable de peuple, qui appréhendoit qu'on n'eût rien conclu : car on ne pouvoit plus tenir à cause de la multitude de ceux qui mouroient tous les jours de faim. Le lendemain ils rendirent compte de leur négociation : le traité fut ratifié malgré l'opposition de quelques particuliers, & Lysandre, suivi des bannis, entra dans le port. C'étoit le jour même où les Athéniens avoient gagné autrefois la bataille navale de Salamine. Il fit démolir les murailles au son des flutes & des trompettes, avec toutes les marques extérieures d'une joie & d'une allégresse extraordinaire, comme si toute la Gréce eût recouvré ce jour-là sa liberté. Ainsi fut terminée la guerre du Péloponnése, après avoir duré l'espace de vingt-sept ans.

Lysandre, sans donner aux Athéniens le tems de se reconnoitre, changea toute la forme de leur gouvernement, établit dans la ville trente Archontes, ou plutôt trente Tyrans, mit une bonne garnison dans la citadelle, & y laissa pour *Harmoste* ou Gouverneur le Spartiate Callibius. Agis licentia son armée. Lysandre, avant que

congédier la sienne, s'avança vers nos, qu'il pressa si vivement, qu'il bligea enfin de capituler. Après y oir rétabli les anciens habitans, il ngea à retourner à Sparte avec les aléres des Lacédémoniens, celles du irée, & les éperons des autres qu'il voit prises.

NOTHUS.

Il avoit envoié devant lui Gylippe, ui avoit commandé l'armée en Sicile, pour porter à Lacédémone l'argent & les dépouilles, qui étoient le ruit de ses glorieuses campagnes. L'argent, sans compter les couronnes d'or sans nombre que les villes lui avoient données, montoit à quinze cens talens, c'est-à-dire, à quinze cens mille écus. Gylippe, porteur d'une somme si considérable, ne put résister à la tentation de s'en approprier quelque partie. Les sacs étoient scellés d'un cachet, & sembloient ne laisser aucun lieu au vol. Il les décousit par le fond; & après avoir tiré de chacun l'argent qu'il voulut, qui montoit à trois cens talens, il les recousit fort proprement, & se crut bien en sureté. Mais, quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avoit mis dans chaque sac le décélérent. Pour éviter le supplice, il

Trois cens mille écus.

DARIUS

ſe bannit lui-même de Sparte, en portant par-tout la honte d'avoir terni par une ſi baſſe & ſi ſordide avarice la gloire de toutes ſes belles actions.

Sur ce fâcheux exemple, les plus ſages & les plus ſenſés des Spartiates, craignant cette force impérieuſe de l'argent qui ſubjuguoit, non ſeulement les hommes du commun, mais auſſi les plus grands perſonnages, blâmérent extrêmement Lyſandre de vouloir donner ainſi atteinte aux loix fondamentales de Sparte, & repréſentérent vivement aux Ephores qu'il étoit de leur devoir [a] de chaſſer de Sparte tout cet or & tout cet argent, & de le charger de malédictions & d'anathêmes, comme une peſte fatale qui ravageoit tous les autres Etats, & qu'on vouloit introduire dans Sparte pour corrompre la ſaine conſtitution du gouvernement, qui depuis tant de ſiécles l'avoit heureuſement maintenue dans un état de force & de vigueur. Les Ephores, ſur le champ, firent un Décret pour proſcrire cet or & cet argent, & ordonnérent que

[a] Ἀποδιοπομπεῖσθαι τὸ ἀργύριον, καὶ τὸ χρυσίον, ὥσπερ κῆρας ἐπαγωγίμους.

l'on continueroit à ne se servir que de la monnoie reçue, c'est-à-dire, de la monnoie de fer. Mais les amis de Lysandre s'étant opposés à ce Décret, & aiant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or & cet argent à Sparte, l'affaire fut mise de nouveau en délibération. Il semble que naturellement il n'y avoit que deux partis à proposer, qui étoient de donner un libre cours aux espéces d'or & d'argent, ou de les décrier absolument & de les proscrire. Les prudens, les politiques, en trouvérent un troisiéme, qui, selon eux, concilioit les deux autres par un heureux tempérament, en prenant un sage milieu entre les deux excès vicieux de trop de sévérité, ou de trop de relâchement. Il fut donc ordonné que la nouvelle monnoie d'or & d'argent ne seroit emploiée que par le trésor public, qu'elle n'auroit cours que pour les seules affaires de l'Etat, & que tout particulier qui s'en trouveroit saisi, seroit mis à mort sur l'heure.

NOTHUS.

Etrange expédient, s'écrie Plutarque! Comme si Lycurgue avoit craint les espéces d'or & d'argent, & non pas l'avarice que ces espéces font

DARIUS naître : avarice que l'on éteignoit bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entiére d'en amasser & de s'en servir. Car il étoit impossible qu'en voiant cette monnoie en honneur & en estime dans le public, on la méprisât en particulier comme inutile, & que chacun regardât comme de nulle valeur pour ses affaires domestiques, ce que la ville estimoit & recherchoit si fort pour les siennes ; les mauvais usages autorisés par les mœurs publiques, étant mille fois plus dangereux pour les particuliers que les vices des particuliers ne le sont pour le public. Ainsi, dit encore Plutarque, les Lacédémoniens, en infligeant peine de mort contre ceux qui feroient usage en particulier de la nouvelle monnoie, furent assez imprudens & assez aveugles pour croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi & la crainte du supplice, pour empécher l'or & l'argent d'y entrer ; pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoiens ouvert à l'admiration & au désir des richesses, & qu'ils

qu'ils y introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande & honorable de devenir riche. NOTHUS.

AN. M. 3600. AV. J.C. 404.

Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponnése que mourut, après un régne de dix-neuf-ans, Darius Nothus Roi de Perse. Cyrus étoit arrivé à la Cour avant sa mort ; & Parysatis sa mere, dont il étoit l'idole, non contente d'avoir fait sa paix malgré toutes les fautes qu'il avoit commises dans son Gouvernement, pressoit encore le vieux Roi de le déclarer son successeur, à l'exemple de Darius premier de ce nom, qui avoit donné la préférence à Xerxès sur tous ses freres, parce qu'il étoit né, comme celui-ci, depuis l'avénement de son pere à la couronne. Mais Darius ne poussa pas jusques-là sa complaisance pour elle. Il donna la couronne à Arsace son aîné, & fils aussi de Parysatis : il est appellé Arsicas dans Plutarque ; & ne laissa à Cyrus que le gouvernement des provinces qu'il avoit déja.



LIVRE NEUVIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS,

Pendant les quinze premiéres années du régne d'Artaxerxe Mnémon.

CHAPITRE PREMIER.

ARTAXERXE MNÉMON.

CE CHAPITRE renferme les troubles domestiques de la Cour de Perse : la mort d'Alcibiade : le rétablissement de la liberté à Athénes : les secrets desseins de Lysandre pour se faire Roi.

§. I.

Sacre d'Artaxerxe Mnémon. Cyrus entreprend d'égorger son frere. Il est renvoié dans l'Asie Mineure. Cruelle vengeance de Statira femme d'Artaxerxe sur les auteurs & les complices du meurtre de son frere. Mort d'Alcibiade. Son caractére.

AN. M. 3600. AV. J.C. 304.

ARSACE, en montant sur le trône, prit le nom d'Artaxerxe : c'est celui à

qui les Grecs, à cause de sa mémoire prodigieuse, ont donné le surnom de * MNÉMON. Etant auprès du lit de son pere malade, il lui demanda, un moment avant qu'il expirât, quelle avoit été la régle de sa conduite pendant un régne aussi long & aussi heureux que le sien, afin de pouvoir l'imiter. *C'a été*, lui répondit-il, *de faire toujours ce que la justice & la religion demandoient de moi.* Paroles mémorables, & qui méritent d'être gravées en lettres d'or dans le palais des Rois, pour les faire souvenir continuellement de ce qui doit régler toutes leurs actions. Il est assez ordinaire aux Princes de donner en mourant d'excellentes instructions à leurs enfans. Elles seroient plus efficaces, si l'exemple & la pratique les avoient précédées : sans cela elles sont aussi foibles que le malade qui les donne, & ne lui survivent de guéres.

ARTAXERXE MNÉMON.

* *Ce mot signifie en Grec un homme qui a une bonne mémoire.*

Athen. lib. 12. p. 548.

Peu de jours après la mort de Darius, le nouveau Roi partit de sa capitale, & alla à la ville de * Pasargades pour s'y faire sacrer, selon la coutume, par les Prêtres de Perse. Il y avoit dans cette ville un temple de la Déesse qui préside à la guerre, où se faisoit le sacre des Rois. Il étoit accompagné

Plut. in Artax. p. 1012.

* *Ville de Perse, bâtie par le grand Cyrus.*

ARTAXERXE

de cérémonies très singuliéres, qui sans doute ont un sens caché, mais Plutarque ne l'explique point. Le Prince qui devoit être sacré dépouilloit sa robe dans ce temple, & y prenoit celle que l'ancien Cyrus avoit portée avant que de devenir roi, laquelle y étoit gardée avec beaucoup de vénération. Ensuite, après avoir mangé une figue séche, il mâchoit des feuilles de térébinthe, & avaloit un breuvage composé de vinaigre & de lait. Cela signifieroit-il que les douceurs qu'on goûte dans la roiauté sont mélées de beaucoup d'amertumes, & que si le trône est environné de plaisirs & d'honneurs, il ne l'est pas moins de peines & d'inquiétudes? Il paroit assez clair qu'en revétant le nouveau Roi de la robe de Cyrus, on vouloit lui faire entendre qu'il devoit aussi être revétu de ses grandes qualités & de ses rares vertus.

Le jeune Cyrus, dévoré d'ambition, étoit au désespoir d'être frustré pour toujours de l'espérance du trône que sa mere lui avoit donnée, & de voir passer dans les mains de son frere un sceptre qu'il croioit lui être dû. Les crimes les plus noirs ne coutent rien à

un ambitieux. Celui-ci résolut d'égorger son frere dans le temple même, en présence de toute la Cour, dans le moment qu'il quitteroit sa robe pour prendre celle de Cyrus. Artaxerxe en eut avis par le Prêtre même qui avoit élevé son frere, & à qui ce jeune Prince avoit fait confidence de son dessein. Cyrus fut arrété, & condanné à mort. Sa mere Parysatis étant accourue toute hors d'elle-même, le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, & fit tant par ses cris, par ses larmes, & par ses priéres, qu'elle obtint sa grace, & qu'elle le fit renvoier dans les provinces maritimes dont il avoit le gouvernement. Il y porta une ambition non moins ardente qu'auparavant, animée de plus par le dépit de l'affront qu'il avoit reçu, & par un vif desir de vengeance, & armée d'un pouvoir presque sans bornes. Artaxerxe, dans cette occasion, manqua contre les régles les plus communes de la politique, qui ne permettent pas de [a] nourrir & d'enflammer par des honneurs extraordi-

MNÉMON.

a Ne quis mobiles adolescentium animos præmaturis honoribus ad superbiam extolleret. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 17.

ARTAXERXE

naires la fierté d'un jeune Prince hardi & entreprenant comme étoit Cyrus, qui avoit porté la haine personnelle contre son frere jusqu'à vouloir l'assassiner de sa main, & l'ambition de régner jusqu'à mettre en œuvre les moiens les plus criminels pour parvenir à son but.

Ctes. cap. 51-55.

Artaxerxe avoit épousé Statira. A peine son mari fut-il monté sur le trône, qu'elle emploia l'empire que sa beauté lui donnoit sur lui, pour tirer vengeance de la mort de son frere Tériteuchme. C'est une des scénes les plus tragiques que fournisse l'histoire, & une complication monstrueuse d'adultéres, d'incestes, & de meurtres, qui après avoir causé de grands désordres dans la famille roiale, eurent enfin l'issue la plus tragique pour tous ceux qui y avoient eu part. Mais il faut reprendre les choses de plus haut, pour mettre le Lecteur au fait.

Hidarne, pere de Statira, Perse de fort grande qualité, étoit Gouverneur d'une des principales provinces de l'Empire. Statira étoit d'une rare beauté, & c'est ce qui engagea Artaxerxe à l'épouser: il portoit alors le nom d'Arsace. Tériteuchme, frere de Statira,

épousa en même tems Hamestris sœur d'Arsace, une des filles de Darius & de Parysatis: &, en faveur de ce mariage, Tériteuchme, quand son pere fut mort, eut son Gouvernement. Il y avoit encore dans cette famille une autre sœur, nommée Roxane, qui n'étoit pas moins belle que Statira, & qui avec cela excelloit dans l'art de tirer de l'arc, & de lancer le dard. Tériteuchme son frere conçut pour elle une passion criminelle, & pour la satisfaire, il résolut de se mettre en liberté, & de tuer Hamestris qu'il avoit épousée. Darius aiant été informé de ce complot, engagea à force de présens & de promesses Udiaste, ami intime de Tériteuchme & son confident, à prévenir ce funeste dessein en l'assassinant. Il obéit, & eut pour récompense le Gouvernement de celui qu'il avoit assassiné de ses propres mains.

Parmi les gardes de Tériteuchme il y avoit un fils d'Udiaste, nommé Mithridate, fort attaché à son Maître. Ce jeune Cavalier aiant appris que son pere avoit lui-même commis le meurtre, fit contre lui toutes sortes d'imprécations, & plein d'horreur pour cette lâche & noire action, il s'empara

de la ville de Zaris, & se révoltant ouvertement, il voulut rétablir le fils de Tériteuchme. Mais ce jeune homme ne put pas tenir lontems contre Darius. On le renferma dans sa place avec le fils de Tériteuchme qu'il avoit auprès de lui; & tout le reste de la famille d'Hidarne fut mis en prison, & livré à Parysatis, pour en faire ce qu'il plairoit à cette mere irritée au dernier point du traitement qu'on avoit ou fait ou voulu faire à Hamestris sa fille. Cette cruelle Princesse commença par faire scier en deux Roxane, la cause de tout le mal; & ordonna de faire mourir tout le reste, excepté Statira, qu'elle accorda aux larmes & aux sollicitations les plus tendres & les plus fortes d'Arsace, à qui l'amour qu'il avoit pour sa femme fit emploier tout pour la sauver, quoique Darius son pere crût qu'il convenoit pour son bien même, de l'envelopper dans le sort du reste de sa famille. Voilà l'état où étoient les choses quand Darius vint à mourir.

Plut. in Artax. pag. 1012.

Statira, dès que son mari fut sur le trône, se fit livrer Udiaste. Elle lui fit arracher la langue, & le fit mourir dans les tourmens les plus cruels qu'elle put

inventer, pour punir la noire action qui avoit causé la ruine de sa famille ; & elle donna son Gouvernement à Mithridate pour récompense de l'attachement qu'il avoit eu aux intérêts de sa maison. Parysatis de son côté se vengea sur le fils de Tériteuchme. Elle le fit empoisonner ; & l'on verra bientôt venir le tour de Statira. MNÉMON.

Voilà des exemples bien terribles de la vengeance des femmes, & en général des excès où se portent ceux qui se sentent au-dessus des loix, & qui n'ont d'autre régle de leurs actions que leur volonté & leurs passions.

CYRUS aiant résolu de détrôner son frere, se servit de Cléarque Général Lacédémonien pour faire lever un corps d'armée de troupes Grecques, sous prétexte d'une guerre que ce Lacédémonien prétendoit aller faire en Thrace. Je différe à parler de cette fameuse expédition, aussi bien que de la mort de Socrate qui arriva dans le même tems, aiant dessein de traiter ces deux grands évènemens avec toute l'étendue qu'ils méritent. Ce fut sans doute dans la même vûe que Cyrus fit présent à Lysandre d'une galére de deux coudées de long, qui étoit d'i- AN.M.3691. AV.J.C.403.

ARTAXERXE

voire & d'or, pour le féliciter de la victoire navale qu'il avoit remportée. Cette galére fut consacrée dans le temple de Delphes. Lysandre, bientôt après, alla le trouver à Sardes, chargé pour lui de présens magnifiques de la part des alliés.

Plut. in Lys. p. 443.

C'est dans cette occasion que Cyrus eut avec Lysandre le célèbre entretien dont Xénophon nous a laissé le récit, & que Cicéron après lui a tant fait valoir. Ce [a] jeune Prince, qui se piquoit encore plus d'honnêteté & de politesse que de noblesse & de grandeur, se fit un plaisir de conduire lui-même un hôte si illustre dans ses jardins, & de lui en faire remarquer les différentes beautés. Lysandre, frapé du premier coup d'œil, admiroit la belle distribution de toutes les parties du jardin:

Xenoph. Oecon. pag. 830.

[a] Narrat Socrates in eo libro Cyrum minorem, regem Persarum, præstantem ingenio atque imperii gloria, cùm Lysander Lacedæmonius, vir summæ virtutis, venisset ad eum Sardes, eique dona à sociis attulisset, & ceteris in rebus comem erga Lysandrum atque humanum fuisse, & ei quemdam conseptum agrum diligenter consitum ostendisse. Cùm autem admiraretur Lysander & proceritates arborum, & directos in quincuncem ordines, & humum subactam atque puram, & suavitatem odorum qui efflarentur è floribus, tum eum dixisse, mirari se non modò diligentiam, sed etiam solertiam ejus à quo essent

la hauteur des arbres, la propreté & la disposition des allées : la richesse des vergers plantés en quinconx, où l'on avoit sû joindre l'agréable à l'utile ; l'agrément des parterres ; l'éclatante variété des fleurs dont l'odeur les suivoit par-tout. Tout me charme & m'enleve ici, dit Lysandre en s'adressant à Cyrus ; mais ce qui m'occupe le plus, c'est le goût exquis & l'ingénieuse industrie de celui qui vous a tracé le plan de toutes ces parties, & qui leur a donné ce bel ordre, ce merveilleux arrangement, & cette heureuse symmétrie, que je ne me lasse point d'admirer. Cyrus, ravi de ce discours : c'est moi-même, dit-il, qui ai tracé ce plan, & qui en ai pris tous les alignemens ; & il y a plusieurs de ces arbres que vous voiez, que j'ai plantés de ma main. Quoi, reprit Lysandre en le considérant depuis la tête jusqu'aux piés, est-il possible qu'avec cette pourpre, ces

MNÉMON.

illa dimensa atque descripta. Et ei Cyrum respondisse : atqui ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio, multæ etiam istarum arborum mea manu sunt satæ. Tum Lysandrum intuentem ejus purpuram, & nitorem corporis, ornatumque Persicum multo auro multisque gemmis, dixisse : Rectè verò te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta est. *Cic. de Senect.* n. 59.

précieux habillemens, ces coliers & ces brasselets d'or, ces brodequins relevés d'une riche broderie, ces essences & ces parfums exquis, devenu jardinier vous ayiez emploié vos mains roiales à planter des arbres! Cela vous étonne, répliqua Cyrus. Je jure par le dieu * Mithras que quand la santé me le permet, je ne me mets jamais à table sans avoir pris de la fatigue jusqu'à suer, soit dans les exercices militaires, soit dans les travaux rustiques, soit dans quelque autre occupation pénible, à laquelle je me livre avec plaisir & sans ménagement. Lysandre, hors de lui-même à un tel discours, & lui serrant la main: [a] Vous êtes, dit-il, Cyrus, bien digne de votre haute fortune: car en vous elle se trouve accompagnée de la vertu.

Alcibiade démêla sans peine le secret des levées que faisoit Cyrus. Il alla dans la province de Pharnabaze, pour se rendre de là à la Cour de Perse, & pour donner avis à Artaxerxe de ce qui se tramoit contre lui. S'il eût pu

* *Les Perses adoroient le soleil sous ce nom, & c'étoit leur premier dieu.*

a Δικαίως, ὦ Κῦρε, εὐδαιμονεῖς· ἀγαθὸς γὰρ ὢν εὐδαιμονεῖς. *Cicéron a traduit ainsi ces mots:* Rectè verò te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta est.

y arriver, une découverte de cette importance lui auroit immanquablement procuré la faveur d'Artaxerxe, & l'assistance dont il avoit besoin pour le rétablissement de sa patrie. Mais les partisans des Lacédémoniens à Athénes, c'est-à-dire les trente Tyrans, craignirent les intrigues d'un génie supérieur comme le sien, & avertirent leurs Maîtres que leurs affaires étoient perdues, si on ne trouvoit le moien de se défaire d'Alcibiade. Les Lacédémoniens en écrivirent à Pharnabaze, &, par une noire lâcheté qui ne peut s'excuser, & qui montre combien Sparte avoit dégénéré de ses anciennes mœurs, ils le presserent de les délivrer, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi si formidable. Le Satrape les servit à leur gré. Alcibiade étoit pour lors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec sa concubine appellée * Timandre. Ceux qu'on envoia pour le tuer, n'aiant pas eu le courage d'entrer où il étoit, se contentérent d'environner la maison, & d'y mettre

* *On prétend que Laïs, cette célébre Courtisanne qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre.*

ARTA-XERXE.

le feu. Alcibiade étant sorti à travers les flammes l'épée à la main, les barbares n'osérent l'attendre, ni en venir aux mains avec lui ; mais tous en fuiant & en reculant l'accablérent de dards & de fléches : il tomba mort sur la place. Timandre alla ramasser son corps, & l'aiant envelopé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, elle lui fit des funérailles aussi magnifiques que l'éclat de sa fortune présente le permettoit.

Telle fut la fin d'Alcibiade, en qui de grandes vertus étoient étoufées par des vices encore plus grands ; & [a] il n'est pas aisé de dire lesquelles de ses bonnes ou mauvaises qualités furent les plus pernicieuses à sa patrie : car par les unes il trompa ses citoiens, & par les autres il les perdit. Il joignoit à une grande naissance une valeur distinguée. Il étoit beau, bienfait, éloquent, habile dans les affaires, insinuant, & propre à charmer tout le monde. Il aimoit la gloire, mais sans préjudice à son penchant pour les plai-

a Cujus nescio utrum bona an vitia patriæ perniciosiora fuerint ; illis enim cives suos decepit, his afflixit. *Val. Max. lib. 3. cap. 1.*

ſirs : comme auſſi il n'aimoit pas les plaiſirs juſqu'au point d'oublier le ſoin de ſa gloire. Il ſavoit s'y livrer ou s'en arracher ſelon la ſituation où ſes affaires ſe trouvoient. Jamais ſoupleſſe d'eſprit ne fut égale à la ſienne. Il ſe traveſtiſſoit avec un facilité incroiable, comme un Protée, dans toutes les formes les plus contraires, & les ſoutenoit d'un air auſſi aiſé, que ſi chacune lui eût été naturelle. MNÉMO-

Ces métamorphoſes, par leſquelles il paſſoit ſelon les occaſions, les coutumes des lieux, & ſes intérêts, montroient un cœur ſans principes ni pour la vérité, ni pour la juſtice. Il ne tenoit ni à la religion, ni à la vertu, ni aux loix, ni aux devoirs, ni à la patrie. Il n'avoit pour toute régle que ſon ambition, à laquelle il raportoit tout le reſte. Il cherchoit à plaire aux hommes, à les éblouir, à s'en faire aimer, mais c'étoit pour les aſſervir en les flatant. Il ne les ménageoit qu'autant qu'ils lui étoient utiles, & il faiſoit de la ſociété un trafic, dans lequel il vouloit attirer tout à lui.

Sa vie a été un mélange perpétuel de bien & de mal. Ses ſaillies pour la vertu étoient mal ſoutenues, &

ARTAXERXE dégénéroient bientôt en vices & en crimes qui ont fait peu d'honneur aux instructions qu'un grand Philosophe s'étoit efforcé de lui donner pour le rendre homme de bien. Ses actions ont eu de l'éclat, mais sans régle. Son caractére avoit de l'élévation & du grand, mais sans suite. Il fut successivement l'appui & la terreur des Lacédémoniens & des Perses. Il fit le malheur & la ressource de sa patrie, selon qu'il se déclara pour ou contre elle. Enfin il alluma une guerre funeste dans toute la Gréce par la seule passion de dominer, en portant les Athéniens à assiéger Syracuse, bien moins dans l'espérance de conquérir toute la Sicile, & ensuite l'Afrique, que dans le dessein de tenir Athénes dans sa dépendance; persuadé qu'aiant à manier un peuple inconstant, soupçonneux, ingrat, jaloux & ennemi de ceux qui le gouvernent, il faloit l'occuper sans cesse de quelque grande affaire, afin que ses services lui fussent toujours nécessaires, & qu'on n'eût pas le loisir d'examiner, de censurer, de condanner sa conduite.

Il eut le sort que les personnes de son caractére éprouvent ordinaire-

ment, & dont ils ne peuvent se plaindre. Il n'aima jamais personne, raportant tout à lui seul; & il ne trouva point d'amis. Il se fit un mérite & une gloire de jouer tout le monde; & personne aussi ne se fia & ne s'attacha à lui. Il n'avoit cherché qu'à vivre avec éclat, & à se rendre maître de tout; & il périt misérablement dans un abandon général, réduit pour toute ressource, aux foibles secours & au zéle impuissant d'une femme, qui seule prenoit soin de lui rendre les derniers devoirs. MNÉMON.

C'est environ dans ce tems-ci que mourut le philosophe Démocrite. Il en sera parlé ailleurs.

§. II.

Les Trente exercent d'affreuses cruautés à Athénes. Ils font mourir Théraméne un de leurs Collégues. Socrate prend sa défense. Thrasybule attaque les Tyrans, se rend maître d'Athénes, & y rétablit la liberté.

LE CONSEIL des Trente, que Lysandre avoit établi à Athénes, y exerçoit d'horribles cruautés. Sous prétexte de contenir la multitude *Xenoph. Histor. lib 2. p. 462-479. Diod. l. 14. p. 235-238.*

Justin. l. 5. cap. 8-10.

dans le devoir, & d'arréter les séditions, ils s'étoient fait donner des gardes, avoient armé trois mille d'entre les citoiens qui leur servoient de satellites, & en même tems avoient ôté les armes à tous les autres. Toute la ville étoit dans l'effroi & le tremblement. Quiconque s'opposoit à leur injustice & à leur violence, en devenoit la victime. Les richesses étoient un crime, & attiroient à leurs maîtres une condannation certaine, qui étoit toujours suivie de la mort, & de la confiscation des biens, que les trente Tyrans partageoient entre eux. Ils firent mourir, dit Xénophon, plus de gens en huit mois de paix, que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre.

Les deux plus considérables d'entre les Trente étoient Critias & Théraméne, qui d'abord avoient été fort unis ensemble, & avoient toujours agi de concert. Ce dernier paroissoit avoir de l'honneur, & aimer sa patrie. Quand il vit les violences & les cruautés où se portoient ses Collégues, il se déclara ouvertement contre eux, & par là s'attira leur haine. Critias

devint ſon plus mortel ennemi, & ſe porta pour ſon délateur devant le Sénat, l'accuſant de troubler l'Etat, & de vouloir renverſer le Gouvernement préſent. Comme il s'aperçut qu'on écoutoit avec ſilence & approbation la défenſe de Théraméne, il craignit que ſi on laiſſoit la choſe à la diſpoſition du Sénat, il ne le renvoiât abſous. Aiant donc fait approcher des barreaux la jeuneſſe qu'il avoit armée de poignards, il dit qu'il croioit que c'étoit le devoir d'un ſouverain Magiſtrat d'empécher que la Juſtice ne fût ſurpriſe, & qu'il le vouloit faire en cette rencontre. » Mais, continua-t-il, » puiſque la loi ne veut pas qu'on » faſſe mourir ceux qui ſont du nom» bre des trois mille, autrement que » par l'avis du Sénat, j'efface Théra» méne de ce nombre, & le condanne » à mort en vertu de mon autorité & » de celle de mes Collégues. « A ce mot Théraméne ſautant ſur l'autel, » Je demande, dit-il, Athéniens, que » mon procès me ſoit fait conformé» ment à la loi, & l'on ne peut me » le refuſer ſans injuſtice. Ce n'eſt pas » que je ne voie aſſez que mon bon » droit ne me ſervira de rien, non

» plus que la franchise des autels ?
» mais je veux montrer au moins que
» mes ennemis ne respectent ni les
» dieux ni les hommes. Je m'étonne
» seulement que des gens sages comme
» vous ne voient point, qu'il n'est pas
» plus difficile d'effacer leur nom du
» rôle des citoiens, que celui de Thé-
» ramène. « Alors Critias ordonna aux Officiers de la Justice de l'arracher de l'autel. Tout étoit dans le silence & dans la crainte à la vûe des soldats armés qui environnoient le Sénat. De tous les Sénateurs, Socrate seul, dont Théramène avoit reçu les leçons, prit sa défense, & se mit en devoir de s'opposer aux Officiers de la Justice. Mais ses foibles efforts ne purent délivrer Théramène, & malgré lui il fut conduit au lieu du supplice à travers une foule de citoiens qui fondoient tous en larmes, & voioient dans le sort d'un homme également considérable par son zêle pour la liberté & par ses grands services, ce qu'ils devoient craindre pour eux-mêmes. Quand on lui eut présenté la ciguë, c'est-à-dire, le poison, (c'étoit la manière dont on faisoit mourir les citoiens à Athénes) il le prit d'un air intrépide, & après l'avoir

bû, il en jetta le reste sur la table de la façon qui s'observoit dans les repas de réjouissance, en disant : *Ceci est pour le beau Critias*. Xénophon raporte cette circonstance, peu considérable en elle-même, pour faire voir, dit-il, quelle étoit la tranquillité de Théraméne dans ce dernier moment. MNÉMON.

Les Tyrans, délivrés d'un Collégue, dont la présence seule étoit pour eux un reproche continuel, ne gardérent plus de mesures. Ce ne fut dans toute la ville qu'emprisonnemens & que meurtres. [a] Chacun craignoit pour soi-même ou pour les siens. Nulle ressource dans une désolation si générale, nulle espérance de recouvrer la liberté. Où trouver autant * d'Harmodius, qu'il y avoit alors de Tyrans ? Le découragement avoit saisi tous les es-

a Poterat-ne civitas illa conquiescere, in qua tot tyranni erant, quot satellites essent ? Ne spes quidem ulla recipiendæ libertatis animis poterat offerri, nec ulli remedio locus apparebat contra tantam vim malorum. Unde enim miseræ civitati tot Harmodios ? Socrates tamen in medio erat & lugentes patres consolabatur ; & desperantes de Rep. exhortabatur... & imitari volentibus magnum circumferebat exemplar, cùm inter triginta dominos liber incederet. *Senec. de tranquill. anim. cap.* 3.

* *Harmodius étoit celui qui avoit formé une conspiration pour délivrer Athénes de la tyrannie des Pisistratides.*

ARTAXERXE

prits. Tout le monde déploroit en ſecret la perte de la liberté, ſans qu'il ſe trouvât dans la ville aucun citoien aſſez généreux pour tenter de rompre ſes chaînes. Il ſembloit que le peuple Athénien eût perdu ce courage qui juſques-là l'avoit toujours fait craindre & reſpecter par ſes voiſins, & par ſes ennemis. Ils ſembloient même avoir perdu juſqu'à l'uſage de la voix, n'oſant plus faire entendre les moindres plaintes, de peur qu'on ne leur en fît un crime. Socrate ſeul demeura intrépide. Il conſoloit les Sénateurs affligés, il animoit les citoiens réduits au déſeſpoir, & donnoit à tous un exemple admirable de courage & de fermeté, conſervant ſa liberté, & marchant tête levée au milieu de trente Tyrans, qui faiſoient tout trembler, mais qui ne purent jamais par leurs menaces ébranler la conſtance de Socrate. Critias, qui avoit été ſon diſciple, fut celui qui ſe déclara le plus ouvertement contre lui, choqué des diſcours libres & hardis qu'il tenoit contre le gouvernement des Trente. Il alla juſqu'à lui interdire l'inſtruction de la Jeuneſſe : mais Socrate, qui ne reconnoiſſoit

Xenoph. Memorab. l. 1. pag. 716. 717.

point ſon autorité, & qui n'en redoutoit point les ſuites violentes, n'eut aucun égard à une défenſe ſi injuſte. MNÉMON.

Tout ce qu'il y avoit alors à Athénes de citoiens un peu conſidérables, & qui conſervoient encore quelque amour de la liberté, ſortirent d'une ville réduite à une dure & honteuſe ſervitude, & allérent chercher ailleurs un aſyle & un lieu de retraite, où ils puſſent vivre en ſureté. Ils avoient à leur tête Thraſybule, citoien d'un rare mérite, & qui ſentoit avec une vive douleur les maux de ſa patrie. Les Lacédémoniens eurent l'inhumanité de vouloir ôter cette derniére reſſource à ces malheureux fugitifs. Ils défendirent aux villes de la Gréce, par un Edit public, de leur donner retraite; ordonnérent qu'on les livrât aux Trente Tyrans; & condannérent à une amende de cinq talens quiconque s'oppoſeroit à l'exécution de cet Edit. Deux villes ſeules mépriſérent une ordonnance ſi injuſte, Mégare & Thébes; & cette derniére fit un Edit pour punir quiconque voiant un Athénien attaqué par ſes ennemis, ne lui préteroit pas main forte. Lyſias, orateur de Syracuſe, que les Trente

Cinq mille écus.

ARTAXERXE

avoient exilé, a leva à ses dépens cinq cens soldats, & les envoia au secours de la patrie commune de l'éloquence.

Thrasybule ne perdit pas de tems. Après avoir pris Phylé petit fort de l'Attique, il marcha vers le Pirée, & s'en rendit maître. Les Trente y accoururent aussitôt avec leurs troupes. Il se donna un combat qui fut assez rude. Mais comme les soldats combattoient d'un côté avec force & vigueur pour leur propre liberté, & de l'autre avec mollesse & nonchalance pour la domination d'autrui, le succès ne fut pas douteux, & suivit la bonne cause. Les Tyrans furent vaincus. Critias demeura sur la place. Et comme le reste de l'armée prenoit la fuite : » Pourquoi, s'écria Thrasy- » bule, me fuiez-vous comme vain- » queur, plutôt que de m'aider com- » me vengeur de votre liberté ? Vous » voiez ici, non des ennemis, mais » des concitoiens. Ce n'est point à la » ville, mais aux Trente Tyrans, que » nous avons déclaré la guerre. « Il les

a Quingintos milites, stipendio suo instructos, in auxilium patriæ communis eloquentiæ misit *Justin. lib. 5, cap. 9.*

MNÉMON.

les fit souvenir ensuite qu'ils avoient tous même origine, même patrie, mêmes loix, mêmes sacrifices : il les exhorta à avoir compassion de leurs confréres exilés, à leur restituer leur patrie, & à rentrer eux-mêmes en possession de leur liberté. Ce discours fit impression sur les esprits. L'armée de retour à Athénes chassa les Trente, qui se retirérent à Eleusis, & substitua en leur place dix hommes pour gouverner, qui ne se conduisirent pas mieux que les Trente.

Il est étonnant qu'une conspiration contre le bien public si subite, si universelle, si persévérante, si uniforme, s'empare toujours de ces compagnies qu'on établit pour le gouvernement. On l'a vû dans les Quatre-cens choisis ci-devant à Athénes : on l'a vû dans les Trente : on le voit dans les Dix. Ce qui augmente l'étonnement, c'est que cette passion tyrannique saisisse si promtement même des Républicains, nés dans le sein de la liberté, accoutumés à vivre dans l'égalité qui en est le fondement, & nourris dans la haine de tout assujettissement & de toute dépendance. Il faut que d'un côté, il y ait dans le

Vi dominationis convulsus. *Tacit.*

commandement & dans la domination une force bien violente, pour entraîner ainsi tant de personnes, dont plusieurs ne manquoient pas sans doute de sentimens de vertu & d'honneur, & pour les arracher tout d'un coup aux principes & aux mœurs qui faisoient leur caractére naturel : & que de l'autre il y ait dans l'homme un panchant bien furieux à s'assujettir ses égaux, & à les dominer avec empire, pour le porter aux derniers excès de violence & de cruauté, & pour lui faire oublier en même tems toutes les loix & de la nature, & de la religion.

Les Trente déchus de leur pouvoir & de leurs espérances, députérent à Lacédémone pour demander du secours. Il ne tint pas à Lysandre qui y fut envoié avec des troupes, que les Tyrans ne fussent rétablis. Mais le roi Pausanias, qui marcha aussi contre Athénes, touché de compassion pour l'état pitoiable où étoit réduite cette ville autrefois si florissante, eut la générosité d'en favoriser secrettement les citoiens, & enfin leur procura la paix. Elle fut scellée par le sang des Tyrans, qui aiant pris les armes pour

se rétablir dans leur domination, & en étant venus à un pourparler, furent tous égorgés, & laissérent Athénes dans une pleine liberté. Tous les exilés y furent rappellés. Thrasybule alors proposa cette célébre amnistie, par laquelle les citoiens s'engagérent avec serment à oublier tout le passé. On rétablit le gouvernement tel qu'il étoit auparavant, on remit en vigueur les loix anciennes, & l'on nomma des Magistrats selon la forme ordinaire.

Je ne puis m'empécher de faire remarquer ici la sagesse & la modération de Thrasybule, si salutaire & si nécessaire après de longs troubles domestiques. C'est un des beaux événemens de l'antiquité, digne de la douceur des Athéniens, & qui a servi de modéle aux siécles suivans dans les bons gouvernemens.

Jamais tyrannie n'avoit été plus cruelle ni plus sanglante que celle dont Athénes venoit de sortir. Chaque maison étoit en deuil, chaque famille pleuroit la perte de quelque parent. C'avoit été un brigandage public, où la licence & l'impunité avoient fait régner tous les crimes.

ARTAXERXE

Les particuliers sembloient avoir droit de demander le sang de tous les complices d'une si criante oppression ; & l'intérêt même de l'Etat paroissoit autoriser leurs desirs, pour arrêter à jamais, par l'exemple d'une sévére punition, de pareils attentats. Mais Thrasybule, s'élevant au-dessus de tous ces sentimens par une supériorité d'esprit plus étendu, & par les vûes d'une politique plus éclairée & plus profonde, comprit que de songer à punir les coupables, ce seroit laisser des semences éternelles de division & de haine, affoiblir par ces dissensions domestiques les forces de la République qu'elle avoit intérêt de réunir contre l'ennemi commun, & faire perdre à l'Etat un grand nombre de citoiens qui pouvoient lui rendre d'importans services dans la vûe même de réparer leurs premiéres fautes.

Cette conduite, après de grands troubles, a toujours paru aux plus habiles politiques le moien le plus sûr & le plus promt de rétablir la paix & la tranquillité. [a] Cicéron, voiant Rome partagée en deux factions à

a In ædem Telluris convocati sumus, in quo templo, quantum in me fuit, jeci fundamenta

MNÉMON.

l'occasion de la mort de Jule César qui avoit été tué par les Conjurés, rappella le souvenir de cette célébre amnistie, & proposa d'ensevelir, à l'exemple des Athéniens, dans un éternel oubli tout ce qui s'étoit passé. Le Cardinal Mazarin faisoit remarquer à Don Louis de Haro premier Ministre d'Espagne que c'étoit cette conduite de bonté & de douceur qui faisoit qu'en France les troubles & les révoltes n'avoient point de suites funestes, & *que jusques-là elles n'avoient pas encore fait perdre un pouce de terre au Roi*; au lieu que la sévérité inflexible des Espagnols *faisoit que les sujets, qui avoient une fois levé le masque, ne retournoient jamais à l'obéissance que par la force, ainsi qu'il paroit assez*, dit-il, *par l'exemple des Hollandois qui sont paisibles possesseurs de plusieurs provinces, qui étoient le patrimoine du Roi*

Lettre XV. du Cardinal Mazarin.

pacis, Atheniensiumque renovavi vetus exemplum, Græcum etiam verbum * usurpavi, quod tum in sedandis discordiis usurpaverat civitas illa, atque omnem memoriam discordiarum oblivione sempiterna delendam censui. *Philip.* 1. *n.* 1.

* *Quelques-uns croient que ce mot est ἀμνηστία: mais comme il ne se trouve point dans les Historiens qui ont raporté ce fait, il y a plus de vraisemblance que c'est μὴ μνησικακήσειν, qui a le même sens, & dont ils se sont tous servi.*

ARTAXERXE

d'Espagne il n'y a pas encore un siécle.

Diod. lib. 14. p. 234.

Diodore de Sicile, à l'occasion des trente Tyrans d'Athénes dont l'ambition effrénée se porta aux derniers excès contre leurs propres citoiens, fait observer quel malheur [a] c'est pour ceux qui sont dans les premiéres places, d'être peu sensibles à l'honneur, & de faire peu de cas soit de ce qu'on pense actuellement d'eux, soit du jugement qu'en doit porter la postérité: car, du mépris de la réputation, on passe ordinairement à celui de la vertu même. Ils peuvent bien peut-être, par la terreur de leur puissance, étoufer pendant quelque tems la voix publique, & lui imposer un silence forcé. Mais plus elle a été contrainte pendant leur vie, plus après leur mort elle éclate librement en plaintes & en reproches, & plus elle les couvre de honte & d'opprobre. Le pouvoir des Trente, dit-il, a été d'une fort courte durée, mais leur infamie sera éternelle : leur mémoire

a Cetera principibus statim adesse : unum insatiabiliter parandum, prosperam sui memoriam, nam contemtâ famâ, contemni virtutes.. Quo magis socordiam eorum inridere libet, qui præsenti potentia credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam ..... suum cuique decus posteritas rependit. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 30. & 35.*

Mnémon.

sera en exécration à tous les siécles, & l'histoire ne parlera d'eux que pour rendre leur nom odieux, & pour faire détester leurs crimes. Il applique le même principe aux Lacédémoniens, lesquels, après s'être rendu les maîtres de la Gréce par une conduite sage & modérée, sont déchus de cette gloire par la dureté, la hauteur, l'injustice avec laquelle ils traitoient leurs alliés. Il n'y a point de Lecteur sans doute que leur basse & cruelle jalousie à l'égard d'Athénes soumise & humiliée n'ait révolté, & l'on ne reconnoit point ici la grandeur d'ame ni la noble générosité de l'ancienne Sparte, tant le desir de la domination & de la prospérité ont de pouvoir pour corrompre les hommes même vertueux ! Diodore finit sa réflexion par une maxime qui est bien vraie, mais bien peu connue. » La grandeur & la ma-
» jesté des Princes, dit-il, (& il en faut dire autant de toutes les personnes constituées en dignité) » ne peut se
» soutenir que par la bonté & la justice
» à l'égard des sujets : comme au con-
» traire elle se ruine & se détruit par
» un gouvernement dur & injuste qui
» leur attire la haine des peuples.

§. III.

Lysandre abuse étrangement de son pouvoir. Sur les plaintes de Pharnabaze il est rappellé à Sparte.

Plut. in Lys. p. 443-445.

LYSANDRE avoit eu la plus grande part aux célébres exploits qui avoient si fort relevé la gloire des Lacédémoniens. Aussi étoit-il parvenu à un degré d'autorité & de puissance dont on n'avoit point encore vû d'exemple : mais il se laissa emporter à une présomption & à une vanité plus grandes encore que sa puissance. Il souffrit que les villes Grecques lui consacrassent des autels comme à un dieu, qu'elles lui fissent des sacrifices, & qu'on chantât des hymnes & des cantiques en son honneur. Les Samiens ordonnérent par un décret public que les fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette déesse, seroient appellées *les fêtes de Lysandre*. Il avoit toujours autour de lui une foule de poétes, nation vendue souvent à la flaterie, lesquels chantoient à l'envi ses grands exploits, & en étoient richement paiés. La louan-

ge est dûe aux belles actions, mais elle en ternit l'éclat quand elle est ou excessive, ou mendiée.

Cette sorte d'ambition & de vanité, s'il en étoit demeuré là, n'auroit nui qu'à lui seul, en l'exposant à l'envie & au mépris : mais, ce qui en étoit une suite naturelle, l'arrogance & la hauteur s'y étant jointes par les flateries continuelles de ceux qui l'obsédoient, il poussa l'esprit de domination à un excès insupportable, & ne garda plus de mesures ni dans les récompenses ni dans les punitions. Les gouvernemens absolus des villes avec un pouvoir tyrannique, étoient le fruit de l'amitié ou des liaisons d'hospitalité qu'on avoit avec lui ; & la mort seule de ceux qu'il haïssoit, étoit la fin de son ressentiment & de sa colére, sans qu'il fût possible de se dérober à sa vengeance. On auroit pu mettre sur son tombeau ce que Sylla fit mettre sur le sien : Que jamais personne ne l'avoit surpassé ni à faire du bien à ses amis, ni à faire du mal à ses ennemis.

La perfidie & le parjure ne lui coutoient rien pour venir à bout de ses desseins, & il n'étoit pas moins cruel

ARTAXERXE

que vindicatif. Ce qu'il fit à Milet, en est une preuve. Craignant que ceux qui étoient à la tête du peuple ne lui échapassent, & voulant faire sortir de leur asyle ceux qui s'étoient cachés, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces malheureux se fiérent à ce serment & se montrérent : mais sur le champ il les donna à égorger aux Nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fussent pas moins de huit cens. Le nombre de ceux du parti du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes est incroiable : car il ne tuoit pas seulement pour satisfaire ses ressentimens particuliers, il servoit encore l'inimitié, la haine, & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoit à les assouvir par la mort de leurs ennemis.

Il n'y avoit point d'injustice & de violence que les peuples ne souffrissent sous le gouvernement de Lysandre, sans que les Lacédémoniens, qui en étoient suffisamment informés, se missent en devoir d'y remédier. Il est assez ordinaire à ceux qui sont en place, d'être peu touchés des vexations des personnes foibles & sans crédit, & de se rendre sourds à leurs

plaintes, quoique l'autorité leur ait été confiée principalement pour la défenſe des pauvres, qui n'ont point d'autres protecteurs. Mais ſi ces plaintes viennent de la part d'un Grand, d'un puiſſant, d'un riche, de qui l'on peut avoir à craindre ou à eſpérer, cette même autorité qui étoit lente & endormie, devient tout-à-coup vive & agiſſante ; preuve certaine que ce n'eſt pas l'amour de la juſtice qui la met en mouvement. C'eſt ce qui paroit ici dans la conduite des Magiſtrats de Lacédémone. Pharnabaze, las d'eſſuier les injuſtices de Lyſandre qui pilloit & ravageoit les provinces où il commandoit, aiant envoié à Sparte des ambaſſadeurs pour ſe plaindre des torts qu'il avoit reçus, les Ephores le rappellérent. Lyſandre étoit alors dans l'Helleſpont. La lettre des Ephores le jetta dans une grande conſternation. Comme il craignoit ſur-tout les plaintes & les accuſations de Pharnabaze, il ſe hâta de s'expliquer avec lui, dans l'eſpérance qu'il l'adouciroit, & feroit ſa paix. Il alla donc le trouver, & le pria d'écrire aux Ephores une autre lettre, où il marqueroit qu'il étoit content de lui. Mais Ly-

ſandre, dit Plutarque, en s'adreſſant ainſi à Pharnabaze, ignoroit ce * proverbe, *A fourbe fourbe & demi*. Le Satrape lui promit tout ce qu'il voulut. En effet il écrivit devant Lyſandre une lettre telle qu'il la pouvoit déſirer, mais il en avoit préparé une autre toute contraire. Et quand il falut la cacheter, comme ces deux lettres étoient de même grandeur & de même figure, il mit adroitement à la place de la première celle qu'il avoit écrite en ſecret qu'il cacheta, & qu'il lui donna.

Lyſandre partit bien content, & étant arrivé à Lacédémone, il alla deſcendre au palais où le Sénat étoit aſſemblé, & rendit aux Ephores la lettre de Pharnabaze. Mais il fut étrangement ſurpris, quand il en entendit le contenu, & ſe retira fort troublé. Peu de jours après il revint au Sénat, & dit aux Ephores qu'il étoit obligé d'aller au temple d'Ammon pour s'acquitter des ſacrifices qu'il avoit voués à ce dieu avant ſes combats. Ce pélerinage n'étoit qu'un prétexte, qui

* *Le proverbe grec eſt* Crétois contre Crétois: *fondé ſur ce que les Crétois paſſoient pour les plus grands fourbes & les plus grands menteurs du monde.*

couvroit la peine qu'il avoit de vivre en ſimple particulier à Sparte, & d'y ſubir le joug de l'obéiſſance, lui qui juſques-là avoit toujours commandé. Accoutumé depuis lontems au commandement des armées, & aux diſtinctions flateuſes d'une eſpéce de ſouveraineté qu'il avoit exercée dans l'Aſie, il ne pouvoit ſouffrir cette égalité humiliante qui le confondoit dans la multitude, ni ſe réduire à la ſimplicité d'une vie privée. Aiant obtenu ſon congé après beaucoup de difficultés, il s'embarqua.

Dès qu'il fut parti, les Rois aiant fait réflexion qu'il tenoit dans ſa dépendance toutes les villes par le moien des Gouverneurs & des Magiſtrats qu'il y avoit établis, & auſquels il avoit donné toute autorité, & que par-là il étoit véritablement ſeigneur & maître de toute la Gréce, travaillérent à y rétablir le gouvernement du peuple, & à en chaſſer toutes ſes créatures & tous ſes amis. Ce changement excita d'abord un grand tumulte. C'eſt dans ce tems que Lyſandre, averti que Thraſybule ſongeoit à rétablir la liberté dans ſa patrie, revint en toute diligence à Sparte, & perſuada aux

Lacédémoniens de ſoutenir dans Athénes le parti des Nobles. Nous avons marqué ci-devant comment Pauſanias, rempli d'un eſprit plus équitable & plus généreux, rendit la paix aux Athéniens, & coupa par ce moien, dit Plutarque, les ailes à l'ambition de Lyſandre.

CHAPITRE SECOND.

Le jeune Cyrus, ſoutenu des troupes Grecques, entreprend de détrôner ſon frere Artaxerxe. Il eſt tué dans le combat. Fameuſe retraite des Dix-mille.

L'ANTIQUITÉ ne préſente guéres d'événemens plus mémorables que ceux dont j'entreprends ici de faire le récit. On voit d'une part un jeune Prince, rempli d'ailleurs d'excellentes qualités, mais dévoré d'ambition, porter au loin la guerre contre ſon frere & ſon ſouverain, & l'aller attaquer preſque dans ſon propre palais, pour lui arracher en même tems le ſceptre & la vie : on le voit, dis-je, tomber mort dans le combat aux piés de ce même frere, & terminer

par une fin si funeste une entreprise également éclatante & criminelle. De l'autre côté [a] les Grecs qui l'ont suivi, destitués de tout secours après la perte de leurs chefs, sans alliés, sans vivres, sans argent, sans cavalerie ni gens de trait, réduits à moins de dix mille hommes, ne trouvant de ressource qu'en eux-mêmes & dans leur courage, soutenus uniquement par le vif désir de conserver leur liberté & de revoir leur patrie : ces Grecs, avec une fiére & intrépide assurance, font leur retraite devant une armée d'un million d'hommes, & victorieuse; traversent cinq ou six cens lieues, malgré les plus grosses riviéres & des défilés sans nombre ; & arrivent enfin dans leur pays à travers mille nations féroces & barbares, vainqueurs de tous les obstacles qu'ils ont rencontrés sur leur route, & de tous les périls que la perfidie cachée ou la force ouverte leur ont fait essuier.

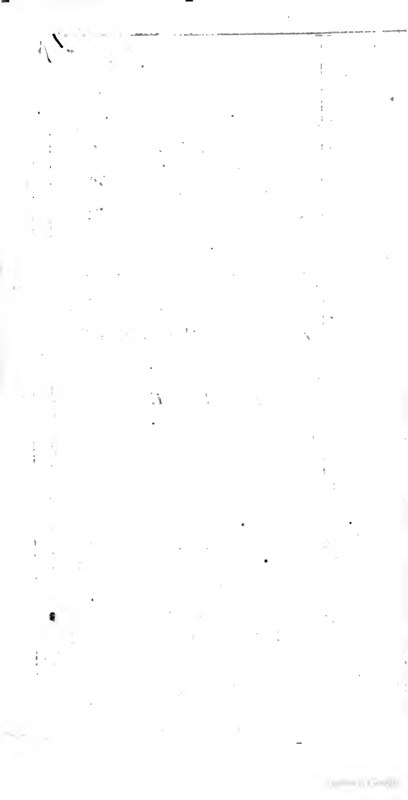
a Post mortem Cyri, neque armis à tanto exercitu, neque dolo capi potuerunt ; revertentesque inter tot indomitas nationes & barbaras gentes, per tanta itineris spatia virtute se usque terminos patriæ defenderunt. *Justin. lib. 5. cap. 11.*

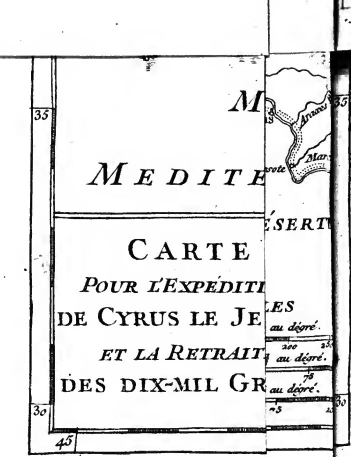
ARTAXERXE.

Cette retraite, ſelon les bons connoiſſeurs & les gens du métier, eſt l'entrepriſe la plus hardie & la plus ſagement conduite que nous fourniſſe l'hiſtoire ancienne, & on l'a regardée comme un modéle parfait dans ce genre. Heureuſement pour nous elle eſt décrite dans le dernier détail par un Hiſtorien, non ſeulement témoin oculaire des faits qu'il raporte, mais qui a été le principal mobile & l'ame de cette grande entrepriſe. Je ne ferai que l'abréger, & comme en cueillir la fleur : mais je ne puis m'empécher d'exhorter les jeunes gens deſtinés à la profeſſion des armes à conſulter eux-mêmes l'original, dont nous avons une bonne traduction, quoique bien éloignée de la beauté du texte primitif. Il eſt difficile qu'ils rencontrent un maître plus habile que Xénophon pour le métier de la guerre ; & je puis bien lui appliquer ici ce qu'Homére dit de Phenix Gouverneur d'Achille, Qu'il étoit également en état de former ſon Diſciple & pour la parole & pour l'action.

Iliad. I. v. 443.

Μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι, πρηκτῆρά τε ἔργων.





35
M
Araxes
MEDITE
ÉSERT
CARTE
POUR L'EXPÉDITI
DE CYRUS LE JE
ET LA RETRAIT
DES DIX-MIL GR
au dégré.
au dégré.
au dégré.
30
45

M

Anan

Mar

E D I T E^{nte}

ÉSERT

CARTE

L'EXPÉDITI

US LE JE ES au dégré.

RETRAIT au dégré.

MIL GR au dégré.

§. I.

Cyrus leve secrettement des troupes contre Artaxerxe son frere. Treize mille Grecs se joignent à lui. Il part de Sardes. Après une marche de plus de six mois, il arrive dans la Babylonie.

AN. M. 3600. AV. J.C. 404. *Diod. lib.* 14. *p.* 243. & 249-252. *Justin. lib.* 5. *cap.* 11. *Xenoph. de Expedit. Cyri, lib.* 1. *p.* 243-248.

NOUS avons déja dit que Cyrus le jeune, fils de Darius Nothus & de Parysatis, voioit avec peine sur le trône Artaxerxe son frere aîné; & que dans le moment même que celui-ci étoit près d'en prendre possession, il avoit entrepris de lui ôter en même tems le sceptre & la vie. Artaxerxe sentit bien ce qu'il avoit à craindre d'un frere hardi, entreprenant, ambitieux: mais il ne put refuser sa grace aux priéres & aux larmes de Parysatis sa mere, qui aimoit passionnément ce cadet. Il le renvoia donc en Asie dans son Gouvernement, en lui confiant, contre toutes les régles de la politique, une autorité absolue sur les provinces que le Roi lui avoit laissées par son testament.

AN. M. 3601. AV. J C. 403.

Dès qu'il y fut arrivé, il songea sérieusement à se venger de l'affront

qu'il prétendoit avoir reçu de son frere, & à le détrôner. Il recevoit avec bonté & affabilité tous ceux qui venoient de la Cour de son frere, pour les détacher insensiblement du service du Roi, & se les attacher. Il gagnoit aussi le cœur des barbares qui étoient sous sa conduite, se familiarisant avec eux, & se mêlant avec le simple soldat, mais sans que la dignité de Commandant en souffrît ; & il les formoit par différens exercices au métier de la guerre. Il s'appliqua sur-tout à lever secrettement en divers endroits sous différens prétextes des troupes Grecques, sur lesquelles il comptoit beaucoup plus que sur celles des barbares. Cléarque se retira auprès de lui après avoir été banni de Lacédémone, & lui fut d'un grand secours : c'étoit un Capitaine habile, expérimenté, & plein de courage. Dans le même tems plusieurs villes du Gouvernement de Tissapherne s'étant soustraites à son obéissance, se donnérent à Cyrus. Cet incident, qui ne fut point un effet du hazard, mais des intrigues secrettes de Cyrus, alluma la guerre entre eux. Cyrus, sous prétexte d'armer contre Tissapherne, assembla plus ouverte-

An.M.3602.
Av. J.C.402.

ment des troupes ; & pour mieux éblouir la Cour il y envoia de grandes plaintes au Roi contre ce Gouverneur, & lui demandoit de la maniére la plus humble ſa protection & du ſecours. Artaxerxe y fut trompé. Il crut que tous les préparatifs de Cyrus ne regardoient que Tiſſapherne, & perſuadé qu'il n'avoit rien à craindre pour lui-même, il demeura tranquille.

MNÉMON.

Cyrus ſut bien profiter de l'imprudente ſécurité & de la molle nonchalance de ſon frere, laquelle étoit regardée par pluſieurs comme une marque de douceur & d'humanité. En effet, au commencement de ſon régne, il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom. Car il ſe montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient : il honoroit & récompenſoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient mérité par leurs ſervices : quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toujours l'outrage & l'inſulte ; & quand il faiſoit des préſens, c'étoit toujours avec un air gracieux & des maniéres obligeantes, qui en relevoient infiniment le prix, & qui montroient qu'il n'étoit jamais plus content, que quand il

Plut. in Artax. pag. 1013.

ARTAXERXE pouvoit faire du bien à ses sujets. A toutes ces rares qualités il auroit dû en ajouter une qui n'est pas moins roiale, & qui l'auroit mis en garde contre les entreprises d'un frere dont il devoit connoitre le caractére : je veux dire une sage prévoiance qui pénétre dans l'avenir, & qui rend un Prince attentif à prévenir ou à dissiper tout ce qui peut troubler le repos de l'Etat.

Les émissaires que Cyrus avoit à la Cour ne cessoient de répandre dans le public des discours, qui préparoient les esprits au changement & à la révolte. Ils disoient que les affaires demandoient un Roi tel que Cyrus, magnifique & libéral, qui aimât la guerre, & qui comblât de biens ses serviteurs; & que la grandeur de l'Empire avoit besoin d'un Roi plein d'ambition & de courage, pour en soutenir & en augmenter l'éclat.

AN. M. 3603. AV. J.C. 401. Ce jeune Prince de son côté ne perdoit point de tems, & il se hâtoit de mettre en exécution son grand dessein. Il n'avoit alors que vingt-trois ans tout au plus. Après les services importans qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, services sans lesquels ils n'auroient jamais pu gagner les victoires qui les

avoient rendu maîtres de la Gréce, il crût pouvoir s'ouvrir à eux. Il leur fit donc part de l'état présent de ses affaires, & de ses vûes, persuadé que cette ouverture même les disposeroit encore davantage à le servir. MNÉMON.

Dans la lettre qu'il leur écrivit, il parloit de lui-même en termes magnifiques. Il disoit qu'il avoit le cœur plus grand & plus roial que son frere, qu'il étoit plus exercé dans la philosophie & mieux instruit dans la * magie ; & qu'il pouvoit boire & porter plus de vin que lui, qualité qui étoit d'un grand mérite parmi les barbares, mais qui ne devoit pas le relever beaucoup dans l'esprit de ceux à qui il écrivoit. Les Lacédémoniens envoiérent ordre à leur flote de joindre incessamment celle de ce Prince, & d'obéir en tout à Tamus son Amiral : mais ce fut sans rien dire d'Artaxerxe ; & sans qu'il parût en aucune sorte qu'ils fussent du secret. Cette précaution leur parut [a] nécessaire pour se justifier au-

* *Par la magie chez les Perses on entendoit la science de la religion, & celle du gouvernement.*

[a] Quærentes apud Cyrum gratiam, & apud Artaxerxem, si vicisset, veniæ patrocinia, cùm nihil adversùs eum apertè decrevissent. *Justin. lib. 5. cap. 11.*

ARTAXERXE

près d'Artaxerxe en cas que les choses vinssent à tourner à son avantage.

Voici à quoi montoit l'armée de Cyrus, selon la revûe qui en fut faite dans la suite. Il avoit treize mille Grecs, qui faisoient l'élite & la principale force de son armée, & cent mille hommes d'autres troupes réglées de nations barbares. Cléarque de Lacédémone commandoit les troupes du Péloponnése, excepté les Achéens. Ceux-ci avoient pour Chef Socrate d'Achaïe. Les Béotiens étoient sous Proxéne de Thébes, & les Thessaliens sous Ménon. Les Barbares avoient pour Commandans des Perses, à la tête desquels étoit Ariée. La flote étoit composée de trente-cinq vaisseaux commandés par Pythagore Lacédémonien, & de vingt-cinq commandés par Tamus Egyptien, Amiral de toute la flote. Elle suivoit l'armée de terre, en cotoiant les bords de la mer.

Lib. 1. p. 252.

Cyrus ne s'étoit ouvert de son dessein qu'à Cléarque seul parmi les Grecs, prévoiant bien que la vûe d'une si longue & si hardie entreprise ne manqueroit pas d'effraier & de rebuter les Officiers aussi bien que les soldats.

Il s'appliqua seulement à les gagner pendant la marche en les traitant avec bonté & humanité, en se familiarisant avec eux, & donnant de bons ordres afin qu'ils ne manquassent de rien. Proxéne, dont la famille étoit amie de celle de Xénophon, présenta ce jeune Athénien à Cyrus qui le reçut très favorablement, & lui donna de l'emploi dans son armée parmi les Grecs. Enfin il partit de Sardes, & marcha vers les hautes provinces de l'Asie. Les troupes ne savoient ni quel étoit le sujet de la guerre, ni en quel pays on les conduisoit: Cyrus avoit fait entendre seulement qu'il portoit les armes contre les Pisidiens, qui par leurs courses infestoient sa province.

Xenoph. lib. 3. pag. 294.

Tissapherne, jugeant bien que tous ces préparatifs étoient trop grands pour une aussi petite entreprise que celle de la Pisidie, étoit parti en poste de Milet, pour en donner avis au Roi. Cette nouvelle jetta la Cour dans un grand trouble. Parysatis, mere d'Artaxerxe & de Cyrus, fut regardée comme la principale cause de cette guerre: tous ceux qui étoient attachés à son service & à ses intérêts, furent soupçonnés d'entretenir des intelligen-

Plut. in Artax. pag. 1014.

ARTAXERXE

ces avec Cyrus. Statira sur-tout, qui étoit la Reine régnante, ne cessoit de lui faire de violens reproches. » Qu'est » devenue, lui disoit-elle, la foi que » vous avez si souvent donnée en vous » rendant caution pour votre fils ? » Que sont devenues les ardentes priè» res dont vous vous êtes servie pour » arracher à la mort celui qui avoit » conjuré contre le Roi son frere ? » C'est par cette malheureuse tendresse » que vous avez allumé cette guerre, » & que vous nous avez précipités » dans cet abyme de maux. « L'antipathie & la haine étoit déja grande entre les deux Reines. De si vifs reproches l'allumérent encore plus fortement. Nous verrons quelles en furent les suites. Artaxerxe prépara une armée nombreuse pour recevoir son frere.

Xenoph. lib. 1. pag. 248-261.

Cyrus s'avançoit toujours à grandes journées. Ce qui l'inquiéta le plus dans sa marche, fut le pas de la Cilicie. C'étoit un défilé très étroit entre des montagnes fort hautes & fort escarpées qui ne laissoient qu'autant d'espace qu'il en faut pour un chariot. Syennésis Roi du pays se disposoit à lui en disputer le passage; & il y auroit infailliblement

infailliblement réussi sans la diversion MNÉMON.
que fit Tamus avec sa flote jointe à celle des Lacédémoniens. Pour défendre la côte que cette flote menaçoit, Syennésis abandonna ce poste important, où un très petit corps de troupes étoit capable d'arréter la plus grosse armée.

Quand on fut arrivé à Tarse, les Grecs refusérent de passer outre, se doutant bien qu'on les menoit contre le Roi, & criant hautement qu'ils ne s'étoient point enrollés à cette condition. Cléarque qui les commandoit eut besoin de toute son adresse & de toute son habileté pour étouffer ce mouvement dans sa naissance. Il avoit d'abord voulu emploier la voie de l'autorité & de la force, qui lui avoit fort mal réussi. Il cessa de s'opposer de front à leur dessein : il parut même entrer dans leurs vûes & les appuier de son approbation & de son crédit. Il déclara ouvertement qu'il ne se sépareroit point d'eux, & leur conseilla de députer vers le Prince, pour savoir de lui-même contre qui il prétendoit les mener, afin de le suivre volontairement si le parti leur plaisoit, sinon de lui demander la permission de se

ARTAXERXÉ

retirer. Par ce détour adroit il appaisa le tumulte, & ramena les esprits. Il fut député lui-même avec quelques Officiers. Cyrus, qu'il avoit averti de tout secrettement, répondit qu'il vouloit aller combattre * Abrocomas son ennemi, qui étoit à douze journées de là sur l'Euphrate. Quand on leur eut raporté cette réponse, quoiqu'ils vissent bien où on les menoit, ils résolurent de marcher, & demandérent seulement qu'on augmentât leur paie. Cyrus, au lieu d'un * Darique qu'il donnoit par mois à chaque soldat, leur en promit un & demi.

** Le Darique valoit dix livres.*

Quelque tems après on vint dire à Cyrus que deux des principaux Officiers, par une querelle particuliére qu'ils avoient eue avec Cléarque, s'étoient sauvés sur un vaisseau marchand avec une partie de leur équipage. Plusieurs étoient d'avis qu'on envoiât après eux quelques galéres, ce qui étoit fort facile, & qu'après les avoir ramenés, on en fît un exemple, en les punissant de mort à la vûe de toute l'armée. Cyrus, persuadé que les bien-

** Il n'est point marqué où il commandoit. Il paroit que c'étoit vers l'Euphrate. Il marchoit avec trois cens mille hommes pour se joindre à l'armée du Roi, mais il n'arriva qu'après la bataille.*

faits [a] étoient la voie la plus sûre pour gagner les cœurs, & que les punitions, non plus que les remédes violens, ne devoient être emploiés que dans l'extrême néceſſité, déclara publiquement qu'il ne ſouffriroit pas qu'on pût dire qu'il eût retenu quelqu'un par force à ſon ſervice, & il ajouta qu'il leur renvoieroit leurs femmes & leurs enfans qu'ils lui avoient laiſſés en otage. Une réponſe ſi ſage & ſi généreuſe fit un effet merveilleux ſur les eſprits, & attacha auprès de lui pour toujours ceux mêmes qui auparavant avoient eu quelque envie de ſe retirer. C'eſt ici une grande leçon pour ceux qui gouvernent. Il y a dans les hommes un fonds de généroſité naturelle, qu'il faut connoitre & ménager. Les menaces les aigriſſent & les châtimens les révoltent, quand on veut les porter à leur devoir malgré eux. Ils déſirent qu'on s'en fie à eux juſqu'à un certain point, qu'on leur laiſſe la gloire de s'en acquitter par leur choix; & ſouvent un moien sûr de les rendre

a Beneficiis potiùs quàm remediis ingenia experiri placuit. *Plin. in Traj.*

b Neſcio an plus moribus conferat Princeps, qui bonos eſſe patitur, quàm qui cogit. *Plin. ibid.*

Plerumque habita fides ipſam obligat fidem. *Liv.*

ARTAXERXE

fidéles, eſt de montrer qu'on les ſuppoſe tels.

Cyrus leur déclara pour lors qu'il marchoit contre Artaxerxe. A cette parole il s'éleva d'abord quelque murmure, mais qui fit bientôt place aux marques de joie & d'allégreſſe ſur les magnifiques promeſſes que leur fit le Prince.

Plut. in Artax. pag. 1014. Xenoph. lib. 1. pag. 261-266.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le Roi ne ſongeoit point à combattre ſitôt, mais qu'il avoit résolu d'attendre dans le fond de la Perſe que toutes ſes forces fuſſent aſſemblées; & que pour arrêter les ennemis il avoit fait dans une plaine de la Babylonie un foſſé qui avoit cinq toiſes de large ſur trois de profondeur, & qui s'étendoit par l'eſpace de douze * paraſanges ou douze lieues, depuis l'Euphrate juſqu'au mur de la Médie. Entre l'Euphrate & le foſſé on avoit laiſſé un chemin de vingt piés de large; &

* *La paraſange eſt une meſure itinéraire propre aux Perſes. Elle étoit ordinairement de trente ſtades, qui font une lieue & demie de France. Il y en avoit depuis vingt juſqu'à ſoixante ſtades. Dans la marche de l'armée de Cyrus, je ſuppoſe que la paraſange n'eſt que de vingt ſtades, c'eſt-à-dire d'une lieue: j'en marquerai dans la ſuite la raiſon.*

ce fut par là que Cyrus passa avec toute son armée, dont il avoit fait la revûe le jour précédent. Le Roi avoit négligé de lui disputer ce passage, & le laissoit toujours approcher de Babylone. Ce fut Tiribase qui le détermina à ne point fuir ainsi devant un ennemi sur lequel il avoit des avantages infinis & par le nombre de ses troupes, & par la valeur de ses Chefs. Il se détermina donc à aller à la rencontre de l'ennemi.

MNÉMON.

§. II.

La bataille se donne à Cunaxa. Les Grecs remportent la victoire de leur côté, Artaxerxe du sien. Cyrus est tué.

LE LIEU où se donna la bataille s'appelloit Cunaxa, & étoit à vingt-cinq lieues environ de Babylone. L'armée de Cyrus étoit composée de treize mille Grecs, de cent mille Barbares, & de vingt chariots armés de faulx. Celle des ennemis, tant d'infanterie que de cavalerie, devoit monter à douze cens mille hommes sous quatre Généraux, Tissapherne, Gobryas, Arbace, & Abrocomas, sans

Xenoph. in Expedit. Cyr. lib. 1. p. 263-266. Diod. lib. 14. p. 253. 254. Plut pag. 1014-1017.

* *Cinq cens stades.*

ARTAXERXE

compter les six mille chevaux d'élite qui combattoient devant le Roi, & ne le quittoient point. Mais Abrocomas, qui avoit avec lui trois cens mille hommes, n'arriva que cinq jours après la bataille. Il ne s'y trouva que cent cinquante chariots armés de faulx.

Cyrus voiant que l'ennemi n'avoit point défendu le passage du fossé, crut qu'il n'y auroit point de combat : ainsi le lendemain on marcha avec beaucoup de négligence. Mais le troisiéme jour, Cyrus étant sur son char avec peu de soldats rangés devant lui, & les autres marchant confusément, ou faisant porter leurs armes, tout-à-coup sur les neuf heures du matin, un cavalier accourut à toute bride, criant par tout où il passoit que l'ennemi approchoit prêt à combattre. Alors le désordre fut grand, dans la crainte qu'on n'eût pas le loisir de se ranger en bataille. Cyrus, sautant en bas de son char ; s'arma en diligence, & monta à cheval ses javelots à la main, criant à chacun qu'il reprît ses armes & son rang ; ce qui fut aussitôt exécuté avec tant de promtitude, que les troupes n'eurent pas le tems de prendre leur repas.

Cyrus plaça à la droite mille chevaux Paphlagoniens appuiés à l'Euphrate, avec l'infanterie légére des Grecs : ensuite Cléarque, Proxéne, & les autres Colonels, jusqu'à Ménon, chacun avec leurs troupes. L'aile gauche, composée de Lydiens, de Phrygiens, & d'autres peuples d'Asie, étoit commandée par Ariée, qui avoit aussi mille chevaux. Cyrus se mit au centre, où étoit l'élite des Perses & des autres Barbares. Il étoit environné de six cens Cavaliers armés de toutes piéces, & leurs chevaux de chamfreins & de poitrail. Le Prince avoit la tête nue, aussi bien que tous les autres Perses, car c'est leur coutume d'aller ainsi au combat : tous ses gens avoient des cotes-d'armes rouges, au lieu que ceux d'Artaxerxe en avoient de blanches.

Un peu avant le combat, Cléarque conseilla à Cyrus de ne point s'engager dans la mêlée, & de mettre sa personne en sûreté derriére les bataillons des Grecs. *Que me-dis tu là*, répliqua Cyrus? *Quoi, tu veux que dans le tems même que je cherche à me faire Roi, je me montre indigne de l'être!* Cette sage & généreuse réponse fait voir qu'il savoit quel est le devoir d'un Général

d'armée, sur-tout dans un jour de bataille. S'il s'étoit retiré, lorsque sa présence étoit le plus nécessaire, il auroit témoigné peu de cœur, & l'auroit ôté aux autres. Il faut, en gardant toujours la différence qui doit être entre le Commandant & les soldats, que le péril soit commun, & que personne ne s'en exemte, si l'on veut que les troupes n'en soient pas allarmées. Le courage, dans une armée, dépend de l'exemple, du desir d'être remarqué, de la crainte de se deshonorer, de l'impuissance de faire autrement que les autres, & de l'égalité du danger. La retraite de Cyrus auroit ruiné ou affoibli tous ces puissans motifs, en décourageant les Officiers aussi bien que les soldats. Il crut qu'étant leur Général, il en devoit faire les fonctions, & se montrer digne d'être l'ame & le chef de tant de gens de cœur, prêts à répandre leur sang pour lui.

Il étoit déja midi, & l'ennemi ne paroissoit point encore. Mais sur les trois heures, il s'éleva une grande poussiére comme une nuée blanche, suivie quelque tems après d'une noirceur qui couvrit toute la plaine : après quoi l'on vit briller les armes, les lan-

ces, & les étendarts. Tiſſapherne commandoit la gauche, qui étoit composée de la cavalerie armée de cuiraſſes blanches, & de l'infanterie légére : au centre étoit l'infanterie peſamment armée, dont une grande partie avoit des boucliers de bois qui couvroient le ſoldat tout entier, (c'étoient des Egyptiens.) Le reſte de l'infanterie légére & de la cavalerie formoit l'aile droite. Toute l'infanterie étoit rangée par nations, avec autant de profondeur que de front, & formoit ainſi des bataillons quarrés. Le Roi s'étoit mis au corps de bataille avec l'élite de toutes ſes troupes, & il avoit autour de lui ſix mille chevaux, commandés par Artagerſe. Quoiqu'il fût au centre, il débordoit l'aile gauche de Cyrus, tant le front de ſon armée ſurpaſſoit en étendue celui de l'armée ennemie. On avoit placé cent cinquante chariots armés de faulx à la tête de l'armée à quelque diſtance les uns des autres. Les faulx étoient attachées à l'eſſieu tant en bas que de travers, pour couper & renverſer tout ce qu'ils trouveroient à leur rencontre.

Comme Cyrus comptoit beaucoup ſur la valeur & l'expérience des Grecs,

ARTAXERXE il dit à Cléarque, qu'après qu'il auroit battu les ennemis qui étoient devant lui, il eût ſoin de ſe rabattre ſur ſa gauche pour tomber ſur le centre où étoit le Roi, parce que de là dépendoit tout le ſuccès de la bataille. Mais Cléarque, trouvant beaucoup de difficulté à pouvoir percer un ſi gros corps de troupes, lui répondit qu'il ne ſe mît en peine de rien, & qu'il auroit ſoin de faire ce qu'il faudroit.

Cependant l'armée ennemie s'avançoit au petit pas en bon ordre. Cyrus marchoit entre les deux corps de bataille, quoique plus près du ſien, & les conſidéroit attentivement l'un après l'autre. Xénophon l'appercevant piqua droit à lui pour ſavoir s'il n'avoit point quelque ordre à lui donner. Il lui cria que les ſacrifices étoient favorables, & qu'il en informât les troupes. Auſſitôt il ſe mit à parcourir les rangs pour donner ſes ordres, & il ſe montra aux ſoldats avec une joie ſur le viſage & une ſérénité qui inſpiroient le courage, & en même tems avec un air de bonté & de familiarité qui excitoient leur affection & leur zêle. On ne ſauroit comprendre ce que peut ſur les eſprits une parole, un air de bonté,

un regard du Général, dans un jour d'action; & avec quelle ardeur un homme ordinaire court au péril, quand il croit n'être pas inconnu à son Général, & qu'il pense qu'il lui saura gré de son courage.

Artaxerxe approchoit toujours, quoique lentement, sans bruit & sans confusion. Cette belle ordonnance & cette exacte discipline surprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de désordre & de tumulte dans une si grande multitude, & à entendre des cris confus, comme Cyrus le leur avoit annoncé.

Les armées n'étoient éloignées que de quatre à cinq cens pas, lorsque les Grecs commencérent à chanter l'hymne du combat, & à marcher, lentement d'abord & en silence. Quand ils furent près de l'ennemi, ils jettérent de grands cris, frapant de leurs javelots contre leurs boucliers pour épouvanter les chevaux; & s'ébranlant tous ensemble, ils coururent de toutes leurs forces contre les Barbares, qui ne les attendirent pas, mais lâchérent le pié, & s'enfuirent tous, à l'exception de Tissapherne qui demeura avec une petite partie de ses troupes.

ARTAXERXE

Cyrus voioit avec plaisir la déroute des ennemis causée par les Grecs, & ceux qui étoient autour de lui le proclamérent Roi. Mais il ne se livra pas à une vaine joie, & ne se compta point encore vainqueur. Il s'apperçut qu'Artaxerxe faisoit faire un mouvement à sa droite pour le prendre en flanc : il marche droit à lui avec ses six cens chevaux, tue de sa main Artagerse Commandant des six mille chevaux qui environnoient le Roi, & les met tous en fuite. Découvrant son frere, il s'écrie, les yeux étincelans de feu, *je le voi*, & pique vers lui, accompagné seulement de ses principaux Officiers : car ses troupes s'étoient débandées en poursuivant les fuyards, ce qui fut une faute essentielle.

Diod. lib. 14. *p.* 254.

Alors le combat devint comme singulier entre Artaxerxe & Cyrus ; & l'on vit, dit un Historien, ces deux freres, transportés de fureur & acharnés l'un contre l'autre, chercher, comme autrefois Etéocle & Polynice, à enfoncer chacun le fer dans le sein de son rival, & à s'assurer du trône par sa mort.

Cyrus aiant écarté ceux qui étoient en bataille devant Artaxerxe, le joint,

MNÉMON.

tue ſon cheval ſous lui, & le fait tomber par terre. Celui-ci s'étant relevé, & aiant monté ſur un autre cheval, Cyrus pouſſe encore à lui, le bleſſe du ſecond coup, & ſe prépare à lui en porter un troiſiéme, qu'il eſpére devoir être le dernier. Le Roi, comme un lion bleſſé par les chaſſeurs qui n'en devient que plus furieux, s'élance avec impétuoſité & pouſſe ſon cheval contre Cyrus, qui, tête baiſſée, & ſans aucun ménagement, ſe jettoit au travers d'une grêle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frapa de ſa javeline dans le même tems que tous les autres tiroient auſſi ſur lui. Cyrus tombe mort. Les uns diſent que ce fut du coup que le Roi lui donna : les autres aſſurent qu'il fut tué par un ſoldat Carien. Mithridate, jeune Seigneur Perſan, prétendoit lui avoir porté le coup mortel, en lui enfonçant ſa javeline près de l'œil dans la temple avec tant de roideur, qu'il lui perça la tête de part en part. Les plus Grands de ſa Cour, ne pouvant ſe réſoudre de ſurvivre à un ſi bon maître, ſe firent tous tuer auprès de ſon corps ; preuve certaine, dit Xénophon, qu'il ſavoit bien choiſir ſes amis, & qu'il en étoit

véritablement aimé. Ariée, qui auroit dû lui être plus attaché que tout autre, s'enfuit avec sa gauche sitôt qu'il eut appris sa mort.

Artaxerxe, après avoir fait couper la tête & la main droite de son frere par l'Eunuque Mésabate, poursuivit les ennemis jusques dans leur camp. Ariée ne s'y étoit pas arrêté; mais l'aiant traversé, il continua sa retraite jusqu'au lieu où l'armée avoit campé le jour précédent, qui étoit éloigné d'environ quatre lieues.

Quatre parasanges.

Tissapherne, après la défaite de la plus grande partie de sa gauche par les Grecs, mena le reste contre l'ennemi, & donna le long du fleuve à travers l'infanterie légére des Grecs, qui s'ouvrit pour lui faire passage, & fit sa décharge sur lui en passant sans perdre un seul homme. Elle étoit commandée par Episthéne d'Amphipolis, qui passoit pour un habile Capitaine. Tissapherne passa outre sans retourner à la charge, parce qu'il se sentoit trop foible, & il s'avança jusqu'au camp de Cyrus, où il trouva le Roi qui le pilloit, mais qui n'avoit pu forcer l'endroit défendu par les Grecs qu'on y avoit laissés pour la garde, & qui sauvérent leur bagage.

Les Grecs de leur côté, & Artaxerxe de l'autre, qui ne ſavoient point ce qui ſe paſſoit ailleurs, comptoient chacun avoir remporté la victoire : les premiers, parce qu'ils avoient mis en fuite & pourſuivi les ennemis; le Roi, parce qu'il avoit tué ſon frere, battu les troupes qui s'étoient préſentées devant lui, & pillé leur camp. Leur ſort fut bientôt éclairci de part & d'autre. Tiſſapherne, en arrivant au camp, apprit au Roi que les Grecs avoient renverſé ſon aile gauche, & la pourſuivoient vivement : & les Grecs de leur côté, apprirent que le Roi, en pourſuivant la gauche de Cyrus, avoit percé juſqu'au camp. Sur ces avis, le Roi rallia ſes troupes, & ſe mit en marche pour aller chercher l'ennemi ; & Cléarque, de ſon côté, revenant de la pourſuite des Perſes, s'avança pour aller au ſecours du camp. MNÉMON.

Les deux armées ſe trouvérent bientôt aſſez près l'une de l'autre. Il parut, pat un mouvement que fit le Roi, qu'il avoit deſſein d'attaquer les Grecs par la gauche. Ceux-ci craignant d'être envelopés de toutes parts, firent un quart de converſion, & mirent le fleuve à leur dos, pour n'être point pris par

derriére. Ce que le Roi aiant vû, il fit changer de forme aussi à sa bataille, se vint ranger devant eux, & marcha pour les attaquer. Dès que les Grecs virent qu'ils s'approchoient, ils entonnérent l'hymne du combat, & marchérent à l'ennemi avec plus d'ardeur encore qu'à la premiére action.

Les Barbares aussi lâchérent le pié comme la premiére fois, & encore de plus loin, & furent poursuivis jusqu'à un village qui étoit au pié d'une colline, sur laquelle leur cavalerie fit alte. On y remarqua l'étendard du Roi, qui étoit un Aigle d'or au bout d'une pique, les ailes déploiées. Les Grecs se préparant à les y poursuivre, ils abandonnérent aussi la colline, prirent la fuite précipitamment, & toutes les troupes se débandérent. Cléarque, après avoir rangé ses troupes au pié de la colline, y fit monter Lycie de Syracuse avec un autre pour voir ce qui se passoit dans la campagne. Ils raportérent que les ennemis fuioient de tous côtés, & que toute l'armée étoit en déroute.

Comme il étoit presque nuit, les Grecs mirent bas les armes pour se reposer, bien étonnés de ce que Cyrus ne paroissoit point, ni personne de sa

part, & s'imaginant qu'il s'étoit engagé à la poursuite des ennemis, ou qu'il se hâtoit de se rendre maître de quelque place importante, car ils ne savoient pas encore sa mort, ni la défaite du reste de son armée. Ils se déterminent à retourner dans leur camp, où ils arrivent à nuit fermée, & trouvent la plupart du bagage pris, avec tous les vivres, & quatre cens chariots chargés de farine & de vin, que Cyrus faisoit toujours mener pour les Grecs en cas de besoin & de quelque nécessité pressante. Ils passérent la nuit dans le camp, la plupart sans avoir encore pris de nourriture, comptant que Cyrus étoit vivant, & qu'il avoit remporté la victoire.

Le succès du combat que je viens de décrire, montre ce que peuvent la bravoure & la science militaire contre le grand nombre. Le petit corps d'armée des Grecs ne montoit qu'à douze ou treize mille hommes : mais c'étoient des troupes aguerries, disciplinées, endurcies à la fatigue, accoutumées à affronter les dangers, sensibles à la gloire & à la réputation, & qui pendant la longue guerre du Péloponnése avoient eu le tems & les moiens de

ARTAXERXE

s'instruire & de se perfectionner dans l'art de combattre. Du côté d'Artaxerxe on comptoit près d'un million d'hommes : mais ce n'étoient point des soldats, ils n'en avoient que le nom ; sans force, sans courage, sans discipline, sans expérience, sans aucun sentiment d'honneur. Aussi, dès que les Grecs paroissoient, la fraieur & le désordre se mettoient parmi les ennemis; &, dans la seconde action, Artaxerxe lui-même n'osa pas les attendre, & prit honteusement la fuite.

Plutarque ici blâme fort Cléarque Commandant des Grecs, & lui impute à lâcheté de n'avoir pas suivi l'ordre de Cyrus, qui lui avoit recommandé sur-tout de donner du côté où étoit Artaxerxe. Ce reproche paroit sans fondement. Il n'est pas aisé de comprendre comment ce Capitaine, qui étoit placé à l'aile droite, pouvoit attaquer d'abord Artaxerxe, qui étant au centre débordoit, comme on l'a dit, toute l'armée ennemie. Il semble que Cyrus, comptant comme il faisoit, & avec beaucoup de raison, sur le courage des Grecs, & désirant qu'ils attaquassent l'endroit où étoit Artaxerxe, auroit dû les placer à l'aile

gauche, qui répondoit directement à cet endroit, c'est-à-dire, au corps de bataille, & non pas à la droite qui en étoit fort éloignée.

Le reproche qu'on pourroit faire à Cléarque, c'est d'avoir poussé trop vivement & trop lontems les fuiards. Si, après avoir mis en désordre l'aile gauche qui lui étoit opposée, il eût pris le reste des ennemis en flanc, & eût pénétré jusqu'au centre où étoit Artaxerxe, il y a très-grande apparence qu'il auroit remporté une victoire complette, & qu'il auroit placé Cyrus sur le trône. Les six cens Cavaliers de ce Prince firent la même faute, & poursuivant avec trop de chaleur le corps de cavalerie qu'ils avoient mis en fuite, ils laissérent leur Maître presque seul, & l'abandonnérent à la merci des ennemis, sans penser qu'ils étoient choisis sur toute l'armée pour veiller à la garde du Prince, & pour mettre sa personne en sureté. Trop d'ardeur nuit souvent dans un combat : il est du devoir & de l'habileté d'un Chef de savoir la modérer & la conduire.

Cyrus lui-même s'y abandonna trop, & se laissa emporter à un desir

aveugle de gloire & de vengeance. Allant tête baiſſée attaquer ſon frere, il oublia qu'il y a une extrême différence entre un Général & un ſimple ſoldat. Il ne devoit s'expoſer que comme il convient à un Prince; comme la tête, & non comme la main; comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui doivent les exécuter.

Je ne parle ainſi qu'après les gens du métier, & je ne m'ingére pas d'interpoſer mon jugement propre ſur des matiéres qui ne ſont pas de ma compétence.

§. III.

Eloge de Cyrus.

De Exped. Cyr. lib. 1. pag. 266-269.

XENOPHON fait un éloge magnifique de Cyrus; & ce n'eſt point ſimplement ſur le raport d'autrui qu'il en parle, mais ſur ce qu'il en avoit vû & connu par lui-même. C'étoit, dit-il, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, le Prince, après le Grand Cyrus, le plus digne de commander, & qui avoit l'ame la plus noble & la plus roiale. Dès ſon enfance, il ſur-

paſſoit tous ceux de ſon âge en toute ſorte d'exercice, ſoit qu'il fallût manier un cheval, ou tirer de l'arc, ou lancer un javelot, ou ſe diſtinguer à la chaſſe, juſques-là qu'un jour il ſoutint l'attaque d'un ours, & le terraſſa. Ces avantages étoient ſoutenus en lui par un air noble, par une phyſionomie prévenante, & par toutes ces graces de la nature qui ſervent comme de recommandation au mérite.

La grande Phrygie & la Cappadoce.

Quand ſon pere l'eut fait Satrape de la Lydie & des provinces voiſines, ſon grand ſoin fut de bien faire entendre aux peuples qu'il n'avoit rien tant à cœur que de tenir inviolablement ſa parole ſoit pour les traités publics, ſoit même pour de ſimples promeſſes : qualité bien rare dans les Princes, & qui eſt néanmoins la baſe de tout bon gouvernement, & la ſource du bonheur des Rois & des peuples. Non ſeulement les villes ſoumiſes à ſon autorité, mais les ennemis même prenoient en lui une pleine confiance.

Soit qu'on lui fît du mal ou du bien, il le vouloit rendre au double, & ne ſouhaitoit de vivre, diſoit-il, que juſqu'à ce qu'il eût ſurmonté en bienfaits

ARTAXERXE ou en vengeance ses amis & ses ennemis. (Il y auroit eu plus de gloire à vaincre ceux-ci même à force de bienfaits.) Aussi n'y eut-il jamais de Prince que l'on craignît davantage d'offenser, ni pour qui l'on fût plus prêt à exposer ses biens, sa fortune, & sa vie.

Moins occupé du soin de se faire craindre que de celui de se faire aimer, il s'étudioit à ne montrer sa grandeur que par le côté qui la faisoit paroitre utile & avantageuse, & à éteindre tous les autres sentimens par celui de la reconnoissance & de l'amour. Il étoit attentif à toutes les occasions de faire du bien, de placer à propos une grace, de montrer qu'il ne se croioit puissant, riche, heureux, qu'autant qu'il pouvoit le faire sentir aux autres par ses bienfaits. Mais il évitoit d'en tarir la source par une profusion indiscrette. Il [a] ne prodiguoit pas les graces, il les distribuoit. Il vouloit que ses libéralités fussent des récompenses, & non de pures faveurs; & qu'elles servissent à aider

a Habebit sinum facilem, non perforatum, ex quo multa exeant, nihil excidat. *Senec. de beat. vit. cap.* 23.

la vertu, & non pas à entretenir la molle oisiveté du vice. MNÉMON.

Il aimoit sur-tout à faire du bien aux vaillans hommes : les gouvernemens & les récompenses n'étoient que pour ceux qui s'étoient distingués dans l'occasion. Il n'accordoit jamais les honneurs & les dignités à la brigue ni à la faveur, mais au mérite seul, ce qui fait, non seulement la gloire, mais le succès du gouvernement. Par là il mit bientôt la vertu en honneur, & rendit le vice méprisable. Les provinces, animées d'une noble émulation, lui fournirent en peu de tems un nombre considérable d'excellens sujets en tout genre, qui, sous un autre gouvernement, seroient demeurés inconnus & inutiles.

Personne n'a jamais su obliger de meilleure grace, ni mieux posséder l'art de gagner par des maniéres prévenantes le cœur de ceux qui pouvoient lui rendre service. Comme il sentoit bien qu'il avoit besoin du secours des autres pour exécuter ses desseins, il jugeoit que l'équité & la reconnoissance demandoient qu'il rendît à ceux qui s'attachoient à sa per-

sonne tous les services qui dépendoient de lui. Tous les présens qu'on lui faisoit soit d'armes éclatantes, soit de riches étofes, il les distribuoit à ses amis, consultant le goût ou le besoin de chacun d'eux; & il avoit coutume de dire que le plus bel ornement & la plus grande richesse d'un Prince, étoit d'orner & d'enrichir ceux qui le servoient bien. En effet, dit Xénophon, de faire du bien à ses amis, & de les vaincre en libéralité, je ne trouve pas que ce soit une chose si admirable dans une si haute fortune: mais de les vaincre par bonté du cœur, & par les sentimens d'affection & d'amitié, & de trouver plus de plaisir à les obliger qu'eux à recevoir des graces; c'est en quoi je trouve Cyrus véritablement digne d'estime & d'admiration. Le premier de ces avantages, il le tire de son rang, & l'autre de son propre fonds.

C'est par ces rares qualités qu'il s'acquit généralement l'estime & l'amour tant des Grecs que des Barbares. Une grande preuve de ce que dit ici Xénophon, c'est qu'on ne quitta jamais le service de Cyrus pour celui du Roi; au lieu qu'il en passoit tous les jours

jours une infinité du parti du Roi au sien depuis que la guerre fut déclarée, & même de ceux qui avoient le plus de crédit à la Cour, parce qu'ils étoient tous persuadés que Cyrus sauroit mieux reconnoitre leurs services. MNÉMON.

On ne peut pas douter certainement que le jeune Cyrus n'eût de grandes vertus, & un mérite supérieur : mais je suis surpris que Xénophon, en traçant son portrait, n'emploie que des traits brillans & propres à le faire admirer, & ne dise pas un seul mot de ses défauts, & surtout de cette ambition démesurée, qui fut l'ame de toutes ses actions; & qui enfin lui mit les armes à la main contre son frere aîné, & contre son Roi. Est-il permis à un Historien, dont le principal devoir est de peindre les vertus & les vices avec les couleurs qui leur conviennent, de décrire fort au long une telle entreprise, sans laisser entrevoir aucune marque d'improbation? Mais chez les Payens, l'ambition, loin d'être regardée comme un vice, passoit souvent pour une vertu.



§. IV.

Le Roi veut contraindre les Grecs à livrer leurs armes. Ils prennent la résolution de mourir plutôt que de se rendre. On fait un traité avec eux. Tissapherne se charge de les conduire jusques dans leur patrie. Il arréte par trahison Cléarque & quatre autres Généraux, qui sont tous mis à mort.

Xenoph. in Expedit. Cyr. lib. 2. p. 272-292. Diod. lib. 14. pag. 255-257.

LES GRECS aiant appris le lendemain de la bataille que Cyrus étoit mort, députérent vers Ariée Général des Barbares, qui s'étoit retiré avec ses troupes au lieu d'où ils étoient partis la veille de l'action, pour lui offrir, comme vainqueurs, la couronne de Perse à la place de Cyrus. Dans le même tems arrivérent des Hérauts d'armes Persans de la part du Roi pour les sommer de rendre les armes. Ils répondirent fiérement qu'on ne parloit point ainsi à des vainqueurs. Que, si le Roi souhaitoit avoir leurs armes, il vînt lui-même les leur arracher : mais qu'ils mourroient plutôt que de les livrer. Que s'il vouloit les recevoir au nombre de ses alliés, ils le

ſerviroient avec fidélité & courage : mais, [a] s'il ſongeoit à les réduire en eſclavage comme vaincus, qu'il ſût qu'ils avoient en main de quoi ſe défendre, & qu'ils étoient déterminés à perdre la vie plutôt que la liberté. Les Hérauts ajoutérent qu'ils avoient ordre de leur dire, que s'ils demeuroient au lieu où ils les avoient trouvés, il y auroit ſuſpenſion d'armes ; que s'ils avançoient ou reculoient, ils ſeroient traités comme ennemis. Les Grecs y conſentirent. Mais lequel dirai-je, reprit le Héraut ? Paix en demeurant, & guerre en marchant, repliqua Cléarque, ſans s'expliquer davantage, pour tenir toujours le Roi en incertitude.

La réponſe d'Ariée aux députés des Grecs fut, qu'il y avoit pluſieurs autres Perſes plus conſidérables que lui qui ne le ſouffriroient pas ſur le trône, & qu'il partiroit le lendemain de grand matin pour retourner en Ionie : que s'ils vouloient être de la partie, ils arrivaſſent dans la nuit. Cléarque, aiant pris l'avis des Officiers, ſe pré-

a Sin ut victis ſervitium indiceretur, eſſe ſibi ferrum & juventutem, & promptum libertati aut ad mortem animum. *Tacit. Ann. lib.* 4. *c.* 46.

para au départ. Il commanda toujours depuis, comme étant le seul capable de le faire; car du reste il n'avoit point été élu.

La nuit venue, Milthocyte Thracien, qui commandoit quarante chevaux & environ trois cens soldats de son pays, s'alla rendre au Roi; & le reste des Grecs partit sous la conduite de Cléarque, & arriva sur le minuit au camp d'Ariée. Après qu'ils se furent mis en bataille, les Officiers l'allérent trouver dans sa tente, où ils jurérent alliance; & les Barbares ajoutérent qu'ils conduiroient l'armée sans fraude. Pour confirmation du traité, on égorgea un loup, un bélier, un sanglier, & un taureau: les Grecs trempoient leurs épées dans le sang des victimes, & les Barbares la pointe de leurs javelots.

Ariée ne jugea pas à propos de retourner par le chemin par où ils étoient venus, parce que n'y aiant rien trouvé pour leur subsistance les dix-sept derniers jours de marche, ils auroient eu beaucoup plus à y souffrir à leur retour. Il prit donc une autre route. Il les exhorta seulement à faire d'abord de grandes journées, pour

MNÉMON.

éviter la pourſuite du Roi : mais ils n'y purent réuſſir. Vers le ſoir, lorſqu'ils étoient près de certains villages où ils devoient s'arréter, des coureurs raportérent qu'on voioit quelques équipages, ce qui fit juger que l'ennemi n'étoit pas loin. On l'attendit de pié ferme. Le lendemain au point du jour l'armée ſe rangea dans le même ordre qu'elle étoit lors de la bataille. Une contenance ſi hardie épouvanta le Roi. Il envoia des Hérauts, non plus pour demander, comme auparavant, qu'on livrât les armes, mais pour parler de paix & de traité. Cléarque, qu'on avertit de leur arrivée, & qui étoit occupé à ranger ſes troupes, leur fit dire d'attendre, & qu'il n'avoit pas encore le loiſir de leur parler. Il affectoit exprès un air de fierté & de grandeur, pour marquer ſon intrépidité ; & d'ailleurs il étoit bien aiſe de faire paroitre ſa phalange en bon état. Quand il ſe fut avancé avec ce qu'il avoit de plus leſte parmi ſes Officiers, & qu'il eut entendu la propoſition que lui faiſoient les Hérauts, il répondit qu'il faloit commencer par ſe battre, parce que l'armée manquant de vivres ne

ARTAXERXE

pouvoit pas attendre plus lontems. Les Hérauts étant retournés pour porter cette parole à leur Maître, revinrent fort peu de tems après, ce qui fit connoitre que le Roi, ou celui qui parloit en son nom, n'étoit pas éloigné. Ils dirent qu'ils avoient ordre de les conduire dans les villages, où ils trouveroient des vivres en abondance; & ils les y conduisirent effectivement.

L'armée y séjourna trois jours, pendant lesquels Tissapherne y arriva de la part du Roi, avec le frere de la Reine, & trois autres Grands de Perse suivis d'un grand nombre d'Officiers & de domestiques. Après avoir salué les Généraux qui s'avancérent pour le recevoir, il leur dit, par l'entremise de son truchement, qu'étant voisin de la Gréce, & les aiant vû engagés dans des périls d'où ils auroient peine à se tirer, il avoit interposé ses bons offices auprès du Roi pour obtenir qu'il lui fût permis de les remener dans leur pays, persuadé que lorsqu'ils y seroient arrivés, ni eux ni leurs villes ne perdroient le souvenir d'une telle faveur. Que le Roi, sans s'expliquer encore positivement, l'a-

voit chargé de venir ſavoir d'eux pourquoi ils avoient pris les armes contre lui ; & il leur conſeilla de répondre au Roi d'une maniére qui ne lui déplût point, & qui le mît, lui Tiſſapherne, en état de leur rendre ſervice. » Les dieux nous ſont témoins, reprit Cléarque » que nous ne nous » ſommes point enrôlés pour faire la » guerre au Roi, ni pour marcher » contre lui. Cyrus, couvrant ſa mar- » che de divers prétextes, nous a ame- » nés preſque juſqu'ici ſans s'expli- » quer, afin d'être plus en état de » vous ſurprendre. Et lorſque nous » l'avons vû engagé dans les dangers, » nous avons eu honte de l'abandon- » ner après les faveurs que nous en » avions reçues. Mais puiſqu'il eſt » mort, nous ſommes quittes de no- » tre parole, & nous ne déſirons ni » conteſter la couronne à Artaxerxe, » ni ravager ſon pays, ni lui faire au- » cun déplaiſir, pourvû qu'il ne s'op- » poſe point à notre retour. Que ſi » quelqu'un nous attaque, nous tâ- » cherons, avec l'aide des dieux, de » nous bien défendre ; & ne ſerons » point ingrats auſſi à l'égard de ceux » qui nous auront rendu quelque ſer-

MNÉMON.

ARTAXERXE

» vice. « Tissapherne répondit qu'il porteroit cette parole au Roi, & qu'il leur raporteroit sa réponse. Il ne revint pas le lendemain, ce qui mit les Grecs en inquiétude, mais il arriva le troisiéme jour, & dit qu'il avoit enfin obtenu leur grace après beaucoup de contradictions. Car on avoit représenté au Roi qu'il ne devoit pas laisser retourner impunément en leur pays des gens qui avoient eu l'insolence de lui venir faire la guerre. » Enfin, » dit-il, vous pouvez vous assurer » maintenant qu'on n'apportera au- » cun obstacle à votre retour, & qu'on » vous fournira des vivres, ou qu'on » vous en laissera prendre en paiant; » & vous jurerez aussi que vous passe- » rez sans faire aucun désordre, & » que vous prendrez seulement ce qui » vous sera nécessaire, si on ne vous » le fournit pas. « Ces conditions furent jurées de part & d'autre. Tissapherne & le frere de la Reine donnérent la main aux Colonels & aux Capitaines, & reçurent la leur. Ensuite Tissapherne se retira pour aller donner ordre à ses affaires, avec promesse de revenir au plus tôt pour s'en retourner avec eux dans son Gouvernement.

MNÉMON.

Les Grecs l'attendirent plus de vingt jours, demeurant campés près d'Ariée, qui étoit visité souvent par ses freres & par ses autres parens, & les Officiers de son armée par d'autres Perses, qui les assuroient de la part du Roi qu'il ne se souviendroit plus du passé; de sorte qu'on voioit l'amitié d'Ariée envers les Grecs se refroidir de jour en jour. Ce changement leur donnoit de l'inquiétude. Plusieurs des Officiers vinrent trouver Cléarque & les autres Capitaines, & leur dirent: » Que faisons-nous ici plus » lontems? Ne savons-nous pas que » le Roi nous voudroit voir tous périr, » pour inspirer de la terreur aux au» tres? Peutêtre qu'il nous arréte en » attendant qu'il ait rassemblé ses for» ces dispersées, ou envoié saisir les » passages qui sont sur notre route: car » il ne souffrira jamais que nous retour» nions en Gréce pour y publier notre » gloire & sa honte. « Cléarque répondoit à ceux qui lui tenoient ces discours, que de partir ainsi sans le congé du Roi, c'étoit rompre avec lui, & lui déclarer la guerre en violant le traité; qu'on demeureroit sans conducteur dans un pays étranger, qui

ARTAXERXE

personne ne voudroit fournir des vivres; qu'Ariée les quitteroit, & que leurs amis même deviendroient leurs ennemis: qu'il ne savoit pas s'il y avoit encore quelque autre fleuve à passer, mais que quand il n'y auroit que l'Euphrate, on ne le pouvoit traverser pour peu qu'on leur disputât le passage: Que s'il faloit combattre, on se trouvoit sans cavalerie contre les ennemis qui en avoient une très nombreuse & très excellente: de sorte que si l'on remportoit la victoire, on n'en tireroit pas grand avantage; & si l'on étoit vaincu, on périroit sans ressource. » D'ailleurs, pourquoi » le Roi, qui avoit tant d'autres moiens » de nous perdre, nous auroit-il don» né sa parole pour la violer, afin de » se rendre exécrable devant les dieux » & devant les hommes?

Cependant Tissapherne arriva avec ses troupes, pour retourner en son Gouvernement. Ils partirent donc tous ensemble sous la conduite de Tissapherne qui leur faisoit fournir des vivres. Ariée & ses gens campoient avec les Barbares, & les Grecs séparément à quelque distance d'eux, ce qui entretenoit toujours les défian-

ces. D'ailleurs il survenoit des querelles pour le bois ou le fourage, qui aliénoient de plus en plus les esprits. Après trois jours de marche on arriva au mur de la Médie, qui a cent piés de haut, vingt de large, & vingt lieues d'étendue; tout bâti de briques liées ensemble avec du bitume comme les murs de Babylone, dont, par une de ses extrémités, il n'étoit pas fort éloigné. Lorsqu'on l'eut passé, on fit huit lieues en deux jours, & l'on vint au fleuve du Tigre, après avoir traversé deux de ses canaux, faits de main d'homme pour arroser le pays. On passa ensuite * le Tigre sur un pont de vingt-sept bateaux près de Sitace, ville fort grande & fort peuplée. Après quatre jours de marche, ils arrivérent à une autre ville, fort puissante aussi, nommée Opis. Ils y rencontrérent un frere bâtard d'Artaxerxe, qui amenoit de Suse & d'Ecbatane à son secours un corps de trou-

MNÉMON.

20 parasanges.

* *La marche des Grecs & du reste de l'armée depuis le lendemain de la bataille jusqu'au passage du Tigre, est remplie dans le texte de Xénophon de très-grandes obscurités qui demanderoient, pour être pleinement éclaircies, une longue dissertation. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans ces sortes de discussions: j'en laisse le soin à des personnes plus habiles que moi.*

ARTAXERXE

pes fort considérable. Il admira la belle disposition de celles des Grecs. De là, aiant passé par les déserts de la Médie, ils vinrent après six jours de marche, à un endroit appellé les villages de Parysatis, dont les revenus appartenoient à cette Princesse. Tissapherne, pour insulter à la mémoire de Cyrus qui étoit son cher fils, en abandonna le pillage aux Grecs. Avançant toujours dans le désert le long du Tigre qu'ils avoient à gauche, ils arrivérent à Cœnæ, ville très grande & très riche, située au de-là du Tigre, & de-là au fleuve Zabate.

Les sujets de défiance augmentoient tous les jours entre les Grecs & les Barbares. Cléarque crut devoir s'éclaircir une bonne fois avec Tissapherne. Il commença par lui faire valoir la sainteté inviolable des traités qui les lioient ensemble. » Un homme, lui » dit-il, qui se sentiroit coupable » d'un parjure, pourroit-il vivre tran» quille ? Comment éviteroit-il la » colére des dieux témoins des trai» tés, & comment se déroberoit-il à » leur vengeance, puisque leur pou» voir s'étend par-tout ? » Il ajouta ensuite, & montra par bien des preu-

ves, que les Grecs étoient obligés par leur propre intérêt à lui demeurer fidéles ; & que pour renoncer à son amitié, il faudroit qu'ils eussent renoncé auparavant, non seulement à la religion, mais au bon sens & à toute raison. Tissapherne sembla goûter son discours, & lui parla avec toutes les apparences d'une parfaite sincérité, lui insinuant que quelques personnes lui rendoient de mauvais offices. Si vous voulez amener ici vos Officiers, lui dit-il, je déclarerai ceux qui vous calomnient. Il le retint à souper, & lui témoigna plus d'amitié que jamais. MNÉMON.

Le lendemain Cléarque proposa dans l'Assemblée de mener chez Tissapherne tous les Commandans des Corps. Il soupçonnoit en particulier Ménon, qu'il savoit avoir eu un entretien secret avec le Satrape en présence d'Ariée ; & d'ailleurs ils avoient déja eu quelques différends ensemble. Quelques-uns représentérent qu'il n'étoit pas à propos que tous les Chefs allassent chez Tissapherne, & que la prudence demandoit qu'on ne se fiât pas aveuglément aux paroles d'un Barbare. Mais Cléarque insista tou-

ARTAXERXE

jours, jusqu'à ce qu'il eût obtenu qu'on envoieroit avec lui les quatre autres Colonels, & vingt Capitaines, qu'on fit accompagner d'environ deux cens soldats, sous prétexte d'aller acheter des vivres dans le camp des Perses, où il y avoit un marché. Quand ils furent arrivés à la tente de Tissapherne, on fit entrer les cinq Colonels, qui étoient Cléarque, Ménon, Proxéne, Agias, & Socrate, mais les Capitaines demeurérent à la porte. Aussitôt, à un certain signal dont on étoit convenu, ceux de dedans furent arrétés, & les autres massacrés. Quelques Cavaliers Persans coururent ensuite par la campagne, & tuérent tous les Grecs qu'ils rencontrérent, soit libres ou esclaves. Cléarque fut mené avec les autres vers le Roi, qui lui fit trancher la tête. Xénophon marque assez au long le caractére de ces Officiers.

Cléarque étoit brave, hardi, intrépide, & propre à former de grandes entreprises. En lui le courage n'étoit point téméraire, mais conduit par la prudence, & au milieu du plus grand danger il conservoit tout son sang froid. Il aimoit les troupes, & ne

MNÉMON.

les laiſſoit manquer de rien. Il ſavoit ſe faire obéir mais par la crainte. Il avoit la mine ſévére, la parole dure, le châtiment promt & rigoureux : il s'abandonnoit quelquefois à la colére, mais revenoit bientôt à lui : il puniſſoit toujours avec juſtice. Sa grande maxime étoit qu'on ne ſauroit rien faire d'une armée ſans une ſévére diſcipline ; & c'eſt de lui qu'on tient ce mot, qu'un ſoldat doit plus craindre ſon Général que les ennemis. Les [a] ſoldats eſtimoient ſon courage, & rendoient juſtice à ſon mérite, mais ils redoutoient ſon humeur, & n'aimoient point à ſervir ſous lui. En un mot, dit Xénophon, les troupes le craignoient, comme des écoliers craignent un ſévére pédagogue. On pourroit dire de lui ce que dit Tacite, que par une ſévérité outrée il gâtoit même ce qu'il faiſoit de bien d'ailleurs : *Cupidine ſeveritatis, in his etiam, quæ rite faceret, acerbus.*

Tacit. Annal. lib. 1. cap. 75.

Proxéne étoit de Béotie. Dès ſa jeuneſſe il aſpira aux grandes choſes, & tâcha de s'en rendre capable. Il n'épargna rien pour ſe faire inſtruire, &

[a] Manebat admiratio viri & fama, ſed oderant. *Tacit. Hiſtor. lib. 2. cap. 68.*

ARTAXERXE prit les leçons de Gorgias le Léontin, célébre Rhéteur, qui les vendoit fort cher. Lorsqu'il se vit en état de pouvoir commander, & de faire du bien à ses amis aussi bien que d'en recevoir, il se mit au service de Cyrus, dans l'espérance de s'y avancer. Il ne manquoit pas d'ambition, mais il ne vouloit point aller à la gloire par un autre chemin que par celui de la vertu. C'eût été un Capitaine parfait, s'il n'eût eu affaire qu'à des hommes braves & disciplinés, & s'il n'eût falu que se faire aimer. Il craignoit plus d'être mal avec ses soldats, que ses soldats d'être mal avec lui. Il croioit qu'il suffisoit, pour commander, de louer les bonnes actions, sans châtier les mauvaises : c'est pourquoi il étoit aimé des honnêtes gens, mais les autres abusoient de sa facilité. Il mourut à l'âge de trente ans.

Des deux hommes que nous venons de peindre d'après Xénophon, si [a] on eût pu les fondre ensemble, on en eût fait quelque chose de parfait, en leur ôtant à chacun leurs défauts,

[a] Egregium Principatus temperamentum, si, demptis utriusque vitiis, solæ virtutes miscerentur. *Tacit. Histor. lib. 2. cap. 5.*

& ne leur laiſſant que leurs vertus. Mais il eſt bien rare qu'un même homme, [a] comme Tacite le dit d'Agricola, ſe montre, ſelon l'occurrence des affaires & des tems, tantôt doux, tantôt ſévére, ſans que ni la douceur diminue rien de l'autorité, ni la ſévérité de l'amour qu'on a pour lui.

Ménon étoit de Theſſalie, homme avare & ambitieux, mais qui ne ſe livroit à l'ambition que pour contenter ſon avarice, & qui ne cherchoit de l'honneur & de l'eſtime que pour avoir de l'argent. Il briguoit l'amitié des Grands & de ceux qui étoient en crédit pour être en état de commettre plus impunément des injuſtices. Pour arriver à ſes fins, le menſonge, la fraude, le parjure ne lui coutoient rien : la ſincérité & la droiture de cœur n'étoient, ſelon lui, que foibleſſe & bétiſe. Il n'aimoit perſonne, & s'il témoignoit de l'amitié, ce n'étoit que pour tromper. Comme on fait gloire de religion, de probité, d'honneur ; il faiſoit vanité d'injuſtice, de fourberie, de trahiſon. Il gagnoit l'amitié

a Pro variis temporibus ac negotiis ſeverus & comis.... nec illi, quod eſt rariſſimum, aut facilitas auroritatem, aur ſeveritas amorem deminuit. *Tacit. in Agric. cap.* 9.

ARTAXERXE

des Grands par les faux raports & les calomnies, & celle des ſoldats par la licence & l'impunité. Enfin il cherchoit à ſe rendre terrible par le mal qu'il pouvoit faire, & il l'imputoit comme une faveur à ceux à qui il n'en faiſoit point.

J'avois ſongé à retrancher ces portraits qui rompent le fil de l'hiſtoire. Mais comme les hommes, dans tous les tems, ſont toujours les mêmes, j'ai cru que ces portraits pourroient ne pas déplaire aux Lecteurs.

§. V.

Retraite des dix mille Grecs depuis la province de Babylonie juſqu'à Trébiſonde.

Xenoph. in Expedit. Cyri, l. 3, & 4.

LES GÉNÉRAUX des Grecs aiant été arrétés & ceux qui les avoient ſuivis maſſacrés, les Grecs furent dans une grande conſternation. Ils étoient à cinq ou ſix cens lieues de la Gréce, environnés de grands fleuves & de nations ennemies, ſans guide ni conducteur, & ſans que perſonne leur fournît des vivres. Dans l'abbattement général où l'on étoit, on ne ſongeoit point à prendre ni nourriture,

ni repos. Vers le milieu de la nuit, Xénophon, jeune Athénien, mais sensé & prudent au-dessus de son âge, va trouver quelques Officiers, & leur représente, qu'il n'y a point de tems à perdre; qu'il est de la derniére conséquence de prévenir les mauvais desseins de leurs ennemis; qu'en quelque petit nombre qu'ils soient, ils se rendront terribles s'ils montrent de la hardiesse; que c'est le courage, & non la multitude, qui décide de la victoire; qu'avant tout il faut nommer des Commandans, parce qu'une armée sans Chef, est un corps sans ame. Sur le champ on tient Conseil, où se trouvent plus de cent Officiers. Xénophon étant prié d'y parler, déduit fort au long les raisons qu'il n'avoit d'abord touchées que légérement, & sur son avis on nomme des Commandans : savoir Timasion, à la place de Cléarque ; pour Socrate, Xanticle ; au lieu d'Agias, Cléanor ; Philésie, pour Ménon ; & Xénophon, pour Proxéne. MNÉMON.

Avant la pointe du jour on assembla l'armée. Les Chefs parlérent pour animer les troupes, & entre autres Xénophon. » Camarades, dit-il, il

ARTAXERXE

» eſt bien triſte pour nous d'avoir perdu tant de braves gens par une lâche trahiſon, & de nous voir abandonnés de nos amis. Mais il ne faut point ſuccomber à notre malheur; & , ſi nous ne pouvons vaincre, choiſiſſons plutôt de périr glorieuſement que de tomber ſous la puiſſance des Barbares qui nous feroient ſouffrir les maux les plus extrêmes. Souvenons-nous des célébres journées de Platée, des Thermopyles, de Salamine, & de tant d'autres, où nos ancêtres, quoiqu'en petit nombre, ont terraſſé & vaincu des armées innombrables des Perſes, & leur ont rendu pour toujours formidable le nom ſeul des Grecs. C'eſt à leur courage invincible que nous ſommes redevables de l'honneur que nous avons de ne reconnoitre ſur la terre d'autres maîtres que les dieux, ni d'autre bonheur que la liberté. Ils nous ſeront favorables ces dieux, vengeurs du parjure, & témoins de la perfidie de nos ennemis; & comme c'eſt à eux qu'on s'attaque en violant les traités, & qu'ils ſe plaiſent à abbaiſſer les grands, & à élever les petits,

»c'eſt eux auſſi qui combattront avec »nous & pour nous. Au reſte, cama- »rades, comme nous n'avons de reſ- »ſource que dans la victoire, qui »nous tiendra lieu de tout, & nous »dédommagera avec uſure de tout »ce que nous aurons pu perdre ; je »croirois, ſi c'eſt votre avis, que pour »faire une retraite plus promte & »moins embarraſſée, il ſeroit à pro- »pos de nous défaire de tout le ba- »gage inutile, & de ne garder que ce- »lui dont on ne peut ſe paſſer abſolu- »ment. » Tous les ſoldats dans le moment levérent les mains pour marque d'approbation & de conſentement à tout ce qu'on venoit de dire, & ſans perdre de tems allérent brûler leurs tentes & leurs chariots : ceux qui avoient trop d'équipage en donnérent aux autres, & le reſte fut conſumé.

MNÉMON.

La réſolution de l'armée étoit de marcher ſans tumulte & ſans violence, ſi l'on ne s'oppoſoit point à ſon retour ; ſinon, de ſe faire un paſſage l'épée à la main à travers les ennemis. Elle ſe mit donc en marche en formant un grand bataillon quarré, le bagage au milieu. Chiriſophe Lacédé-

ARTAXERXE

monien étoit à l'avant-garde : deux des plus vieux Colonels commandoient la droite & la gauche du bataillon quarré : Timasion & Xénophon, comme les plus jeunes, étoient chargés de l'arriére-garde. La premiére journée fut rude, parce que n'aiant ni cavalerie ni frondeurs, ils furent extrémement harcelés par un détachement qu'on avoit envoié contre eux. On pourvut à cet inconvénient, en suivant le conseil de Xénophon. Parmi les Rhodiens qui étoient dans le camp, on en choisit deux cens, qu'on arma de frondes, & on augmenta leur paie pour les encourager. Ils tiroient une fois plus loin que les Perses, parce qu'ils se servoient de bales de plomb, au lieu que les autres n'usoient que de gros cailloux. On équipa cinquante cavaliers, en leur donnant des chevaux destinés à porter le bagage, à la place desquels on substitua des bêtes de somme. Moiennant ce secours, un second détachement que firent les ennemis, fut fort maltraité.

Après quelques jours de marche Tissapherne parut avec toutes ses forces. Il se contenta d'abord de harceler

les Grecs, qui avançoient toujours. Ceux-ci s'étant aperçus, que, lorsqu'on veut se retirer en présence de l'ennemi, un bataillon quarré est très incommode, par l'inégalité du terrain, les haies, & les autres obstacles qui peuvent obliger à le rompre, en changérent la forme, en marchant sur deux colonnes, & plaçant dans l'intervalle le peu de bagage qu'ils avoient. Ils formérent un corps de réserve de six cens hommes d'élite, dont ils firent six compagnies, divisées par cinquantaines & par dixaines, pour pouvoir les remuer plus aisément. Quand ces colonnes venoient à se resserrer, ils demeuroient à la queue, ou filoient sur les flancs de part & d'autre pour éviter l'embarras; & lorsqu'elles s'ouvroient, ils remplissoient à l'arriére-garde le vuide entre les deux colonnes. Si l'on avoit besoin de secours en quelque endroit, ils y couroient aussitôt. Les Grecs essuiérent plusieurs attaques, mais peu considérables, & sans beaucoup de perte.

On arriva au fleuve du Tigre. Comme on ne pouvoit le repasser à cause de sa profondeur faute de bateaux,

on fut contraint de traverſer les montagnes des Carduques, parce qu'il n'y avoit point d'autre chemin, & que les priſonniers raportoient qu'on entreroit de-là dans l'Arménie, où l'on paſſeroit le Tigre à ſa ſource, & enſuite l'Euphrate qui n'en eſt pas fort éloigné. Pour gagner ces défilés avant que l'ennemi s'en pût ſaiſir, on trouva à propos de partir de nuit, afin d'arriver au point du jour au pié des montagnes, comme on fit. Chiriſophe menoit toujours l'avant-garde avec les gens de trait outre ſes troupes ordinaires, & Xénophon l'arriére-garde, ſans avoir avec lui que des ſoldats peſamment armés, parce qu'alors elle n'avoit rien à craindre. Les habitans du pays s'étoient emparé de pluſieurs hauteurs dont il falut les chaſſer, ce qui ne put ſe faire ſans beaucoup de peine & de danger.

Les Officiers aiant tenu un Conſeil de guerre furent d'avis de laiſſer toutes les bêtes de charge qui n'étoient pas abſolument néceſſaires, avec tous les eſclaves qu'on avoit pris nouvellement, parce que les uns & les autres retarderoient trop la marche dans les grands défilés qu'on avoit à paſſer,

à passer ; outre qu'il faloit plus de provisions, & que ceux qui avoient soin de ces animaux étoient inutiles pour le combat. Ce réglement fut exécuté sans délai. On continua la marche tantôt en combattant, tantôt en faisant alte. Le passage des montagnes, qui dura sept jours, fatigua beaucoup les troupes, & on y fit quelque perte. Enfin on arriva à des villages où l'on trouva des vivres en abondance, & où l'armée se reposa quelques jours pour se refaire des rudes fatigues qu'elle àvoit essuiées, en comparaison desquelles tout ce qu'elle avoit souffert dans la Perse n'étoit rien.

MNÉMON.

Mais ils se virent bientôt exposés à un nouveau danger. Presque au pié des montagnes se trouva une riviére nommée Centritès, large de deux cens piés, qui arréta leur marche. Ils avoient à se défendre & des ennemis qui les poursuivoient par derriére, & des Arméniens, soldats du pays, qui bordoient l'autre côté de la riviére. Ils en tentérent inutilement le passage par un endroit où ils avoient de l'eau jusques sous les bras, & étoient emportés par la rapidité du courant, à laquelle la pesanteur de leurs armes ne

leur permettoit pas de résister. Heureusement ils découvrirent un autre endroit moins profond, par où quelques soldats avoient vû passer des gens du pays. Il falut emploier beaucoup d'adresse, de diligence, & de courage, pour écarter les ennemis de part & d'autre. Enfin l'armée passa la riviére sans beaucoup de perte.

Elle marcha ensuite plus tranquillement, passa les sources du Tigre, & arriva à la petite riviére de Téléboé, qui est fort belle, & a plusieurs villages sur ses bords. C'est là que commence l'Arménie occidentale : elle étoit sous le commandement de Tiribaze, Satrape fort aimé du Roi, & qui avoit l'honneur de le * placer sur son cheval quand il se trouvoit auprès de lui. Il offrit de livrer passage à l'armée, & de laisser prendre aux soldats tout ce dont ils auroient besoin, pourvû qu'on ne fît aucun dégât en passant, ce qui fut accepté & exécuté de part & d'autre. Tiribaze cotoioit toujours l'armée à une petite distance. Il tomba une grande quantité de neige, qui in-

* *Le Traducteur françois a mis* qui lui tenoit l'étrier lorsqu'il montoit à cheval, *sans faire attention que les Anciens ne se servoient point d'étriers.*

commoda un peu les troupes. On ap- MNÉMON.
prit par un prisonnier que Tiribaze avoit dessein d'attaquer les Grecs au passage des montagnes dans un défilé par où il faloit nécessairement passer. Ils le prévinrent, & s'en emparérent, après avoir mis l'ennemi en fuite. Après quelques jours de marche au travers des déserts, on passa l'Euphrate vers sa source, n'aiant pas de l'eau jusqu'à la ceinture.

On eut ensuite beaucoup à souffrir d'un vent de bise qui souffloit dans le visage, & empéchoit la respiration : de sorte qu'on crut devoir sacrifier au vent, & il parut s'appaiser. On marchoit dans la neige haute de cinq à six piés, ce qui fit mourir plusieurs valets, & plusieurs bêtes de somme, avec trente soldats. On fit du feu toute la nuit, car on trouvoit quantité de bois. Le lendemain on marcha encore tout le jour à travers la neige, où plusieurs, accablés d'une grande faim, suivie de langueur & de défaillance, demeuroient couchés dans les chemins sans force & sans vigueur. Quand on leur eut donné à manger, ils reçurent du soulagement, & continuérent leur marche.

ARTAXERXE

Ils étoient toujours pourſuivis par l'ennemi. Pluſieurs, ſurpris par la nuit, demeuroient dans les chemins ſans feu & ſans vivres ; de ſorte qu'il en mourut quelques-uns, & les ennemis qui les ſuivoient enlevérent du bagage. Il y demeura auſſi des ſoldats, dont les uns avoient perdu la vûe à cauſe de la neige, les autres les doigts des piés. Contre le premier mal, il étoit bon de porter quelque choſe de noir devant les yeux ; &, contre l'autre, de remuer toujours les jambes, & de ſe déchauſſer la nuit. Etant arrivés dans un lieu plus commode, ils ſe répandirent dans les villages voiſins pour s'y rafraîchir & s'y repoſer. Les maiſons étoient bâties ſous terre, avec une ouverture en haut comme un puits, par où l'on y deſcendoit avec une échelle ; mais il y avoit une autre deſcente pour les bêtes. On y trouva des brebis, des vaches, des chévres, & des poules, avec du froment, de l'orge, & des légumes ; & pour breuvage de la biére, qui étoit bien forte quand on n'y mettoit point d'eau, mais sembloit douce à ceux qui y étoient accoutumés. On buvoit avec un chalumeau dans les vaiſſeaux mêmes où étoit la biére, ſur

laquelle on voioit nager l'orge. L'Hôte, chez qui logeoit Xénophon, le reçut fort bien, & lui découvrit même un endroit où il y avoit du vin caché ; & il lui fit présent de quelques chevaux. Il lui enseigna aussi à leur attacher aux piés des espéces de raquettes, & à en faire autant aux bêtes de somme, pour les empécher d'enfoncer dans la neige, sans quoi ils en auroient eu jusqu'aux sangles. L'armée, après avoir reposé dans ces villages pendant sept jours, se remit en chemin.

Après une marche de sept jours, elle arriva au fleuve d'Araxe, appellé aussi le Phase, qui a environ cent piés de large. Deux jours après ils aperçurent les Phasiens, les Calybes, & les Taoques, qui tenoient le passage des montagnes pour les empécher de descendre dans la plaine. On vit bien qu'il faudroit nécessairement en venir à un combat, & l'on résolut de le donner dès le jour même. Xénophon, qui avoit observé que les ennemis ne gardoient que le passage ordinaire, & que la montagne avoit trois lieues d'étendue, proposa d'envoier un détachement pour se saisir des hauteurs

ARTAXERXE

qui dominoient ſur l'ennemi, ce qui ſeroit facile en lui dérobant tout ſoupçon de leur deſſein par une marche de nuit, & faiſant une fauſſe attaque par le grand chemin pour amuſer les barbares. La choſe fut exécutée de la ſorte: ceux-ci furent mis en fuite, & laiſſérent le paſſage libre.

On traverſa le pays des Calybes, qui ſont les plus vaillans des barbares de ces quartiers-là. Quand ils avoient tué quelqu'un, ils lui coupoient la tête, & en faiſoient montre en chantant & danſant. Ils ſe tenoient enfermés dans leurs villes, & lorſque l'armée marchoit, ils venoient fondre ſur l'arriére-garde, après avoir mis tout le bien de la campagne à couvert. Après douze ou quinze jours de marche on arriva à une montagne fort haute, nommée Tecque, d'où l'on voioit la mer. Les premiers qui l'aperçurent jettérent de grands cris de joie pendant un aſſez long tems, ce qui fit croire à Xénophon que l'avant-garde étoit attaquée. Il accourut auſſitôt pour la ſoutenir. Quand on fut plus près, on entendit diſtinctement crier, *Mer*, *Mer*, & alors l'allarme ſe changea en joie & en allégreſſe; &

quand on fut arrivé au haut, ce ne fut plus qu'un bruit confus de toute l'armée, tous les soldats criant ensemble, *Mer*, *Mer*, & ne pouvant s'empécher de pleurer, & d'embrasser leurs Colonels & leurs Capitaines. Alors, sans en avoir reçu l'ordre, ils amassérent des pierres, & dressérent un trophée de boucliers rompus & d'armes brisées. MNÉMON.

De là ils s'avancérent vers les montagnes de la Colchide. Il y en avoit une plus haute que les autres, que ceux du pays avoient occupée. Les Grecs se mirent en bataille au pié pour monter, car elle n'étoit pas d'un accès impraticable. Xénophon ne jugea pas qu'il fût à propos de marcher en bataille, mais à la file, parce que les soldats ne pourroient garder leur rang à cause de l'inégalité du terrain, facile à grimper dans un endroit, & difficile en un autre, ce qui leur feroit perdre courage. Cet avis fut approuvé, & l'on rangea l'armée de la sorte. Il se trouva quatre-vingts files de soldats pesamment armés, chacune de cent hommes ou environ; avec dix-huit cens soldats armés à la légére; & partagés en trois corps, dont il y en avoit un à

la droite, l'autre à la gauche, & le troisiéme dans le centre. Après qu'il eut encouragé ses troupes en leur représentant que c'étoit là le dernier obstacle qui leur restoit à surmonter, & qu'il eut imploré l'aide des dieux, chacun se mit à monter. Les ennemis ne purent soutenir leur choc, & se dissipérent. Descendus de la montagne, ils vinrent camper dans les villages, où ils trouvérent des vivres en abondance.

Là il leur arriva un accident fort étrange, & qui causa une grande consternation. Car, comme il y avoit plusieurs ruches d'abeilles, les soldats s'étant mis à manger du miel, il leur prit un dévoiement par haut & par bas, suivi de rêves : les moins malades ressembloient à des hommes enivrés, & les autres à des personnes furieuses ou moribondes. On voioit la terre jonchée de corps comme après une défaite. Personne néanmoins n'en mourut, & le mal cessa le lendemain environ l'heure qu'il avoit pris. Les soldats se levérent le troisiéme ou le quatriéme jour, mais en l'état où l'on est après une forte médecine.

Deux jours après l'armée arriva près

de Trébisonde, qui est une colonie Grecque de Sinopiens, située sur le Pont-Euxin, ou Mer Noire, dans la Colchide. Elle demeura campée en cet endroit-là pendant l'espace de trente jours. On s'y acquitta des vœux qu'on avoit faits à Jupiter, à Hercule, & aux autres dieux, pour obtenir un heureux retour dans la patrie. On y célébra aussi des Jeux de la course à pié & à cheval, de la lutte, du pugilat, du pancrace; & le tout se passa avec beaucoup de joie & de solennité. MNÉMON.

§. VI.

Les Grecs, après avoir essuié beaucoup de fatigues, & surmonté beaucoup de dangers, arrivent au bord de la mer vis-à-vis de Byzance. Aiant passé le détroit, ils s'engagent au service de Seuthe Prince de Thrace. Enfin Xénophon, aiant repassé la mer avec ses troupes, s'avance jusqu'à Pergame, & se joint à Thimbron Général des Lacédémoniens, qui marchoit contre Tissapherne & Pharnabaze.

APRÈS qu'on eut offert des sacrifices à différentes divinités, & qu'on *Xenoph. lib. 5.*

eut célébré les Jeux, on délibéra sur le parti qu'il y avoit à prendre pour le retour. Il fut conclu qu'on retourneroit en Gréce par mer ; & pour cet effet, Chirisophe s'offrit d'aller trouver Anaxibie l'Amiral de Sparte qui étoit de ses amis, se promettant d'obtenir de lui des vaisseaux. Il partit sur le champ. Cependant Xénophon régla l'ordre qu'il faloit faire garder, & les précautions qu'il faloit prendre pour la fureté du camp, pour les vivres, pour les fourages. Il jugea à propos aussi de s'assurer de quelques vaisseaux, indépendamment de ceux qu'on attendoit. Il se fit quelques expéditions contre les peuples voisins.

Comme on vit que Chirisophe ne revenoit pas aussitôt qu'on avoit pensé, & que les vivres commençoient à manquer, on résolut de s'en retourner par terre, parce qu'on n'avoit pas assez de vaisseaux pour embarquer toute l'armée ; & l'on chargea sur ceux que la prévoiance de Xénophon avoit procurés, les femmes, les vieillards, & les infirmes, avec tout le bagage inutile. L'armée continua sa marche. Elle séjourna dix

jours à * Cérasonte. On y fit la revûe générale des troupes, qui se trouvérent monter à huit mille six cens hommes, restés d'environ dix mille, les autres étant morts dans la retraite de fatigue, de maladie, ou de leurs blessures.

Dans le peu de tems que les Grecs demeurérent sur cette côte, il y eut divers mouvemens, tant de la part des habitans du pays, que de celle de quelques Officiers, qui étoient jaloux de l'autorité de Xénophon, & qui tâchérent de le rendre odieux aux troupes. Celui-ci, par sa sagesse & sa modération, arréta tous ces mouvemens, aiant fait entendre aux soldats que leur salut dépendoit de l'union & de la bonne intelligence qu'ils garderoient entr'eux, & de l'obéissance qu'ils rendroient à leurs Chefs.

De Cérasonte ils arrivérent à Cotyore, qui n'en étoit pas éloignée. Là ils délibérérent de nouveau sur le parti qu'il faloit prendre pour le retour. Les habitans du pays représentérent qu'il y auroit par terre des diffi-

* *La ville de Cérasonte est devenue célébre par les cerisiers que Luculle en remporta le premier en Italie, & qui de là se sont répandus dans tout l'Occident.* Plut. in vit. Lucull.

ARTAXERXE

cultés presque insurmontables à cause des défilés & des fleuves qu'il faudroit passer. Ils offroient de fournir aux Grecs des vaisseaux. Ce parti parut le plus sûr : ainsi l'armée s'embarqua. On arriva le lendemain à Sinope, ville de la Paphlagonie, & colonie des Miléfiens. Chirisophe s'y rendit avec des galéres, mais sans argent, quoique les soldats s'attendissent à en recevoir. Il assura qu'on paieroit l'armée lorsqu'elle seroit hors du Pont-Euxin, & que leur retraite étoit célébrée partout, & faisoit le sujet des discours & de l'admiration de toute la Gréce.

Xenoph. lib. 6. pag. 372. &c.

Les soldats se voiant assez près de la Gréce, souhaitoient faire quelque butin avant que d'y arriver ; & dans cette vûe ils résolurent de se nommer un Général qui auroit une pleine autorité, au lieu que jusques-là toutes les affaires se décidoient dans le Conseil de guerre à la pluralité des voix. Ils jettérent les yeux sur Xénophon, & le firent prier de vouloir accepter cette charge. Il n'étoit pas insensible à l'honneur de commander en chef, mais il en prévoioit les suites : il demanda du tems pour délibérer. Après avoir marqué la vive reconnoissance dont il étoit

pénétré pour l'offre avantageuse qu'on lui faisoit, il représenta que, pour éviter la jalousie & la division, le bien des affaires & l'intérêt de l'armée sembloient demander qu'ils choisissent un Général de Lacédémone, qui se trouvoit actuellement maîtresse de la Gréce, & qui, en considération de ce choix, seroit plus disposée à les soutenir. Cette raison ne fut point goûtée. Ils se récriérent qu'ils ne prétendoient point dépendre servilement de Sparte, ni s'assujettir à se régler dans leurs entreprises sur ce qui pourroit lui plaire ou non, & ils le pressérent encore plus d'accepter le commandement. Alors, forcé de s'expliquer nettement & sans détour, il déclara qu'aiant consulté les dieux par la voie des sacrifices sur l'offre qu'on lui faisoit, leur volonté s'étoit manifestée par des signes non douteux, & qu'ils avoient paru ne point approuver ce choix. Il est étonnant de voir quelle impression le seul nom des dieux faisoit sur des soldats pleins de passions d'ailleurs, & peu touchés ordinairement des motifs de religion. Le vif empressement des Grecs s'amortit tout-à-coup. On ne répliqua rien, & Chirisophe, quoique

ARTAXERXE

Lacédémonien, fut choisi pour Général.

Son autorité ne fut pas de longue durée. La discorde, comme Xénophon l'avoit prévu, se mit parmi les troupes, qui étoient fâchées que le Général les empêchât de piller les villes Grecques par où ils passoient. Ce trouble fut excité principalement par ceux du Péloponnése, qui faisoient la moitié de l'armée, & qui voioient avec peine Xénophon Athénien en place. On proposa différens partis. Comme on ne convenoit de rien, les troupes se partagérent en trois corps, dont ceux d'Achaie & d'Arcadie, c'est-à-dire les Péloponnésiens, faisoient le principal, au nombre de plus de quatre mille cinq cens hommes d'infanterie pesamment armés, qui avoient pour Chef Lycon & Callimaque. Chirisophe en commanda un autre d'environ quatorze cens, avec sept cens soldats d'infanterie légére. Xénophon eut le troisiéme de presque pareil nombre, dont il y en avoit trois cens légérement armés, & environ quarante chevaux, qui étoit toute la cavalerie de l'armée. Les premiers aiant obtenu des vaisseaux de ceux * d'Héraclée, à qui ils en avoient

* *Ville du Pont.*

envoié demander, partirent devant les autres pour faire quelque butin, & descendirent au port de Calpé. Chirisophe, qui étoit malade, marcha par terre, mais sans quitter les côtes. Xénophon aborda avec ses vaisseaux à Héraclée, & entra dans le milieu du pays.

Il se fit divers mouvemens. L'imprudence des soldats & des Chefs les engagea dans de mauvais pas, où il en demeura plusieurs, & d'où l'habileté de Xénophon les tira plus d'une fois. S'étant tous réunis de nouveau après différens succès, ils arrivérent par terre à Chrysopolis de Calcédoine qui étoit vis-à-vis de Byzance, où ils se rendirent peu de jours après, aiant passé le petit bras de mer qui sépare les deux continens. Ils étoient prêts de piller cette ville riche & puissante pour venger une tromperie & une injure qu'on leur avoit faite, & dans l'espérance de s'y enrichir pour toujours. Xénophon y accourut aussitôt. Il convint que leur vengeance étoit juste, mais il leur fit sentir combien les suites en seroient funestes. » Après le sac de la » ville, leur dit-il, & le meurtre des » Lacédémoniens qui y sont établis, » vous deviendrez ennemis mortels de

ARTAXERXE » leur République, & de tous leurs » alliés. Athénes ma patrie, qui avoit » quatre cens galéres en mer ou dans » ses arsenaux lorsqu'elle prit les armes » contre eux, beaucoup d'argent dans » son Epargne, plus de mille talens » de revenu; & qui étoit maitresse de » toutes les îles de la Gréce, & de plu- » sieurs villes de l'Asie & de l'Europe, » dont celle-ci étoit une, a pourtant » été obligée de leur céder, & de » se soumettre à leur empire. Espé- » rez-vous, une petite poignée de gens » comme vous êtes, sans Chefs, sans » vivres, sans argent, sans alliés, sans » aucune ressource ni de la part de » Tissapherne qui vous a trahis, ni » de celle du Roi des Perses que vous » avez voulu détrôner; espérez-vous, » dis-je, pouvoir en cet état tenir » tête aux Lacédémoniens? Deman- » dons qu'on nous fasse satisfaction, » & ne vengeons pas la faute des By- » zantins par un crime encore plus » grand, & qui nous attirera une ruine » certaine. « On le crut, & l'affaire s'accommoda.

Xenoph. lib. 7. De là il les mena à Salmydesse au service de Seuthe Prince de Thrace, qui l'avoit déja sollicité auparavant

par ses envoiés de lui amener des troupes, & qui songeoit à se rétablir dans les Etats de son pere que ses ennemis lui avoient enlevés. Il avoit fait de grandes promesses à Xénophon pour lui & pour ses troupes : mais quand il en eut tiré le service dont il avoit besoin, loin de tenir sa parole, il ne leur donna pas la paie dont il étoit convenu. Xénophon lui en fit de grands rêproches, rejettant cette perfidie sur Héraclide son Ministre, qui croioit faire sa cour à son Maître en lui épargnant quelques sommes d'argent aux dépens de la droiture & de la bonne foi, qualités qui doivent être les plus chéres à un Prince, & qui contribuent le plus à sa réputation, aussi bien qu'au succès des affaires & à la sureté de l'Etat. Mais ce Ministre perfide, persuadé que l'honneur, la probité, la justice ne sont qu'une chimére, & que ce qu'il y a de réel c'est d'avoir bien de l'argent, ne songeoit en effet qu'à s'enrichir par quelque voie que ce fût, & pilloit impunément son Maître tout le premier, & avec lui tous ses sujets. » Cependant, » continue Xénophon, tout homme » sage, sur-tout s'il est en place & qu'il

ARTAXERXE

» commande, doit regarder la justice, » la probité, la bonne foi, comme le » plus précieux trésor qu'il puisse posséder, & comme une ressource assurée & un appui inébranlable dans » tous les événemens de la vie. « Héraclide avoit d'autant plus de tort d'en user ainsi à l'égard des troupes, qu'il étoit Grec de nation, & non pas Thrace : mais l'avarice avoit étoufé en lui tout sentiment d'honneur.

Dans le moment même que la dispute entre Seuthe & Xénophon éclatoit le plus vivement, arrivérent Charmine & Polynice Ambassadeurs de Lacédémone, qui dirent que la République avoit déclaré la guerre à Tissapherne & à Pharnabaze, que Thimbron s'étoit déja embarqué avec des troupes, & qu'il promettoit un Darique par mois à chaque soldat, deux aux Capitaines, & quatre aux Colonels, s'ils vouloient s'engager à son service. Xénophon accepta cette offre, & aiant tiré de Seuthe, par l'entremise des Ambassadeurs, une partie de la paie qui lui étoit dûe, il se rendit par mer à Lampsaque avec l'armée, qui montoit alors à peu près à six mille hom-

mes. De là il avança jusqu'à Pergame ville de la Troade. Aiant rencontré près de Parthénie qui fut le terme de l'expédition des Grecs, un grand Seigneur qui retournoit en Perse, il le prit, lui, sa femme, ses enfans, & tout son équipage; & par là se vit en état de faire des libéralités à ses soldats, & de les dédommager avantageusement de toutes les pertes qu'ils avoient souffertes. Ensuite Thimbron arriva, qui prit la conduite des troupes; & les aiant jointes aux siennes, il marcha contre Tissapherne & Pharnabaze.

Tel fut le succès de l'entreprise de Cyrus. Xénophon compte depuis le départ de l'armée de ce Prince de la ville d'Ephése jusqu'à son arrivée au lieu de la bataille, cinq cens trente-cinq parasanges ou lieues, & quatre-vingts treize jours de marche. Il compte, pour le retour, depuis le lieu de la bataille jusqu'à Cotyore ville située sur le bord du Pont-Euxin, ou Mer Noire, six cens vingt parasanges ou lieues, & cent vingt-deux jours de marche. Enfin reprenant le tout ensemble, il dit que le chemin, tant à aller qu'à revenir, fut de onze cens

Xenoph. de Exped. Cyri, lib. 2. pag. 276.

Id. lib. 5. pag. 355.

Id. lib. 7. pag. 427.

ARTAXERXE cinquante-cinq * parasanges ou lieues, & de deux cens quinze jours de marche : & que le tems que mit l'armée à faire tout ce chemin, en y comptant les séjours, fut de quinze mois.

Il paroit par ce calcul que les jours de marche de l'armée de Cyrus étoient en allant, l'un portant l'autre, à peu près de six ** parasanges ou six lieues, & dans le retour de cinq seulement. Il étoit naturel que Cyrus, qui vouloit surprendre son frere, fît le plus de diligence qu'il lui étoit possible.

Cette retraite des dix mille Grecs a toujours passé parmi les connoisseurs,

* *J'ajoute ces* cinq *qui manquent dans le texte, pour faire quadrer le total avec les deux parties.*

** *La parasange est une mesure itinéraire propre aux Perses, & qui est composée de trente stades. Le stade, mesure propre aux Grecs, est composé, selon la plus commune opinion, de 125 pas géométriques : par conséquent il en faut 20 pour faire la lieue commune de France, qui est de 2500 pas. C'est le sentiment que j'ai toujours suivi jusqu'ici, selon lequel la parasange est d'une lieue & demie.*

Or j'y vois ici une grande difficulté. Dans cette supposition, il se trouveroit que les marches ordinaires de Cyrus avec une armée de plus de cent mille hommes, auroient été pendant un si long espace de neuf lieues chaque jour l'un portant l'autre, ce qui est, selon les gens du métier, absolument insoutenable. C'est ce qui m'a déterminé à ne compter ici la parasange que pour une lieue. Plusieurs Auteurs ont remarqué, & la chose n'est pas douteuse, que le stade, & toutes les autres mesures itinéraires des Anciens, ont beaucoup varié selon les tems & les lieux, & il en est encore de même des nôtres.

comme je l'ai déja remarqué, pour un modéle parfait dans ce genre, & qui n'a jamais eu rien de pareil. En effet on ne peut pas voir une entreprise ni formée avec plus de hardiesse & de courage, ni conduite avec plus de prudence, ni exécutée avec plus de bonheur. Dix mille hommes, éloignés de leur patrie de cinq ou six cens lieues, qui ont perdu leur Général & leurs meilleurs Capitaines, qui se trouvent dans le cœur du pays ennemi, entreprennent, à la vûe d'un ennemi victorieux & de ses nombreuses armées, de se retirer du fond de son empire, &, pour ainsi dire, des portes de son palais, & de traverser une vaste étendue de pays inconnus & presque tous ennemis, sans être effraiés par la vûe des obstacles & des dangers sans nombre qui pouvoient les arrêter à chaque moment: passages de riviéres, de montagnes, de défilés; attaques ouvertes, ou embuches cachées, à essuier de la part des peuples sur leur route; la famine presque assurée dans des régions vastes & désertes; plus que tout cela, trahison à craindre de la part des troupes qui sembloient leur devoir servir d'escorte,

ARTAXERXE

mais qui en effet avoient ordre de les faire périr. Car Artaxerxe, qui sentoit combien le retour de ces Grecs dans leur pays étoit capable de le couvrir de honte, & de décrier dans l'esprit des peuples la majesté de l'empire, n'avoit rien omis pour l'empécher; & il desiroit leur perte, dit Plutarque, avec plus de passion qu'il n'avoit desiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conserver ses Etats. Cependant ces dix mille hommes, malgré tant d'obstacles, viennent à bout de leur dessein, & à travers mille dangers arrivent victorieux & triomphans dans leur patrie. Lontems après, Antoine poursuivi par les Parthes à peu près dans le même pays, & se trouvant dans un pareil danger, s'écria plein d'admiration pour un courage si invincible, *O retraite des Dix-mille!*

Plut. in Anton. pag. 937.

Ω μύριοι.

Aussi fut-ce l'heureux succès de cette fameuse retraite qui remplit de mépris pour Artaxerxe les peuples de la Gréce., en leur montrant que l'or, l'argent, le luxe, les délices, un nombreux serrail de femmes, faisoient tout le mérite du grand Roi, mais que du reste toute son opulence & toute sa puissance si vantée n'étoient

que faste & vaine ostentation. C'est ce préjugé, répandu plus que jamais dans toute la Gréce depuis cette célébre expédition, qui donna lieu à ces hardies entreprises des Grecs dont nous parlerons bientôt, qui firent trembler Artaxerxe jusques sur son trône, & qui mirent l'empire des Perses à deux doits de sa perte. MNÉMON.

§. VII.

Suite qu'eut la mort de Cyrus à la Cour d'Artaxerxe. Cruauté & jalousie de Parysatis. Empoisonnement de Statira.

JE REVIENS à ce qui se passa après la bataille de Cunaxa à la Cour d'Artaxerxe. Comme il croioit avoir tué Cyrus de sa main, & qu'il regardoit cette action comme la plus glorieuse de sa vie, il vouloit que tout le monde en pensât de même, & c'étoit le blesser par l'endroit le plus délicat que de lui disputer cet honneur, ou de le vouloir partager avec lui. Le soldat Carien dont nous avons parlé, non content des riches présens dont le Roi l'avoit comblé sous un autre pré-

Plut. in Artax. pag. 1018-1021.

texte, ne cessoit de déclarer à quiconque vouloit l'entendre que nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, & que le Roi lui faisoit une grande injustice de le priver de la gloire qui lui étoit dûe. Le Prince, quand on l'eut informé de cette insolence, aiant conçu une jalousie aussi basse que cruelle, eut la foiblesse de le livrer à Parysatis, qui avoit juré la perte de tous ceux qui avoient eu part à la mort de son fils. Animée d'une barbare vengeance, elle commanda aux Exécuteurs de prendre ce malheureux, de lui faire souffrir les plus vives douleurs pendant dix jours; ensuite après qu'ils lui auroient arraché les yeux, de lui verser dans les oreilles de l'airain fondu, jusqu'à ce qu'il expirât dans ce cruel supplice: ce qui fut exécuté.

Mithridate de même s'étant vanté dans un repas, où il avoit la tête échaufée par le vin, que c'étoit lui qui avoit porté le coup mortel à Cyrus, paia bien cher cette sotte & imprudente vanité. Il fut condanné au supplice des * auges, l'un des plus

* *Voiez la description de ce supplice dans le troisiéme Volume de cette histoire.* pag. 327.

cruels qui aient jamais été inventés ; & après avoir langui dans les tourmens pendant dix-sept jours, il mourut enfin avec beaucoup de peine. MNÉMON.

Il ne restoit à Parysatis, pour exécuter tout son projet & assouvir pleinement sa vengeance, que de punir l'Eunuque du Roi, nommé Mésabate, qui par l'ordre de son Maître avoit coupé la tête & la main de Cyrus. Mais, comme il ne donnoit aucune prise sur lui, voici le piége que lui tendit Parysatis. C'étoit une femme fort adroite, qui avoit beaucoup d'esprit, & qui excelloit à un certain jeu des dés. Depuis la guerre elle s'étoit racommodée avec le Roi, jouoit souvent avec lui, étoit de toutes ses parties, avoit pour lui une complaisance sans bornes, & loin de le contredire en quoi que ce fût, alloit elle-même au devant de ses desirs, & ne rougissoit point de favoriser ses passions, & de lui en fournir la matiére. Mais sur-tout elle ne le perdoit point de vûe, & ne laissoit Statira seule avec lui que le moins de tems qu'elle pouvoit, voulant se rendre absolument maitresse de l'esprit de son fils.

Un jour, voiant que le Roi étoit

ARTAXERXE

sans affaires, & qu'il ne pensoit qu'à se divertir, elle lui proposa de jouer aux dés mille * Dariques. Il accepta volontiers la proposition. Elle se laissa perdre, & paia les mille Dariques comptant. Mais faisant semblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le pressa de recommencer, & de vouloir bien jouer un Eunuque. Le Roi, qui ne se doutoit de rien, y consentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de son côté cinq de ses Eunuques les plus chéris & les plus considérés, que celui qui gagneroit en prendroit un parmi les autres à son choix, & que le perdant seroit tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils se mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute son application, y emploie tout ce qu'elle a de science & d'adresse ; & favorisée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choisit Mésabate, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre ses mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun soupçon de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux Exécuteurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher ensuite tout-de-travers sur * trois croix,

* *Le Darique valoit dix francs.*

* *Plutarque n'explique pas davantage cette circonstance.*

& d'étendre sa peau à part sur des pieux dressés tout auprès; ce qui fut exécuté. Quand le Roi le sut, il en fut très-fâché, & entra dans une furieuse colére contre sa mere. Mais elle, sans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaisantant: » Vraiment, vous faites bien l'enchéri, & » vous êtes bien délicat, de vous fâcher pour un méchant décrépit d'Eunuque; & moi, qui ai perdu mille » bons Dariques que j'ai paiés sur le » champ, je n'en dis mot, & je suis » contente.

Toutes ces cruautés n'étoient, ce semble, que des essais & des préparatifs d'un autre crime que méditoit Parysatis. Elle conservoit depuis lontems dans son cœur une haine violente contre la Reine Statira, & l'avoit fait éclater en plusieurs occasions. Elle sentoit bien que le crédit qu'elle avoit auprès du Roi son fils, n'étoit que l'effet du respect & de la considération qu'il avoit pour elle comme pour sa mere, au lieu que celui de Statira étoit fondé sur l'amour & sur la confiance qui rendoient ce crédit bien plus sûr. De quoi n'est point capable la jalousie d'une femme ambi-

ARTAXERXE

tieuse ! Celle-ci résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût, d'une rivale si redoutable.

Pour parvenir plus surement à ses fins, elle feignit de se réconcilier avec sa belle-fille, & lui donna toutes les marques extérieures d'une sincére amitié & d'une vraie confiance. Les deux Reines paroissant donc avoir oublié leurs anciens soupçons & leurs anciennes querelles, vivoient bien ensemble, se voioient comme auparavant, & mangeoient l'une chez l'autre. Mais, comme elles connoissoient toutes deux le fond qu'il faut faire sur les amitiés & les caresses de la Cour, surtout parmi les femmes, elles n'étoient point dupes de part ni d'autre; & les mêmes craintes subsistant toujours, elles se tenoient sur leurs gardes, & ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux. Croiroit-on qu'il fût possible de tromper une vigilance si attentive & si précautionnée ? Parysatis, un jour qu'elle donnoit à manger à sa belle-fille, prit sur la table un oiseau fort rare qu'on y avoit servi, le partagea par le milieu, en donna la moitié à Statira, & mangea l'autre. Statira, bientôt après sen-

tit de vives douleurs, & étant ſortie de table, mourut dans des convulſions horribles, après avoir inſpiré au Roi de violens ſoupçons contre ſa mere, dont il connoiſſoit d'ailleurs la cruauté & l'eſprit implacable & vindicatif. Il fit une exacte recherche du crime. Tous les domeſtiques & les Officiers de ſa mere furent arrêtés, & appliqués à la queſtion. Gigis, femme de chambre de Paryſatis, & la confidente de tous ſes ſecrets, avoua tout. Elle avoit fait frotter de poiſon un côté du couteau. Ainſi Paryſatis aiant coupé l'oiſeau en deux parts, mit promtement le côté ſain dans ſa bouche, & donna à Statira le côté empoiſonné. Gigis fut miſe à mort. Voici le ſupplice auquel la loi des Perſes condanne les empoiſonneurs. Il y a une grande pierre fort large, ſur laquelle on leur fait mettre la tête; & avec une autre pierre on frappe deſſus, juſqu'à ce que la tête ſoit toute écraſée, & qu'il n'en reſte pas la moindre figure. Pour Paryſatis, le Roi ſe contenta de la confiner à Babylone où elle demanda de ſe retirer, & lui dit que tant qu'elle y ſeroit il n'y mettroit jamais le pié.

CHAPITRE TROISIÉME.

CE CHAPITRE renferme principalement les entreprises des Lacédémoniens dans l'Asie Mineure ; leur défaite près de Cnidos ; le rétablissement des murailles & de la puissance d'Athénes ; la fameuse paix d'Antalcide prescrite aux Grecs par Artaxerxe Mnémon ; les guerres de ce Prince contre Evagore roi de Cypre & contre les Caduſiens. Les personnages qui y paroissent le plus, sont Lysandre & Agésilas du côté des Lacédémoniens, & Conon de celui des Athéniens.

§. I.

Les villes Grecques d'Ionie implorent le secours des Lacédémoniens contre Artaxerxe. Rare prudence d'une Dame conservée dans le Gouvernement de son mari après sa mort. Agésilas est élu Roi à Sparte. Son caractére.

Xenoph. hist. Græc. lib. 3. pag. 472-487.

LES VILLES d'Ionie qui avoient suivi le parti de Cyrus, craignant le

ressentiment de Tissapherne, avoient eu recours aux Lacédémoniens comme aux libérateurs de la Gréce, pour les prier de les maintenir dans la possession où elles étoient de leur liberté, & d'empécher qu'on ne ravageât leur pays. Nous avons déja dit qu'ils y envoiérent Thimbron, aux troupes duquel Xénophon joignit les siennes au retour de la Perse. Thimbron fut bientôt rappellé pour quelque mécontentement, & on lui donna pour successeur Dercyllidas, surnommé Sisyphe à cause de son industrie à trouver des ressources, & de son habileté à inventer des machines de guerre, & à en faire usage. Il prit le commandement de l'armée à Éphése. Quand il y fut arrivé, il apprit qu'il y avoit de la division entre les deux Satrapes qui commandoient dans le pays.

MNÉMON.

AN. M. 3605. AV. J.C. 399.

Les provinces de la Monarchie Persanne, dont plusieurs, situées à l'extrémité de l'Empire, demandoient trop de soins pour être gouvernées immédiatement par le Prince, étoient confiées à de grands Seigneurs, appellés communément Satrapes. Ils avoient chacun dans leur département une autorité presque souverai-

ne, & étoient, à proprement parler, comme des Vicerois, tels que nous en voions de nos jours dans quelques Etats voisins. On leur fournissoit un nombre de troupes suffisant pour la défense du pays. Ils en nommoient tous les Officiers. Ils donnoient les gouvernemens des places. Ils étoient chargés de faire paier les tributs, & de les envoier au Prince. Ils avoient pouvoir de faire de nouvelles levées, de traiter avec les Etats voisins, & même avec les Généraux des ennemis; en un mot, de faire tout ce qu'ils jugeoient nécessaire pour entretenir le bon ordre & la tranquillité dans leur gouvernement. Ils étoient indépendans les uns des autres; & quoiqu'ils servissent un même maître, & qu'ils dussent concourir à la même fin, néanmoins, plus touchés chacun en particulier de l'avantage de leur province, que du bien général de l'Empire, ils avoient souvent des disputes ensemble, formoient des desseins tout différens, refusoient de secourir leurs collégues dans le besoin, & quelquefois même leur étoient entiérement opposés. L'éloignement de la Cour, & l'absence du Prince, donnoient lieu

à ces dissensions, & peut-être qu'une politique secrette contribuoit à les entretenir, pour dissiper ou prévenir les conspirations qu'une trop grande intelligence entre les Gouverneurs auroit pu exciter. MNÉMON.

Dercyllidas aiant donc appris que Tissapherne & Pharnabaze n'étoient pas bien ensemble, il fit tréve avec le premier, pour ne les avoir pas tous deux en même tems sur les bras, entra dans la province de Pharnabaze, & s'avança jusques dans l'Eolie.

Zénis Dardanien avoit gouverné cette province sous l'autorité de ce Satrape; & comme après sa mort on la vouloit donner à un autre, Mania sa veuve vint trouver Pharnabaze avec des troupes & des présens, & lui dit qu'étant veuve d'un homme qui lui avoit rendu de grands services, elle le prioit de ne lui point ôter les récompenses de son mari; Qu'elle le serviroit avec le même zêle & la même obéissance, & que si elle y manquoit il lui seroit toujours libre de lui ôter son gouvernement. Elle le conserva donc, & s'y conduisit avec toute la sagesse & toute l'habileté qu'on auroit pu attendre de l'homme le plus con-

ſommé dans l'art de commander. Aux tributs ordinaires qu'avoit paié ſon mari, elle ajoutoit des préſens d'une magnificence extraordinaire; & lorſque Pharnabaze venoit dans ſa province, elle le traitoit plus ſplendidement que ne faiſoient tous les autres Gouverneurs. Elle ne ſe contenta pas de conſerver les places qu'on avoit commiſes à ſa garde, elle en conquit de nouvelles, & prit ſur la côte Lariſſe, Amaxite, & Colone.

Sur les Myſiens & les Piſidiens.

On voit ici que la prudence, le bon eſprit, & le courage ſont de tout ſexe. Elle ſe trouvoit préſente à tout, montoit ſur un char, & ordonnoit elle-même des peines & des récompenſes. Il n'y avoit point dans les provinces voiſines de plus belles armées que la ſienne, & elle y tenoit à ſa ſolde un grand nombre de ſoldats Grecs. Elle accompagnoit même Pharnabaze dans toutes ſes entrepriſes, & ne lui étoit pas d'un médiocre ſecours. Auſſi ce Satrape, qui connoiſſoit tout le prix d'un ſi rare mérite, faiſoit à cette Dame plus d'honneur qu'à tous les autres Gouverneurs, juſqu'à lui donner entrée dans ſon Conſeil; & il la traitoit avec une diſtinction qui auroit été

capable d'exciter la jalousie, si la modestie & la douceur de cette Dame n'en eussent prévenu les tristes effets, en jettant pour ainsi dire un voile sur toutes ses vertus qui en amortissoit l'éclat, & ne les laissoit entrevoir que pour les faire admirer. MNÉMON.

Elle ne trouva d'ennemis que dans sa propre famille. Midias son gendre, piqué des reproches qu'on lui faisoit de laisser commander une femme en sa place, & abusant de l'entiére confiance qu'elle avoit en lui, & qui lui laissoit les entrées libres en tout tems, l'étrangla avec son fils. Après sa mort, il se saisit de deux places fortes où elle avoit renfermé ses trésors : les autres villes se déclarérent contre lui. Il ne jouit pas lontems du fruit de son crime. Dercyllidas arriva heureusement dans cette conjoncture. Toutes les places de l'Eolie, soit de gré, soit de force, se rendirent à lui, & Midias fut dépouillé des biens qu'il avoit si injustement acquis. Le Général Lacédémonien, aiant accordé un tréve à Pharnabaze, alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Bithynie pour n'être point à charge aux alliés.

L'année suivante, le commande- AN.M.3606. Av. J.C.398.

ARTAXERXE

ment lui aiant été continué, il paſſa en Thrace, & arriva dans la Querſonnéſe. Il ſavoit que les Députés du pays avoient été à Sparte pour repréſenter le beſoin qu'il y auroit de fermer l'Iſthme d'un bon mur contre les incurſions fréquentes des barbares qui empéchoient de cultiver les terres. Aiant pris la meſure de cet eſpace qui a plus d'une lieue de largeur, il diſtribua l'ouvrage entre ſes ſoldats, & le mur fut achevé l'automne de la même année. Dans cet eſpace étoient renfermées onze villes, pluſieurs ports, grand nombre de terres labourables, & de vergers, & toutes ſortes de pâturages. L'ouvrage étant achevé il repaſſa en Aſie; & faiſant la revûe des villes, il y trouva tout en bon état.

Xenoph. p. 487. 488.

Conon Athénien, depuis la bataille qu'il avoit perdue à Ægos-potamos, s'étant condanné lui-même à un exil volontaire, ſe tenoit dans l'île de Cypre chez le roi Evagore, non ſeulement pour y être en ſureté de ſa perſonne, mais auſſi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme, dit Plutarque, attend le retour de la marée pour s'embarquer. Il avoit toujours en vûe de rétablir la

Plut. in Artax. pag. 1021.

puissance d'Athénes, à laquelle sa dé- MNÉMON.
faite avoit porté un coup mortel ; & toujours plein de fidélité & de zêle pour sa patrie, quoiqu'elle lui fût peu favorable, il cherchoit tous les moiens de relever ses ruines, & de lui rendre son ancienne splendeur.

Ce Général Athénien, voiant que les desseins qu'il méditoit avoient besoin, pour réussir, d'une grande puissance, écrivit à Artaxerxe pour lui expliquer ses projets, & chargea le porteur de la lettre de s'adresser à Ctésias qui la donneroit au Roi en main propre. Elle fut remise en effet à ce Médecin, & l'on dit, quoiqu'il n'en convint pas, qu'à ce que Conon avoit écrit, il ajouta, *qu'il prioit le Roi de lui envoier Ctésias comme un homme très-utile à son service, sur-tout pour les affaires de la marine.* Pharnabaze, de concert avec Conon, étoit allé en Cour pour décrier la conduite de Tissapherne comme trop déclaré en faveur des Lacédémoniens. Sur les vives instances de Pharnabaze, le Roi lui fit compter cinq cens talens pour équiper la flote, avec ordre d'en donner le commandement à Conon. Il envoia aussi Ctésias en Gréce, qui

Diod. lib. 14. pag. 267. Justin. lib. 6. cap. 1.

Cinq cens mille écus.

 passa à Sparte après avoir visité Cnide sa patrie.

Ce Ctésias avoit d'abord été à Cyrus, & l'avoit suivi dans son expédition. Il fut fait prisonnier à la bataille où Cyrus fut tué. On se servit de lui pour penser quelques blessures qu'Artaxerxe y avoit reçues; & il s'en acquitta si bien, que le Roi le retint à son service, & le fit son premier médecin. Il passa plusieurs années à sa Cour en cette qualité. Pendant qu'il y fut, les Grecs, dans toutes les affaires qu'ils y avoient, s'adressoient à lui, comme fit Conon dans celle-ci. Le long séjour qu'il fit en Perse à la Cour, lui donna tout le tems & tous les moiens nécessaires pour s'instruire de l'histoire du pays. Il l'écrivit en vingt-trois livres. Les six premiers contenoient l'histoire de l'Empire des Assyriens & des Babyloniens, depuis Ninus & Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les dix-sept derniers traitoient des affaires de Perse depuis le commencement du régne de Cyrus jusqu'à la troisiéme année de la XCV^e^ Olympiade qui tombe sur la CCCXCVIII^e^ avant Jesus-Christ. Il avoit aussi écrit une histoire de l'Inde. Photius a don-

Strab. lib. 14. p. 656. *Plut. in Artax. pag. 1014-1017-1020.* *Diod. l. 14. pag. 273.* *Aristot. de hist. Animal. lib. 8. c. 28.* *Phot. Cod. LXXII.*

né des extraits de ces deux hiſtoires ; & ces extraits ſont tout ce qui nous reſte de Ctéſias. Il contredit ſouvent Hérodote, & ſe trouve auſſi quelquefois en oppoſition avec Xénophon. Les anciens ne l'eſtimoient pas beaucoup ; & ils en parlent comme d'un homme fort vain, ſur la bonne foi de qui l'on ne peut pas compter, & qui a mêlé dans ſon hiſtoire des fables, & quelquefois même des menſonges.

MNÉMON.

Tiſſapherne & Pharnabaze, quoique ſecrettement ennemis l'un de l'autre, avoient, ſur les ordres du Roi, réuni leurs troupes pour s'oppoſer aux entrepriſes de Dercyllidas, qui étoit paſſé en Carie. Ils le pouſſérent dans un terrain ſi déſavantageux, qu'il y auroit infailliblement péri, s'ils l'euſſent chargé dans le moment ſans lui laiſſer le tems de ſe reconnoitre. C'étoit l'avis de Pharnabaze : mais Tiſſapherne redoutant la valeur des Grecs qui avoient ſuivi Cyrus, dont il avoit fait épreuve, & auſquels il croioit que tous les autres reſſembloient, propoſa une entrevue, qui fut acceptée. Dercyllidas aiant demandé que les villes Grecques demeuraſſent libres, & Tiſſapherne que l'armée & les Généraux

AN. M. 3607. AV. J.C. 397. *Xenoph. hiſt. Græc. lib. 3. pag. 489. 490. Diod. lib. 14. pag. 267.*

de Lacédémone se retirassent, ils firent tréve jusqu'à ce qu'ils pussent avoir réponse de leurs maîtres.

Xenoph. ibid. p. 491. 492.

Tandis que ces choses se passoient en Asie, les Lacédémoniens résolurent de châtier l'insolence des habitans de l'Elide, qui, non contens de s'être alliés avec leurs ennemis dans la guerre du Péloponnése, les empéchoient de disputer le prix aux Jeux Olympiques. Sous prétexte d'une amende que Sparte n'avoit pas paiée, ils avoient fait un affront à un de leurs citoiens pendant les Jeux, & empéché Agis de sacrifier au temple de Jupiter Olympien. Ce Roi fut chargé de cette expédition, qui ne fut terminée que la troisiéme année après. Il auroit pu prendre Olympie leur ville qui n'étoit point fermée de murailles, il se contenta de saccager les fauxbourgs & les lieux des exercices qui étoient fort beaux. Ils demandérent la paix, qui leur fut accordée. On leur laissa l'intendance du temple de Jupiter Olympien, où ils n'avoient pas beaucoup de droit : mais ceux qui le leur contestoient, n'étoient pas dignes de cet honneur.

Agis, à son retour, tomba malade, & mourut en arrivant à Sparte. On lui rendit des honneurs plus qu'humains, & après avoir laissé passer quelques jours, selon la coutume, Léotychide & Agésilas, l'un fils & l'autre frere du défunt, se disputérent la Couronne. Celui-ci soutenoit que son concurrent n'étoit point fils d'Agis, & appuioit sa prétention sur le témoignage même de la Reine qui le savoit mieux que personne, & qui l'avoit avoué plusieurs fois aussi bien que son mari. En effet, le bruit commun étoit que sa femme l'avoit eu d'Alcibiade, comme je l'ai raporté dans son tems, & que cet Athénien l'avoit corrompue en lui faisant présent de mille * Dariques. Agis, en mourant, protesta du contraire. Léotychide étant venu se jetter à ses piés tout fondant en larmes, il ne put lui refuser la grace qu'il demandoit, & le reconnut pour son fils devant tous ceux qui étoient présens.

MNÉMON.

Xenoph. pag. 493. Plut. in Lys. p. 445. In Agesil. pag. 597.

Athen. l. 12. p. 534.

* *Mille pistoles.*

La plupart des Spartiates, charmés de la vertu & du mérite d'Agésilas, & comptant pour un très-grand avantage d'avoir pour Roi un homme nourri avec eux, & qui avoit essuié

comme eux toute la rigueur de l'éducation Lacédémonienne, l'aidérent de tout leur pouvoir. On faisoit valoir contre lui un ancien Oracle, qui avertissoit Sparte d'éviter avec soin *un régne boiteux*. Lysandre ne fit qu'en plaisanter, & en détourna le sens contre Léotychide même, prétendant que comme bâtard il étoit ce roi boiteux dont l'Oracle commandoit de se donner de garde. Agésilas, & par ses grandes qualités, & par la puissante protection de Lysandre, l'emporta sur son Neveu, & fut déclaré Roi.

Comme par les loix le roiaume appartenoit à Agis, son frere Agésilas, qui paroissoit devoir passer sa vie dans l'état de simple particulier, avoit été élevé comme les autres enfans dans la discipline de Lacédémone, qui étoit très rude pour la maniére de vivre, & pleine d'exercices laborieux, mais aussi qui enseignoit * parfaitement aux enfans à

* *De là vient que le poéte Simonide appelloit Sparte* la domteuse d'hommes, δαμασίμβροτον, *comme celle de toutes les villes qui par l'habitude rendoit ses citoiens les plus souples de tous les hommes, & les plus soumis aux loix.* ὡς] μάλιστα διὰ τῶν ἐθῶν τοὺς πολίτας τοῖς νόμοις πειθηνίους καὶ χειροήθεις ποιοῦσαν.

obéir. La Loi ne diſpenſoit de cette néceſſité que les enfans qui étoient élevés pour le trône. Ainſi Agéſilas eut cela de particulier, qu'il ne parvint pas à commander ſans avoir auparavant parfaitement appris à obéir. Delà vint que de tous les Rois de Sparte il fut celui qui ſut le mieux ſe faire eſtimer & aimer de ſes ſujets, parce que [a] ce Prince, aux qualités que lui avoit donné la nature pour le commandement & la roiauté, avoit ajouté par l'éducation l'avantage d'être humain & populaire. MNÉMON.

Il eſt étonnant que Sparte, cette ville ſi renommée en matiére d'éducation & de politique, ait cru devoir relâcher quelque choſe de la ſévérité de ſa diſcipline en faveur des Princes qui devoient régner, au lieu que c'étoient eux qui avoient plus beſoin que les autres d'être ſoumis de bonne heure au joug de l'obéiſſance, pour être dans la ſuite en état de mieux commander.

Plutarque obſerve que dès l'enfance on voioit réunies dans Agéſilas des qualités qui ſont pour l'ordinaire incompatibles : une vivacité d'eſprit, *In Ageſil. p. 596.*

a Τῷ φύσει ἡγεμονικῷ καὶ βασιλικῷ προσκτησάμενος ἀπὸ τῆς ἀγωγῆς τὸ δημοτικὸν καὶ φιλάνθρωπον.

ARTAXERXE

une véhémence, une fermeté insurmontable en apparence, un desir violent de primer & de l'emporter sur tous les autres, avec une douceur, une soumission, une docilité, qui cédoit au premier mot, & qui le rendoit infiniment sensible aux plus légéres réprimandes, de sorte qu'on obtenoit tout de lui par des motifs d'honneur, & rien par la crainte ni par la violence.

Il étoit boiteux, mais ce défaut étoit couvert par la grace de sa personne, & encore plus par la gaieté avec laquelle il le supportoit, & en railloit le premier. On peut dire même que ce vice du corps mettoit dans un plus grand jour son courage & son ardeur pour la gloire, n'y aiant aucun travail, aucune entreprise, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refusât à cause de son incommodité.

Plut. in Moral. pag. 55.

Les louanges qui n'avoient point un air de vérité & de sincérité le blessoient, loin de lui faire plaisir: & elles n'avoient pour lui ce caractére que quand elles sortoient de la bouche de ceux, qui, dans d'autres occasions, lui avoient représenté ses défauts avec liberté. Il ne souffrit point,

de ſon vivant, qu'on tirât ſon portrait : & en mourant même il défendit très expreſſément qu'on fît de lui aucune image, ſoit en plate peinture, ſoit en relief. Sa raiſon étoit que ſes belles actions, s'il en avoit faites, lui tiendroient lieu de monumens ; ſans quoi, toutes les ſtatues du monde ne pourroient lui faire aucun honneur. On ſait ſeulement qu'il étoit de petite taille, ce que les Lacédémoniens n'aimoient pas dans leurs Rois ; & Théophraſte aſſure que les Ephores condannérent à une amende leur roi Archidamus, pere de celui dont nous parlons, parce qu'il avoit épouſé une femme fort petite. [a] Car, diſoient-ils, *elle ne nous donnera pas des rois, mais des roitelets.*

MNÉMON.

Ib. p. 191.

On a remarqué qu'Agéſilas, dans ſa maniére de vivre avec les autres citoiens, ſe gouverna mieux envers ſes ennemis, qu'envers ſes amis : car il ne fit jamais à ſes ennemis la moindre injuſtice, & il viola ſouvent la juſtice en faveur de ſes amis. Il auroit

Plut. in Ageſil. pag. 598.

a Οὐ γὰρ βασιλεῖς, ἔφασαν, ἄμμιν, ἀλλὰ βασιλείδια γεννασεῖ.

ARTAXERXE

eu honte de ne pas honorer & récompenser ses ennemis quand ils avoient bien fait, & il n'avoit pas la force de reprendre ses amis quand ils avoient fait des fautes. Il alloit même jusqu'à les soutenir, quoiqu'ils eussent tort, & regardoit en ces occasions le zêle pour la justice comme un vain prétexte dont on couvroit le refus de les servir. Et à ce propos l'on rapporte un petit billet qu'il écrivit à un Juge en ces termes, en lui recommandant son ami: *Si Nicias n'est pas coupable, déchargez-le de l'accusation à cause de son innocence; s'il l'est, déchargez-le à ma considération; de quelque manière que ce soit, déchargez-le.*

Ibid. pag. 503.

C'est bien mal connoître les droits & les priviléges de l'amitié, que de vouloir ainsi la rendre complice des crimes, & protectrice des actions injustes. La loi fondamentale de l'amitié, dit Cicéron, c'est de ne jamais rien demander à ses amis, & de ne leur jamais rien accorder, qui soit contraire à la justice ou à l'hônnêteté: *Hæc prima lex in amicitia sanciatur, ut neque rogamus res turpes, nec faciamus rogati.*

De Amicit. n. 40.

Agésilas ne se montra pas si délicat sur ce point, du moins dans les commencemens, & il ne négligeoit aucune occasion de faire plaisir à ses amis, & même à ses ennemis. Par ces maniéres officieuses & obligeantes, soutenues d'ailleurs d'un grand mérite, il se fit un grand crédit, & acquit dans la ville un pouvoir presque absolu, qui alla jusqu'à le rendre suspect à sa patrie. Les Ephores, pour en prévenir les suites, & pour amortir son ambition, le condannérent à une amende, alléguant pour toute raison a qu'il s'attachoit à lui seul les cœurs de tous les citoiens, qui appartenoient à la République, & ne devoient être possédés qu'en commun.

Plut. pag. 598.

Quand il eut été déclaré Roi, il fut mis en possession de tous les biens de son frere Agis, dont Léotychide fut privé comme bâtard. Mais, voiant que les parens de ce Prince du côté de sa mere Lampito, tous gens de bien, étoient très pauvres, il partagea avec eux tous les biens dont il avoit hérité; & par cette générosité il acquit une

a Ὅτι τοὺς κοινοὺς πολίτας, ἰδίους κτᾶται.

ARTAXERXE

grande réputation, & gagna la bienveillance de tout le monde, au lieu de l'envie & de la haine qu'il se seroit attiré par cette succession. Il est beau, mais rare, de faire de ces sortes de sacrifices, & l'on n'en connoit point assez le prix.

Jamais Roi à Sparte ne fut si puissant qu'Agésilas, & ce ne fut, dit Xénophon, qu'en obéissant en tout à sa patrie qu'il s'acquit une si grande autorité, ce qui paroit une espéce de paradoxe, dont Plutarque donne l'explication. La plus grande puissance étoit alors entre les mains des Ephores & du Sénat. Les Ephores n'étoient en charge qu'un an ; ils avoient été établis pour modérer le pouvoir trop absolu des Rois, & pour y servir de barriére, comme nous l'avons marqué ailleurs. C'est pourquoi, dès les premiers tems, les Rois de Sparte eurent toujours pour eux une haine comme héréditaire, & leur furent toujours opposés. Agésilas prit un chemin tout contraire. Au lieu de leur faire une guerre continuelle, & de heurter en toutes occasions leurs volontés, il prit à tâche de les ménager,

nager, eut toujours pour eux beaucoup de considération & de déférence, ne fit jamais la moindre entreprise sans la leur avoir communiquée; & quand il étoit mandé par eux il quittoit tout, & se rendoit au Sénat avec une extrême promtitude. Toutes les fois qu'il étoit assis sur son trône pour rendre la justice, quand les Ephores entroient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Par toutes ces déférences il paroissoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit en effet sa propre puissance sans qu'on s'en aperçût, & ajoutoit à la roiauté une grandeur d'autant plus solide & plus ferme, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on lui portoit. Les plus grands Empereurs Romains, comme Auguste, Trajan, Marc Antonin, étoient persuadés que tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magistrats, reléve d'autant sa puissance & affermit son autorité, qui ne doit & ne peut être fondée que sur la justice.

Tel fut Agésilas, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, & dont,

par cette raison il étoit important de faire connoitre par avance le caractére.

§. II.

Agésilas part pour l'Asie. Lysandre se brouille avec lui : il retourne à Sparte. Ses desseins ambitieux pour changer la succession au trône.

AN.M. 3608.
Av. J C. 396.
Xenoph. hist. Græc. lib. 3. pag. 495. 496.
Id. de Agesil. p. 652.
Plut. in Agesil. pag. 598. & in Lys. p. 446.

A PEINE Agésilas étoit-il monté sur le trône, que des gens qui revenoient d'Asie raportérent que le Roi de Perse faisoit équiper en Phénicie une nombreuse flote, pour venir ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Les lettres de Conon, appuiées des remontrances de Pharnabaze, qui tous deux de concert avoient représenté à Artaxerxe la puissance de Sparte comme formidable, avoient fait une forte impression sur l'esprit de ce Prince. Depuis ce tems il songea sérieusement à humilier cette fiére République, en travaillant à relever sa rivale, & à rétablir par ce moien entre elles l'ancien équilibre, qui seul pouvoit faire sa sûreté, en les tenant occupées l'une contre l'autre, & les empéchant de réunir leurs forces contre lui.

Lysandre, qui souhaitoit d'être en-

MNÉMON.

voié en Asie pour rétablir dans le commandement des places ses créatures & ses amis que Sparte en avoit écartés, porta fortement Agésilas à se charger de cette guerre ; & à prévenir le Roi barbare, en allant l'attaquer fort loin de la Gréce avant qu'il eût achevé ses préparatifs. La République lui aiant fait cette proposition, il ne put s'y refuser, & se chargea de l'expédition contre Artaxerxe, à condition qu'on lui donneroit trente Capitaines Spartiates pour l'assister & pour composer son conseil, deux mille nouveaux citoiens d'élite tirés des Ilotes à qui l'on avoit donné le droit de bourgeoisie, & six mille hommes de troupes des alliés : ce qui lui fut accordé sur le champ. Lysandre fut mis à la tête des trente Spartiates, non seulement à cause de sa grande réputation & de la grande autorité qu'il s'étoit acquise, mais encore à cause de l'amitié particuliére qu'avoit pour lui Agésilas, qui lui étoit redevable & du trône & de l'honneur qu'on venoit de lui faire en le nommant Généralissime.

Le retour glorieux des Grecs atta-

chés à Cyrus, que toute la puissance des Perses n'avoit pu empécher de revenir dans leur patrie, avoit inspiré à la Gréce une merveilleuse confiance en ses forces., & un souverain mépris pour les barbares. Dans cette disposition des esprits, les Lacédémoniens trouvérent qu'il leur seroit honteux de ne pas profiter d'une conjoncture si favorable pour délivrer de la servitude de ces barbares les Grecs d'Asie, & pour faire cesser les outrages & les violences dont ils les accabloient continuellement. Ils l'avoient déja tenté par le moien de leur Capitaine Thimbron, puis de Dercyllidas. Tous leurs efforts jusques-là aiant été inutiles, enfin ils remirent la conduite de cette guerre entre les mains d'Agésilas. Il leur promit, ou de conclure une paix glorieuse avec les Perses, ou de leur susciter tant d'affaires, qu'ils n'auroient ni le tems ni l'envie de porter leurs armes dans la Gréce. Ce Roi avoit de grandes vûes, & il ne songeoit à rien moins qu'à aller attaquer Artaxerxe dans la Perse même.

Quand il fut arrivé à Ephése, Tissapherne lui fit demander quel étoit le sujet qui l'avoit attiré en Asie, & qui

lui avoit fait prendre les armes. Il répondit que c'étoit pour secourir les Grecs qui y habitoient, & pour les rétablir dans leur ancienne liberté. Le Satrape, qui n'étoit pas encore prêt, substitua l'artifice à la force, & lui donna parole que son Maître laisseroit aux villes Grecques de l'Asie leur liberté, pourvû qu'il ne fît aucun acte d'hostilité jusqu'au retour des couriers. Agésilas y consentit, & la tréve fut jurée de part & d'autre. Tissapherne, qui ne faisoit pas grand cas du serment, profita de ce délai pour assembler des troupes de tous côtés. Le Général Lacédémonien en fut averti : mais il n'en garda pas moins sa parole, persuadé que, dans les affaires d'Etat, la mauvaise foi ne peut avoir qu'un succès court & passager; au lieu qu'une réputation bien affermie d'une fidélité inviolable à garder ses engagemens, sans que la perfidie même de l'autre partie contractante puisse l'altérer, établit une confiance également utile & glorieuse. En effet, Xénophon remarque que cette religieuse observation des traités lui acquit l'estime & la confiance des peuples, & qu'une conduite opposée dé-

Xenoph. pag. 496 & 652.

ARTAXERXE

cria entiérement Tissapherne dans leur esprit.

An. M. 3609. Av. J.C. 395.

Agésilas mit cet intervalle à profit, en s'occupant à prendre une exacte connoissance des villes, & à en régler l'intérieur. Il y trouva tout dans un grand désordre, le gouvernement n'y étant ni démocratique comme sous les Athéniens, ni aristocratique comme Lysandre l'y avoit établi. Les gens du pays n'avoient nulle habitude avec Agésilas, & ne l'avoient jamais connu : c'est pourquoi ils lui faisoient peu leur cour, comptant qu'il n'avoit que le titre de Général pour la forme seulement, & regardant Lysandre comme celui en qui seul résidoit tout le pouvoir. Comme jamais Gouverneur n'avoit fait ni tant de bien à ses amis ni tant de mal à ses ennemis, il n'est pas étonnant qu'il fût tant aimé des uns, & tant redouté des autres. Tous donc s'empressoient à lui rendre leurs hommages, se trouvoient tous les jours en foule à sa porte, lui faisoient un nombreux cortége lorsqu'il sortoit, pendant qu'Agésilas demeuroit presque seul. Une telle conduite ne pouvoit pas ne point blesser un Général & un

Plut. in Agesil. pag. 599. 600.
In Lys. p. 446. 447.

Roi extrêmement ſenſible & délicat ſur ce qui regardoit ſon autorité, quoique d'ailleurs il ne fût point jaloux du mérite d'autrui, & qu'au contraire il aimât à le faire valoir. Il ne diſſimula pas ſon mécontentement. Il n'eut plus aucun égard aux recommandations de Lyſandre, & ceſſa de l'employer lui-même. Lyſandre s'apperçut bientôt du changement arrivé à ſon égard. Il ceſſa de s'employer auprès du Roi pour ſes amis, & les pria de ne plus venir le viſiter, & de ne plus s'attacher à lui; mais de s'adreſſer directement au Roi, & de rechercher les bonnes graces de ceux qui dans le tems préſent avoient le pouvoir de ſervir & d'avancer leurs créatures. La plupart ceſſérent de l'importuner de leurs affaires, mais ils ne ceſſérent pas de lui faire leur cour. Au contraire, ils ne furent que plus aſſidus auprès de ſa perſonne: ils l'accompagnoient en foule à toutes ſes promenades, & aſſiſtoient réguliérement à tous ſes exercices. Lyſandre, naturellement vain, & accoutumé depuis lontems aux reſpects & aux ſoumiſſions qui accompagnent le pouvoir abſolu, n'eut pas aſſez de ſoin

d'écarter de sa personne la foule empressée de ceux qui continuoient à lui rendre leurs hommages avec plus d'assiduité que jamais.

Cette ridicule affectation d'autorité & de grandeur aigrissoit de plus en plus Agésilas, comme si on eût pris à tâche de le braver. Il porta le dépit si loin, qu'aiant donné à de simples Officiers des commandemens considérables, & les plus beaux Gouvernemens, il nomma Lysandre Commissaire des vivres & distributeur des viandes; & pour insulter ensuite les Ioniens, & se moquer d'eux, il dit : *Qu'ils aillent présentement faire la cour à mon maître Boucher.*

Lysandre alors crut devoir lui parler, & en venir avec lui à un éclaircissement. Leur conversation fut courte & laconique. *Certes*, dit Lysandre, *vous savez bien, Seigneur, rabaisser vos amis. Oui, quand ils veulent s'élever au-dessus de moi : mais quand ils travaillent à relever ma grandeur, je sai leur en faire part. Mais peutêtre, Seigneur*, répliqua Lysandre, *vous a-t-on fait de faux raports en m'imputant ce que je n'ai point fait. Je vous prie donc, surtout à cause des étrangers qui tous ont les*

yeux ſur nous, de me donner dans votre armée un emploi où vous croirez que je pourrai vous déplaire le moins, & vous ſervir le plus utilement.

Le fruit de cette converſation fut la Lieutenance de l'Helleſpont qu'Agéſilas lui donna. Dans cet emploi il conſerva toujours ſon reſſentiment contre lui, ſans pourtant rien négliger de ce qui étoit de ſon devoir, & de ce qui alloit au bien des affaires. Peu de tems après il s'en retourna à Sparte ſans aucune marque d'honneur ni de diſtinction, extrêmement piqué contre Agéſilas, & ſe promettant bien de le lui faire ſentir.

Il faut avouer que la conduite de Lyſandre, telle que nous venons de la repréſenter, montre de ſa part une vanité & une petiteſſe d'eſprit bien indignes de ſa réputation. Peutêtre qu'Agéſilas porta trop loin la ſenſibilité & la délicateſſe ſur le point d'honneur, & qu'il ne ménagea pas aſſez un bienfaiteur & un ami, que des avertiſſemens ſecrets, accompagnés d'ouverture de cœur & de marques de bonté, auroient pu rappeller à ſon devoir. Mais quelque éclatant que fût le mérite de Lyſandre, quel-

ARTAXERXE

que considérables que fussent les services qu'il avoit rendus à Agésilas, tout cela ne le mettoit pas en droit, non seulement de s'égaler à son Général & à son Roi, mais de vouloir même l'emporter sur lui, & en quelque sorte l'effacer. Il devoit se souvenir qu'il n'est jamais permis à un inférieur de s'oublier, ni de sortir des bornes d'une juste subordination.

Plut. in Lys. p. 447. 448. *Diod. lib.* 14. *p.* 244. 245.

Quand il fut de retour à Sparte, il songea réellement à exécuter un projet qu'il rouloit dans son esprit depuis plusieurs années. Il n'y avoit à Sparte que deux familles, ou plutôt deux branches de la postérité d'Hercule, qui eussent le droit de régner. Quand Lysandre fut parvenu à ce haut degré de puissance que lui avoient acquis ses grandes actions, il commença à voir avec peine qu'une ville, dont il avoit relevé l'éclat par ses grands exploits, fût soumise à des Princes ausquels il ne cédoit ni pour le courage, ni pour la naissance, car il descendoit comme eux d'Hercule. Il chercha donc les moiens d'ôter à ces deux Maisons le droit de succéder seules au roiaume, pour l'étendre à toutes les autres branches des Héra-

clides, & même, selon quelques-uns, à tous les naturels de Sparte, se flatant qu'aucun Spartiate, s'il venoit à bout de son dessein, ne pourroit lui disputer cet honneur, & qu'il auroit la préférence sur tous.

Ce projet ambitieux de Lysandre fait voir que les plus grands Capitaines sont souvent ceux dont on a le plus à craindre dans un Etat Républicain. Ces courages si fiers, accoutumés dans les armées à un pouvoir absolu, raportent avec la victoire un esprit de hauteur toujours à craindre dans un Etat libre. Sparte, en donnant un pouvoir sans bornes à Lysandre, & en le lui laissant pendant tant d'années, ne fit pas assez réflexion que rien n'est plus dangereux que de confier à des hommes d'un mérite supérieur des emplois dont l'autorité suprême les expose à la tentation de se rendre les maîtres. Lysandre y succomba, & entreprit de s'ouvrir un chemin au trône.

L'entreprise étoit hardie, & demandoit de longs préparatifs. Il ne crut pas pouvoir y réussir, si auparavant, par la crainte de la divinité & par les fraieurs de la superstition, il

n'étonnoit & ne ſubjuguoit ſes citoiens, pour les amener plus facilement à ce qu'il vouloit leur faire entendre : car il ſavoit qu'à Sparte, comme dans toute la Gréce, on ne faiſoit rien, pour peu qu'il fût important, ſans conſulter les Oracles. Il tenta à force de préſens, la fidélité des Prêtres ou Prêtreſſes de Delphes, de Dodone, d'Ammon, mais ce fut inutilement pour lors : ces derniers même envoiérent des Ambaſſadeurs à Sparte pour l'accuſer d'impiété & de ſacrilége, mais il ſe tira de cette mauvaiſe affaire par ſon adreſſe & par ſon crédit.

Il falut mettre en œuvre d'autres machines. Une femme, dans le roiaume de Pont, ſe diſant groſſe d'Apollon, étoit accouchée depuis quelques années d'un enfant, à qui l'on donna le nom de Siléne ; & les plus puiſſans du roiaume demandérent avec empreſſement l'honneur de le faire nourrir, & de l'élever. Lyſandre prenant cette naiſſance pour en faire le commencement & comme le fond de la piéce qu'il méditoit, ſuppléе le reſte de lui-même en emploiant bon nombre de gens, & de

gens même considérables qui débitoient, comme le prologue de la pièce, cette naissance miraculeuse de l'enfant ; & qui, sans qu'il parût aucune affectation, disposoient par-là les esprits à la croire. Cela fait, ils apportérent de Delphes à Sparte certains discours, qu'ils semoient & repandoient par-tout : Que les Prêtres du temple gardoient dans quelques Livres tenus fort secrets des oracles très anciens, dont il n'étoit permis ni à eux, ni à qui que ce fût, de prendre connoissance, mais seulement à un fils d'Apollon qui viendroit dans la suite des tems, & qui, après avoir donné des preuves certaines de sa naissance à ceux qui gardoient les Livres où étoient contenus ces oracles, les prendroit & les emporteroit.

Tout cela étant bien préparé, Siléne devoit venir se présenter aux Prêtres, & demander ces oracles en qualité de fils d'Apollon ; & les Prêtres, qui étoient du complot, comme acteurs bien dressés & bien instruits, devoient de leur côté approfondir bien exactement toutes choses, & faire en apparence bien des difficultés & bien

des questions sur cette naissance pour l'éclaircir. Enfin, comme persuadés & convaincus que ce Siléne étoit le véritable fils d'Apollon, ils devoient lui montrer & lui remettre ces livres; & alors ce fils du dieu liroit en présence de tout le monde toutes ces prophéties, & particuliérement celle pour laquelle seule étoit ourdie toute cette trame. Elle portoit : *Qu'il étoit plus expédient & plus utile aux Spartiates de n'élire desormais pour leurs rois que les plus vertueux de leurs citoiens.* En conséquence Lysandre devoit monter sur la tribune pour haranguer le peuple, & pour le porter à faire un changement. Cléon d'Halicarnasse, célébre Rhéteur, lui avoit composé sur ce sujet un discours fort éloquent, qu'il avoit appris par cœur.

Siléne devenu grand, s'étant rendu en Gréce pour jouer son rôle, Lysandre eut le déplaisir de voir manquer sa piéce par la timidité & la désertion de l'un de ses principaux acteurs, lequel, dans le moment précis de l'exécution, manqua de parole, & disparut. Quoique cette intrigue eût été menée depuis un fort long tems, elle fut conduite avec tant de secret jusqu'au tems

même où elle devoit éclore, qu'on n'en fut rien pendant la vie de Lysandre. Ce ne fut qu'après sa mort qu'elle fut découverte, comme nous le dirons bientôt. Mais il faut revenir à Tissapherne. MNÉMON.

§. III.

Expéditions d'Agésilas dans l'Asie. Disgrace & mort de Tissapherne. Sparte donne à Agésilas le commandement des troupes de terre & de mer. Il commet Pisandre à sa place sur la flote. Entrevûe d'Agésilas & de Pharnabaze.

QUAND Tissapherne eut reçu les troupes que le Roi lui envoioit, & qu'il eut réuni toutes ses forces, il envoia commander à Agésilas de se retirer de l'Asie, & lui déclara la guerre en cas de refus. Tous ses Officiers en furent allarmés, ne croiant pas être en état de résister aux grandes forces du Roi de Perse. Pour lui il écouta les hérauts de Tissapherne avec un visage gai & tranquille, & leur ordonna de dire à leur Maître qu'il lui avoit une très grande obligation *de ce que par son parjure il avoit rendu les dieux ennemis des Perses, & favorables*

Xenophon Hist. Græc. lib. 3. pag. 497-502.
Idem, de Agesil. pag. 652-656.
Plut. in Agesil. pag. 600.

ARTAXERXE

aux Grecs. Il se promettoit de grandes choses de cette expédition, & auroit regardé comme un très grand affront pour lui, que dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon, fussent venus du fond de l'Asie jusqu'à la mer de Gréce, qu'ils eussent battu le Roi de Perse autant de fois qu'il s'étoit présenté; & que lui, qui commandoit les Lacédémoniens dont l'empire s'étendoit sur la terre & sur la mer, ne pût faire voir aux Grecs aucun exploit éclatant & digne de mémoire.

D'abord donc, pour se venger de la perfidie de Tissapherne par une tromperie juste & permise, il fit semblant de mener son armée vers la Carie, lieu de la résidence du Satrape; & dès que le Barbare eut fait marcher toutes ses troupes de ce côté-là, il tourna tout court, & se jetta dans la Phrygie, où il prit plusieurs villes, & amassa d'immenses richesses qu'il distribuoit aux Officiers & aux soldats: faisant voir à ses amis, dit Plutarque, que de manquer à un traité & violer un serment, c'est mépriser les dieux mêmes; & qu'au contraire, à tromper ses ennemis par des ruses de guerre, il y a de la justice,

de la gloire, & un plaisir sensible accompagné d'un très grand profit. MNÉMON.

Le printems venu, il rassembla toutes ses forces à Ephése ; &, pour exercer ses soldats, il proposa des prix tant à la cavalerie qu'à l'infanterie. Ce léger attrait mit tout en mouvement. Le lieu des exercices étoit toujours plein de troupes de toute sorte, & la ville d'Ephése paroissoit n'être qu'une place d'armes, & une école de guerre. Tout le marché étoit rempli d'armes & de chevaux, & les boutiques de diverses sortes d'équipages. On voioit revenir Agésilas des exercices, suivi d'une foule d'Officiers & de soldats, tous aiant sur leurs têtes des guirlandes qu'ils alloient poser dans le temple de Diane, ce qui donnoit de l'admiration & de la joie à tout le monde. Car, dit Xénophon, où l'on voit fleurir la piété & la discipline, on ne doit concevoir que de belles espérances.

Pour redoubler la valeur des soldats par le mépris des ennemis, voici ce qu'il imagina. Un jour il commanda aux Commissaires qu'il avoit chargés de la garde du butin, de dé-

ARTAXERXE

pouiller les prisonniers, & de les vendre. Il se présentoit beaucoup de gens pour acheter leurs habits ; mais pour les corps, on les trouvoit si délicats, si tendres, & si blancs, parce qu'ils avoient toujours été nourris & élevés à l'ombre, qu'on s'en moquoit, les regardant comme de nul service & de nul prix. Alors Agésilas s'approchant, dit à ses soldats, en leur montrant les hommes : *Voilà contre qui vous combattez* ; & en leur montrant leurs riches dépouilles, *Voilà pour quoi vous combattez*.

Quand le tems de se remettre en campagne fut venu, Agésilas dit tout haut qu'il marcheroit en Lydie. Tissapherne, qui n'avoit pas oublié la premiére ruse dont il avoit usé à son égard, & qui ne vouloit pas qu'on le trompât une seconde fois, fit marcher promtement ses troupes vers la Carie, ne doutant point que pour cette fois Agésilas ne tournât ses forces de ce côté là, d'autant plus qu'il étoit naturel que manquant de cavalerie il s'établît dans un pays rude & difficile, qui rendoit inutile celle des ennemis. Il fut lui-même sa dupe. Agésilas entra en Lydie, & s'appro-

cha de Sardes. Tiſſapherne accourut avec ſa cavalerie, & hâta ſa marche, pour venir au ſecours de cette place. Agéſilas, ſachant que ſon infanterie ne pouvoit pas encore être arrivée, crut devoir profiter de cette occaſion favorable pour lui livrer bataille avant qu'il eût raſſemblé toutes ſes troupes. Il rangea ſon armée ſur deux lignes. Il forma la premiére de ſes eſcadrons, dont il remplit les intervalles par des pelotons de gens de pié armés à la légére; & il leur ordonna de commencer la charge, pendant qu'il les ſuivroit avec la ſeconde ligne compoſée de ſon infanterie peſamment armée. Les barbares ne ſoutinrent pas le premier choc, & prirent d'abord la fuite. Les Grecs les pourſuivirent, ſe rendirent maîtres de leur camp, & y firent un grand carnage, & un plus grand butin encore.

MNÉMON.

Depuis ce combat les troupes d'Agéſilas eurent une entiére liberté de ravager & de piller tout le pays du Roi, & en même tems la ſatisfaction de voir la punition exemplaire que ce Prince fit de Tiſſapherne qui étoit un très méchant homme, & le plus dan-

Xenophon pag. 501. & 657. Plut. in Artax. pag. 1022. & in Ageſil. pag. 601. Diod. lib. 14. p. 299.

ARTAXERXE

Polien. Stratag. lib. 7.

gereux ennemi des Grecs. Le Roi avoit déja reçu beaucoup de plaintes de sa conduite. Ici il fut accusé de trahison, comme n'aiant pas fait son devoir dans le combat dont on vient de parler. La Reine Parysatis, toujours animée de haine & de vengeance contre tous ceux qui avoient eu quelque part à la mort de son fils Cyrus, ne contribua pas peu à la mort de Tissapherne, en aggravant par son crédit les charges qui étoient contre lui; car elle étoit rentrée entiérement dans les bonnes graces du Roi son fils.

Comme Tissapherne avoit une grande autorité dans l'Asie, le Roi n'osa pas l'attaquer ouvertement, mais crut devoir prendre de justes précautions pour s'assurer d'un Officier si puissant, & qui pouvoit devenir un ennemi dangereux. Il chargea Tithrauste de cette importante commission. Il étoit porteur de deux lettres. La premiére étoit pour Tissapherne, où le Roi lui donnoit ses ordres sur la guerre contre les Grecs; & lui laissoit un plein pouvoir. La seconde étoit adressée à Ariée Gouverneur de Larissa, par laquelle le

Roi lui ordonnoit d'aider de ſon conſeil & de toutes ſes forces Tithrauſte pour arréter Tiſſapherne. Il ne perdit point de tems. Il pria Tiſſapherne de vouloir bien le venir trouver, pour conférer enſemble ſur les expéditions de la campagne prochaine. Tiſſapherne, qui ne ſe doutoit de rien, ſe rendit chez lui, eſcorté ſeulement de trois cens hommes. Pendant qu'il étoit dans le bain, ſans ſabre & ſans armes, il fut arrété, & remis entre les mains de Tithrauſte, qui lui fit couper la tête, laquelle il envoia ſur le champ en Perſe. Le Roi la remit entre les mains de Paryſatis, ſpectacle agréable pour une Princeſſe emportée & vindicative. Quoique la conduite d'Artaxerxe parût ici peu digne d'un Roi, perſonne ne plaignit le ſort de ce Satrape, qui n'avoit nul reſpect pour les dieux, nul égard pour les hommes; qui comptoit pour rien la probité & l'honneur; pour qui les ſermens les plus ſacrés étoient un jeu, & qui faiſoit conſiſter toute l'habileté & toute la politique d'un homme d'Etat à ſavoir tromper les autres par l'hypocriſie, le menſonge, la perfidie, & le parjure.

ARTAXERXE

Xenoph. Hist. Gr. lib. 3. pag. 501. Plut. in Agesil. pag. 601.

Tithraufte étoit chargé d'une troisiéme lettre du Roi, qui lui donnoit le commandement des armées à la place de Tiffapherne. Après avoir exécuté fa commiffion, il envoia de grands préfens à Agéfilas pour le faire entrer plus facilement dans fes vûes & dans fes intérêts, & lui fit dire, que la caufe de la guerre étant ôtée, & l'auteur de tous ces troubles mis à mort, rien n'empéchoit plus l'accommodement: que le Roi de Perfe confentoit que les villes d'Afie jouiffent de leur liberté en lui paiant le tribut ordinaire, pourvû qu'il retirât fes troupes, & retournât dans la Gréce. Agéfilas répondit qu'il ne pouvoit rien conclure fans l'ordre de Sparte, de qui feule dépendoit la paix: que pour lui, il étoit plus aife d'enrichir fes foldats, que de s'enrichir lui-même: que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit beau & honorable, non de recevoir des préfens, mais de prendre les dépouilles de leurs ennemis. Cependant, voulant faire en quelque forte plaifir à Tithraufte en déchargeant fa province, & lui témoigner fa reconnoiffance de ce qu'il avoit puni l'ennemi

commun des Grecs, il mena ſon armée en Phrygie qui étoit le département de Pharnabaze. Tithrauſte lui-même le lui avoit propoſé, & il lui compta trente talens pour les frais de ſon voiage.

MNÉMON.

Trente mille écus.

En chemin il reçut une lettre des Magiſtrats de Sparte, qui lui ordonnoient de prendre le commandement de l'armée navale, avec pouvoir de mettre en ſa place qui il lui plairoit. Par ce nouveau pouvoir il ſe vit maître abſolu de toutes les troupes de terre & de mer que cet Etat avoit en Aſie. On prit ce parti là, afin que toutes les opérations étant dirigées par une ſeule tête, & les deux armées agiſſant de concert, le plan qu'on formeroit s'exécutât avec plus d'uniformité, & que tout conſpirât au même but. Jamais Sparte, juſques-là, n'avoit fait cet honneur à aucun de ſes Généraux, de lui confier en même tems le commandement des armées de terre & de mer. Auſſi tout le monde tomboit d'accord que c'étoit le plus grand perſonnage de ſon tems, & qui ſoutenoit le mieux la haute réputation dont il jouiſſoit. Mais il étoit homme, & il avoit des foibleſſes.

La premiére chose qu'il fit, ce fut d'établir sur la flote Pisandre pour son Lieutenant. En quoi il parut avoir fait une faute considérable, parce qu'aiant auprès de lui plusieurs autres Capitaines plus âgés & plus expérimentés, cependant sans aucun égard à ce qui pouvoit être utile à son pays, & pour honorer un allié, & faire plaisir à sa femme qui étoit sœur de ce Pisandre, il lui avoit confié le commandement de la flote, emploi qui étoit beaucoup au-dessus de ses forces, quoiqu'il ne fût point sans mérite.

C'est la tentation ordinaire de ceux qui sont en place, mais qui croient n'y être que pour eux, & pour leur famille : comme si l'avantage de leur appartenir devenoit un titre pour remplir dignement des postes qui demandent de grands talens. Ils ne considérent pas que non seulement ils s'exposent à ruiner les affaires d'un Etat par des vûes particuliéres, mais qu'ils sacrifient encore les intérêts de leur propre gloire, qui ne peut se soutenir que par des succès qu'ils ne doivent pas attendre des instrumens qu'ils ont si mal choisis.

AN. M. 3610. Av. J.C. 394. *Xenoph. hist. Græc. lib. 4. pag. 507-510.*

Agésilas établit son armée en Phrygie dans les terres du Gouvernement de Pharnabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choses, & amassa de grosses sommes d'argent. De-là, s'avançant jusqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le Roi Cotys, qui souhaita passionnément son amitié à cause de sa bonne foi & de sa vertu. Les mêmes motifs avoient déja obligé, quelque tems auparavant, Spithridate, un des principaux Officiers du Roi, à quitter le service de Pharnabaze, & à s'aller rendre à Agésilas ; & depuis ce tems-là, il lui avoit rendu de grands services, car il avoit beaucoup de troupes & étoit fort brave. Cet Officier étant entré dans la Phrygie, avoit fait le dégât dans tout le pays de Pharnabaze, qui n'osa jamais l'attendre, ni se confier même à ses forteresses : mais emportant ce qu'il avoit de plus précieux & de plus cher, il fuioit toujours devant lui, & se retiroit d'un lieu dans un autre, changeant tous les jours de camp. Enfin Spithridate, prenant avec lui le Spartiate Hérippidas avec quelques troupes, (c'étoit le chef du nouveau Conseil des trente que les Spartiates

ARTA-XERXE avoient envoié la seconde année à Agésilas) l'observa un jour de si près, & l'attaqua si à propos, qu'il se rendit maître de son camp, & de toutes les richesses dont il étoit plein. Mais Hérippidas s'érigeant mal à propos en controlleur inexorable de tout ce qui avoit été soustrait du butin, força les soldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris; & en les visitant, & en faisant ses recherches avec une exactitude & une sévérité hors de saison, il irrita Spithridate au point qu'il se retira sur le champ à Sardes avec ses Paphlagoniens.

On dit que dans toute cette expédition il n'arriva rien à Agésilas qui lui fût si sensible que cette retraite de Spithridate. Car, outre qu'il étoit très-fâché d'avoir perdu un si bon Officier & de si bonnes troupes, il avoit honte du reproche qu'on pouvoit lui faire d'une basse & sordide avarice, défaut également deshonorant pour lui & pour sa patrie, & dont il avoit travaillé pendant toute sa vie à éloigner de lui jusqu'au plus léger soupçon. Il ne croioit pas que le devoir de sa place lui permît de fermer les yeux, par une molle & aveugle

indolence, sur toutes les malversations qui se commettoient sous lui : mais il savoit aussi qu'il y a une exactitude & une sévérité, qui, pour être poussée trop loin, dégénére en petitesse & en vétillerie, & qui, par trop d'affectation de vertu, devient un vice réel & dangereux. MNÉMON.

Quelque tems après, Pharnabaze, qui voioit tout son pays ravagé, demanda à avoir une conférence avec Agésilas. Un ami commun ménagea cette entrevûe. Agésilas arriva le premier au rendez-vous avec ses amis, & en attendant Pharnabaze, il s'assit à l'ombre d'un arbre sur du gazon qui s'y rencontra. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ses gens étendirent à terre des peaux très-douces & à long poil, de riches tapis de diverses couleurs, & de magnifiques coussins. Mais voiant Agésilas assis tout simplement à terre sans appareil, il eut honte de sa mollesse, & s'assit comme lui sur l'herbe nue. Ainsi l'on vit, dans cette occasion, tout le faste Persan venir faire hommage à la simplicité & à la modestie Spartaine.

Xenoph. hist. Græc. lib. 4. pag. 510-512.
Plut. in Agesil. pag. 602.

Quand ils se furent salués, Pharnabaze prit la parole, & dit : Qu'il

ARTAXERXE avoit servi de bonne foi les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnése, combattu pour eux diverses fois, & entretenu leur armée navale, sans qu'on pût lui reprocher ni trahison ni supercherie comme à Tissapherne. Qu'il s'étonnoit qu'ils fussent venus l'attaquer dans son Gouvernement, bruler ses maisons, couper ses arbres, & ravager son pays sans ménagement. Que si c'étoit la coutume des Grecs qui faisoient profession d'honneur & de vertu, de traiter ainsi leurs amis & leurs bienfaiteurs, il ne savoit plus ce qu'on devoit appeller juste & équitable. Ces plaintes n'étoient point tout-à-fait sans fondement: il les faisoit d'un air & d'un ton modeste, mais touchant: les Spartiates qui accompagnoient Agésilas ne voiant point ce qu'on y pouvoit répondre, tenoient les yeux baissés, & gardoient un profond silence. Agésilas, qui s'en aperçut, répondit à peu près en ces termes: » Seigneur Pharnabaze, vous n'ignorez pas que la » guerre arme quelquefois les meilleurs amis les uns contre les autres » pour la défense de leur patrie. Pendant que nous l'avons été du Roi

» votre maître, nous l'avons traité en ami : maintenant que nous sommes devenus ses ennemis, nous lui faisons une guerre ouverte, comme cela est juste, & nous cherchons à lui nuire en vous faisant du mal. » Mais dès le jour même que, secouant le joug honteux de la servitude, vous vous jugerez digne d'être appellé plutôt l'ami & l'allié des Grecs, que l'esclave du Roi des Perses, comptez que toutes ces troupes que vous voiez devant vos yeux, que toutes ces armes, tous ces vaisseaux, & nous-mêmes tous tant que nous sommes, que tout cela n'est ici que pour garder vos biens, & pour assurer votre liberté, qui est de tous les biens le plus précieux & le plus desirable.

Pharnabaze repartit, que si le Roi envoioit un autre Général à sa place, & qu'il le soumît à un nouveau venu, il prendroit volontiers le parti qu'on lui offroit : qu'autrement il ne se départiroit point de la fidélité qu'il lui avoit jurée, & ne quitteroit point son service. Alors Agésilas, le prenant par la main, & se levant avec lui : » Plaise aux dieux, Seigneur

ARTAXERXE » Pharnabaze, lui dit-il, qu'avec de » si nobles sentimens vous soiez plutôt notre ami que notre ennemi. « Il promit de sortir de son Gouvernement, & de n'y point rentrer tant qu'il pourroit subsister ailleurs.

§. IV.

Ligue contre les Lacédémoniens. Agésilas, rappellé par les Ephores au secours de sa patrie, obéit sur le champ. Mort de Lysandre. Victoire des Lacédémoniens près de Némée. Leur flote est battue par Conon près de Cnidos. Bataille gagnée par les Lacédémoniens à Coronée.

An. M. 3610. Av. J.C. 394. *Plut in Agesil. pag.* 603. 604. *Xenoph. in Agesil. p.* 657.

IL Y AVOIT deux ans qu'Agésilas étoit à la tête de l'armée, & déja son nom faisoit trembler les provinces de la haute Asie : tout y retentissoit du bruit de sa grande sagesse, de son désintéressement, de sa modération, de son courage intrépide dans les plus grands dangers, & de son invincible patience pour supporter les plus rudes fatigues. De tant de milliers de soldats qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un seul qui eût une paillasse plus méchante & plus dure que celle sur laquelle il couchoit. Il étoit si indif-

férent ſur le froid & ſur le chaud,[a] qu'il paroiſſoit ſeul fait à ſupporter les ſaiſons les plus rigoureuſes, & telles qu'il plaiſoit à Dieu de les donner: ce ſont les termes mêmes de Plutarque.

MNÉMON.

Le plus agréable de tous les ſpectacles pour les Grecs établis en Aſie, c'étoit de voir les Lieutenans du grand Roi, ſes Satrapes & autres grands Seigneurs, qui étoient autrefois ſi fiers & ſi intraitables, radoucir leur ton devant un homme couvert d'une méchante cape, & à une ſeule de ſes paroles, très courte & très laconique, changer de langage & de conduite, & ſe transformer, pour ainſi dire, en d'autres hommes. Il lui arrivoit de tous côtés des Députés, que les peuples lui envoioient pour faire amitié avec lui, & ſon armée groſſiſſoit tous les jours par les troupes des barbares qui venoient s'y joindre.

Toute l'Aſie étoit déja émue, & la plupart des Provinces prêtes à ſe révolter. Agéſilas avoit remis l'ordre & le calme dans toutes les villes, leur

[a] Ὥσπερ μόνος ἀεὶ χρῆσθαι ταῖς ὑπὸ θεοῦ κεκραμέναις ὥραις πεφυκώς.

ARTAXERXE

avoit rendu leur franchise & leur liberté avec les modifications raisonnables, non seulement sans verser de sang, mais sans bannir même un seul homme. Non content de tels progrès, il songeoit à aller attaquer le Roi de Perse dans le cœur de ses Etats, à le faire craindre pour sa propre personne & pour la tranquillité dont il jouissoit dans les villes d'Ecbatane & de Suse, & à l'embarrasser de tant d'affaires qu'il ne pût plus, du fond de son cabinet, troubler toute la Gréce, en corrompant par ses présens les Orateurs, & ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes.

Xenoph. Hist. Græc. lib 3. pag. 502 - 507. Plut. in Lys. p. 449. 451.

Tithrauste, qui commandoit pour le Roi dans l'Asie, voiant où alloient les desseins d'Agésilas, & voulant en prévenir l'effet, avoit envoié dans la Gréce Timocrates de Rhodes avec de grosses sommes, pour corrompre les principaux des villes, & y exciter par leur moien des soulévemens contre Sparte. Il savoit que la fierté des Lacédémoniens, (car tous leurs Commandans ne ressembloient point à Agésilas) & les maniéres impérieuses qu'ils emploioient à l'égard de leurs alliés & de leurs voisins, sur-tout

depuis qu'ils se regardoient comme les maîtres de la Gréce, avoient généralement indisposé les esprits, & excité contre eux une jalousie qui n'attendoit qu'une occasion pour éclater. Cette dureté de gouvernement avoit une cause naturelle dans leur éducation. Accoutumés dès l'enfance à obéir sans délai & sans réplique, premiérement aux maîtres, ensuite aux Magistrats, ils exigeoient une pareille obéissance des villes qui dépendoient d'eux, s'irritoient aisément des moindres résistances, & par cette exactitude & cette sévérité outrée se rendoient insupportables.

MNÉMON.

Tithrauste n'eut donc pas de peine à détacher les alliés de leur parti. Thébes, Argos, Corinthe entrérent dans ses vûes : le Député ne se présenta point à Athénes. Ces trois villes, animées par ceux qui les gouvernoient, font ligue contre Lacédémone, qui de son côté se prépare fortement à la guerre. Ceux de Thébes en même tems députent vers les Athéniens, pour implorer leur secours, & les faire entrer dans la ligue. Les Députés, après avoir passé légérement sur leurs anciennes divi-

ARTAXERXE

sions, insistent avec force sur les services considérables qu'ils ont rendus à Athénes, en refusant de se joindre à ses ennemis dans le tems qu'ils vouloient la ruiner de fond en comble. Ils leur représentent l'occasion favorable qu'ils ont de se rétablir dans leur ancien pouvoir, & d'enlever aux Lacédémoniens l'empire de la Gréce. Que tous les alliés de Sparte, soit au-dedans, soit au-dehors de la Gréce, ennuiés de leur dure & injuste domination, n'attendoient qu'un signal pour se révolter. Qu'au moment que les Athéniens se seroient déclarés, toutes les villes se réveilleroient au bruit de leurs armes; & que le Roi de Perse, qui avoit juré la ruine de Sparte, les aideroit de toutes ses forces, tant par terre que par mer.

Thrasybule, à qui les Thébains avoient fourni des armes & de l'argent lorsqu'il entreprit de rétablir la liberté à Athénes, appuia fortement leur demande, & le secours fût accordé d'une commune voix. Les Lacédémoniens, de leur côté, se mirent en campagne sans perdre de tems, & entrérent dans la Phocide. Lysandre

écrivit à Pausanias, qui commandoit l'une des deux armées, pour l'avertir de se rendre le lendemain de bonne heure devant Haliarte qu'il vouloit assiéger, & que pour lui il s'y rendroit au point du jour. La lettre fut interceptée. Lysandre l'aiant attendu fort lontems, fut obligé de donner le combat, & il y fut tué. Pausanias apprit cette triste nouvelle en chemin. Il ne laissa pas de continuer sa marche vers Haliarte. On délibéra si l'on donneroit un nouveau combat. Il ne crut pas qu'il fût de la prudence de le hazarder, & se contenta de faire une tréve pour enlever les corps de ceux qui étoient restés sur la place. A son retour à Sparte, il fut cité pour rendre compte de sa conduite : & sur ce qu'il refusa de comparoitre, il fut condanné à mort. Mais il se déroba au supplice par la fuite, & se retira à Tégée, où il passa le reste de ses jours sous la sauve-garde & la protection de Minerve, dont il s'étoit rendu le suppliant; & il y mourut de maladie.

La pauvreté de Lysandre aiant été reconnue après sa mort, fit beaucoup d'honneur à sa mémoire, quand on

vit que de tant d'or & d'argent qui lui avoit passé par les mains, d'une puissance si grande qu'il avoit eue, de tant de villes qui lui avoient été soumises & qui lui avoient fait la cour, en un mot de cette espéce de roiauté & de souveraineté qu'il avoit toujours exercée, il n'en avoit profité en rien pour avancer & pour enrichir sa maison.

Quelques jours avant sa mort, deux des principaux citoiens de Sparte avoient fiancé ses deux filles : mais quand ils furent l'état où Lysandre avoit laissé ses affaires, ils refusérent de les épouser. La République ne laissa point impunie une telle bassesse d'ame, & ne put souffrir que la pauvreté de Lysandre, qui étoit la plus grande preuve de sa justice & de sa vertu, fût regardée comme un obstacle qui dût empécher de s'allier dans sa famille. Ils furent condannés à une amende, couverts de honte, & exposés au mépris de tous les gens de bien. Car à Sparte il y avoit des peines établies, non seulement contre ceux qui refusoient de se marier, ou qui se marioient trop tard, mais aussi contre ceux qui se marioient mal. Et

l'on rangeoit dans ce nombre ceux ſurtout qui, au lieu de s'allier dans les maiſons de vertu & de leur parenté, ne cherchoient que les maiſons des riches. Loi admirable, qui ſerviroit à perpétuer dans les familles la probité & l'honneur, qu'un ſang impur vient bientôt à bout d'y altérer!

Il faut avouer qu'un généreux déſintéreſſement, au milieu de tout ce qui peut irriter la cupidité, eſt bien rare, & bien digne d'admiration: mais il étoit accompagné dans Lyſandre de grands défauts qui en terniſſoient tout l'éclat. Sans parler de l'imprudence qu'il eut de faire entrer dans Sparte l'or & l'argent qu'il mépriſoit lui-même, mais qu'il rendit eſtimable à ſes citoiens, ce qui cauſa leur perte: quel cas peut-on faire d'un homme, brave à la vérité, propre à manier les eſprits, intelligent dans les affaires, & habile dans l'art de gouverner & dans ce qu'on appelle politique, mais qui ne compte pour rien la probité & la juſtice; à qui le menſonge, la fourberie, la perfidie paroiſſent des moiens légitimes pour parvenir à ſes fins; qui ne craint point, pour avancer ſes amis & ſe faire des créatures,

de commettre les injustices & les violences les plus criantes; enfin qui ne rougit pas de profaner ce que la religion a de plus sacré, jusqu'à corrompre les Prêtres & supposer des oracles, pour satisfaire la folle ambition qu'il avoit de s'égaler au Roi, & de monter sur le trône ?

Xenoph. Hist. Græc. lib. 4. pag. 513. Idem in Agesil. pag. 657. Plut. in Agesil. pag. 603. 604.

Dans le tems même qu'Agésilas se préparoit à mener ses troupes dans la Perse, arrive le Spartiate Epicydidas, qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre, que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au secours de son pays. Agésilas ne délibéra pas d'un moment, & fit sur le champ aux Ephores cette réponse, que Plutarque nous a conservée. *Agésilas aux Ephores, salut. Nous avons soumis une partie de l'Asie, mis en déroute les barbares, & fait dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre. Mais, puisque vous m'ordonnez de retourner, je suis de près votre lettre, & je la préviendrois s'il m'étoit possible. J'ai reçu le commandement, non pour moi, mais pour ma ville & pour les alliés. Je sai qu'un commandant ne mérite & ne remplit véritablement ce nom, que lorsqu'il se laisse conduire par les Loix*

Plut. in Apophtheg. Lacon. pag. 211.

& par les Ephores, & qu'il obéit aux Magiſtrats. MNÉMON.

On a fort admiré & fait valoir cette promte obéïſſance d'Agéſilas ; & ce n'eſt point ſans raiſon. Annibal, déja accablé de malheurs, chaſſé de preſque toute l'Italie, eut beaucoup de peine à obéir à ſes citoiens qui le rappelloient pour délivrer Carthage du malheur dont elle étoit menacée. Ici c'eſt un Roi vainqueur, prêt à entrer dans le pays ennemi & à aller attaquer le Roi des Perſes juſques ſur ſon trône, preſque ſûr de l'heureux ſuccès de ſes armes, qui, au premier ordre des Ephores, renonce à de ſi flateuſes & de ſi magnifiques eſpérances. Il montre bien la vérité de ce qu'on diſoit, *qu'à Sparte c'étoient les loix qui commandoient aux hommes, & non les hommes aux loix.*

En partant il dit, *que trente mille Archers du Roi le chaſſoient d'Aſie*, déſignant par ces mots une monnoie de Perſe qui avoit d'un côté la figure d'un Archer, parce qu'on avoit répandu dans la Gréce trente mille piéces de cette monnoie pour corrompre les Orateurs, & ceux qui avoient le plus de pouvoir dans les villes.

ARTAXERXE

Xenoph. Græc. Gr. l. 4. pag. 513.

Xenoph. de Exped. Cyr. lib. 5. p. 350.

Agéſilas, en quittant l'Aſie, où il fut regretté comme le pere commun des peuples, y établit Euxéne pour ſon Lieutenant, & lui donna quatre mille hommes pour la défenſe du pays. Xénophon partit avec lui. Il laiſſa à Ephéſe chez Mégabyze, qui prenoit ſoin du temple de Diane, la moitié de l'or qu'il avoit raporté de ſon expédition en Perſe avec Cyrus, pour le lui garder comme un dépôt; &, en cas de mort, pour le conſacrer à Diane.

Xenoph. p. 514-517.

Cependant les Lacédémoniens avoient levé une armée, & l'avoient miſe ſous le commandement d'Ariſtodéme, tuteur du Roi Agéſipolis encore enfant. Leurs ennemis s'aſſemblérent pour délibérer comment ils devoient faire la guerre. Timolaüs de Corinthe dit, que les Lacédémoniens reſſembloient à un fleuve qui groſſit à meſure qu'il s'éloigne de ſa ſource, ou à un eſſaim d'abeilles qu'on peut bruler aiſément dans ſa ruche, mais qui ſe répand bien loin à ſa ſortie, & ſe rend redoutable par ſes piqûres. Il étoit donc d'avis qu'on les allât attaquer chez eux, &, s'il ſe pouvoit, juſques dans leur capitale: ce qui fut

approuvé & réſolu. Mais les Lacédémoniens ne leur en laiſſérent pas le tems. Ils ſe mirent en campagne, & trouvérent l'ennemi près de Némée, ville aſſez voiſine de Corinthe. Il s'y donna un combat fort rude. Les Lacédémoniens eurent l'avantage, qui fut très-conſidérable. Agéſilas aiant reçu cette nouvelle à Amphipolis, comme il accouroit au ſecours de ſa patrie, la manda auſſitôt aux villes d'Aſie pour leur donner du courage, & leur fit eſpérer qu'elles le reverroient bientôt ſi les affaires tournoient bien.

MNÉMON.

Quand on ſut à Sparte qu'Agéſilas approchoit, les Lacédémoniens qui étoient reſtés dans la ville, voulant lui faire honneur à cauſe de ſa promte obéiſſance à leurs ordres, firent publier à ſon de trompe que tous les jeunes gens, qui voudroient aller au ſecours de leur Roi, n'avoient qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eut pas un ſeul qui ne vînt ſe préſenter avec joie, & donner ſon nom. Mais les Ephores en choiſirent ſeulement cinquante des plus braves & des plus robuſtes qu'ils lui envoiérent, & le firent prier de ſe rendre le plutôt qu'il pourroit en

Plut. in Ageſil. pag. 605.

ARTAXERXE

Xenoph. Hist. Græc. lib. 4 pag. 518. Diod. lib. 14. p. 302. Justin. lib. 6. cap. 2. & 3.

Béotie, ce qu'il éxécuta ſans délai.

Dans ce même tems les deux flotes ennemies ſe rencontrérent près de Cnidos ville de Carie. Celle des Lacédémoniens étoit commandée par Piſandre, beau-frere d'Agéſilas, celle des Perſes par Pharnabaze & Conon Athénien. Ce dernier voiant que les ſecours du Roi de Perſe venoient lentement, & faiſoient manquer bien des occaſions, avoit pris le parti d'aller lui-même en Cour ſolliciter en perſonne l'aſſiſtance du Roi. Comme il ne voulut point ſe proſterner devant lui ſelon la coutume ordinaire, il ne put s'ouvrir & s'expliquer que par des entremetteurs. Il lui repréſenta avec une force & une vivacité qu'on pardonne rarement à ceux qui parlent aux Princes, qu'il étoit bien étonnant & bien honteux, que ſes Miniſtres, contre ſon intention, laiſſaſſent manquer & dépérir ſes affaires par une indigne épargne; que le plus opulent Roi de la terre le cédât à ſes ennemis par l'endroit même où il leur étoit infiniment ſupérieur, c'eſt-à-dire, par les richeſſes, & que faute d'envoier à ſes Généraux l'argent néceſſaire, il fit avorter tous leurs deſſeins.

Ces remontrances étoient libres, mais sensées & solides. Le Roi les reçut parfaitement bien, & il montra par son exemple que souvent on pourroit dire la vérité aux Princes avec succès, si on en avoit le courage. Conon obtint tout ce qu'il demanda, & le Roi le fit Amiral de sa flote. MNÉMON.

Elle étoit composée de plus de quatre-vingt dix galéres : celle des ennemis étoit un peu inférieure en nombre. Elles vinrent à la vûe l'une de l'autre près de Cnidos ville maritime de l'Asie Mineure. Conon, qui avoit été cause en quelque sorte de la prise d'Athénes par la perte du combat naval près d'Ægos-potamos, fit ici des efforts extraordinaires pour réparer son malheur, & pour effacer par une victoire éclatante la honte de sa premiére défaite. [a] Il avoit cet avantage, que dans le combat qu'il alloit donner, les Perses en faisoient tous les frais, & en devoient porter seuls toute la perte; au lieu que tout le fruit de la victoire seroit pour les

[a] Eo speciosiùs, quòd ne ipsorum quidem Atheniensium, sed alieni imperii viribus dimicet, pugnaturus periculo regis, victurus præmio patriæ. *Justin.*

ARTAXERXE

Athéniens ſans qu'ils y hazardaſſent rien du leur. Piſandre avoit auſſi de grands motifs de montrer du courage dans cette occaſion, pour ne pas dégénérer de la gloire de ſon beaufrere, & pour juſtifier le choix qu'il avoit fait de lui en le nommant Amiral de la flote. En effet il fit paroitre beaucoup de valeur, & eut d'abord quelque avantage : mais le combat s'étant échauffé, & les alliés de Sparte aiant pris la fuite, il ne put ſe réſoudre à les ſuivre, & mourut les armes à la main. Conon prit cinquante galéres : le reſte ſe ſauva à Cnidos. La ſuite de cette victoire fut la révolte preſque générale des alliés de Sparte, dont pluſieurs ſe déclarérent pour les Athéniens, & les autres ſe rétablirent dans leur ancienne liberté. Depuis cette bataille, les affaires des Lacédémoniens allérent toujours en déclinant. Toutes leurs actions en Aſie ne furent plus que les foibles efforts d'un pouvoir mourant ; juſqu'à ce que les défaites de Leuctres & de Mantinée achevérent de les accabler.

Iſoc. in Orat. Areo- pag. pag. 273 - 280.

Iſocrate fait une réflexion bien ſenſée au ſujet des révolutions de Sparte & d'Athénes, qui ont toujours eu

leur cause & leur source dans la prospérité orgueilleuse de ces deux Républiques. En effet les Lacédémoniens, qui d'abord étoient incontestablement reconnus pour les maîtres de la Gréce, ne déchurent de leur autorité que par l'abus énorme qu'ils en firent. Les Athéniens succédérent à leur puissance, & en même tems à leur fierté ; & nous avons vû dans quel abyme de maux elle les précipita. Sparte, aiant encore repris le dessus par la défaite des Athéniens en Sicile, & par la prise de leur ville, sembloit devoir profiter de la double expérience du passé, tant de la sienne propre, que de celle de sa rivale qui étoit encore toute récente : mais il est rare que les exemples & les événemens les plus frapans fassent changer de conduite. Sparte devint aussi fiére & aussi intraitable qu'auparavant : aussi éprouva-t-elle encore le même sort.

C'étoit pour faire éviter ce malheur aux Athéniens, qu'Isocrate leur rappelloit le souvenir du passé, leur parlant dans un tems où tout leur réussissoit. » Vous croiez, leur dit-il, » que munis d'une flote nombreuse,

ARTAXERXE

» maîtres absolus de la mer, soutenus » par de puissans alliés toujours prêts » à vous secourir, vous n'avez rien à » craindre, & que vous pouvez jouir » en repos & en tranquillité du fruit » de vos victoires. Et moi, souffrez » que je vous parle avec franchise & » vérité, je pense tout autrement. Ce » qui fait le sujet de ma crainte, c'est » que je voi que la décadence des plus » grandes villes a toujours commencé » dans le tems qu'elles se croioient » les plus puissantes, & que c'est leur » sécurité même qui a creusé le pré- » cipice où elles sont tombées. Et la » raison en est bien claire. La pros- » périté & l'adversité ne marchent ja- » mais seules ; mais elles ont chacune » leur cortége qui produit des effets » bien différens. La premiére est ac- » compagnée de faste, d'orgueil, d'in- » solence, qui aveuglent, & inspirent » des projets téméraires & insensés : » au contraire l'adversité a pour com- » pagnes la modestie, la défiance de » soi-même, la circonspection, dont » l'effet naturel est de rendre les hom- » mes prudens, & de leur faire ti- » rer avantage de leurs propres fau- » tes. De sorte que l'on ne sait lequel

MNÉMON.

» de ces deux états l'on doit souhaiter à une ville : puisque celui qui paroit malheureux, est un acheminement presque sûr à la prospérité ; & que celui qui est plus flateur & si brillant, conduit pour l'ordinaire aux plus grands malheurs. « L'échec reçu par les Lacédémoniens à la journée de Cnidos, en fut une triste preuve.

Plut. in Agesil. pag. 605.

Agésilas étoit en Béotie prêt à donner la bataille, quand il apprit cette fâcheuse nouvelle. Dans la crainte qu'elle ne décourageât & n'effraiât ses troupes qui se préparoient au combat, il fit courir le bruit dans l'armée que les Lacédémoniens avoient remporté sur mer une victoire considérable, & lui-même paroissant en public couronné d'un chapeau de fleurs, fit un sacrifice d'action de graces pour cette bonne nouvelle, & envoia aux Officiers des portions du sacrifice. Les deux armées, à peu près égales en forces, se trouvérent en présence dans les plaines de Coronée, & se mirent en bataille. Agésilas donna aux Orchoméniens l'aile gauche, & prit pour lui la droite. De l'autre côté, les Thébains étoient à la droite,

Plut. in Agesil. pag. 605. Xenoph. Hist. Græc. p. 518-520. & in Agesil. p. 659. 660.

ARTAXERXE

& les Argiens à la gauche. Xénophon écrit que ce fut la plus furieuse de toutes les batailles qui eussent été données de son tems ; & il doit en être cru, car il y étoit, & il combattoit auprès d'Agésilas, avec lequel il étoit revenu d'Asie.

La premiére charge ne fut pas fort opiniâtre, & ne dura pas lontems. Les Thébains mirent d'abord en fuite les Orchoméniens, & Agésilas renversa & mit en déroute les Argiens. Mais les uns & les autres aiant su que leur aile gauche étoit fort maltraitée & qu'elle fuioit, ils tournérent incontinent, Agésilas pour s'opposer aux Thébains, & pour leur ravir la victoire ; & les Thébains, pour suivre leur aile gauche qui s'étoit retirée vers l'Hélicon. Dans ce moment Agésilas pouvoit remporter une victoire sûre, s'il avoit voulu laisser passer les Thébains pour les charger ensuite en queue : mais emporté par l'ardeur de son courage il voulut s'opposer à leur passage, & les attaquer de front, pour les renverser de vive force. En quoi, dit Xénophon, il montra plus de valeur que de prudence.

Les

Les Thébains, voiant qu'Agésilas marchoit contr'eux, réunirent dans l'instant toute leur infanterie en un seul corps, en formérent un bataillon quarré, & reçurent l'ennemi sans s'étonner. La mêlée fut âpre & sanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans celui où Agésilas combattoit au milieu des cinquante jeunes Spartiates que la ville lui avoit envoiés. La valeur & l'émulation de ces jeunes gens furent d'un grand secours pour Agésilas, & l'on peut dire qu'ils lui sauvérent la vie, combattant autour de lui avec beaucoup d'ardeur, & s'exposant les premiers pour mettre sa personne en sûreté. Ils ne purent pas néanmoins l'empêcher d'être blessé, & il reçut au travers de ses armes plusieurs coups de pique & d'épée. Mais, après de grands efforts, ils l'arrachérent encore vivant aux ennemis, & lui faisant un rempart de leurs corps, ils lui immolérent grand nombre de Thébains, & plusieurs de ces jeunes gens demeurérent aussi sur la place. Enfin, voiant que c'étoit une affaire trop difficile que de renverser de front les Thébains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils avoient refusé de faire d'abord. Ils ouvrirent leur

phalange pour leur donner passage, & après qu'ils furent passés, comme ils marchoient avec plus de désordre, ils tombérent sur eux, & les attaquérent par les flancs & par la queue. Ils ne purent pourtant jamais les rompre, ni les mettre en fuite. Ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours, & gagnérent l'Hélicon, bien fiers du succès de ce combat, où de leur côté ils s'étoient toujours maintenu invincibles.

Agésilas, quoique très-affoibli par le grand nombre de ses blessures, & par la quantité de sang qu'il avoit perdu, ne voulut point se retirer dans sa tente, qu'il ne se fût fait porter au lieu où étoit sa phalange, & qu'il n'eût vû emporter devant lui tous les morts sur leurs armes mêmes. Là, on vint lui dire que plusieurs des ennemis s'étoient réfugiés dans le temple de Minerve Itonienne qui étoit près du lieu où s'étoit donné le combat, & on lui demanda ce qu'il vouloit qu'on en fît. Comme il étoit plein de respect pour les dieux, il ordonna qu'on les laissât aller, & leur donna même une escorte, pour les conduire en sûreté où ils voudroient.

Le lendemain matin, Agésilas vou-

lant éprouver si les Thébains auroient le courage de recommencer le combat, commanda à ses troupes de se couronner de chapeaux de fleurs, & à ses fluteurs de jouer de la flute pendant qu'il feroit dresser & orner un trophée pour monument de sa victoire. Dans ce même moment, les ennemis lui envoiérent des Hérauts pour demander la permission d'enterrer les morts. Il la leur accorda avec une tréve, & aiant confirmé sa victoire par cette action de vainqueur, il se fit porter à Delphes, où l'on célébroit les Jeux Pythiques. Il y fit une procession solennelle, qui fut suivie d'un sacrifice, & il consacra au dieu la dixme du butin qu'il avoit fait en Asie, qui montoit à cent talens. Ces grands hommes, encore plus religieux que braves, ne manquoient jamais de marquer aux dieux par des présens leur reconnoissance pour les victoires qu'ils avoient remportées, déclarant par cet hommage public qu'ils s'en croioient redevables à leur protection.

Cent mille écus.



ARTAXERXE

§. V.

Agésilas victorieux retourne à Sparte. Il se conserve toujours dans sa simplicité & dans ses mœurs anciennes. Conon rétablit les murailles d'Athénes. Paix honteuse aux Grecs, conclue par Antalcide Lacédémonien.

Plut. in Agesil. pag. 606.

APRÈS la fête, Agésilas s'en retourna par mer à Sparte. Ses citoiens le reçurent avec toutes les marques d'une véritable joie, & le regardérent avec admiration, voiant ses mœurs simples, & sa vie pleine de frugalité & de tempérance. A son retour des pays étrangers où dominoient le faste, la mollesse, l'amour des délices, on ne le vit point infecté des mœurs barbares, comme l'avoient été la plupart des autres Généraux. Il ne changea rien ni à ses repas, ni à ses bains, ni à l'équipage de sa femme, ni aux ornemens de ses armes, ni aux meubles de sa maison. Au milieu d'une réputation si brillante & des applaudissemens universels, toujours le même, & plus modeste encore qu'auparavant, il ne se distinguoit des autres citoiens que par une

plus grande ſoumiſſion aux loix, & un plus inviolable attachement aux coutumes de ſa patrie, perſuadé qu'il n'étoit Roi que pour en donner l'exemple aux autres.

Il ne faiſoit conſiſter la grandeur que dans la vertu. Un jour qu'on parloit en termes magnifiques du Grand Roi, (c'eſt ainſi que les Rois de Perſe ſe faiſoient appeller) & qu'on relevoit extrêmement ſa puiſſance : » Je [a] ne » comprends pas, dit-il, comment il » eſt plus grand que moi, s'il n'eſt pas » plus vertueux.

Plin. de ſui laude, pag. 545.

Il y avoit à Sparte quelques citoiens, qui, gâtés par le goût dominant de la Gréce, ſe faiſoient un mérite & une gloire d'entretenir beaucoup de chevaux pour les courſes. Il perſuada à ſa ſœur, appellée Cyniſca, de diſputer le prix aux Jeux Olympiques, pour faire voir aux Grecs que la victoire qu'on y remportoit, & dont on faiſoit tant de cas, n'étoit pas le fruit du courage & de la valeur, mais des richeſſes & de la dépenſe. Elle fut la premiére des perſonnes de ſon ſexe qui eut part à cet honneur. Il ne portoit pas le même

[a] Τὶ δ' ἐμοῦ γε μείζων ἐκεῖνος, εἰ μὴ καὶ δικαιότερος.

ARTAXERXE

jugement des exercices qui contribuent à rendre le corps plus robuste, & qui l'endurcissent aux travaux & à la fatigue; & pour les mettre plus en honneur, il les honoroit souvent de sa présence.

Plut. in Agesil. pag. 606.

Quelque tems après la mort de Lysandre, il découvrit le complot qu'il avoit formé contre les deux Rois, dont jusques-là on n'avoit point entendu parler, & dont on n'eut connoissance que par une espéce de hazard. Voici ce qui donna lieu à cette découverte. Sur quelques affaires qui regardoient le gouvernement, on eut besoin d'aller consulter les Mémoires que Lysandre avoit laissés, & Agésilas se transporta dans sa maison. En parcourant ses papiers, il tomba sur le cahier où étoit écrite tout du long la harangue de Cléon, qu'il avoit préparée sur la nouvelle maniére de procéder à l'élection des Rois. Frapé de cette lecture, il quitta tout, & sortit brusquement pour aller communiquer cette harangue à ses citoiens, & leur faire voir quel homme c'étoit que Lysandre, & combien on s'étoit trompé à son égard. Mais Lacratidas, homme sage & prudent, & qui étoit le Président des

Ephores, le retint en lui disant: » Qu'il » ne faloit pas déterrer Lysandre, mais » au contraire qu'il faloit enterrer avec » lui sa harangue, comme une piéce » très-dangereuse par le grand art avec » lequel elle étoit composée, & par la » force de persuasion qui régnoit par- » tout, & à laquelle il seroit difficile » de résister. « Agésilas le crut, & la harangue demeura ensevelie dans le silence & l'oubli, ce qui étoit le meilleur usage qu'on en pût faire.

Comme il avoit beaucoup de crédit dans la ville, il fit déclarer Amiral de la flote Téleutias, son frere utérin. Il seroit à souhaiter que l'histoire, pour justifier ce choix, marquât dans ce Commandant d'autres qualités, que celle de proche parent du Roi. Bientôt après Agésilas partit avec son armée de terre, alla mettre le siége devant Corinthe, & prit ce que l'on appelloit les longues murailles, pendant que son frere Téleutias l'assiégeoit par mer. Il fit plusieurs autres exploits particuliers contre les peuples de la Gréce ennemis de Sparte, qui marquent toujours à la vérité beaucoup de valeur & d'expérience de la part de ce Chef, mais qui ne sont pas fort importans ni dé-

Plut. in Agesil. pag. 607.

cisifs, & que j'ai cru par cette raison pouvoir omettre.

AN.M 3611. Av.J.C.393. *Xenoph. Hist. Græc. l. 4. p. 534-537. Diod. lib. 14. pag. 303. Justin. l. 6. cap. 5.*

Dans le même tems, Pharnabaze & Conon, avec la flote du Roi, s'étant rendu maîtres de la mer, ravageoient toute la côte de la Laconie. Ce Satrape, retournant dans son Gouvernement de Phrygie, laissa à Conon le commandement de l'armée navale, avec des sommes fort considérables pour travailler au rétablissement d'Athénes. Conon victorieux & couvert de gloire s'y rendit, & y fut reçu avec un applaudissement général. Le triste spectacle d'une ville, autrefois si florissante, & alors réduite à un triste état, lui causa plus de douleur, qu'il ne ressentit de joie de revoir sa chére patrie après tant d'années. Il ne perdit point de tems, & commença aussitôt l'ouvrage, y emploiant, outre les maçons & les ouvriers ordinaires, les soldats, les matelots, les citoiens, les alliés, en un mot tous ceux qui étoient bien intentionnés pour Athénes, la Providence voulant que cette ville, brulée anciennement par les Perses, fût alors rebâtie de leurs propres mains; & qu'aiant été démantelée & démolie par les Lacédémoniens,

elle fût rétablie de leurs propres deniers, & des dépouilles qu'on avoit prises sur eux. Quelle vicissitude, quel changement ! Athénes avoit alors pour alliés, ceux qui avoient été autrefois ses plus cruels ennemis ; & pour ennemis, ceux avec qui elle avoit contracté, dans ces premiers tems, une si étroite & si intime alliance. Conon, secondé par le zéle des Thébains, releva en peu de tems les murs d'Athénes, rétablit cette ville dans son ancien éclat, & la rendit plus formidable que jamais à ses ennemis. Après avoir offert aux dieux une véritable hécatombe, c'est-à-dire un sacrifice de cent beufs, en action de graces pour l'heureux rétablissement d'Athénes, il fit un festin à toute la ville, & tous les citoiens généralement y furent invités.

Athen. l. 1. pag. 3.

Sparte ne put voir sans une extrême douleur un rétablissement si glorieux. Elle regardoit la grandeur & la puissance d'une ville anciennement rivale, & presque toujours ennemie, comme sa propre ruine. C'est ce qui fit prendre aux Lacédémoniens la lâche résolution de se venger en même tems & d'Athénes, & de Conon son restau-

Xenoph. Hist. Græc. l. 4. p. 537. 538. Plut. in Agesil. pag. 608.

ARTAXERXE

rateur, en faiſant la paix avec le Roi de Perſe. Dans cette vûe ils envoient Antalcide à Téribaze. Sa commiſſion renfermoit deux articles principaux. Le premier étoit d'accuſer Conon devant le Satrape d'avoir volé au Roi l'argent qu'il avoit emploié au rétabliſſement d'Athénes, & d'avoir formé le deſſein d'enlever aux Perſes l'Eolide & l'Ionie, pour les aſſujettir de nouveau à la République d'Athénes, de qui elles avoient autrefois dépendu. Par le ſecond, il avoit ordre de faire à Téribaze les propoſitions les plus avantageuſes que ſon Maître pût ſouhaiter. Sans ſe mettre aucunement en peine de ce qui regardoit l'Aſie, il ſtipuloit ſeulement que toutes les îles & les autres villes jouiroient de leur liberté & de leurs loix. Ainſi les Lacédémoniens livroient au Roi avec la derniére injuſtice, & avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Aſie, pour la liberté deſquels Agéſilas avoit ſi lontems combattu. Il eſt vrai que celui-ci n'eut aucune part à une ſi indigne négociation. Toute la honte en doit tomber ſur Antalcide, qui étant l'ennemi juré de ce Roi de Sparte, hâtoit cette paix par toutes ſortes de voies,

MNÉMON.

parce que la guerre augmentoit l'autorité, la gloire, & la réputation d'Agésilas.

Les plus considérables villes de la Gréce avoient envoié en même tems les Députés à Téribaze, & Conon toit à la tête de ceux d'Athénes. Tous, d'un commun accord, rejetérent de telles propositions. Sans parer de l'intérêt des Grecs d'Asie, qui es touchoit vivement, ils se voioient xposés par ce Traité, les Athéniens perdre les îles de Lemnos, d'Imros, & de Sciros; les Thébains à bandonner les villes de Béotie dont s étoient maîtres, & qui voudroient entrer dans leur liberté; les Argiens renoncer à Corinthe, dont la perte ntraîneroit bientôt celle d'Argos même. Ainsi les Députés se retirérent, ans avoir rien conclu.

Téribaze arréta Conon, & le fit mettre en prison. N'osant pas se déarer ouvertement pour les Lacédémoniens, sans en avoir reçu un ordre exprès, il se contenta de leur ournir sous main des sommes considérables pour l'équipement d'une otte, afin que les autres villes de la Gréce ne fussent point en état de leur

ARTAXERXE

résister. Après avoir pris ces précautions, il partit sur le champ pour la Cour, & alla rendre compte au Roi de l'état de sa négociation. Le Prince en fut fort content, & le pressa fort d'y mettre la derniére main. Tériraze lui fit aussi le raport des accusations des Lacédémoniens contre Conon. Quelques Auteurs, selon le témoignage de Cornélius Népos, ont écrit qu'il fut conduit à Suse, & qu'il y fut exécuté par ordre du Roi. Le silence que Xénophon, qui lui étoit contemporain, garde sur sa mort, laisse en doute s'il se sauva de la prison, ou s'il subit le dernier supplice.

Dans l'intervalle, jusqu'à la conclusion du Traité, il se passa quelques actions peu considérables entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Ce fut aussi pour lors qu'Evagore poussa ses conquêtes dans l'île de Cypre : nous en parlerons bientôt.

An. M. 3617. Av. J.C. 387. *Xenoph. l. 5. p. 348-551.*

Enfin Tériraze étant de retour, manda les Députés des villes de Gréce pour leur faire la lecture du Traité. Il portoit que toutes les villes Grecques de l'Asie demeureroient soumises au Roi, & que toutes les autres,

tant petites que grandes, conserveroient leur liberté. Le Roi retenoit, outre cela, la possession des îles de Cypre & de Clazoméne, & laissoit celles de Sciros, de Lemnos, & d'Imbros aux Athéniens, à qui elles appartenoient depuis lontems. Par ce même Traité il promettoit de se joindre aux peuples qui l'accepteroient, pour faire la guerre par terre & par mer à ceux qui refuseroient d'y entrer. Nous avons déja dit que c'étoit Sparte même qui avoit proposé de telles conditions.

Toutes les autres villes de la Gréce, ou du moins le plus grand nombre, rejettoient avec horreur un Traité si infâme. Cependant, comme ces peuples étoient affoiblis par les divisions domestiques qui les avoient épuisés, & qu'ils étoient hors d'état de soutenir la guerre contre un Prince si puissant qui menaçoit de tomber avec toutes ses forces contre quiconque refuseroit d'entrer dans cet accord, ils furent contraints malgré eux d'y consentir, excepté les Thébains qui eurent le courage de s'y opposer d'abord ouvertement, mais qui furent enfin obligés de l'accepter comme les autres,

ARTAXERXE de qui ils se voioient généralement abandonnés.

Voila quel fut le fruit de la jalousie & des dissensions qui armérent les villes Grecques les unes contre les autres; & quel avoit été le but que s'étoit proposé la politique d'Artaxerxe, en répandant des sommes considérables parmi des peuples, invincibles au fer & aux armes, mais non à l'or & aux présens des Perses, bien éloignés en cela du caractére des anciens Grecs.

Pour bien comprendre combien Sparte & Athénes, dans les tems dont nous parlons, étoient différentes de ce qu'elles avoient été autrefois, il ne faut que comparer les deux Traités de paix conclus entre les Perses & les Grecs, le premier par Cimon Athénien sous Artaxerxe Longue-main plus de soixante ans auparavant, & le dernier par Antalcide Lacédémonien sous Artaxerxe Mnémon. Dans le premier, la Gréce victorieuse & triomphante assure la liberté des Grecs d'Asie, donne la loi aux Perses, leur impose telles conditions qu'il lui plait, leur prescrit des bornes & des limites, en leur défendant de faire approcher de la

Diod. lib. 12. pag. 74. 75.

mer leurs troupes de terre plus près qu'à la diſtance de trois journées de chemin, & de paroitre avec de longs vaiſſeaux dans l'étendue des mers qui ſont depuis les îles Cyanées juſqu'aux Chélidoniennes, c'eſt-à-dire depuis le Pont Euxin juſqu'aux côtes de la Pamphylie. Dans le ſecond au contraire, la Perſe devenue fiére & impérieuſe, ſe plait à humilier ſes vainqueurs, en leur enlevant d'un ſeul trait de plume l'empire qu'ils avoient ſur l'Aſie Mineure, en les forçant d'abandonner lâchement tous les Grecs établis dans ces riches provinces, & de ſouſcrire à leur ſervitude; enfin en les reſſerrant eux-mêmes à ſon tour dans les bornes étroites de la Gréce. MNÉMON.

D'où peut venir un ſi étrange changement? Ne ſont-ce pas de part & d'autre les mêmes villes, les mêmes peuples, les mêmes forces, les mêmes intérêts? Oui ſans doute: mais ce ne ſont plus les mêmes hommes, ou plutôt ce ne ſont plus les mêmes principes de gouvernement. Rappellons-nous ces beaux tems de la Gréce, ſi glorieux pour Athénes & pour Sparte, où la Perſe vint fondre ſur ce petit pays avec toutes les forces de l'Orient.

ARTAXERXE

Qu'eſt-ce qui rendit ces deux villes invincibles & ſupérieures à des armées ſi nombreuſes & ſi formidables ? Leur union & leur bonne intelligence. Nulle diſſenſion entre ces deux peuples, nulle jalouſie de commandement, nulle vûe particuliére d'intérêt, enfin nul autre combat entr'eux que d'honneur, que de gloire, que d'amour de la patrie.

A cette union ſi louable ſe joignit une haine irréconciliable contre les Perſes, qui devint comme naturelle aux Grecs, & qui étoit le caractére le plus marqué de la nation. C'étoit un crime capital, & puni de mort, que de faire mention de paix avec eux, & de propoſer aucun accommodement ; & l'on vit une mere Athénienne jetter la premiére pierre contre ſon fils qui avoit oſé le faire, & donner aux autres l'exemple de le lapider.

Iſocrat. in panegyr. p. 143.

Cette ferme union des deux peuples, & cette haine déclarée contre l'ennemi commun, furent lontems comme deux fortes barriéres, qui firent leur ſureté, & les rendirent invincibles ; & l'on peut dire qu'elles furent la ſource & le principe de tous ces glorieux ſuccès qui ont élevé la

Gréce à un si haut point de réputation. **MNÉMON.** Mais, par un malheur ordinaire aux Etats les plus florissans, ces succès mêmes devinrent la cause de sa perte, & fraiérent le chemin aux disgraces qui lui arrivérent dans la suite.

Ces deux peuples, qui auroient pu porter leurs armes victorieuses jusques dans le fond de la Perse, & aller à leur tour attaquer le grand Roi jusques sur son trône même; au lieu de former de concert une telle entreprise qui les auroit comblés en même tems & de gloire & de richesses, ont la folie de laisser en repos l'ennemi commun, de se brouiller ensemble pour des pointilleries d'honneur & pour des intérêts de peu d'importance, & de consumer inutilement contr'eux-mêmes des forces qui ne devoient être emploiées que contre les barbares, qui n'auroient pu y résister. Car il est remarquable que jamais les Perses n'ont remporté aucun avantage contre les Athéniens ni contre les Lacédémoniens, tant qu'ils ont été unis ensemble, & que ce n'est que par leur division qu'ils ont trouvé le moien de les vaincre alternativement, & toujours les uns par les autres.

Ibid. pag. 132-137. in Panathen. p. 524. 525.

Ces divisions les conduisirent à des

ARTAXERXE

démarches, dont Sparte & Athénes n'auroient jamais paru capables. On les vit l'un & l'autre se deshonorer par leurs lâches & basses flateries à l'égard non seulement du Roi de Perse, mais même de ses Satrapes; leur faire la cour, rechercher leurs bonnes graces, ramper devant eux, essuier leur mauvaise humeur, & cela pour obtenir quelques secours de troupes ou d'argent; oubliant que les Perses, fiers & insolens quand on paroissoit les craindre, devenoient eux-mêmes timides & petits à l'égard de ceux qui avoient le courage de les mépriser. Mais enfin que gagnérent-ils par toutes ces bassesses? le Traité qui a donné lieu à ces réflexions, & qui sera à jamais l'opprobre de Sparte & d'Athénes.



§. VI.

Guerre d'Artaxerxe contre Evagore Roi de Salamine. Eloge & caractére de ce Prince. Tériƀaze accusé faussement : son accusateur puni.

CE QUE JE VIENS de dire sur la facilité avec laquelle les Grecs auroient pu se rendre redoutables à leurs ennemis, devient encore plus sensible, quand on jette les yeux, d'un côté sur la diversité des peuples & l'étendue des contrées qui composoient le vaste empire des Perses, & de l'autre sur la foiblesse du gouvernement, incapable d'animer une si grande masse, & de soutenir le poids de tant d'affaires & de soins. A la Cour tout se conduisoit par les intrigues des femmes, & par les cabales des favoris, dont souvent tout le mérite consistoit à flater le Prince, & à l'entretenir dans ses passions. C'étoit par leur crédit que se faisoit le choix des Officiers, & que se donnoient les premiéres dignités : c'étoit sur leurs avis qu'on jugeoit des services des Généraux d'armée, & qu'on décidoit de leur récompense.

La suite fera voir que c'étoit là la source du mouvement des provinces, de la défiance de la plupart des Gouverneurs, du mécontentement & ensuite de la révolte des meilleurs Officiers, & du mauvais succès de presque toutes les entreprises que l'on formoit.

Artaxerxe, délivré des soins & de l'embarras que lui causoit la guerre contre les Grecs, songea à terminer celle de Cypre qui duroit depuis quelques années, mais qui étoit poussée foiblement, & il tourna le gros de ses forces de ce côté-là.

Isocrat. in Evagor. p. 380.

Evagore régnoit alors dans Salamine, ville capitale de l'île de Cypre. Il descendoit de Teucer le * Salaminien, qui au retour de la guerre de Troie avoit bâti cette ville, & lui avoit donné le nom de sa patrie. Ses descendans y avoient toujours régné depuis : mais un étranger, venu de Phénicie, aiant dépossédé le Roi légitime, avoit pris sa place ; & pour se maintenir dans son usurpation, il avoit rempli la ville de barbares, & soumis

* *Ce Teucer étoit de Salamine, petite île près d'Athénes, devenue si célébre par le combat naval qui s'y donna sous Xerxès.*

toute l'île à la domination du Roi des Perses. MNÉMON.

C'est sous ce Tyran qu'Evagore vint au monde. On prit grand soin de son éducation. Il se distingua parmi les jeunes gens par la beauté de son visage, par la force de son corps, & encore plus par un air de modestie & de pudeur, qui fait le plus grand ornement de cet âge. A mesure qu'il avançoit, on voioit briller en lui les plus grandes vertus, le courage, la sagesse, la justice. Il porta dès lors ces vertus à un degré éminent, jusqu'à donner de la jalousie à ceux qui gouvernoient, qui sentoient bien qu'un mérite si éclatant ne pouvoit pas demeurer dans l'obscurité d'une condition privée: mais sa modestie, sa probité, sa droiture les rassurérent, & ils eurent en lui une pleine confiance, à laquelle il répondit toujours par une fidélité inviolable, sans jamais songer à les chasser du trône par la violence ni par la trahison.

Et qui ornat ætatem pudor. *Cic.*

Une voie plus honnête l'y conduisit, & ce fut la Providence, dit Isocrate, qui la lui ménagea. Un des principaux citoiens de la ville égorgea celui qui étoit sur le trône, & songea à arrêter Evagore, & à se défaire de lui pour

s'assurer le sceptre : mais celui-ci s'étant dérobé à ses poursuites se retira à Solos ville de Cilicie. Son exil, loin de lui abattre le courage, lui donna de nouvelles forces. Accompagné seulement de cinquante hommes, déterminés comme lui à vaincre ou à mourir, il revint à Salamine, & chassa du trône celui qui s'en étoit emparé, & qui étoit soutenu par le crédit & la protection du Roi des Perses. Rétabli dans Salamine, il rendit bientôt son petit roiaume très-florissant par son application à soulager ses sujets & à les protéger en toute maniére, à les gouverner avec justice & bonté : à les rendre actifs & laborieux, à leur inspirer du goût pour la culture des terres, la nourriture des troupeaux, le commerce, la marine. Il les forma aussi à la guerre, & en fit d'excellens soldats.

AN. M. 3599. AV. J.C. 405. *Isocrat. in Evag. pag. 393-395.*

Il étoit déja fort puissant, & s'étoit acquis une grande réputation, lorsque Conon Général Athénien, après sa défaite près d'Ægos-potamos, se retira chez lui, ne croiant point pouvoir trouver ailleurs ni d'asyle plus sûr pour lui-même, ni de protection plus puissante pour sa patrie. La ressem-

blance des caractéres & des sentimens lia bientôt entre eux une étroite amitié, qui dura toujours depuis, & leur fut également utile à l'un & à l'autre. Conon avoit beaucoup de crédit à la Cour du Roi de Perse : il s'emploia auprès de ce Prince, par le moien de Ctésias son médecin, pour le réconcilier avec Evagore son hôte, & il en vint à bout.

MNÉMON.

AN. M. 3605.
AV. J.C. 399.

Evagore & Conon, occupés du grand dessein d'abattre ou du moins d'affoiblir la puissance de Sparte, qui s'étoit rendu formidable à toute la Gréce, concertoient ensemble les moiens de parvenir à leur fin. Ils étoient tous deux citoiens d'Athénes : le dernier par sa naissance, l'autre par le droit d'adoption que ses grands services & son zéle pour la République lui avoient mérité. Les Satrapes d'Asie voioient avec peine leur pays ravagé par les Lacédémoniens, & se trouvoient dans un grand embarras parce qu'ils n'étoient pas en état de leur tenir tête. Evagore leur remontra que ce n'étoit point par terre qu'il faloit les attaquer, mais par mer, & il ne contribua pas peu, par le crédit qu'il avoit encore auprès du Roi de Perse, à faire nommer Co-

AN. M. 3606.
AV. J.C. 398.

ARTAXERXE

AN. M. 3610.
AV. J.C. 394

non Général de sa flote. La célébre victoire remportée près de Cnidos sur les Lacédémoniens en fut la suite, & porta à cette République un coup mortel.

Pausan. l. 1. pag. 5.

Les Athéniens, pour reconnoitre le service important qu'Evagore & Conon leur avoient rendu auprès d'Artaxerxe, leur érigérent des statues à Athénes.

Diod. lib. 14. p. 311.

Evagore de son côté, poussant ses conquêtes de ville en ville, travailloit à se rendre maître de l'île entiére. Les Cypriotes eurent recours au Roi de Perse. Ce Prince, allarmé des progrès rapides d'Evagore dont il craignoit les suites, & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de ne point laisser tomber en des mains ennemies une île, dont la situation étoit si favorable pour tenir en bride l'Asie Mineure, leur promit un promt & puissant secours, sans se déclarer encore ouvertement contre Evagore.

AN. M. 3614.
AV. J.C. 390.
Isocrat. in Paneg. pag. 135. 136.

Occupé ailleurs par des soins plus importans, il ne put pas leur tenir parole aussi promtement qu'il l'avoit espéré & promis. Cette guerre de Cypre duroit depuis six ans, & le succès avec lequel Evagore la soutenoit

noit contre le grand Roi, devoit dis- siper dans l'esprit des Grecs la terreur du nom Persan, & les réunir tous contre l'ennemi commun. Il est vrai que les secours qu'Artaxerxe avoit envoiés jusques-là étoient peu considérables, & il en fut de même des deux années suivantes. Pendant tout ce tems ce fut moins une guerre véritable, que des préparatifs à la guerre. Mais quand il fut libre du côté des Grecs, il y donna une sérieuse application, & attaqua Evagore avec toutes ses forces.

MNÉMON.

AN. M. 3618. AV. J.C. 386.

L'armée de terre, commandée par Oronte son gendre, étoit composée de trois cens mille hommes; & la flote de trois cens galéres: elle avoit pour Amiral Téribaze, Persan d'une grande noblesse & d'une grande réputation. Gaos son gendre commandoit sous lui. Evagore de son côté rassembla le plus de troupes & de vaisseaux qu'il lui fut possible, mais c'étoit peu de chose en comparaison du formidable appareil des Perses. Sa flote n'étoit que de quatre-vingts dix galéres, & son armée ne montoit à guéres plus de vingt mille hommes. Comme il avoit beaucoup de frégates légéres,

Diod. lib. 15. p. 328-333.

il tendit des piéges à celles qui portoient des vivres à l'armée ennemie, en coula à fond un grand nombre, en prit plusieurs, & empécha les autres d'approcher : ce qui mit la famine parmi les Perses, & y excita de violentes séditions, qu'on ne put appaiser qu'en faisant venir de Cilicie de nouveaux convois. Evagore fortifia sa flote de soixante galéres qu'il fit construire, & de cinquante qu'Achoris roi d'Egypte lui envoia, avec tout l'argent & tout le blé dont il pouvoit avoir besoin.

Evagore avec ses troupes de terre attaqua d'abord une partie de l'armée ennemie qui étoit séparée du reste, & la mit entiérement en déroute. Cette premiére action fut suivie de près du combat naval, où les Perses eurent encore du dessous dans le commencement : mais animés par les reproches & les vives remontrances de l'Amiral de la flote, ils reprirent courage, & remportérent une pleine victoire. Salamine aussitôt fut assiégée par terre & par mer. Evagore, aiant laissé la défense de la ville à son fils nommé Pythagore, en sortit de nuit avec dix galéres, & fit voile vers l'E-

gypte pour engager le Roi à la soutenir fortement contre l'ennemi commun. Il n'en tira pas tous les secours qu'il avoit espérés. A son retour, il trouva la ville extrêmement pressée. Se voiant sans ressource & sans espérance, il fut contraint de capituler. Les conditions qu'on lui proposa furent, qu'il abandonneroit toutes les villes de Cypre, excepté Salamine où il se contenteroit de régner, qu'il paieroit au Roi un tribut annuel, & qu'il lui demeureroit soumis comme un serviteur à son maître. L'extrémité où il étoit réduit l'obligea d'accepter les autres conditions quelque dures qu'elles fussent : mais il ne put jamais se résoudre de consentir à la derniére, & persista toujours à déclarer qu'il ne pouvoit traiter que de Roi à Roi. Téribaze, qui avoit la conduite du siége, ne rabatit rien de ses prétentions.

Oronte, l'autre Général, jaloux de la gloire de son Collégue, avoit écrit secrettement contre lui en Cour, l'accusant, outre plusieurs autres chefs, de former des desseins contre le Roi ; & il apportoit pour preuves de cette accusation l'intelligence secrette qu'il

conservoit avec les Lacédémoniens ; & l'attention marquée qu'il avoit à s'attacher les Chefs de l'armée, & à les gagner par des présens, des promesses, & des maniéres engageantes qui ne lui étoient pas naturelles. Artaxerxe, sur ces lettres, jugea qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, pour étoufer promtement une conspiration prête à éclater. Il expédie un ordre, & charge Oronte d'arréter Téribaze, & de le faire conduire en Cour piés & mains liés : l'ordre est exécuté sur le champ. Téribaze étant arrivé, demande qu'on lui fasse son procès dans les formes, qu'on lui communique les chefs d'accusation, & qu'on produise les preuves & les témoins. Le Roi, occupé d'autres soins, n'eut pas le tems de prendre alors connoissance de cette affaire.

Cependant Oronte voiant que les assiégés se défendoient vigoureusement, & que les soldats de l'armée, mécontens du départ de Téribaze, se débandoient, & refusoient de lui obéir, craignit que les choses ne tournassent mal pour lui. Il fait parler sous main à Evagore : on reprend la négociation : les offres que ce dernier avoit

faites d'abord sont acceptées, & l'on retranche la condition humiliante qui avoit empéché la conclusion du traité. Ainsi le siége est levé: Evagore demeure Roi de Salamine seulement, & s'engage à paier tous les ans un certain tribut.

MNÉMON.

AN. M. 3619. AV. J. C. 385.

Il paroit que ce Prince vécut encore douze ou treize ans depuis la conclusion de ce Traité : car on ne place sa mort qu'à l'an du monde 3632. Il eut une vieillesse heureuse & tranquille, & qui ne fut jamais troublée par aucune maladie, suite ordinaire d'une vie sobre & tempérante. Nicoclès, son fils ainé, lui succéda, & hérita de ses vertus aussi bien que de son sceptre. Il lui fit de magnifiques funérailles. Le discours intitulé *Evagore*, qu'Isocrate composa pour animer le jeune Roi à marcher sur les traces de son pere, & dont j'ai tiré l'éloge qui suit, lui tint lieu d'Oraison funébre. Il adressa encore à Nicoclès un autre Traité, qui porte son nom, où il lui donne d'admirables préceptes pour bien régner. J'aurai peutêtre lieu d'en parler dans le volume suivant.

Eloge & caractére d'Evagore.

QUOIQU'EVAGORE ne fût Roi

Isocrat. in Evagora.

ARTAXERXES

que d'un petit Etat, Isocrate, qui se connoissoit bien en vertu & en mérite, le compare aux plus puissans Monarques, & le propose comme un modéle parfait d'un bon Roi, persuadé que ce n'est pas l'étendue des provinces, mais l'étendue d'esprit & la grandeur d'ame qui fait les grands Princes. En effet, il nous montre en lui plusieurs qualités véritablement roiales, & qui doivent nous en donner une grande idée.

Evagore n'étoit pas du nombre de ces Princes qui croient que pour régner, il suffit d'être de la famille roiale, & que la naissance qui donne droit à la Couronne, donne aussi le mérite & les talens nécessaires pour la soutenir avec honneur. Il ne concevoit pas qu'on pût s'imaginer, que tout autre état, toute autre condition exigeant nécessairement une espéce d'apprentissage pour y réussir, l'art de régner, le plus difficile & le plus important de tous, n'eût besoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Il avoit apporté en naissant d'heureuses dispositions : un grand fonds de génie, une conception aisée, une pénétration vive & promte à laquelle

rien n'échapoit, une solidité de jugement qui saisissoit tout d'un coup le parti qu'il faloit prendre ; qualités qui sembloient pouvoir le dispenser de toute étude & de toute application : & cependant, comme s'il fût né sans talens, & qu'il se fût vû obligé de suppléer par l'étude à ce qui pouvoit lui manquer du côté de la nature, il ne négligea rien de ce qui pouvoit servir à lui orner l'esprit, & [a] il donna un tems considérable à s'instruire, à réfléchir, à méditer, à consulter les gens habiles.

Quand il fut monté sur le trône, son grand soin, sa grande application, fut de connoitre les hommes, en quoi consiste principalement la science d'un Prince, & de ceux qui sont à la tête des affaires. Il s'y étoit sans doute préparé par l'étude de l'histoire, qui donne une prudence anticipée, tient lieu de l'expérience, & apprend ce que sont les hommes avec qui l'on a à vivre par ce qu'ont été ceux des autres siécles. Mais on étudie tout autrement les hommes en eux-mêmes, dans leur caractére, dans leur conduite, dans leurs démarches. L'a-

[a] Ἐν τῷ ζητεῖν, καὶ φροντίζειν, καὶ βουλεύεσθαι, τὸν πλεῖστον χρόνον διέτριβε γ.

mour de la république le rendit attentif à tous ceux qui étoient capables de la servir ou de lui nuire. Il s'appliqua à entrer dans leurs plus secrettes inclinations, à découvrir les plus secrets ressorts qui les faisoient agir, à connoitre leurs différens talens & leurs divers degrés de capacité, afin de marquer à chaque personne sa place, de donner de l'autorité à proportion du mérite, & de faire concourir le bien particulier avec le bien public. Ce n'étoit point sur le raport d'autrui, dit Isocrate, qu'il récompensoit ni qu'il punissoit ses sujets, mais sur ce qu'il en connoissoit par lui-même ; & ni la vertu des gens de bien, ni les mauvais desseins des méchans, n'échapoient à sa lumiére & à ses recherches.

Il avoit une qualité bien rare dans ceux qui occupent les premiéres places, sur-tout lorsqu'ils se croient capables de gouverner par eux-mêmes; je veux dire une docilité merveilleuse, qui naissoit de la défiance où il étoit de ses propres lumiéres. Eclairé comme il étoit, il n'avoit pas, ce semble, besoin d'avoir recours au conseil des autres ; & cependant il ne

prenoit aucune réſolution, & ne formoit aucune entrepriſe, ſans avoir conſulté les perſonnes ſages qui étoient à ſa Cour : au lieu que l'orgueil, qui eſt le venin ſecret de la ſouveraine puiſſance, porte la plupart de ceux qui ſont arrivés au trône, à ne plus demander conſeil, ou à ne le plus ſuivre. MNÉMON.

Attentif à étudier dans chaque forme de gouvernement & dans chaque condition particuliére ce qu'elles avoient de plus excellent, il ſe propoſoit d'en réunir en lui toutes les bonnes qualités & tous les avantages : affable & populaire, comme dans un Etat Républicain ; grave & ſérieux, comme dans un Conſeil de Vieillards & de Sénateurs ; après avoir pris avec maturité un parti, ferme & décidé, comme dans une Monarchie ; profond politique, par l'étendue & la juſteſſe de ſes vûes ; homme de guerre accompli, par un courage intrépide dans les combats, conduit par une ſage modération ; bon pere, bon parent, bon ami ; & ce qui met le comble à ſon éloge, [a] en

a Τυραννικὸς δὲ τῷ πᾶσι τούτοις διαφέρειν.

tout cela toujours grand, & toujours Roi.

Il soutenoit sa dignité & son rang non par un air de fierté & de hauteur, mais par une sérénité de visage & une majesté douce que donne la vertu & le témoignage d'une bonne conscience. Il gagnoit ses amis par ses libéralités, & soumettoit les autres par une grandeur d'ame à laquelle ils ne pouvoient refuser leur estime & leur admiration.

Mais ce qu'il y avoit de plus roial en lui, & qui lui attiroit pleinement la confiance de ses sujets, de ses voisins, & même de ses ennemis, c'est sa sincérité, sa bonne foi, son respect pour les engagemens qu'il avoit pris, sa haine, ou plutôt la détestation qu'il témoignoit pour tout déguisement, tout mensonge, toute fourberie. Une simple parole de sa part étoit regardée comme un serment sacré, & l'on savoit que rien n'étoit capable de le porter à y donner la plus légére atteinte.

C'est par toutes ces excellentes qualités qu'il vint à bout de réformer la ville de Salamine, & d'en changer entiérement la face en assez

peu de tems. Il la trouva grossiére, féroce, barbare, ennemie des savans & des sciences, sans goût ni pour les lettres, ni pour le commerce, ni pour les armes. Que ne peut point un Prince qui aime son peuple, & qui en est aimé; qui ne se croit grand & puissant que pour le rendre heureux; & qui sait mettre en honneur le travail, l'industrie, le mérite, de quelque genre qu'il soit! Assez peu d'années après qu'il fut monté sur le trône, on vit fleurir à Salamine les arts, les sciences, le commerce, la marine, la guerre; ensorte que cette ville ne le cédoit à aucune des plus opulentes de la Gréce.

Isocrate répéte bien des fois que dans les louanges qu'il donne à Evagore, dont je n'ai raporté qu'une partie, loin de rien exagérer, il demeure toujours au-dessous de la vérité. A quoi peut-on attribuer un régne si sage, si juste, si modéré, si constamment emploié à y rendre les sujets heureux, & à procurer le bien public? Il me semble que l'état où s'étoit trouvé Evagore avant que de régner y contribua beaucoup. C'est un grand obstacle à la connoissance

ARTAXERXE

& à la pratique des devoirs d'un Prince, que d'être né tel, & que de n'avoir jamais éprouvé d'autre situation que celle de maître & de souverain. Evagore, qui étoit né sous un Tyran, avoit lontems obéi avant que de commander. Il avoit senti dans une vie privée & dépendante le joug d'une puissance absolue & despotique. Il s'étoit vû exposé à l'envie & à la calomnie, & avoit été en péril à cause de son mérite & de sa vertu. Il ne faloit dire à un tel Prince, quand il monta sur le trône, que ce qu'on disoit à un grand * Empereur. » [a] Vous n'avez pas toujours été ce » que vous êtes devenu. L'adversi» té vous a préparé à user bien de » la souveraine puissance. Vous avez » lontems vécu parmi nous, & com» me nous. Vous avez été en péril » sous de mauvais Princes. Vous avez » tremblé : vous avez sû par votre » expérience comment on traitoit l'in» nocence & la vertu. « Ce qu'il avoit souffert, ce qu'il avoit craint pour lui-même ou pour les autres, ce qu'il avoit

* *Trajan.*

a Quàm utile est ad usum secundorum per adversa venisse ! Vixisti nobiscum, periclitatus es, timuisti. Quæ tunc erat innocentium vita scis, & expertus es. *Plin. in Panegyr.*

vû d'injuste & de déraisonnable dans la conduite de ses prédécesseurs, lui avoit ouvert les yeux sur toutes ses obligations. Il suffisoit de lui dire ce que l'Empereur Galba disoit à Pison en l'adoptant pour l'associer à l'empire : [a] » Souvenez-vous de ce que » vous avez condanné ou loué dans » les Princes lorsque vous étiez par- » ticulier. Il ne faut que consulter le » jugement que vous en avez porté » alors, & le suivre, pour être instruit » & pour bien régner.

MNÉMON.

Jugement de Téribaze.

NOUS avons dit que Téribaze, accusé par Oronte de former une conspiration contre Artaxerxe, avoit été conduit en Cour piés & mains liés. Gaos, Amiral de la flote, qui avoit épousé sa fille, craignant que le Roi ne l'envelopât dans l'affaire de son beau-pere, & ne le fît mourir sur un simple soupçon, ne crut pouvoir trouver de sûreté pour lui que dans une révolte ouverte. Il étoit fort aimé

Diod. lib. 15. *p.* 334. 335.

a Utilissimus quidem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus, cogitare quid aut nolueris sub alio principe, aut volueris. *Tacit. Hist. lib.* 1. *cap.* 16.

des soldats, & tous les Officiers de la flote lui étoient particuliérement attachés. Sans perdre de tems il envoie des Députés au roi d'Egypte Achoris, & conclut avec lui une ligue contre le roi de Perse. D'un autre côté, il sollicite vivement les Lacédémoniens à entrer dans cette ligue, avec assurance de les rendre maîtres de toute la Gréce, & d'y établir partout leur maniére de gouverner, à quoi il paroit qu'ils aspiroient depuis lontems. Ils écoutérent favorablement cette proposition, & saisirent avec joie cette occasion de prendre les armes contre Artaxerxe, d'autant plus que la paix qu'ils avoient conclue depuis peu avec lui, par laquelle ils lui abandonnoient tous les Grecs de l'Asie, les avoit couverts de honte.

Aussitôt qu'Artaxerxe eut terminé la guerre de * Cypre, il songea à finir aussi l'affaire de Téribaze. Il a l'équité de lui donner pour Commissaires trois des plus grands Seigneurs de Perse d'une probité reconnue,

* *Diodore remet la décision de cette affaire après la guerre des Cadusiens dont nous parlerons bientôt, ce qui paroit peu vraisemblable.*

& d'une réputation qui les rendoit respectables à toute la Cour. L'affaire est donc examinée, & l'on écoute de part & d'autre les parties. Pour un crime aussi considérable que celui d'avoir conspiré contre la personne du Roi, on ne produisoit d'autres preuves que la lettre d'Oronte, c'est-à-dire, d'un ennemi déclaré qui cherchoit à supplanter son rival. Oronte avoit espéré de son crédit à la Cour, que l'affaire ne seroit point discutée selon les formes ordinaires, & que sur les Mémoires qu'il avoit envoiés, l'accusé, sans autre examen, seroit condanné. Mais on n'en usoit pas ainsi chez les Perses. Une régle anciennement établie parmi eux, & qui fait partie du droit naturel, étoit de ne condanner jamais personne sans l'avoir entendu, & sans lui avoir confronté ses accusateurs. Téribaze fut donc écouté. Il répond à tous les articles de la lettre. Quant à sa connivence avec Evagore, le traité même conclu par Oronte fait son apologie, puisqu'il est absolument le même que celui qu'il avoit offert, excepté une condition qui auroit fait honneur à son Maître. Pour son ami-

tié avec les Lacédémoniens, le traité glorieux qu'il leur avoit fait signer, doit faire connoitre si elle avoit pour but ses propres intérêts, ou ceux du Roi. Il ne désavoue pas le crédit qu'il a dans l'armée : mais depuis quand est-ce un crime d'être venu à bout de se faire aimer des Officiers & des soldats ? Enfin il termine sa défense en rappellant le souvenir des longs services qu'il a rendus au Roi avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie, & sur-tout du bonheur qu'il a eu de lui sauver la vie dans une chasse où deux lions étoient près de le dévorer. Les trois Commissaires, d'un commun suffrage, déclarérent innocent Téribaze. Le Roi lui rendit son ancienne amitié, & justement irrité du noir complot d'Oronte, il fit tomber sur lui tout le poids de son indignation. Un seul exemple de cette sorte contre les délateurs convaincus de fausseté, fermeroit pour toujours la porte à la calomnie. Que d'innocens opprimés, faute de garder cette régle, que des payens même ont regardée comme la base de toute justice, & la gardienne du repos public!

§. VII.

Expédition d'Artaxerxe contre les Caduſiens. Hiſtoire de Datame Carien.

QUAND Artaxerxe eut terminé la guerre de Cypre, il en commença une nouvelle contre les Caduſiens, qui s'étoient apparemment révoltés, & avoient refuſé de paier le tribut ordinaire; car les Auteurs ne diſent rien du ſujet de cette guerre. Ces peuples habitoient une partie des montagnes ſituées entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne, au Nord de la Médie. Le terroir y eſt fort ingrat, & ſi peu propre au labourage, qu'on n'y ſemoit point de blé. Les habitans n'avoient preſque pour toute nourriture que des pommes, des poires, & quelques autres fruits de cette eſpéce. Accoutumés de bonne heure à une vie dure & laborieuſe, ils comptoient pour rien les fatigues & les dangers, & par cette raiſon étoient fort propres au métier de la guerre. Le Roi marcha en perſonne contre eux à la tête d'une armée de trois cens mille hommes d'infanterie & de dix mille

Plut. in Artax. pag. 1023. 1024.

ARTAXERXE

chevaux. Téribaze le suivit dans cette expédition.

A peine Artaxerxe fut-il un peu avancé dans le pays, que son armée souffrit une disette affreuse. Les troupes ne trouvoient rien pour subsister, & il étoit impossible de faire venir des vivres d'ailleurs à cause des chemins difficiles & impraticables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de sommes qu'on tuoit; & elles devinrent bientôt si rares, que la tête d'un âne y valoit soixante dragmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, & il ne restoit que peu de chevaux, tous les autres aiant été consommés.

Trente livres.

Dans cette fâcheuse conjoncture, Téribaze sauva le Roi & l'armée par un stratagême dont il s'avisa. Il y avoit deux Rois des Cadusiens, tous deux campés séparément avec leurs troupes. Téribaze, qui s'informoit de tout, avoit appris qu'ils n'étoient pas en bonne intelligence, & que la jalousie les empéchoit d'agir de concert comme ils devoient. Après avoir communiqué son dessein à Artaxerxe, il s'en va trouver l'un de

ces deux Rois, & envoie son fils à l'autre. Chacun d'eux fit entendre à celui à qui il parloit que l'autre Roi envoioit à son insû des Ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter avec ce Prince, & lui conseilla de prendre les devans afin de rendre ses conditions meilleures, promettant de l'aider de tout son crédit. La fraude réussit. Les a payens la croioient permise à l'égard des ennemis. Les Ambassadeurs partirent chacun de leur côté, les uns avec Téribaze, les autres avec son fils. MNÉMON.

Comme cette double négociation dura un peu de tems, Artaxerxe commença à entrer en soupçon contre Téribaze, & ses ennemis, profitant de cette occasion, n'oubliérent rien pour le calomnier, & pour le perdre dans l'esprit du Roi. Déja même ce Prince se repentoit de s'être fié à lui; & par là il donnoit lieu à ses envieux de répandre leurs calomnies. A quoi tient la fortune des plus fidéles sujets auprès d'un Prince soupçonneux & crédule? Sur ces entrefaites arrivent Téribaze de son côté, & son fils de l'autre, chacun avec les Ambassadeurs des Cadusiens. Le traité aiant été

a Dolus, an virtus, quis in hoste requirat? *Virgil.*

ARTAXERXE

conclu avec les uns & les autres, & la paix faite, Téribaze devint plus puiſſant que jamais dans l'eſprit de ſon Maître, & partit avec lui.

Le Roi, dans cette marche, ſe fit beaucoup admirer. Ni l'or dont il étoit couvert, ni ſa robe de pourpre, ni les pierreries qui brilloient ſur ſa perſonne, & qui montoient à la ſomme de trente-ſix millions, ne l'empêchoient point de ſe livrer à la fatigue comme le moindre ſoldat. On le voioit, le carquois ſur l'épaule, & le bras chargé de ſon bouclier, laiſſer ſon cheval, & marcher le premier dans ces chemins raboteux & difficiles. Les ſoldats, voiant ſa patience & ſon courage, animés par ſon exemple, devenoient ſi légers, qu'il ſembloit qu'ils euſſent des ailes. Enfin il arriva à une de ſes maiſons roiales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étendue, & d'autant plus merveilleux que toute la campagne des environs étoit nue & ſans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'hiver, & qu'il faiſoit un froid exceſſif, il permit à ſes ſoldats de couper du bois dans ſon parc, ſans épargner ſes plus beaux ar-

Douze mille talens.

bres, ni ses pins, ni ses ciprès. Mais les soldats ne pouvant se résoudre à abbattre des arbres dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roi prit la coignée lui-même, & commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau & le plus grand; après quoi les soldats ne ménagérent plus rien, coupérent tout le bois qui leur étoit nécessaire, & allumérent tant de feux, qu'ils passérent la nuit sans aucune incommodité. Quand on fait réflexion combien les grands Seigneurs tiennent à leurs jardins & à leurs maisons de plaisance, on doit savoir gré à Artaxerxe du généreux sacrifice qu'il fait ici, qui marquoit en lui un bon cœur, sensible à la peine & aux souffrances de ses soldats. Mais il ne soutint pas toujours ce caractére.

Le Roi avoit perdu dans ce voiage un grand nombre de braves gens, & presque tous ses chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le méprisoit à cause de ses grandes pertes, & du mauvais succès de son expédition, il devint de mauvaise humeur contre les Grands de sa Cour, & en fit mourir un grand nombre dans des emportemens de colére, & un plus grand nombre par défiance, & par

ARTAXERXE

crainte qu'ils n'entrepriſſent quelque choſe contre lui. Car la crainte, dans un Prince ombrageux, eſt une paſſion très-meurtriére & très-ſanguinaire : au lieu que le véritable courage eſt doux, humain, & éloigné de tout ſoupçon.

Cornel. Nep. in vit. Datamis.

Un des principaux Officiers qui périrent dans l'expédition contre les Caduſiens, fut Camiſare, Carien de nation, Gouverneur de la Leuco-Syrie, province enclavée entre la Cilicie & la Cappadoce. Son fils Datame lui ſuccéda dans ce gouvernement qui lui fut donné en récompenſe des bons ſervices qu'il avoit auſſi rendus au Roi dans cette même expédition. C'étoit le plus grand Capitaine de ſon tems, & Cornelius Népos qui nous a donné ſa vie, ne met au-deſſus de lui parmi les barbares qu'Amilcar & Annibal. Il paroit par cette vie que perſonne ne l'a jamais ſurpaſſé en hardieſſe, en valeur, en habileté à inventer des ruſes & des ſtratagêmes, en activité pour pouſſer vivement ſes deſſeins, en préſence d'eſprit pour prendre ſon parti ſur le champ & pour trouver des reſſources dans les occaſions les plus déſeſpérées, en un mot dans tout ce qui

egarde la ſcience de la guerre. Il emble que pour avoir un nom plus lluſtre, il ne lui a manqué qu'un lus grand théatre, & peut-être un Hiſtorien qui nous eût marqué ſes ctions dans un plus grand détail : ar Cornelius Népos, ſelon ſon plan général, n'a pu les raporter que d'une maniére fort ſuccincte. MNÉMON.

Il commença à ſe diſtinguer pariculiérement dans une commiſſion ui lui fut donnée de réduire Thyus, rince très-puiſſant, & Gouverneur le Paphlagonie, qui s'étoit révolté ontre le Roi. Comme il étoit ſon roche parent, il crut devoir emloier d'abord les voies de douceur & le conciliation, qui penſérent lui couer la vie par les embuches que lui reſſa le perfide Thyus. Echapé d'un i grand péril, il l'attaqua à force uverte, quoiqu'il ſe vît abandonné ar Ariobarzane Satrape de la Lydie, le l'Ionie, & de toute la Phrygie, ue la jalouſie empécha de le ſecouir. Il ſe ſaiſit de ſon ennemi, & le rit vif avec ſa femme & ſes enfans. l ſavoit quelle joie cette nouvelle auſeroit au Roi, & il chercha à la ui rendre encore plus ſenſible par le

plaisir de la surprise. Il partit avec son illustre prisonnier sans en donner avis à la Cour, & marcha à grandes journées pour prévenir le bruit que la renommée pourroit en répandre. Quand il y fut arrivé, il équipa Thyus d'une maniére fort singuliére. C'étoit un grand homme, d'une haute taille, d'un visage hagard & terrible : il avoit le teint noir, les cheveux fort longs, & la barbe de même. Il le revêtit d'un habit magnifique, lui mit au col & au bras un collier & des brasselets d'or, & lui donna tout l'équipage d'un Roi ; & il l'étoit en effet. Pour lui, couvert d'un habit grossier de paysan, & vêtu comme un chasseur, la main droite armée d'une massue, il conduisoit de la gauche Thyus en lesse, comme on méne une bête qu'on a prise. La nouveauté du spectacle attira toute la ville. Mais personne ne fut plus surpris ni plus content que le Roi, quand il les vit paroître l'un & l'autre devant lui dans ce plaisant appareil. La rébellion de ce Prince très-puissant dans son pays, lui avoit causé de grandes & de justes allarmes. Il ne s'attendoit pas à le voir sitôt livré entre ses mains. Une si promte

promte & si heureuse exécution lui fit MNÉMON.
mieux connoitre que jamais tout le
mérite de Datame.

Pour marquer le cas qu'il en faisoit,
il voulut qu'il partageât avec Pharnabaze & Tithrauste, les deux premiers
hommes de l'Etat, le commandement
de l'armée qu'on destinoit contre l'Egypte ; & même il l'en chargea en
chef, quand il eut rappellé Pharnabaze.

Comme il étoit près de partir pour
cette expédition, Artaxerxe lui ordonna de marcher promtement contre
Aspis, qui avoit fait révolter le pays
où il commandoit dans le voisinage de
la Cappadoce. La commission étoit
peu importante pour un Officier qu'on
venoit de nommer Général, & d'ailleurs fort périlleuse, parce qu'il faloit
aller chercher l'ennemi dans un pays
fort éloigné. Le Roi s'aperçut bientôt qu'il avoit fait une faute, & le contremanda. Mais Datame étoit parti sur
le champ avec une poignée de gens,
& il avoit marché jour & nuit, comptant que pour surprendre & vaincre
l'ennemi il n'avoit besoin que de diligence, & non d'un grand nombre de

ARTAXERXE troupes. Il le ſurprit en effet, & les couriers que le Roi lui avoit dépêchés rencontrérent en chemin Aſpis qu'on menoit à Suſes piés & mains liés.

Il n'étoit parlé en Cour que de Datame. On ne ſavoit ce qu'on devoit le plus admirer, ou de ſa promte obéiſſance, ou de ſa courageuſe & ſage hardieſſe, ou de ſon rare bonheur. Une gloire ſi brillante bleſſa ceux des Courtiſans qui gouvernoient. Ennemis en ſecret les uns des autres, & ſéparés par la contrariété d'intérêts & le concours des mêmes prétentions, ils ſe réunirent contre un mérite ſupérieur qui les effaçoit tous, & qui dès là étoit un crime à leur égard. Ils conſpirérent enſemble pour le ruiner dans l'eſprit du Roi, & ils n'y réuſſirent que trop. Comme ils l'obſédoient ſans ceſſe, & qu'il n'étoit point en garde contre des perſonnes qui paroiſſoient affectionnées à ſon ſervice, ils lui inſpirérent de la jalouſie & du ſoupçon contre le plus zélé & le plus fidéle de ſes ſerviteurs.

Un ami intime que Datame avoit à la Cour, & qui étoit dans une des premiéres places, lui donna avis de

:e qui s'y paſſoit, & de la conſpira-ion qu'on avoit formée contre lui,]ui avoit déja indiſpoſé le Roi à ſon :gard. [a] Il lui repréſentoit que ſi l'ex-›édition d'Egypte dont on l'avoit :hargé venoit à tourner mal, il ſe rouveroit expoſé à un grand danger.)ue la coutume des Rois étoit de 'attribuer à eux ſeuls & à leur bon-ıeur les heureux ſuccès, & d'imputer :s mauvais à la faute de leurs Géné-aux, & de les en rendre reſpectables u péril de leur tête. Qu'il couroit d'au-ınt plus de riſque, que tous ceux qui nvironnoient le Roi, & qui s'étoient endu maîtres de ſon eſprit, étoient ſes nnemis déclarés, & avoient juré ſa erte.

Sur ces avis, Datame ſe détermine quitter le ſervice du Roi, ſans pour-ınt rien faire encore qui fût contraire la fidélité qu'il lui devoit. Il laiſſe le ommandement de l'armée à Man-

a Docet eum magno ›re in periculo, ſi quid o imperante in Egy-.o adverſi accidiſſet. amque eam eſſe con-etudinem regum, ut ſus adverſos homini-ıs tribuant, ſecundos ›rtunæ ſuæ: quo facilè fieri, ut impellantur ad eorum perniciem, quorum ductu res malè geſtæ nuncientur. Illum hoc majore fore in diſcrimine, quòd, quibus res maximè obediat, eos habeat inimiciſſimos. *Cornel. Nepos.*

ARTAXERXE

drocle de Magnésie, part avec ses troupes particulières pour la Cappadoce, s'empare de la Paphlagonie qui en étoit voisine, s'unit sous main avec Ariobarzane, assemble des troupes, s'assure des places, & y met bonne garnison. Il apprit que ceux de Pisidie armoient contre lui. Il ne les attendit pas, & y fit marcher son armée commandée par son fils puîné, qui eut le malheur d'être tué dans un combat. De quelque vive douleur que fût pénétré ce pere, il céla sa mort, de peur qu'une si fâcheuse nouvelle ne jettât le découragement dans ses troupes. Quand il fut arrivé près de l'ennemi, son premier soin fut d'occuper un poste avantageux. Mithrobarzane son beau-pere, qui commandoit la cavalerie, croiant son gendre absolument perdu, se détermina à passer du côté des ennemis. Datame, sans se troubler ni se déconcerter, fit courir le bruit dans l'armée que c'étoit une feinte concertée entre son beau-pere & lui, & le suivit de près, comme pour se mettre en état d'attaquer en même tems l'ennemi des deux côtés. La ruse eut tout le succès qu'il en attendoit. Quand on

Diod. lib. 15. pag. 399.

on vint aux mains, Mithrobarzane fut traité de part & d'autre comme ennemi, & taillé en piéces avec les siens. L'armée des Pisidiens prit la fuite, & laissa Datame maître du champ de bataille, & de tout le riche butin qui se trouva dans le camp des vaincus.

Jusques-là Datame ne s'étoit point encore déclaré ouvertement contre le Roi, les actions dont nous avons parlé n'étant que contre des Gouverneurs avec qui il pouvoit avoir des querelles particuliéres, comme nous avons remarqué ailleurs que cela étoit assez ordinaire. Son propre fils aîné (il s'appelloit Scismas) se rendit son accusateur auprès du Roi, & lui découvrit tous ses desseins. Artaxerxe en fut vraiment effraié. Il connoissoit tout le mérite de ce nouvel ennemis. Il savoit qu'il ne s'engageoit point dans une entreprise sans en avoir murement pesé toutes les suites, & sans avoir pris toutes les mesures nécessaires pour la faire réussir; & que jusques-là l'exécution avoit toujours répondu à tous ses projets. Il envoia contre lui en Cappadoce une armée de près de deux cens mille hommes,

ARTAXERXE

dont il y en avoit vingt mille de cavalerie, le tout ſous la conduite d'Autophradate. Les troupes de Datame n'égaloient pas la vingtiéme partie de celles du Roi. Ainſi toute ſa reſſource étoit en lui-même, dans le courage de ſes ſoldats, & dans l'heureuſe ſituation du poſte qu'il avoit choiſi. Car c'étoit là ſa grande ſcience, & jamais Capitaine ne ſut mieux que lui prendre ſes avantages, ni mieux profiter du terrain, quand il s'agiſſoit de ranger une armée en bataille.

La ſienne, comme je l'ai déja dit, étoit infiniment inférieure à celle des ennemis. Il s'étoit poſté de telle ſorte qu'ils ne pouvoient pas l'enveloper; qu'au moindre mouvement qu'ils faiſoient, il leur tomboit ſur les bras, & les incommodoit conſidérablement; & que s'ils prenoient la réſolution d'en venir aux mains, leur grand nombre leur devenoit abſolument inutile. Autophradate ſentoit bien que ſelon toutes les régles de la guerre il ne faloit point, dans une telle conjoncture, hazarder la bataille: mais il trouvoit auſſi qu'il étoit honteux pour lui, avec une armée ſi nombreuſe, de prendre le parti de la

retraite ou de demeurer plus lontems dans l'inaction devant une petite poignée de soldats : il donna donc le signal. La premiére attaque fut rude, mais les troupes d'Autophradate pliérent bientôt, & furent mises en déroute. Le vainqueur les poursuivit pendant quelque tems, & en fit un grand carnage. Il n'y eut que mille hommes de tués du côté de Datame.

Il se donna encore plusieurs combats, ou plutôt plusieurs escarmouches, où celui-ci avoit toujours le dessus, parce que connoissant parfaitement le pays, & réussissant sur-tout dans les ruses de la guerre, il se postoit toujours avantageusement, & engageoit les ennemis dans des terrains difficiles, d'où ils ne pouvoient se tirer sans perte. Autophradate, voiant tous ses efforts inutiles, & toutes ses ressources épuisées, & désespérant de pouvoir soumettre par la force un ennemi si rusé & si courageux, parla d'accommodement, & lui proposa de rentrer en grace avec le Roi à des conditions honorables. Datame comprenoit bien qu'il y avoit peu de sureté pour lui dans ce parti, parce qu'il est rare que

ARTAXERXE

les Princes se réconcilient de bonne foi avec un sujet qui a manqué à son devoir, & à qui ils se voient en quelque sorte obligés de céder. Cependant, comme ce n'étoit que par désespoir qu'il s'étoit précipité dans la révolte, & qu'au fond du cœur il conservoit toujours pour son Prince des sentimens d'affection & de zéle, il accepta avec joie des offres, qui feroient cesser l'état violent où son malheur l'avoit engagé, & qui lui donneroient moien de rentrer dans son devoir, & d'emploier ses talens au service du Prince à qui ils étoient dûs. Il promit d'envoier des Députés au Roi. Les actes d'hostilité cessérent, & Autophradate se retira dans la Phrygie, qui étoit son Gouvernement.

Datame ne s'étoit pas trompé. Artaxerxe, outré de dépit contre lui, avoit changé en une haine implacable l'estime & l'affection qu'il lui avoit autrefois témoignées. Voiant qu'il ne pouvoit le vaincre par la force & par les armes, il ne rougit point d'emploier l'artifice & la trahison pour s'en défaire : moyens indignes de tout homme d'honneur, combien plus d'un

rince! Il aposta plusieurs meurtriers our l'assassiner : mais Datame fut ssez heureux pour éviter leurs embuhes. Enfin Mithridate, fils d'Arioarzane, à qui le Roi avoit fait de nagnifiques promesses s'il pouvoit le élivrer d'un si redoutable ennemi, étant insinué dans son amitié, & lui iant donné, pendant un assez long ems, bien des marques d'une fidélité toute épreuve pour gagner sa conliance, profita d'un moment favorale où il le trouva seul, & le perça de on épée avant qu'il fût en état de se léfendre.

Ainsi [a] périt dans les piéges d'une ausse amitié ce brave Capitaine, qui 'étoit toujours fait honneur de garder me fidélité inviolable à l'égard de eux qui s'étoient attachés à lui. Heueux, s'il s'étoit toujours piqué d'être ussi fidéle sujet, que bon ami; & s'il 'avoit pas terni sur la fin de ses jours 'éclat de ses qualités héroïques par le nauvais usage qu'il en fit, & que la crainte des disgraces, l'injustice des

a Ita vir, qui multos consilio, neminem perfidia ceperat, simulata captus est amicitia. *Corn. Nepos.*

envieux, l'ingratitude du Maître pour les ſervices rendus, ni aucun autre prétexte, ne peuvent jamais autoriſer !

Je m'étonne que, comparable par ſes rares vertus militaires aux plus grands hommes de l'antiquité, ſon mérite ſoit demeuré comme enſeveli dans le ſilence & l'oubli. Ses actions & ſes exploits méritent bien pourtant d'être relevés. Car c'eſt dans ces petits corps de troupes, tels que ceux de Datame, où tout eſt nerf, tout eſt conduit par la prudence, & où le hazard n'a point de lieu, que paroit dans tout ſon jour l'habileté d'un Commandant.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Hiſtoire abrégée de Socrate.

COMME la mort de Socrate eſt un des plus conſidérables événemens de l'antiquité, j'ai cru devoir traiter ce ſujet avec toute l'étendue qu'il mérite. Dans cette vûe, je reprendrai les choſes d'un peu plus haut, pour donner aux Lecteurs une juſte idée du Prince des Philoſophes.

Deux Auteurs principalement me

ourniront ce que j'ai à dire sur ce su-
et : Platon & Xénophon, tous deux
lisciples de Socrate. C'est eux qui ont
ransmis à la postérité plusieurs de ses
ntretiens, [a] car ce Philosophe n'a rien
aissé par écrit ; & qui nous ont con-
ervé dans un grand détail toutes les
irconstances de sa condannation & de
a mort. Platon en avoit été témoin.
l raconte dans son Apologie la ma-
niére dont Socrate fut accusé & se dé-
endit : dans Criton, le refus qu'il fit
le se sauver de la prison : & dans le
Phédon, son discours admirable sur
l'immortalité de l'ame, qui fut aussitôt
suivi de sa mort. Xénophon étoit pour
ors absent, & en chemin pour reve-
nir dans sa patrie après l'expédition du
eune Cyrus contre son frere Artaxer-
e. Ainsi il n'a écrit l'Apologie de So-
crate que sur les raports des autres : mais
e qu'il écrit de ses actions & de ses
liscours dans ses quatre livres des cho-
es mémorables, il le savoit par lui-
nême. Diogéne de Laerce a écrit la
ie de Socrate, mais d'une maniére
ort séche & fort abrégée.

a Socrates, cujus inge-
ium variosque sermones
mmortalitati scriptis suis
Plato tradidit, literam
nullam reliquit. *Cic. de Orat. lib. 3. n. 57.*

§. I.

Naiſſance de Socrate. Il s'applique d'abord à la ſculpture ; puis à l'étude des ſciences : les merveilleux progrès qu'il y fait. Son goût pour la morale : ſon caractére : ſes emplois : ce qu'il eut à ſouffrir de la mauvaiſe humeur de ſa femme.

An. M. 3533. Av. J.C. 471. *Diog. Laert. in Socrat. pag.* 100.

SOCRATE naquit à Athénes la quatriéme année de la ſoixante-dix-ſeptiéme Olympiade. Son pere étoit ſculpteur, & ſe nommoit Sophroniſque : ſa mere étoit ſage-femme, & s'appelloit Phénérete. On voit ici que la baſſeſſe de la naiſſance n'eſt point un obſtacle au vrai mérite, qui ſeul fait la ſolide gloire & la véritable nobleſſe. Il paroit par les comparaiſons que Socrate emploioit aſſez ſouvent dans ſes diſcours, qu'il ne rougiſſoit point de la profeſſion de ſon pere, ni de celle de ſa mere. Il s'étonnoit qu'un ſculpteur appliquât tout ſon eſprit à faire qu'une pierre brute devînt ſemblable à un homme, & qu'un homme ſe mît ſi peu en peine de n'être pas ſemblable à une pierre brute. Il avoit coutume de dire qu'il exerçoit la fonction

Id. p. 110.

Plut. in Theatet. p. 149. *&c.*

d'accoucheur à l'égard des esprits, en leur faisant produire au dehors toutes leurs pensées ; & c'étoit là en effet le rare talent de Socrate. Il traitoit les matiéres dans un ordre si simple, si naturel, si net, qu'il faisoit dire à ceux avec qui il entroit en dispute tout ce qu'il vouloit, & qu'il leur faisoit trouver dans leur propre fonds la réponse à toutes les questions qu'il leur proposoit. Il apprit d'abord le métier de son pere, & s'y rendit fort habile. On voioit encore du tems de Pausanias à Athénes un Mercure & des Graces de sa façon : & il est à présumer que ces ouvrages n'auroient pas trouvé lieu parmi ceux des plus grands maîtres de l'art, s'ils n'en avoient été jugés dignes.

MNÉMON.

Pausan. l. 9. p. 596.

On dit que ce fut Criton qui le retira de la boutique de son pere, aiant admiré la beauté de son esprit, & ne jugeant pas raisonnable qu'un jeune homme, capable des plus grandes choses, demeurât perpétuellement attaché sur la pierre le ciseau à la main. Il fut disciple d'Archélaüs, qui le prit fort en affection : celui-ci l'avoit été d'Anaxagore, philosophe très-célébre.

Diogen. pag. 101.

ARTAXERXE

Ses premiéres études eurent pour objet la physique & les choses de la nature, le mouvement des cieux & des astres, selon la coutume de ce tems-là, où l'on ne connoissoit encore que cette partie de la philosophie; & Xénophon nous assure qu'il y étoit très-savant. Mais, [a] après avoir connu par sa propre expérience combien ces sortes de connoissances étoient difficiles, abstruses, envelopées par la nature même, & d'ailleurs peu utiles pour le commun des hommes, il fut le premier, comme dit Cicéron, qui s'avisa de faire descendre la philosophie du ciel, de la placer dans les villes, de l'introduire même dans les maisons particuliéres, l'humanisant pour ainsi

Lib. 4. Memorab. pag. 710.

a Socrates primus philosophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 5. n. 10.*

Socrates mihi videtur, id quod constat inter omnes, primus à rebus occultis & ab ipsa natura involutis, in quibus omnes ante eum philosophi occupati fuerunt, avocavisse philosophiam, & ad vitam communem adduxisse: ut de virtutibus & vitiis, omninoque de bonis rebus & malis quereret, cœlestia autem vel procul esse à nostra cognitione censeret, vel, si maximè cognita essent, nihil tamen ad bene vivendum conferre. *Cic. Academic. Quæst. lib. 1. n. 15.*

lire & la rendant plus familiére, plus ı l'usage de la vie commune, plus à a portée des hommes, & l'appliquant ıniquement à ce qui pouvoit les renlre plus raisonnables, plus justes, & ›lus vertueux. Il trouvoit qu'il y avoit ıne espéce de folie de consumer toute a vivacité de son esprit & d'emploier out son tems dans des recherches puement curieuses, environnées de téıébres impénétrables, absolument inapables de contribuer au bonheur de 'homme, pendant qu'on négligeoit le s'instruire des devoirs communs & ›rdinaires de la vie, & d'apprendre e qui est conforme ou contraire à la ›iété, à la justice, à l'honnêteté ; en quoi consiste la force, la tempérance, ı sagesse; quel est le but de tout gouernement, quelles en sont les réles, quelles qualités sont nécessaires our bien commander & bien gouerner. Nous verrons dans la suite usage qu'il fit de cette étude.

Xenoph. Memorab. l. 1. pag. 710.

Bien loin qu'elle l'empéchât de emplir les devoirs d'un bon citoien, lle servit à l'y rendre plus fidéle. Il orta les armes comme le faisoient ous ceux d'Athénes, mais avec des

motifs plus purs & plus éclairés. Il fit plusieurs campagnes, se trouva à plusieurs actions, & s'y distingua toujours par son courage & sa bravoure. On le vit sur la fin de sa vie, donner dans le Sénat, dont il étoit membre, des preuves éclatantes de son zéle pour la justice, sans que les plus grands dangers pussent l'affoiblir.

Il s'étoit accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse, sans laquelle il est rare qu'on soit en état de satisfaire à la plupart des devoirs d'un bon citoien. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le mépris des richesses, & l'amour de la pauvreté. Il regardoit comme une perfection divine de n'avoir besoin de rien, & il croioit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité, qu'on se contentoit de moins de choses. Voiant la pompe & l'appareil que le luxe étaloit dans de certaines cérémonies, & la quantité infinie d'or & d'argent qu'on y portoit : [a] » Que de cho» ses, disoit-il, en se félicitant lui-

Xenoph. Memorab. l. 1. pag. 731.

a Socrates in pompa, cùm magna vis auri argentique ferretur ; Quàm multa non desidero, inquit ! *Cic. Tusc. Quæst. lib.* 5.

même sur son état, » que de choses » dont je n'ai pas besoin ! *Quantis non egeo !* MNÉMON.

Il avoit hérité de son pere quatre-vingts mines, c'est-à-dire, quatre mille livres ; & un de ses amis aiant eu besoin de cette somme, il la lui prêta. Mais les affaires de cet ami aiant mal tourné, il perdit tout, & il souffrit cette perte avec tant d'indifférence & de tranquillité, qu'il ne songea pas même à s'en plaindre. On voit dans l'œconomique de Xénophon que son bien ne montoit en tout qu'à cinq mines, c'est-à-dire, à deux cens cinquante livres. Il avoit pour amis les plus riches d'Athénes, qui ne purent jamais gagner sur lui qu'il souffrît qu'ils lui fissent part de leurs richesses. Quand il avoit quelque besoin, il ne rougissoit point de l'avouer. [a] *Si j'avois de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau.* Il ne s'adressa à personne en par-

Liban. in Apol. Soc. pag. 640.

Xenoph. in Œcon. p. 822.

a Socrates amicis audientibus : *Emissem*, inquit, *pallium, si nummos haberem.* Neminem poposcit, omnes admonuit. A quo acciperet, ambitus fuit. . . . . . Post hoc quisquis properaverit, serò dat : jam Socrati defuit. *Senec. de Benef. lib. 7. cap. 24.*

ARTAXERXE

ticulier, il se contenta d'un avis général. Ce fut un combat entre ses disciples à qui lui feroit ce petit présent. C'étoit s'y prendre trop tard, dit Sénéque : leur attention auroit dû prévenir ses besoins & sa demande.

Senec. de Benef. lib. 5. cap. 6.

Il rejetta généreusement les offres & les présens d'Archelaüs roi de Macédoine qui vouloit l'attirer chez lui, ajoutant *qu'il ne vouloit point aller trouver un homme qui pouvoit lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre.* Un autre Philosophe n'approuve pas cette réponse. » Eût-ce donc été rendre à ce » Prince un petit service, dit le même » Sénéque, que de le détromper de ses » fausses idées de grandeur & de ma» gnificence, de lui inspirer du mépris » pour les richesses, de lui en montrer » le véritable usage, de l'instruire dans » le grand art de régner, en un mot de » lui apprendre à bien vivre & à bien » mourir ? Veut-on savoir, continue » Sénéque, la véritable raison qui » l'empécha de se rendre à la Cour de » ce Prince ? Il ne crut pas qu'il lui con» vînt d'aller chercher la servitude, lui » qui sentoit que dans une ville libre » on ne pouvoit souffrir sa liberté. *No-*

luit ire ad voluntariam servitutem is cujus libertatem civitas libera ferre non potuit.

L'austérité dans laquelle il vivoit en particulier, ne le rendoit point sombre ni sauvage, comme cela étoit assez ordinaire pour lors aux philosophes. Dans les compagnies & les conversations, il étoit fort gai & fort enjoué; c'étoit lui qui faisoit la joie & l'agrément des repas. Quoique très-pauvre, il se piquoit d'être propre sur soi & dans sa maison; & ne pouvant souffrir la ridicule affectation d'Antisthéne, qui portoit toujours des habits sales & déchirés, il lui disoit qu'à travers les trous de son manteau & ses vieux haillons on entrevoioit beaucoup de vanité.

Xenoph. in Conviv.

Ælian. l. 4. cap. 11. & l. 9. c. 35.

Une des qualités les plus marquées de Socrate, étoit une tranquillité d'ame que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoit altérer. Quelques-uns ont cru qu'il étoit naturellement fougueux & emporté, & que la modération à laquelle il étoit parvenu, étoit l'effet de ses réflexions, & des efforts qu'il avoit faits pour se vaincre lui-même & se corriger, ce qui en augmenteroit encore le mérite. Sénéque dit qu'il avoit exigé de ses amis de l'avertir quand

Senec. de Ira, lib. 3. cap. 15.

ARTAXERXE

ils le verroient près de se mettre en colére, & qu'il leur avoit donné ce droit sur lui, comme il l'avoit pris sur eux. [a] En effet, le tems d'appeller du secours contre une passion qui a sur l'homme un empire si puissant & si promt, c'est lorsque nous sommes encore à nous, & de sang froid. Au premier signal, au premier mot d'avis, il baissoit le ton, ou même se taisoit. Se sentant de l'émotion contre un esclave : » Je te fraperois, dit-il, » si je n'étois en colére : *Cæderem te, nisi irascerer.* Aiant reçu un soufflet, il se contênta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne savoir pas quand il faut s'armer d'un casque.*

Ibid. l. 1. cap. 15.

Ibid. l. 3. cap. 11.

Sans sortir de sa propre maison, il trouva de quoi exercer sa patience dans toute son étendue. Xantippe sa femme le mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, emportée, violente. Il paroit, qu'avant que de la prendre pour sa compagne, il n'avoit pas ignoré son caractére ; & il dit lui-même dans Xénophon, qu'il l'avoit choisie exprès, persuadé que

Xenoph. in Conviv. p. 876.

a Contra potens malum, & apud nos gratiosum, dum conspicimus, & nostri sumus, advocemus.

MNÉMON.

s'il venoit à bout de souffrir ses brusqueries, il n'y auroit personne, quelque difficile qu'il fût, avec qui il ne pût vivre. S'il l'avoit épousée dans cette vûe, il dut certainement en être content. Jamais femme ne porta plus loin la bizarrerie d'esprit & la mauvaise humeur. Il n'y eut sorte d'outrage ni d'avanie qu'il n'eût à essuier de sa part. Elle en venoit quelquefois jusqu'à cet excès de colére, que de lui arracher son manteau en pleine rue; & même un jour; après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit étoit capable, à la fin elle lui jetta un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, disant *qu'il faloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.*

Diog. in Soc. p. 112.

Quelques Auteurs anciens ont écrit que Socrate épousa une seconde femme, nommée Myrto, qui étoit petite fille d'Aristide le Juste; & qu'il eut beaucoup à souffrir de ces deux femmes, qui étoient perpétuellement en querelle ensemble, & qui ne se réunissoient que pour le charger d'injures, & lui faire les outrages les plus piquans. Ils prétendent que pendant la guerre du Péloponnése, après que la peste eut emporté une grande partie

Plut. in Arist. p. 335. Athen. l. 13. p. 555. Diogen. Laert. in Socrat. p. 105.

des Athéniens, il fut rendu à Athénes une ordonnance par laquelle, pour réparer plus tôt les ruines de la République, il étoit permis à chaque citoien d'avoir deux femmes à la fois, & que Socrate usa du bénéfice de la nouvelle loi. Ces Auteurs étoient fondés uniquement sur un passage d'un traité de la Noblesse attribué à Aristote. Mais, outre que, selon Plutarque même, Panétius, Auteur fort grave, avoit pleinement réfuté cette opinion; Platon ni Xénophon, qui étoient bien instruits de ce qui regardoit leur Maître, ne parlent de ce second mariage de Socrate; & d'un autre côté Thucydide, Xénophon, & Diodore de Sicile, qui ont raporté dans un grand détail toutes les particularités de la guerre du Péloponnése, gardent le même silence sur le prétendu Décret d'Athénes qui permettoit la bigamie. On verra dans les premiers Volumes des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres qui paroitront, une Dissertation de Monsieur Hardion sur ce sujet, où il démontre que le second mariage de Socrate, & l'Ordonnance sur la bigamie, sont des faits supposés.

§. II.

Du Démon ou Esprit familier de Socrate.

CE NE SEROIT pas bien connoitre Socrate, que de ne rien savoir du Génie qu'il prétendoit lui avoir servi de conseil & de guide dans la plupart de ses actions. On ne convient pas de ce qu'étoit ce Génie, appellé ordinairement *Le Démon de Socrate*, d'un mot grec δαιμόνιον, qui signifie quelque chose qui tient du Divin, conçu comme une voie secrette, ou comme un signe, ou comme une inspiration telle qu'en éprouvoient les Devins : Génie, qui le détournoit des entreprises qu'il formoit quand elles devoient lui être préjudiciables, sans jamais le porter à aucune action : *Esse divinum quoddam, quod Socrates dæmonium appellat, cui semper ipse paruerit, nunquam impellenti, sæpe revocanti.* Cic. de Divin. lib. 1. n. 122. Plutarque, dans un traité qui a pour titre *Du Génie de Socrate*, pag. 580. raporte les différens sentimens des Anciens sur l'existence & sur la nature de ce Génie. Je m'en tiens à celui de tous ces sentimens qui me paroit le plus naturel & le plus raisonnable, quoiqu'il y insiste peu.

ARTA-XERXE

On sait que la Divinité seule a une connoissance certaine & claire de l'avenir : que l'homme n'en peut pénétrer les ténébres que par des conjectures incertaines & confuses : que ceux qui y réussissent le mieux sont ceux qui par une comparaison plus exacte & plus suivie des différentes causes qui peuvent influer dans l'événement futur, démêlent d'une vûe plus ferme & plus distincte quel sera le résultat & l'issue du combat de ces diverses causes pour contribuer au succès d'un effet & d'une entreprise, où pour y mettre obstacle. Cette prévoiance & ce discernement tiennent du divin, nous élévent au-dessus des autres hommes, nous approchent de la Divinité, nous font entrer en quelque sorte dans ses conseils & dans ses desseins, en nous faisant entrevoir & pressentir jusqu'à un certain point ce qu'elle a réglé pour l'avenir. Socrate avoit un jugement juste & pénétrant, & une prudence exquise. Il pouvoit appeller ce jugement, cette prudence, *δαιμόνιον, quelque chose de divin ;* usant d'une sorte d'équivoque, pour dire vrai, sans pourtant s'attribuer à lui-même le mérite de sa justesse à conjecturer

jecturer sur l'avenir. Monsieur l'Abbé Fraguier approche de ce sentiment dans la Dissertation qu'il nous a laissée sur ce sujet dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

MNÉMON.

Tom. IV. p. 368.

L'effet, ou plutôt la fonction de ce Génie, étoit de l'arrêter, de l'empêcher d'agir, sans le porter jamais à agir. Il recevoit aussi le même avertissement, lorsque ses amis alloient s'engager dans quelque mauvaise affaire qu'ils lui communiquoient ; & on raporte plusieurs occasions où ils se trouvérent fort mal de ne l'avoir pas cru. Or quelle autre signification donner à cela, que de lui faire signifier, sous des paroles mystérieuses, un esprit que ses propres lumiéres & la connoissance des hommes rendent éclairé sur l'avenir ? Et, si Socrate n'eût voulu diminuer en sa personne le mérite d'un jugement très-sûr en le raportant à une espéce d'instinct ; si dans le fond il eût voulu faire entendre autre chose que ce secours général de la sagesse divine, qui, dans chaque homme s'explique par la voie de la raison : eût-il évité, dit Xénophon, de passer pour un arrogant & un menteur ?

Plat. in Theag. pag. 128.

Memorab. l. 1. p. 708.

ARTAXERXE

Dieu m'a toujours empéché de vous parler, dit-il à Alcibiade, tandis que la foiblesse de l'âge eût rendu mes discours inutiles. Mais présentement je croi pouvoir entrer en dispute avec un jeune homme ambitieux, à qui les loix ouvrent le chemin aux honneurs de la République. N'est-ce pas visiblement la prudence qui empéchoit Socrate de traiter sérieusement avec Alcibiade dans un tems où des propos graves & sérieux eussent pu lui donner une sorte de dégoût dont peutêtre ne seroit-il jamais revenu ? Et lorsque, dans le dialogue de la République, Socrate rejette sur l'inspiration d'en haut son éloignement pour les affaires publiques, dit-il autre chose que ce qu'il avance dans son Apologie, qu'un homme de bien, qui, dans un Etat corrompu, se mêle du gouvernement, n'est pas lontems sans périr ? Si, lorsqu'il alla se présenter aux Juges qui le devoient condanner, cette voix céleste ne se fit point entendre pour l'arréter, comme elle faisoit dans les occasions dangereuses, c'est qu'il n'estima pas que ce fût pour lui un mal de mourir, sur-tout à l'âge & dans les circonstances où il étoit. Tout le monde

Plat. in Alcib. pag. 150.

*Lib. 6. de Rep. p.*496.

Apolog. Socrat. pag. 31. 32.

*Ibid. p.*40.

MNÉMON.

sait quel avoit été, lontems auparavant, son prognostique sur la malheureuse expédition de Sicile. Il l'attribuoit à son Démon, & déclaroit que cela lui étoit inspiré. Un homme sage, qui voit une affaire conduite avec passion & mal concertée, peut être prophéte sur l'événement : il n'a pas besoin d'un Démon qui l'inspire.

Il faut pourtant avouer que le sentiment qui attribue aux hommes des Génies, des Anges, pour les conduire & les garder, n'étoit pas inconnu même aux payens. Plutarque cite des vers de Ménandre, où ce Poëte dit en termes exprès, *Qu'à chaque homme est donné en naissant un bon Génie, qui lui sert pendant toute la vie de maître & de guide.*

De anim. tranquill. p. 474.

Ἅπαντι δαίμων ἀνδρὶ συμπαραστατεῖ
Εὐθὺς γενομένῳ, μυσταγωγὸς τοῦ βίου
Ἀγαθός.

On peut croire avec assez de vraisemblance, que le Démon de Socrate dont on a parlé si diversement, jusqu'à mettre en question si c'étoit un bon ou un mauvais ange, n'étoit autre chose

que la justesse & la force de son jugement, qui par les régles de la prudence, & par le secours d'une longue expérience soutenue de sérieuses réflexions, lui faisoit prévoir quel devoit être le succès des affaires sur lesquelles il étoit consulté, ou sur lesquelles il délibéroit pour lui-même.

Je pense en même tems qu'il n'étoit pas fâché de laisser croire au peuple que c'étoit en effet une divinité, de quelque genre qu'elle fût, qui l'inspiroit, & lui découvroit l'avenir. Cette opinion pouvoit le relever beaucoup dans l'esprit des Athéniens, & lui donner une autorité dont on sait que les plus * grands hommes du paganisme étoient fort jaloux, & qu'ils tâchoient de se procurer par des communications secrettes & des entretiens prétendus avec quelque divinité : mais elle lui attira aussi la jalousie de plusieurs citoiens.

* *Lycurgue & Solon eurent recours à l'autorité des Oracles pour se donner plus de crédit. Zaleucus prétendoit que ses Loix lui avoient été dictées par Minerve. Numa Pompilius vantoit ses entretiens avec la déesse Egérie. Le premier Scipion l'Africain faisoit croire au peuple que les dieux lui donnoient des avis secrets. Il n'est pas jusqu'à la biche de Sertorius qui avoit quelque chose de divin.*

§. III.

Socrate déclaré le plus sage des hommes par l'oracle de Delphes.

CETTE déclaration de l'Oracle, si avantageuse en apparence pour Socrate, ne contribua pas peu à allumer contre lui l'envie, & à lui susciter des ennemis, comme lui-même nous l'apprend dans son Apologie, où il raconte ce qui donna lieu à cet oracle, & quel en est le véritable sens. *Plat. in Apolog. p. 21-23.*

Cæréphon, disciple zélé de Socrate, étant un jour allé à Delphes, demanda à l'Oracle s'il y avoit au monde un homme plus sage que Socrate. La Prêtresse répondit qu'il n'y en avoit aucun. Cette réponse jetta Socrate dans l'embarras, & il eut peine à en comprendre le sens. Car d'un côté il savoit bien, dit-il lui-même, qu'il n'y avoit en lui aucune sagesse, ni petite ni grande; & de l'autre il ne pouvoit soupçonner l'Oracle de fausseté ou de mensonge, la divinité étant incapable de mentir. Il se mit donc en mouvement & se donna beaucoup de peine pour en pénétrer le sens. D'abord il

ARTAXERXE

s'adresse à un puissant citoien ; homme d'Etat & grand politique, qui passoit pour un des plus sages de la ville, & qui lui-même étoit encore plus persuadé que tous les autres de son mérite. Il trouve dans la conversation qu'il ne sait rien, & le lui insinue assez clairement, ce qui le rendit extrêmement odieux à ce citoien, & à tous ceux qui étoient présens. Il en fut de même de plusieurs autres de même profession, & tout le fruit de ses recherches fut de s'attirer un plus grand nombre d'ennemis. De ces hommes d'Etat il passe aux Poétes, qui lui parurent encore plus remplis d'estime pour eux-mêmes, mais en effet plus vuides de science & de sagesse. Il pousse ses enquêtes jusqu'aux Artisans. Il n'en trouva pas un, qui, parce qu'il réussissoit dans son Art, ne se crût très-capable & très-instruit des plus grandes choses : cette présomption étoit le défaut presque général des Athéniens. Comme ils avoient naturellement beaucoup d'esprit, ils prétendoient se connoitre à tout, & se croioient capables de juger de tout. Ses recherches parmi les Etrangers ne furent pas plus heureuses.

Socrate ensuite, rentrant en lui-même, & se comparant à tous ceux qu'il avoit interrogés, [a] reconnoissoit que la différence qui étoit entr'eux & lui, c'est que tous les autres croioient savoir ce qu'ils ne savoient pas, au lieu que pour lui, il avouoit sincérement son ignorance. Et de là il conclut qu'il n'y a que Dieu seul qui soit véritablement sage, & que c'est aussi ce qu'il a voulu dire par son Oracle, en faisant entendre que toute la sagesse humaine n'est pas grand'chose, ou pour mieux dire, qu'elle n'est rien. Et quant à ce que l'Oracle a nommé Socrate; il s'est sans doute servi de mon nom, dit-il, pour me proposer en exemple, comme disant à tous les hommes: Le plus sage d'entre vous c'est celui qui reconnoit, comme Socrate, qu'il n'y a véritablement aucune sagesse en lui.

a Socrates in omnibus ferè sermonibus sic disputat, ut nihil affirmet ipse, refellat alios; nihil se scire dicat, nisi idipsum, eoque præstare ceteris, quòd illi, quæ nesciant, scire se putent; ipse se nihil scire id unum sciat, ob eamque rem se arbitrari ab Apolline omnium sapientissimum esse dictum, quòd hæc esset una omnis sapientia, non arbitrari se scire quod nesciat. *Cic. Acad. Quæst. lib.* 1. *n.* 15. 16.

§. IV.

Socrate se donne tout entier à l'instruction de la Jeunesse d'Athénes. Attachement de ses disciples pour lui. Principes admirables qu'il leur inspire, soit pour le gouvernement, soit pour la religion.

APRÈS avoir raporté quelques particularités de la vie de Socrate, il est tems de passer à ce qui a fait son caractére principal & dominant, je veux dire au soin qu'il prenoit d'instruire les hommes, & sur-tout de former la Jeunesse d'Athénes.

In Apolog. Socrat. pag. 541. Il sembloit, dit Libanius, qu'il fût le pere commun de la République, tant il étoit attentif au bien & à l'utilité de tous les citoiens. Mais, comme il est bien difficile de corriger les vieillards, & de faire changer de principes à des personnes qui respectent les erreurs dans lesquelles ils ont blanchi, il consacra principalement ses travaux à l'instruction de la Jeunesse, afin de répandre les semences de la vertu dans un champ plus propre à fructifier.

Plut. An seni sit ger. Resp. p. 796. Il n'avoit point une école ouverte comme les autres philosophes, ni

d'heure marquée pour ses leçons. Il ne faisoit point apréter de bancs, & ne montoit point en chaire. C'étoit un philosophe de tous les tems & de toutes les heures. Il enseignoit en tout lieu, & en toute occasion : dans les promenades, dans les conversations, dans les repas : à l'armée & au milieu du camp, dans les assemblées publiques du peuple ou du Sénat, dans la prison même, & lorsqu'il bûvoit la ciguë, il philosophoit, dit Plutarque, & il instruisoit le genre humain. Et de là cet Auteur sensé prend occasion d'établir un grand principe en matiére de gouvernement, que Sénéque [a] avant lui avoit mis dans tout son jour.

MNÉMON.

a Habet ubi se etiam in privato latè explicet magnus animus.... Ita delituerit (vir ille) ut ubicumque otium suum absconderit, prodesse velit & singulis & universis, ingenio, voce, consilio. Nec enim is solus Reip. prodest, qui candidatos extrahit, & tuetur reos, & de pace belloque censet : sed, qui juventutem exhortatur, qui in tanta bonorum præceptorum inopia virtute instruit animos, qui ad pecuniam luxuriamque cursu ruentes prensat ac retrahit, &, si nihil aliud certè moratur, in privato publicum negotium agit. An ille plus præstat, qui inter peregrinos & cives aut urbanus prætor adeuntibus adsessoris verba pronuntiat; quàm [qui docet] quid sit justitia, quid pietas, quid patientia, quid fortitudo, quid mortis contemptus, quid deorum intellectus, quàm gratuitum bonum sit conscientia? *Senec. de Tranquill. anim. cap. 3.*

ARTAXERXE

Pour être un homme public, dit-il, il n'eſt pas néceſſaire d'être actuellement en charge, de porter la robe de Juge ou de Magiſtrat, de prendre ſéance dans les plus grands Tribunaux. Pluſieurs de ceux qui le ſont, quoiqu'ils ſoient honorés des beaux noms d'Orateurs, de Préteurs, de Sénateurs, s'ils n'en ont pas le mérite, doivent être regardés comme de ſimples particuliers, & ſouvent même méritent d'être confondus avec la plus vile populace. Mais quiconque ſait donner de ſages conſeils à ceux qui le conſultent; animer les citoiens à la vertu; leur inſpirer des ſentimens de probité, d'équité, de générosité, d'amour de la patrie : voilà, dit Plutarque, le véritable Magiſtrat & l'homme d'Etat, de quelque condition qu'il ſoit, & en quelque place qu'il ſe trouve.

Tel étoit Socrate. On ne peut exprimer les ſervices qu'il rendit à l'Etat par les inſtructions qu'il donna à la jeuneſſe, & par les diſciples qu'il forma. Jamais Maître n'en eut ni en plus grand nombre, ni de plus illuſtres. Platon, quand il ſeroit le ſeul, en vaudroit une foule. Près de mourir, il louoit & remercioit Dieu de trois cho-

Plut. in Mario. pag. 433.

fes : de ce qu'il lui avoit donné une ame raifonnable, de ce qu'il l'avoit fait naître Grec & non pas barbare, & de ce qu'il avoit placé fa naiffance au tems où vivoit Socrate. Xénophon eut le même avantage. On dit qu'un jour comme il paffoit dans la rue, Socrate l'aiant arrêté avec fon bâton lui demanda s'il favoit où l'on vendoit des vivres. Il n'eut pas de peine à répondre à cette queftion. Mais Socrate lui aiant demandé en quel lieu les hommes apprenoient la vertu, & voiant que cette feconde queftion l'embarraffoit : fi tu es curieux de le favoir, répliqua le Philofophe, fuimoi, & tu l'apprendras. Ce qu'il fit fur l'heure même ; & il fut depuis le premier qui recueillit fes difcours, & qui les publia.

MNÉMON.

Diog. in Xenoph. p. 120.

Ariftippe, fur un entretien avec Ifchomachus, dans lequel il avoit recueilli quelques traits de la doctrine de Socrate, conçut un fi vif defir d'aller l'entendre, qu'il en devint tout maigre & tout pâle, jufqu'à ce qu'il pût aller puifer à la fource, & fe remplir d'une philofophie, dont le fruit étoit de connoitre fes maux, & de s'en guérir.

Plut. de Curiof. pag. 516.

ARTAXERXE

Ce qu'on raconte d'Euclide le Mégarien, montre encore mieux jusqu'où alloit la passion des disciples de Socrate pour profiter de ses instructions.

Plut. in Pericl. pag. 168.

Aul. Gel. Noct. Att. l. 6. cap. 10.

Il y avoit pour lors une guerre déclarée entre Athénes & Mégare, qui alloit si loin, qu'on faisoit préter serment aux Généraux Athéniens de ravager le territoire de Mégare deux fois l'année, & qu'il étoit interdit aux Mégariens, sous peine de la vie, de mettre le pié dans l'Attique. Cette défense ne put éteindre ni arréter le zêle d'Euclide. Il sortoit de sa ville sur le soir en habit de femme, la tête couverte d'un voile, & se rendoit la nuit au logis de Socrate; où il se tenoit jusqu'à ce que, le jour approchant, il s'en retournoit dans le même état où il étoit venu.

L'ardeur des jeunes Athéniens pour le suivre étoit incroiable. Ils quittoient pere & mere & renonçoient à toutes leurs parties de plaisir, pour s'attacher à Socrate & pour l'entendre. On en peut juger par l'exemple d'Alcibiade, le plus vif & le plus fougueux des jeunes gens d'Athénes. Cependant ce Philosophe ne l'épargnoit pas, & en toute occasion il étoit at-

tentif à calmer les ſaillies de ſes paſſions, & à réprimer ſon orgueil, qui étoit ſa grande maladie. J'en ai raporté quelques traits dans le Volume précédent. Un jour qu'Alcibiade faiſoit valoir ſes richeſſes & les grandes terres qu'il poſſédoit, (car c'eſt ce qui enfle le cœur de la plupart des jeunes gens de qualité) il le mena devant une carte de Géographie, & lui demanda où étoit l'Attique. A peine y tenoit-elle quelque place : il l'entrevit néanmoins, & la démêla. Mais étant prié d'y montrer ſes terres : » C'eſt trop peu de choſe, dit-il, pour » être marqué dans un ſi petit eſpace. » Voila donc, répliqua Socrate, ce » qui vous entête ſi fort, un point de » terre imperceptible! « Le raiſonnement pouvoit être pouſſé encore bien plus loin. Car qu'étoit l'Attique comparée à toute la Gréce, & la Gréce à l'Europe, & l'Europe à toute la terre, & la terre elle-même à la vaſte étendue de ces globes infinis qui l'environnent? Quel avorton, quel néant que le Prince le plus puiſſant de la terre au milieu de cet abyme de corps & d'eſpaces immenſes, & quelle place y occupe-t-il!

Ælian. l. 3, cap. 28.

ARTAXERXE

Les jeunes gens d'Athénes, éblouis de la gloire de Thémistocle, de Cimon, de Périclès, & pleins d'une folle ambition, après avoir reçu pendant quelque tems les leçons des Sophistes qui leur prometroient de les rendre de très-grands politiques, se croioient capables de tout, & aspiroient aux premiéres places. L'un d'eux, nommé Glaucon, s'étoit mis si fortement en tête d'entrer dans le maniement des affaires publiques, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, que personne dans sa famille, ni parmi ses amis, n'avoit eu le pouvoir de le détourner d'un dessein si peu convenable à son âge & à sa capacité. Socrate, qui l'affectionnoit à cause de Platon son frere, fut le seul qui réussit à lui faire changer de résolution.

Xenoph. Memorab. l. 3. pag. 772-774.

Un jour l'aiant rencontré, il l'aborda avec un discours si adroit, qu'il l'engagea à l'écouter : c'étoit déja avoir beaucoup gagné sur lui. Vous avez donc envie de gouverner la République, lui dit-il. Il est vrai, répondit Glaucon. Vous ne sauriez avoir un plus beau dessein, repartit Socrate. Car si vous y réussissez, vous vous met-

trez en état de ſervir utilement vos amis, d'aggrandir votre maiſon, & d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous ferez connoitre, non-ſeulement dans Athénes, mais par toute la Gréce: & peutêtre que votre renommée volera juſques chez les nations barbares, comme celle de Thémiſtocle. Enfin, quelque part que vous ſoiez, vous attirerez ſur vous le reſpect & l'admiration de tout le monde. MNÉMON.

Un début ſi inſinuant & ſi flateur plut extrêmement au jeune homme, qui ſe trouvoit pris par ſon foible; il reſta volontiers, ſans qu'il fût beſoin de l'en preſſer, & la converſation continua. Puiſque vous deſirez de vous faire eſtimer & honorer, il eſt clair que vous ſongez à vous rendre utile au public. Aſſurément. Dites-moi donc, je vous prie au nom des dieux, quel eſt le premier ſervice que vous prétendez rendre à l'Etat? Comme Glaucon paroiſſoit embarraſſé, & rêvoit à ce qu'il devoit répondre: Apparemment, reprit Socrate, ce ſera de l'enrichir, c'eſt-à-dire, d'augmenter ſes revenus. C'eſt cela même. Et, ſans doute, vous ſavez en quoi conſiſtent les revenus de

ARTA- l'Etat, & à combien ils peuvent
XERXE monter. Vous n'aurez pas manqué d'en faire une étude particuliére, afin que si un fonds vient à manquer tout-à-coup, vous puissiez aussitôt le remplacer par un autre. Je vous jure, répondit Glaucon, que c'est à quoi je n'ai jamais songé. Marquez-moi au moins les dépenses que fait la République : car vous savez de quelle importance il est de retrancher celles qui sont superflues. Je vous avoue que je ne suis pas plus instruit sur cet article que sur l'autre. Il faut donc remettre à un autre tems le dessein que vous avez d'enrichir la République ; car il vous est impossible de le faire, si vous en ignorez les revenus & les dépenses.

Mais, dit Glaucon, il y a encore un autre moien que vous passez sous silence : on peut enrichir un Etat par la ruine de ses ennemis. Vous avez raison, répondit Socrate. Mais pour cela il faut être le plus fort : autrement on court risque soi-même de perdre ce que l'on a. Ainsi celui qui parle d'entreprendre une guerre, doit connoitre les forces des uns & des autres, afin que s'il trouve son parti

le plus fort, il conseille hardiment la guerre ; & s'il le trouve le plus foible, il dissuade le peuple de s'y engager. Or savez-vous quelles sont les forces de notre République tant par mer que par terre, & quelles sont celles de nos ennemis ? En avez-vous un état par écrit ? Vous me ferez plaisir de me le communiquer. Je n'en ai point encore, répondit Glaucon. Je vois bien, dit Socrate, que nous ne ferons pas sitôt la guerre si l'on vous charge du gouvernement : car il vous reste bien des choses à savoir, & bien des soins à prendre. MNÉMON.

Il parcourut ainsi plusieurs autres articles non moins importans, sur lesquels il le trouva également neuf ; & il lui fit toucher au doit le ridicule de ceux qui ont la témérité de s'ingérer dans le gouvernement, sans y apporter d'autre préparation qu'une grande estime d'eux-mêmes, & une ambition démesurée de s'élever aux premiéres places. Craignez, mon cher Glaucon, lui dit Socrate, craignez qu'un desir trop vif des honneurs ne vous aveugle, & ne vous fasse prendre un parti qui vous couvriroit de honte, en mettant au grand jour

votre incapacité & votre peu de talent.

Glaucon profita des ſages avis de Socrate, & prit du tems pour s'inſtruire en particulier, avant que de ſe produire en public. Cette leçon eſt pour tous les ſiécles, & elle peut convenir à beaucoup de perſonnes de tout état & de toute condition.

Xenoph. Memorab. l. 4. p. 800.

Socrate ne preſſoit point ſes amis d'entrer de bonne heure dans les emplois, & il vouloit qu'auparavant on eût travaillé à ſe remplir l'eſprit des connoiſſances néceſſaires pour y réuſſir. Il faudroit être bien ſimple, diſoit-il, pour croire qu'on ne peut apprendre les arts méchaniques ſans le ſecours des maîtres; & que la ſcience de gouverner les Etats, qui eſt le plus grand effort de la prudence humaine, n'a beſoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Son grand ſoin, par raport à ceux qui aſpiroient aux charges, étoit de les former aux bonnes mœurs; de jetter en eux de ſolides principes de probité & de juſtice; & ſur-tout de leur inſpirer un ſincére amour de la patrie, un grand zêle pour le bien public, & une haute idée de la puiſſance & de la bonté des

Ib. p. 792.

dieux : parce que, sans ces qualités, toutes les autres connoissances ne servent qu'à rendre les hommes plus méchans, & plus capables de faire du mal. Xénophon nous a conservé un entretien de Socrate avec Euthydéme sur la providence, qui est un des plus beaux endroits qui se trouvent dans les écrits des Anciens.

Ne vous est-il jamais venu en pensée, dit Socrate à Euthydéme, combien les dieux ont eu soin de donner aux hommes tout ce qu'il leur faut ? Jamais, je vous assure, répondit-il. Vous voiez, reprit Socrate, combien la lumiére nous est nécessaire, & combien le présent que les dieux nous en ont fait doit paroitre précieux. En effet, répondit Euthydéme, sans elle nous serions semblables à des aveugles, & toute la nature seroit comme morte. Mais, parce que nous avons besoin de relâche, ils nous ont aussi donné la nuit pour nous reposer. Vous avez raison, & cela mérite bien que nous leur en rendions de continuelles actions de graces. Ils ont voulu que le soleil, cet astre si éclatant & si lumineux, présidât au jour pour en marquer les différentes parties,

& que sa lumiére servît, non seulement à découvrir les merveilles de la nature, mais à porter partout la vie & la chaleur : & en même tems ils ont commandé aux étoiles & à la lune d'éclairer la nuit, qui par elle-même est obscure & ténébreuse. Y a-t-il rien de plus admirable que cette variété & cette vicissitude du jour & de la nuit, de la lumiére & des ténébres, du travail & du repos ; & tout cela pour le bien de l'homme ? Socrate parcourt de même les avantages infinis que nous tirons & de l'eau & du feu pour les besoins de la vie ; & continuant à faire remarquer l'attention merveilleuse de la Providence sur tout ce qui nous regarde : Que dites-vous, poursuit-il, en voiant qu'après l'hiver le soleil revient vers nous, & qu'à mesure que les fruits d'une saison se flétrissent & se séchent, il en mûrit de nouveaux qui leur succédent ? Qu'après avoir rendu ce service à l'homme, il se retire de crainte de nous incommoder par sa chaleur ? Puis, quand il s'est reculé jusqu'à un certain terme, qu'il ne pourroit passer sans nous mettre en danger de mourir de froid, qu'il retourne sur ses

pas pour reprendre ſa place en cette partie du ciel où ſa préſence nous eſt la plus avantageuſe. Et parce que nous ne pourrions pas ſupporter ni le froid ni le chaud, ſi nous paſſions en un inſtant de l'un à l'autre, n'admirez-vous point que cet aſtre s'approche & s'éloigne de nous ſi lentement, que nous arrivons aux deux extrémités par des degrés preſque inſenſibles ? [a] Seroit-il poſſible de ne pas reconnoitre dans cet arrangement des ſaiſons de l'année une providence & une bonté attentives non ſeulement à nos beſoins, mais même juſqu'à nos délices ?

Toutes ces choſes, dit Euthydéme, me font douter ſi les dieux ont d'autres occupations que de combler l'homme de bienfaits. Un ſeul point m'arréte, c'eſt que les animaux participent à tous ces biens autant que nous. Oui, reprit Socrate : mais ne voiez-vous pas que tous ces animaux ne ſubſiſtent que pour le ſervice de l'homme ? Les plus forts & les plus robuſtes d'entr'eux, il les domte, il les appri-

[a] Ὥρας ἁρμοττούσας πρὸς τοῦτο παρέχειν, αἳ ἡμῖν οὐ μόνον ὧν δεόμεθα πολλά καὶ παντοῖα παρασκευάζουσιν, ἀλλὰ καὶ οἷς εὐφραινόμεθα.

voiſe, il s'en ſert très-utilement pour la guerre, pour le labourage, & pour les autres néceſſités de la vie.

Que ſera-ce, ſi nous conſidérons l'homme en lui-même? Ici Socrate examine la diverſité des ſens, par le miniſtére deſquels l'homme jouit de tout ce qu'il y a de beau & d'excellent dans la nature; la vivacité de l'eſprit & la force de la raiſon, qui l'éleve infiniment au deſſus de tous les autres animaux; le don merveilleux de la parole, par le moien de laquelle nous nous communiquons réciproquement nos penſées, nous publions nos loix, nous gouvernons les Républiques.

De tout cela, dit Socrate, il eſt aiſé de conclure qu'il y a des dieux, & qu'ils prennent un ſoin particulier de l'homme, quoiqu'il ne puiſſe les découvrir par les ſens. Apercevons-nous la foudre qui briſe tout ce qu'elle rencontre? Diſtinguons-nous les vents qui font ſous nos yeux de ſi terribles ravages? Notre ame même, qui nous eſt ſi intime, qui nous meut & nous anime, la voions-nous? Il en eſt de même de tous les dieux, dont aucun ne ſe rend viſible pour nous diſtribuer

ſes faveurs. Ce grand Dieu même (ces paroles ſont remarquables , & montrent que Socrate reconnoiſſoit un Dieu ſouverain , ſeul Auteur de tout , & Supérieur à tous les autres , qui n'étoient que ſes miniſtres) ce grand Dieu même qui a bâti l'univers, & qui ſoutient ce grand ouvrage dont toutes les parties ſont accomplies en bonté & en beauté ; lui qui fait qu'elles ne vieilliſſent point avec le tems, & qu'elles ſe conſervent toujours dans une immortelle vigueur , qui fait encore qu'elles lui obéiſſent avec une ponctualité qui ne manque jamais , & avec une rapidité que notre imagination ne peut ſuivre : ce Dieu ſe rend aſſez viſible par tant de merveilles dont il eſt l'auteur , mais il demeure toujours inviſible en lui-même. Ne refuſons donc point de croire même ce que nous ne voions pas : au défaut des yeux du corps , uſons de ceux de l'ame : mais ſur-tout apprenons à rendre de juſtes hommages de reſpect & de vénération à la Divinité , qui ſemble ne vouloir ſe faire ſentir que par ſes bienfaits. Or , ce culte , cet hommage , conſiſte à lui plaire ; & on ne peut

ARTAXERXE

lui plaire, qu'en faisant sa volonté.

Voila de quelle maniére Socrate instruisoit la Jeunesse ; voila les principes & les sentimens qu'il lui inspiroit ; d'un côté, une parfaite soumission aux Magistrats & aux Loix, en quoi il faisoit consister la justice ; de l'autre, un profond respect pour la Divinité, ce qui constitue la religion. Il vouloit qu'on consultât les dieux sur toutes les choses qui passent notre connoissance ; & comme ils ne se découvrent qu'à ceux qu'il leur plait, parce qu'ils ne doivent rien à personne, il recommandoit avant tout de se les rendre propices par une conduite sage & réglée. [a] *Les Dieux sont libres*, dit-il, *& il dépend d'eux d'accorder ce qu'on leur demande, ou de donner tout le contraire.* Il cite une belle priére, tirée d'un Poéte dont le nom n'est pas connu. *Grand Dieu, donnez-nous les biens qui nous sont nécessaires, soit que nous vous les demandions, ou non; & éloignez de nous toutes les choses qui pourroient nous nuire, quand même nous vous*

Xenoph. lib. 4. Memorabil. p. 803-805.

a Ἐπὶ θεοῖς ἐστὶν, οἶμαι, ὥστε καὶ διδόναι ἅπερ ἄν τις εὐχόμενος τυγχάνῃ, καὶ τἀναντία τούτων. *Plut. in Alcib. 2. pag. 148.*

les

les demanderions. Le vulgaire penſoit qu'il y a des choſes que les dieux remarquent, d'autres qu'ils ne remarquent point. Mais Socrate enſeignoit que les dieux obſervent toutes nos actions & toutes nos paroles; qu'ils pénétrent juſques dans nos plus ſecrettes penſées; qu'ils ſont préſens à toutes nos délibérations, & qu'ils nous inſpirent dans toutes nos affaires.

Xenoph. Memorab. l. 1. p. 711.

§. V.

Socrate s'applique à décréditer les Sophiſtes dans l'eſprit des jeunes gens d'Athénes. Ce qu'il faut entendre par l'Ironie qui lui eſt attribuée.

SOCRATE avoit à prémunir les jeunes gens contre un mauvais goût qui depuis quelque tems commençoit à prévaloir dans la Gréce. On voioit paroitre des hommes faſtueux, qui, prenant la place des premiers Sages de la Gréce, avoient une conduite entiérement oppoſée. Car au lieu qu'infiniment éloignés de toute avarice & de toute ambition, Pittacus, Bias, Thalès, & les autres, faiſoient leur principale occupation de l'étude de la ſageſſe:

ARTAXERXE

Plut. in Apolog. p. 19. & 20.

ceux-ci, ambitieux & avares, s'intriguoient dans les affaires du monde, & trafiquoient de leur prétendu savoir. [a] Ils se nommoient Sophistes. Ils alloient de ville en ville. Ils s'y faisoient annoncer comme des oracles. Ils marchoient accompagnés d'une foule de disciples, qui, par une espéce d'enchantement, abandonnoient le sein de leurs parens pour se livrer à ces maîtres orgueilleux qu'ils paioient bien chérement. Il n'y avoit rien que ces Docteurs n'enseignassent. Théologie, Physique, Morale, Arithmétique, Astronomie, Grammaire, Musique, Poésie, Rhétorique, Histoire : ils savoient tout, & pouvoient tout enseigner. Leur fort étoit la philosophie & l'éloquence. La plupart, comme Gorgias, se piquoient de satisfaire sur le champ à toutes les questions qu'on leur pouvoit faire. Les jeunes gens n'emportoient de leurs instructions qu'une sote estime d'eux-mêmes, & qu'un mépris général pour tous les autres ; & il ne sortoit aucun disciple de ces écoles qui ne fût plus impertinent que quand il y étoit entré.

a Sic enim appellantur hi, qui ostentationis aut quæstus causa, philosophantur: *Cic. in Lucull. n. 129.*

MNÉMON.

Il s'agiſſoit de décréditer dans l'eſprit des jeunes Athéniens la fauſſe éloquence & la mauvaiſe dialectique de ces orgueilleux maîtres. Les attaquer de front, & les combattre directement par un diſcours ſuivi, Socrate étoit très-capable de le faire, car il poſſédoit dans un ſouverain degré le talent de la parole & celui du raiſonnement : mais ce n'eût pas été le moien de réuſſir contre de grands diſcoureurs, qui ne cherchoient qu'à éblouir leurs auditeurs par un vain éclat & un flux rapide de paroles. Il ſuivit une autre route, & [a] emploiant les détours, & la ſoupleſſe de l'Ironie, qu'il ſavoit manier avec un art & une délicateſſe merveilleuſe, il prit le parti de cacher ſous une ſimplicité apparente, & ſous une ignorance affectée, toute la beauté & toutes les richeſſes de ſon eſprit. La nature, qui lui avoit donné une ſi belle ame, ſembloit lui avoir formé l'extérieur exprès pour ſoutenir le caractére ironique. Il étoit fort laid, & outre ſa laideur, [b] il avoit dans la phyſionomie quelque choſe

Xenoph. in Conviv. p. 883.

a Socrates in ironia diſſimulantiaque longè omnibus lepore atque humanitate præſtitit. *Cic. l. 2. de Orat. n. 270.*

b Zopyrus phyſiogno-

d'hébété & de ſtupide. Tout l'air de ſa perſonne, qui n'avoit rien que de très-commun & de très-pauvre, répondoit parfaitement à l'air de ſon viſage.

Plat. in Protag. p. 314. 315. & 335. In Lachet. p. 186. &c.

Quand [a] il ſe trouvoit dans une compagnie avec quelqu'un de ces Sophiſtes, il propoſoit ſes doutes d'un air timide & modeſte, faiſoit des queſtions toutes ſimples ; & comme s'il n'eût pu ſe faire entendre autrement, il uſoit de comparaiſons triviales, & priſes des métiers les plus vils. Le Sophiſte l'écoutoit avec une attention dédaigneuſe, & au lieu de donner une réponſe préciſe, il ſe jettoit dans des lieux communs, & diſcouroit beaucoup ſans rien dire qui fût à propos. Socrate, après avoir applaudi pour ne pas effaroucher ſon homme, le prioit de vouloir bien ſe

mon . . . . ſtupidum eſſe Socratem dixit & bardum. *Cic. de Fat. n.* 10.

a Socrates de ſe ipſe detrahens in diſputatione, plus tribuebat iis quos volebat refellere. Ita, cùm aliud diceret atque ſentiret, libenter uti ſolitus eſt illa diſſimulatione, quam Græci ἐιρωνείαν vocant. *Cic. Academic. Quæſt. lib.* 4. *n* 15.

Sed & illum quem nominavi (Gorgiam) & cæteros Sophiſtas, ut è Platone intelligi poteſt, luſos videmus à Socrate. Is enim percontando atque interrogando elicere ſolebat eorum opiniones quibuſcum diſſerebat, ut ad ea, quæ ii reſpondiſſent, ſi quid videretur, diceret. *Cic. de Finib. lib.* 2. *n.* 2.

proportionner à ſa foibleſſe & deſcendre juſqu'à lui, en ſatisfaiſant à ſes demandes en peu de mots, parce que ni ſon eſprit ni ſa mémoire n'étoient pas capables de comprendre & de retenir tant de choſes ſi belles & ſi relevées, & que toute ſa ſcience ſe réduiſoit à interroger ou à répondre.

Cela ſe diſoit devant une nombreuſe aſſemblée, & le Docteur ne pouvoit reculer. Quand une fois Socrate l'avoit tiré de ſon fort en l'obligeant de répondre ſuccinctement à ſes queſtions, alors, par la juſteſſe de ſa dialectique, il le conduiſoit de l'un à l'autre juſqu'aux conſéquences les plus abſurdes, &, après l'avoir forcé à ſe contredire lui-même ou à ſe taire, il ſe plaignoit de ce que ce ſavant homme ne daignoit pas l'inſtruire. Cependant les jeunes gens apercevoient le foible de leur maître, & l'admiration qu'ils avoient eue pour lui ſe tournoit en mépris. Le nom de Sophiſte devenoit odieux & ridicule.

On juge aiſément que des hommes du caractére des Sophiſtes dont je viens de parler, qui étoient en crédit

ARTAXERXE

chez les Grands, qui dominoient parmi la Jeunesse d'Athénes, qui depuis lontems étoient en possession de la gloire de bel esprit & de la réputation de savant, ne pouvoient être attaqués impunément, d'autant plus qu'on les prenoit en même tems par les deux endroits les plus sensibles, l'honneur & l'intérêt. Aussi Socrate, pour avoir osé entreprendre de démasquer leurs vices, & de décrier leur fausse éloquence, éprouva-t-il de la part de ces hommes également corrompus & orgueilleux, tout ce qu'on peut craindre & attendre de l'envie la plus maligne, & de la haine la plus envenimée. C'est ce qu'il est tems d'exposer.

Plat. in Apolog. p. 23.

§. VI.

Socrate est accusé de penser mal des dieux, & de corrompre la Jeunesse d'Athénes. Il se défend sans art & sans bassesse. Il est condané à mort.

AN. M. 3602. AV. J.C. 402.

L'ACCUSATION de Socrate fut intentée un peu avant la premiére année de la XCV[e] Olympiade, peu de tems après que les trente Tyrans eu-

rent été chassés d'Athénes, la soixante-neuviéme année de la vie de Socrate : mais elle avoit été préparée lontems auparavant. L'oracle de Delphes qui l'avoit déclaré le plus sage des hommes, le décri où il mettoit la doctrine & les mœurs des Sophistes de son tems qui étoient fort accrédités, la liberté avec laquelle il attaquoit tous les vices, l'attachement singulier de ses disciples pour sa personne & pour ses maximes; tout cela avoit indisposé les esprits contre lui, & lui avoit attiré beaucoup d'envieux.

Ses ennemis aiant juré sa perte, & sentant la difficulté de l'entreprise, dresserent de loin leurs batteries, & l'attaquérent d'abord, non à visage découvert, mais par des souterrains & par des voies sourdes & cachées. On dit que pour sonder la disposition du peuple à l'égard de Socrate, & pressentir s'ils pourroient en sûreté le citer un jour devant les Juges, ils engagérent Aristophane à le jouer sur le théatre dans une Comédie où il jetteroit les semences de l'accusation qu'ils méditoient contre lui. Il n'est pas bien sûr qu'Aristophane ait été

Ælian. l. 2. cap. 13. Plat. in Apolog. Socr. p. 19.

suborné par Anytus & par les ennemis de Socrate pour compoſer contre lui une piéce Satyrique. Il y a beaucoup d'apparence que le mépris déclaré de Socrate pour toutes les comédies en général, & en particulier pour celles d'Ariſtophane, pendant qu'il témoignoit une eſtime extraordinaire pour les tragédies d'Euripide ; que ce mépris, dis-je, fut le vrai motif qui engagea le Poéte à ſe venger du Philoſophe. Quoi qu'il en ſoit, Ariſtophane, à la honte de la Poéſie, préta ſa plume à la mauvaiſe volonté des ennemis de Socrate, ou à ſon propre reſſentiment, & emploia tous ſes talens & tout ſon génie à décrier le plus homme de bien qu'ait eu le Paganiſme.

Il compoſa une piéce intitulée *Les Nuées*. Il introduit ſur la Scéne le Philoſophe perché dans un panier, & guindé au milieu des airs & des nuées, d'où il débite les maximes, ou plutôt les ſubtilités les plus ridicules. Un débiteur fort âgé, qui deſiroit ſe dérober aux vives pourſuites de ſes créanciers, vient le trouver pour apprendre de lui l'art de tromper en Juſtice ſes parties, de leur prouver

par des raisons sans réplique qu'il ne leur doit rien, en un mot d'une mauvaise cause d'en faire une très-bonne. Mais se sentant incapable de profiter des sublimes leçons de son nouveau Maître, il lui améne son fils à sa place. Ce jeune homme, fort peu de tems après, sort de cette savante école si bien instruit, qu'à la premiére rencontre il bat son pere, & lui prouve par des argumens subtils mais invincibles, qu'il a eu raison d'en user de la sorte. Dans toutes les scénes où paroit Socrate, le Poéte lui fait dire mille impertinences, mille impiétés contre les dieux & sur-tout contre Jupiter. Il le fait parler comme un homme plein de vanité, d'estime pour soi-même, & de mépris pour tous les autres; qui veut, par une curiosité criminelle, pénétrer ce qui se passe dans les cieux, & sonder ce qui est dans les abymes de la terre; qui se vante d'avoir des moiens de faire toujours triompher l'injustice; & qui ne se contente pas de garder ces secrets pour lui, mais qui les enseigne aux autres, & par-là corrompt la Jeunesse. Tout cela est accompagné d'une finesse de raillerie

ARTAXERXE

& d'un ſel, qui ne pouvoit pas manquer de plaire infiniment à un peuple d'un goût auſſi délicat & raffiné qu'étoit celui d'Athénes, & naturellement envieux de tout mérite qui excelloit au deſſus des autres. Auſſi les Athéniens en furent ſi charmés, que ſans attendre que la repréſentation fût finie, ils ordonnérent que le nom d'Ariſtophane ſeroit écrit au-deſſus des noms de tous ſes rivaux.

Socrate, qui avoit ſû qu'on devoit le jouer ſur le théatre, ſe trouva ce jour-là à la Comédie contre ſon ordinaire : car il n'avoit pas coutume d'aller à ces aſſemblées, ſinon lorſqu'on devoit repréſenter quelque nouvelle tragédie d'Euripide, qui étoit ſon intime ami, & dont il eſtimoit les piéces à cauſe des principes ſolides de morale qu'il avoit ſoin d'y répandre. Encore remarque-t-on qu'une fois il n'eut pas la patience d'en voir achever une, où l'Acteur avoit avancé quelque maxime dangereuſe, mais qu'il ſortit auſſitôt, ſans conſidérer qu'il pouvoit nuire à la réputation de ſon ami. Il n'alloit jamais aux Comédies, que quand Alcibiade ou Critias l'y entraînoient

MNÉMON.

malgré lui, choqué de la licence effrénée qui y régnoit, & ne pouvant souffrir qu'on déchirât ouvertement la réputation de ses concitoiens. Il assista à celle-ci sans s'émouvoir, & sans marquer le moindre mécontentement; & quelques étrangers étant en peine de savoir qui étoit ce Socrate dont on parloit dans toute la piéce, il se leva de sa place, & se laissa voir tant que l'action dura. Il disoit à ceux qui étoient autour de lui, & qui s'étonnoient de son sang froid & de sa patience, qu'il s'imaginoit être à un grand repas où l'on se moquoit de lui agréablement, & qu'il faloit entendre raillerie.

Plut. de educ. liber. p. 10.

Il n'y a point d'apparence, comme je l'ai déja remarqué, qu'Aristophane, quoiqu'il ne fût pas ami de Socrate, soit entré dans les noirs complots de ses ennemis, & qu'il ait songé à le faire périr. Il est plus croiable qu'un Poéte, qui divertissoit le public aux dépens des premiers Magistrats & des Généraux les plus célébres, ait aussi voulu le faire rire aux dépens d'un Philosophe. Toute la noirceur étoit du côté de ses envieux & de ses ennemis, qui espéroient tirer contre

lui un grand avantage de la représentation de cette comédie. En effet l'artifice étoit profond, & habilement imaginé. En jouant un homme sur le théatre, on ne le montre que par ses endroits mauvais, ou foibles, ou équivoques. Cette vûe conduit au ridicule : le ridicule accoutume au mépris de la personne, & le mépris à l'injustice. Car on est naturellement plus hardi à insulter, à maltraiter, à offenser un homme que tout le monde méprise.

Voila les premiers coups qu'on lui porta, qui servirent comme d'essai & d'épreuve pour la grande affaire qu'on songeoit à lui susciter. On la laissa dormir lontems, & ce ne fut que plus de vingt ans après qu'elle éclata. Les troubles de la République purent bien donner lieu à ce long délai. Car ce fut dans cet intervalle que se fit l'entreprise contre la Sicile, dont le succès fut si malheureux, qu'Athénes fut assiégée & prise par Lysandre, qui y changea la forme du gouvernement, & y établit les trente Tyrans, qui n'en furent chassés que fort peu de tems avant l'événement dont nous parlons.

MNÉMON.

Alors Mélitus se porta pour accusateur, & intenta un procès dans les formes à Socrate. Il formoit contre lui deux chefs d'accusation. Le premier, qu'il n'admettoit point les dieux qui étoient reconnus dans la République, & qu'il introduisoit de nouvelles divinités : le second, qu'il corrompoit la Jeunesse d'Athénes ; & il concluoit à la mort.

Jamais accusation n'eut moins de fondement que celle-ci, ni même moins d'apparence & de prétexte. Il y avoit quarante ans que Socrate faisoit profession d'instruire la Jeunesse d'Athénes. Il n'avoit jamais dogmatisé en secret, ni dans les ténébres. Ses leçons étoient publiques, & se faisoient à la vûe d'un grand nombre d'auditeurs. Il avoit toujours gardé la même conduite, & enseigné les mêmes principes. De quoi s'avise donc Mélitus après tant d'années ? Comment son zéle pour le bien public, après avoir été si lontems endormi & languissant, se réveille-t-il tout-à-coup, & devient-il si vif? Est-il pardonnable à un citoien aussi zélé & aussi homme de bien que le veut paroitre Mélitus, d'être demeuré muet

ARTAXERXE & immobile, pendant que sous ses yeux on corrompoit toute la Jeunesse de la ville en lui inspirant des maximes séditieuses, & en lui donnant du dégoût & du mépris pour le gouvernement présent ? Car celui qui n'empêche point un mal quand il le peut, est aussi criminel que celui qui le commet. C'est Libanius qui parle ainsi dans une déclamation, qui à pour titre, Apologie de Socrate. Mais, continue-t-il, je veux que Mélitus, soit distraction, soit indifférence, soit véritables & sérieuses occupations, n'ait point songé pendant tant d'années à intenter une accusation contre Socrate : comment, dans une ville, comme Athénes, pleine de sages Magistrats, &, ce qui est bien plus fort, pleine de hardis Délateurs, a-t-il pu se faire qu'une conspiration aussi publique que celle qu'on attribuoit à Socrate ait échapé à des yeux que l'amour de la patrie, ou la malignité de la calomnie, rendoient si attentif & si vigilans ? Rien ne fut jamais moins croiable, ni plus destitué de toute vraisemblance.

Liban. in Apolog. Socr. p. 645-648.

Dès que le complot eut éclaté, les amis de Socrate se préparérent à

f Cic. lib. 1. de Orat. n. 23

ſa défenſe. Lyſias, le plus habile orateur de ſon tems, lui apporta un diſcours qu'il avoit travaillé avec grand ſoin, où il mettoit les raiſons & les moiens de Socrate dans tout leur jour, & où il avoit répandu des paſſions tendres & touchantes, capables d'émouvoir les cœurs les plus durs. Socrate le lut avec plaiſir, & le trouva fort bien fait : mais, comme il étoit plus conforme aux régles de la Rhétorique, qu'aux ſentimens de fermeté d'un Philoſophe, il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lyſias lui aiant demandé comment il étoit poſſible que ce diſcours fût bien fait s'il ne lui étoit pas propre : de même, dit-il, en ſe ſervant ſelon ſa coutume de comparaiſons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des ſouliers magnifiques, brodés d'or, & auſquels il ne manqueroit rien, mais qui ne me conviendroient pas. Il demeura donc ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe de ne point s'abaiſſer à mandier des ſuffrages par toutes les voies pleines de lâcheté qui étoient alors en uſage. Il n'emploia ni les artifices, ni les couleurs de l'é-

Quintil. l. II. cap. 1.

loquence. Il n'eut point recours aux ſollicitations ni aux priéres. Il ne fit point venir ſa femme ni ſes enfans, pour fléchir les Juges par leurs gémiſſemens & leurs larmes. Néanmoins, [a] s'il refuſa conſtamment d'emploier une voix étrangére pour ſe défendre, & paroitre devant ſes Juges dans la poſture humiliante de ſuppliant, il n'en uſa point ainſi par un ſentiment d'orgueil, ni de mépris pour ſes Juges. Ce fut par une noble & fiére aſſurance qui partoit de grandeur d'ame, & que donne ordinairement l'innocence & la vérité. Ainſi ſa défenſe n'eut rien de timide, ni de foible. C'eſt un diſcours ferme, mâle, généreux, ſans paſſion, ſans émotion, qui reſſent la liberté d'un Philoſophe, ſans autre ornement que celui de la vérité, & où l'on voit briller par-tout le caractére & le langage de l'innocence. Platon, qui y étoit préſent, le recueillit enſuite, & ſans rien ajouter à la vérité, en compoſa l'ouvrage intitulé l'Apologie de So-

a His & talibus adductus Socrates, nec patronum quæſivit ad judicium capitis, nec judicibus ſupplex fuit; adhibuitque liberam contumaciam à magnitudine animi ductam, non à ſuperbia. *Cic. Tuſc. Quæſt. lib.* 1.

crate, l'un des chefs-d'œuvres de l'antiquité les plus parfaits. J'en ferai un extrait.

MNÉMON.

Au jour marqué, le procès fut instruit dans les formes, les parties comparurent devant les Juges, & Mélitus porta la parole. Plus sa cause étoit mauvaise & dépourvue de preuves, plus il eut besoin d'adresse & d'artifice pour en couvrir le foible. Il n'omit rien de ce qui pouvoit rendre sa partie adverse odieuse, & à la place des raisons qui lui manquoient, il substitua l'éclat séduisant d'une éloquence vive & brillante. Socrate, en marquant qu'il ne savoit pas quelle impression avoit fait sur les Juges le discours de ses accusateurs, avoue, pour ce qui le regarde, qu'il s'étoit presque méconnu lui-même, tant ils avoient donné de couleur & de vraisemblance à leurs raisons, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai dans tout ce qu'ils avoient avancé.

Plat. in Apolog. Socr. *Xenoph. in Apolog. Socr. & in Memorabil.*

J'ai déja dit qu'ils établissoient deux chefs d'accusation. Le premier regarde la religion. Socrate recherche avec une curiosité impie ce qui se passe dans les cieux & dans le sein de la terre. Il ne reconnoit poinr les dieux que sa patrie révére. Il travaille

Plat. in Apolog. p. 24.

ARTAXERXE

à introduire de nouvelles divinités ; &, si on l'en croit, un dieu inconnu l'inspire dans toutes ses actions. Pour trancher le mot, il ne croit aucun dieu.

Le second chef regarde l'intérêt de l'Etat, & le gouvernement public. Socrate corrompt les jeunes gens en leur inspirant de mauvais sentimens sur la divinité, en leur apprenant à mépriser les loix & l'ordre établi dans la République, en déclarant publiquement qu'on a tort de choisir les Magistrats au * sort, en décriant les assemblées publiques où l'on ne le voit jamais paroitre, en enseignant l'art de rendre bonnes les plus méchantes causes, en s'attachant la Jeunesse par un esprit d'orgueil & d'ambition sous prétexte de l'instruire, en montrant aux enfans qu'ils peuvent impunément maltraiter leurs peres. Il se prévaut d'un oracle prétendu, & se croit le plus sage de tous les

* *Socrate en effet n'approuvoit pas cette maniére de choisir les Magistrats. Il faisoit remarquer que si on avoit affaire d'un pilote, d'un musicien, d'un architecte, on ne voudroit pas le prendre au hazard, quoique les fautes de ces gens-là ne soient pas d'une si grande importance que celles qui se commettent dans le gouvernement de la République.* Xenoph. Memorabil. lib. 1. pag. 712.

hommes. Il taxe tous les autres de folie, & condanne sans réserve toutes leurs maximes & toutes leurs actions, se constituant de sa propre autorité le censeur & le réformateur général de l'Etat. Et cependant on voit quel a été le fruit de ses leçons dans la personne de Critias, & dans celle d'Alcibiade, ses plus intimes amis, qui ont fait beaucoup de mal à leur patrie, & ont été de très-mauvais citoiens & des hommes très-déréglés. MNÉMON.

On finissoit par avertir les Juges de se bien tenir sur leur garde contre l'éloquence éblouissante de Socrate, & de se défier extrémement des tours insinuans & artificieux qu'il emploieroit pour les séduire. *Plat. p. 17.*

C'est par où Socrate commença son discours, en déclarant qu'il parleroit aux Juges comme il avoit coutume de le faire dans ses entretiens ordinaires, c'est-à-dire, avec beaucoup de simplicité & sans art.

Puis il entre dans le détail. Sur quel fondement peut-on soutenir qu'il ne reconnoit point les dieux de la République, lui qu'on a vû souvent sacrifier dans sa maison & dans les temples? Peut-on douter qu'il ne se serve *Plat. pag. 27. Xenoph. pag. 703.*

ARTA-XERXE

de la divination, puisqu'on lui fait un crime de publier qu'il recevoit des conseils d'une certaine divinité, d'où l'on a conclu qu'il en vouloit introduire de nouvelles; mais en cela il n'introduit rien de plus nouveau que les autres, qui, ajoutant foi à la divination, observent le vol des oiseaux, consultent les entrailles des victimes, remarquent jusqu'aux paroles & aux rencontres inopinées : moiens différens, dont les dieux se servent pour donner aux hommes la connoissance de l'avenir. Anciennes ou nouvelles, il est toujours vrai que Socrate reconnoit des divinités, de l'aveu même de Mélitus, qui dans son information avoue que Socrate croit des démons, c'est-à-dire, des esprits subalternes, enfans des dieux. Or tout homme qui croit des enfans des dieux, croit des dieux.

Xenoph. p. 710.

Quant à ce qui regarde les recherches impies des choses naturelles qu'on lui impute, sans mépriser ni condanner ceux qui s'appliquent à l'étude de la Physique, il déclare que pour lui il s'est donné tout entier à ce qui concerne les mœurs, la conduite de la vie, les régles du gouver-

nement, comme à une connoissance infiniment plus utile que toutes les autres : & il prend à témoin de ce qu'il avance tous ceux qui l'ont écouté, qui peuvent le démentir s'il ne dit pas vrai. MNÉMON.

» On m'accuse de corrompre les » jeunes gens, & de leur inspirer des » maximes dangereuses soit par rap- » port au culte des dieux, soit par rap- » port aux régles du gouvernement. » Vous savez, Athéniens, que je » n'ai jamais fait profession d'ensei- » gner, & l'envie, quelque animée » qu'elle soit contre moi, ne me re- » proche point d'avoir jamais vendu » mes instructions. J'ai sur cela un » témoin qu'on ne peut démentir, » c'est la pauvreté. Toujours égale- » ment prêt à me livrer au riche & » au pauvre, & à leur donner tout le » loisir de m'interroger, ou de me » répondre, je me préte à quiconque » cherche à devenir vertueux ; & si » parmi mes auditeurs il s'en trouve » qui deviennent honnêtes gens ou » mal-honnêtes gens, il ne faut ni » m'attribuer la vertu des uns dont » je ne suis point la cause, ni m'im- » puter les vices des autres ausquels » je n'ai point contribué. Toute mon

Plat. pag. 31-33.

ARTAXERXE

» occupation, c'eſt de vous perſuader, » jeunes & vieux, qu'il ne faut pas tant » aimer ſon corps, ni les richeſſes, » ni toutes les autres choſes de quel- » que nature qu'elles ſoient, qu'il faut » aimer ſon ame. Car je ne ceſſe de » vous dire que la vertu ne vient » point des richeſſes, mais au con- » traire que les richeſſes viennent de » la vertu, & que c'eſt de là que naiſ- » ſent tous les autres biens qui arri- » vent aux hommes & en public & » en particulier.

» Si parler de la ſorte c'eſt cor- » rompre la Jeuneſſe, j'avoue, Athé- » niens, que je ſuis coupable, & que » je mérite d'être puni. En cas que ce » que je dis ne ſoit pas vrai, il eſt » aiſé de me convaincre de menſon- » ge. Je voi ici un grand nombre de » mes diſciples : ils n'ont qu'à paroi- » tre. Mais un ſentiment de retenue » & de conſidération les empêche » peutêtre d'élever leur voix contre » un Maître qui les a inſtruits. Du » moins leurs peres, leurs freres, » leurs oncles ne peuvent ſe diſpen- » ſer, comme bons parens & bons » citoiens, de venir demander ven- » geance contre le corrupteur de leurs

» fils, de leurs neveux, ou de leurs » freres. Mais ce ſont ceux-là même » qui prennent ici ma défenſe, & qui » s'intéreſſent au ſuccès de ma cauſe.

» Jugez comme il vous plaira, » Athéniens; mais je ne puis ni me » repentir de ma conduite, ni en » changer. Il ne m'eſt point libre de » quitter ou d'interrompre une fon- » ction que Dieu même m'a impoſée. » Or c'eſt lui qui m'a chargé du ſoin » d'inſtruire mes concitoiens. Si, » après avoir gardé fidélement tous » les poſtes où j'ai été mis par nos » Généraux à Potidée, à Amphipolis, » à Délium, la crainte de la mort me » faiſoit maintenant abandonner ce- » lui où la divine Providence m'a » placé, en m'ordonnant de paſſer » mes jours dans l'étude de la Philo- » ſophie pour ma propre inſtruction » & pour celle des autres, ce ſeroit » là véritablement une déſertion bien » criminelle, & qui mériteroit qu'on » me citât devant ce Tribunal com- » me un impie qui ne croit point de » dieux. Quand vous ſeriez diſpoſés » à me renvoier abſous à condition » que dorénavant je garderois le » ſilence, je vous répondrois ſans

ARTAXERXE

» balancer : Athéniens, je vous honore » & je vous aime, [a] mais j'obéirai » plutôt à Dieu qu'à vous ; & pendant qu'il me reſtera un ſouffle de » vie, je ne ceſſerai jamais de philoſopher, en vous exhortant toujours, » en vous reprenant à mon ordinaire, » & en vous diſant à chacun quand » je vous rencontrerai : *O mon * cher,* » *ô citoien de la plus fameuſe cité du* » *monde & pour la ſageſſe & pour la* » *valeur, n'avez-vous point de honte de* » *ne penſer qu'à amaſſer des richeſſes, &* » *qu'à acquérir de la gloire, du crédit,* » *des honneurs, & de négliger les tréſors* » *de la prudence, de la vérité, de la ſa-* » *geſſe, & de ne pas travailler à rendre* » *votre ame auſſi bonne & auſſi parfaite* » *qu'elle puiſſe être ?*

Plat. p. 31. » On me reproche, & l'on impute » à lâcheté, de ce que m'ingérant de » donner des avis à chacun en particulier, j'ai toujours évité de me » trouver dans vos aſſemblées pour » donner mes conſeils à la patrie. Je » croiois avoir fait ſuffiſamment mes

a Πείσομαι τῷ θεῷ μᾶλλον ὃ ὑμῖν.

* *Le Grec porte,* O le meilleur des hommes : ὦ ἄριστε ἀνδρῶν, *ce qui étoit une maniére obligeante de ſaluer.*

preuves

» preuves de courage & de hardiesse, » & dans les campagnes où j'ai porté » les armes avec vous, & dans le Sénat » lorsque seul je m'opposai au juge- » ment injuste que vous prononçâtes » contre les dix Capitaines qui n'a- » voient pas recueilli & enterré les » corps de ceux qui avoient été tués » ou noiés au combat naval des îles » Arginuses, & lorsqu'en plus d'une » occasion je résistai aux ordres vio- » lens & cruels de trente Tyrans. Ce » qui m'a donc empéché de paroitre » dans vos assemblées, Athéniens, » c'est cet esprit familier, cette voix » divine dont vous m'avez si souvent » entendu parler, & que Mélitus a si » fort tâché de tourner en ridicule. » Cet esprit s'est attaché à moi dès » mon enfance : c'est une voix qui ne » se fait entendre que lorsqu'elle veut » me détourner de ce que j'ai résolu ; » car jamais elle ne m'exhorte à rien » entreprendre. C'est elle qui s'est » toujours opposée à moi, quand j'ai » voulu me méler des affaires de la » République. Et elle s'y est opposée » fort à propos : car il y a lontems » que je ne serois plus en vie si je » m'étois mélé des affaires d'Etat, &

ARTAXERXE

» je n'aurois rien avancé ni pour vous » ni pour moi. Ne vous fâchez point, » je vous prie, si je ne vous déguise » rien, & si je vous parle avec liberté » & vérité. Tout homme qui vou- » dra s'opposer généreusement à un » peuple entier, soit à vous ou à d'au- » tres, & qui se mettra en tête d'em- » pécher qu'on ne viole les loix, qu'on » ne commette des iniquités dans la » ville, ne le fera jamais impunément. » Il faut de toute nécessité que celui » qui veut combattre pour la justice, » pour peu qu'il veuille vivre, demeu- » re simple particulier, & qu'il ne soit » pas homme public.

Plat. p. 34. 35.

» Au reste, Athéniens, si, dans » l'extrême danger où je me trouve, » je n'imite point la conduite de plu- » sieurs citoiens, qui, dans un péril » beaucoup moins grand, ont conjuré » & supplié leurs Juges avec larmes, » & ont fait paroitre ici leurs enfans, » leurs parens, leurs amis; ce n'est ni » par une opiniâtreté superbe, ni par » aucun mépris que j'aie pour vous: » mais pour votre honneur, & pour » celui de toute la ville. Il faut qu'on » sache que vous avez des citoiens qui » ne regardent point la mort comme

» un mal, & qui ne donnent ce nom » qu'à l'injuſtice & à l'infamie. A l'âge » où je ſuis, & avec toute ma réputa- » tion vraie ou fauſſe, me convien- » droit-il après toutes les leçons que » j'ai données ſur le mépris de la » mort, de la craindre, & de démen- » tir par un dernier acte tous les princi- » pes & les ſentimens de ma vie paſſée ?

MNÉMON.

» Mais, ſans parler de la gloire qui » ſeroit ſi fort bleſſée par une telle dé- » marche, je ne croi pas qu'il ſoit » permis de prier ſon Juge, ni de ſe » faire abſoudre par ſes ſupplications : » il faut le perſuader & le convaincre. » Le Juge n'eſt pas aſſis ſur ſon ſiége » pour faire plaiſir en violant la loi, » mais pour rendre juſtice en obéiſſant » à la loi. Il n'a point prêté ſerment » de faire grace à qui il lui plaira, » mais de faire juſtice à qui il la doit. » Il ne faut donc pas que nous vous » accoutumions au parjure, & vous ne » devez pas vous-mêmes vous y laiſ- » ſer accoutumer : car les uns & les » autres nous bleſſerions également la » juſtice & la religion, & nous de- » viendrions tous coupables.

» N'attendez donc point de moi, » Athéniens, que j'aie recours auprès

» de vous à des moiens que je ne croi » ni honnêtes, ni permis; sur-tout » dans une occasion où je suis accusé » d'impiété par Mélitus. Car, si je » vous fléchissois par mes priéres, & » que je vous forçasse à violer votre » serment, ce seroit une chose toute » évidente que je vous enseignerois à » ne pas croire de dieux, & en voulant me défendre & me justifier, je » fournirois des armes à mes adversaires, & je prouverois contre moi-» même que je ne croi point de dieux. » Mais je suis bien éloigné de penser » ainsi. Je suis plus persuadé de l'existence de Dieu, que mes accusateurs, » & j'en suis tellement persuadé, que je » m'abandonne à vous & à Dieu, afin » que vous me jugiez comme vous le » trouverez le meilleur & pour vous » & pour moi.

Socrate [a] prononça ce discours d'un ton ferme & intrépide. Son air, son geste, son visage ne sentoient point l'accusé: on l'eût pris pour le maître de ses Juges, tant il parloit avec assurance & grandeur d'ame, sans pourtant rien

[a] Socrates ita in judicio capitis pro se ipse dixit, ut, non supplex aut reus, sed magister aut dominus videretur esse judicum. *Cic. l. 1. de Orat. n. 231.*

perdre de la modestie qui lui étoit naturelle. Une contenance si noble & si majestueuse déplut, & indisposa les esprits. Les [a] Juges, pour l'ordinaire, parce qu'ils se regardent comme maîtres absolus de la vie & de la mort des hommes, exigent, par une disposition secrette du cœur, que les parties ne paroissent devant eux qu'avec une humble soumission & un respectueux tremblement; hommage qu'ils croient dû à leur souveraine puissance.

MNÉMON.

C'est ce qui arriva ici. Mélitus pourtant n'avoit pas eu d'abord la cinquiéme partie des voix. On peut supposer avec fondement qu'ici l'assemblée des Juges étoit de cinq cens, sans compter le Président. La loi condannoit l'accusateur à une amende de mille dragmes, s'il n'avoit pas la cinquiéme partie des suffrages. Cette loi étoit sagement établie, pour mettre un frein à la hardiesse, & à l'impudence des calomniateurs. Mélitus auroit été obligé de paier cette amende, si Anytus & Lycon ne se fussent joints à lui, & ne se fussent aussi portés pour accusateurs.

Cinq cent livres.

a Odit Judex ferè litigantis securitatem; cùmque jus suum intelligat, tacitus reverentiam postulat. *Quint. lib. 4. cap. 1.*

ARTAXERXE

Leur crédit entraîna un grand nombre de voix, & il y en eut deux cens quatre-vingts une contre Socrate, & par conséquent deux cens vingt pour lui. Il ne tint donc qu'à trente & une * voix qu'il ne fût renvoié absous : car en ce cas il y en auroit eu deux cens cinquante & une, ce qui auroit fait la pluralité.

Par [a] cette premiére sentence, les Juges déclaroient simplement que Socrate étoit coupable, sans rien statuer sur la peine qu'il devoit souffrir. Car lorsqu'elle n'étoit pas déterminée par la loi, & qu'il ne s'agissoit pas d'un crime d'Etat, (c'est ainsi que je croi qu'on peut expliquer le mot de Cicéron, *fraus capitalis*) on laissoit au coupable le choix de la peine qu'il croioit mériter. Sur sa réponse, on opinoit une seconde fois ; & ensuite il recevoit son dernier arrêt. Socrate fut averti qu'il avoit droit de deman-

Plat. pag. 36-38.

* *Dans Platon le texte varie, & met 33. ou 30. ce qui marque qu'il peut être défectueux.*

a Primis sententiis statuebant tantùm Judices damnarent an absolverent. Erat autem Athenis, reo damnato, si fraus capitalis non esset, quasi pœnæ æstimatio. Ex sententia, cùm judicibus daretur, interrogabatur reus, quam quasi æstimationem commeruisse se maximè confiteretur. *Cic. lib. 1. de Orat. n. 231. 232.*

der diminution de peine, & qu'il pouvoit faire changer la punition de mort en un exil, en une prison, ou en une amende pécuniaire. Il répondit généreusement qu'il ne choisiroit aucune de ces punitions, parce que ce seroit se reconnoitre coupable. » Athéniens, » dit-il, pour ne pas vous tenir plus » lontems en suspens, puisque vous » m'obligez de me taxer moi-même » à ce que je mérite; Je me condanne, pour avoir passé toute ma vie » à vous instruire vous & vos enfans; » pour avoir négligé dans cette vûe » affaires domestiques, emplois, di» gnités; pour m'être consacré tout » entier au service de la patrie, en » travaillant sans cesse à rendre ver» tueux mes concitoiens: Je me con» danne, dis-je, à être nourri le reste » de mes jours dans le Prytanée aux » dépens de la République. « * Cette

* *Il paroit dans Platon qu'après ce discours Socrate, apparemment pour éloigner de lui toute idée de fierté & de bravade, offrit modestement de paier une amende proportionnée à son indigence, c'est-à-dire une mine: (cinquante livres) & que forcé par ses amis qui se rendirent ses cautions, il fit monter cette offre jusqu'à trente mines.* Plat in Apolog. Socr. p. 38 *Mais Xénophon assure positivement le contraire. Pag. 705. On peut peutêtre les concilier, en disant que Socrate d'abord refusa*

ARTAXERXE

dernière réponse [a] révolta tous les Juges. Ils le condannérent à boire la ciguë, qui étoit une sorte de supplice fort usité parmi eux.

Plat. p. 39.

Cette Sentence n'ébranla en rien la constance de Socrate. » Je vais, dit-il » en s'adressant aux Juges avec une » noble tranquillité, être livré à la » mort par votre ordre ; la nature m'y » avoit condanné dès le premier mo- » ment de ma naissance ; mais mes ac- » cusateurs vont être livrés à l'infamie » & à l'injustice par l'ordre de la Véri- » té. Auriez-vous exigé de moi que, » pour me tirer de vos mains, j'eusse » emploié, selon la coutume, des pa- » roles flateuses & touchantes, & les » maniéres timides & rampantes d'un » suppliant ? Mais, en justice comme » à la guerre, un honnête homme » ne doit pas sauver sa vie par toute » sorte de moiens. Il est également » deshonorant dans l'une & dans l'au- » tre de ne la racheter que par des » priéres, par des larmes, & par tou- » tes les autres bassesses que vous voiez

de faire aucune offre : & qu'ensuite il se laissa vaincre aux pressantes sollicitations de ses amis.

a Cujus responso sic Judices exarserunt, ut capitis hominem innocentissimum condemnarent. *Cic. l. 1. de Orat. n. 233.*

» faire tous les jours à ceux qui sont MNÉMON.
» où je me voi.

Apollodore, l'un de ses disciples & de ses amis, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mouroit innocent : *Voudriez-vous*, lui répliqua-t-il en souriant, *que je mourusse coupable ?*

Plutarque, pour montrer qu'il n'y a que la partie de nous-mêmes la plus foible, c'est-à-dire, le corps, sur laquelle les hommes aient quelque pouvoir, mais qu'il y a en nous une autre partie infiniment plus noble, qui est entiérement supérieure à leurs menaces & inaccessible à leurs coups, cite ces belles paroles de Socrate, qui regardoient encore plus ses Juges que ses accusateurs : *Anytus & Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me faire de mal.* Comme s'il eût dit : La fortune (c'étoit le langage des payens) peut m'ôter les biens, la santé, la vie : mais j'ai en moi-même un trésor que nulle violence étrangére ne peut m'enlever ; je veux dire la vertu, l'innocence, le courage, la grandeur d'ame.

De anim. tranquill. p. 475.

ARTAXERXE

Ce [a] grand homme, pleinement convaincu de ce principe qu'il avoit ſi ſouvent inculqué à ſes diſciples, que le crime eſt le ſeul mal que doive craindre le ſage, aima mieux être privé de quelques années qui lui reſtoient peutêtre encore à vivre, que de ſe voir enlever en un moment la gloire de toute ſa vie paſſée, en ſe deshonorant pour toujours par la démarche honteuſe qu'on lui conſeilloit de faire auprès des Juges. Voiant que les hommes de ſon ſiécle le connoiſſoient peu & lui rendoient peu de juſtice, il s'en remit au jugement de la poſtérité, & par le ſacrifice généreux qu'il fit des reſtes d'une vieilleſſe déja fort avancée, il acquit & s'aſſura l'eſtime & l'admiration de tous les ſiécles.

a Maluit vir ſapientiſſimus quod ſupereſſet ex vita ſibi perire quàm quod præteriiſſet: &, quando ab hominibus ſui temporis parum intelligebatur, poſterorum ſe judiciis reſervavit, brevi detrimento jam ultimæ ſenectutis ævum ſæculorum omnium conſecutus. *Quint. l.* 11. *cap.* 1.



§. VII.

Socrate refuse de se sauver de la prison. Il passe le dernier jour de sa vie à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'ame. Il boit la ciguë. Punition de ses accusateurs. Honneurs rendus à la mémoire de Socrate.

APRÈS que la sentence eut été prononcée, [a] Socrate, avec cette même fermeté de visage qui avoit tenu les Tyrans en respect, s'achemina vers la prison, qui perdit ce nom dès qu'il y fut entré, dit Sénéque, étant devenue le séjour de la probité & de la vertu. Ses amis l'y suivirent, & continuérent à le visiter durant trente jours qui se passérent entre sa condannation & sa mort. La cause de ce long délai étoit que les Athéniens envoioient tous les ans un vaisseau dans l'île de Délos, pour y

a Socrates eodem illo vultu, quo aliquando solus triginta Tyrannos in ordinem redegerat, carcerem intravit, ignominiam ipsi loco detracturus. Neque enim poterat carcer videri, in quo Socrates erat. *Senec. in consolat. ad. Helv. cap.* 13.

Socrates carcerem intrando purgavit, omnique honestiorem curia reddidit. *Id. de vit. beat. cap.* 27.

ARTAXERXE

faire quelques sacrifices; & il étoit défendu de faire mourir personne dans la ville depuis que le prêtre d'Apollon avoit couronné la poupe de ce vaisseau pour marque de son départ, jusqu'à ce que le même vaisseau fût de retour. Ainsi l'Arrêt aiant été prononcé contre Socrate le lendemain de cette cérémonie, il falut en différer l'exécution de trente jours qui s'écoulérent dans ce voiage.

Pendant ce long tems, la mort eut tout le loisir de présenter à ses yeux toutes ses horreurs, & de mettre sa constance à l'épreuve, non seulement par les dures rigueurs du cachot où il avoit les fers aux piés, mais encore plus par la vûe continuelle & la cruelle attente d'un événement avec lequel la nature ne se familiarise point. Dans ce triste état, il ne laissoit pas de jouir de cette profonde tranquillité d'esprit que ses amis avoient toujours admirée en lui. Il les entretenoit avec la même douceur qu'il avoit toujours fait paroitre; & Criton remarque que la veille de sa mort il dormoit aussi paisiblement qu'en un autre tems. Il composa même alors une hymne en l'honneur d'Apollon & de Diane,

Plat. in Criton.

& tourna en vers une fable d'Esope. MNÉMON.

La veille du jour, ou le jour même que devoit arriver de Délos ce vaisseau, dont le retour devoit être suivi de la mort de Socrate, Criton, son intime ami, vient le trouver de grand matin dans la prison pour lui apprendre cette triste nouvelle, & pour lui annoncer en même tems qu'il ne tient qu'à lui de sortir de la prison; que le géolier est gagné; qu'il trouvera les portes ouvertes; & il lui offre une retraite sûre en Thessalie. Socrate se prit à rire de cette proposition, & lui demanda s'il savoit un lieu hors de l'Attique où l'on ne mourût point. Criton traite la chose fort sérieusement, & le presse de profiter d'un tems si précieux, en lui apportant raisons sur raisons pour tirer son consentement, & l'engager à prendre ce parti. Sans parler de la douleur inconsolable que lui causera la mort d'un tel ami, comment pourra-t-il soutenir les reproches d'une infinité de gens, qui croiront qu'il n'aura tenu qu'à lui de le sauver, mais qu'il n'aura pas voulu sacrifier pour cela quelque légére portion de son bien? Le peuple pourra-t-il jamais se persuader qu'un

homme ſage comme Socrate, n'aura pas voulu ſortir de priſon, le pouvant faire en toute ſûreté ? Peutêtre craint-il d'expoſer ſes amis, de leur cauſer la perte de leurs biens, ou même de leur liberté & de leur vie. Y a-t-il donc quelque choſe qui doive leur être plus cher & plus précieux que la conſervation de Socrate ? Il n'y a pas juſqu'à des étrangers qui leur diſputent cet honneur. Pluſieurs ſont venus exprès avec des ſommes très-conſidérables pour les frais de ſon évaſion, & déclarent qu'ils ſe trouveront très-honorés de le recevoir chez eux, & de lui fournir abondamment tout ce qui lui ſera néceſſaire. Doit-il donc ſe livrer lui-même à des ennemis qui l'ont fait condanner injuſtement, & lui eſt-il permis de trahir ſa propre cauſe ? N'eſt-il pas de ſa bonté & de ſa juſtice d'épargner à ſes citoiens le crime de faire mourir un innocent ? Mais ſi tous ces motifs ne l'ébranlent point, & qu'il ne ſoit point touché de ſes propres intérêts, peut-il être inſenſible à ceux de ſes enfans ? En quel état les laiſſe-t-il ? Prévoit-il ce qu'ils deviendront ? & peut-il oublier qu'il eſt pere, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il eſt philoſophe ?

Socrate, après l'avoir écouté attentivement, loue son zéle, & lui en marque sa reconnoissance : mais, avant que de se rendre, il veut examiner s'il est juste qu'il sorte de la prison sans le consentement des Athéniens. Il est donc question ici de savoir si un homme qui est condanné à mort, quoiqu'injustement, peut sans crime se dérober aux Loix & à la Justice. Je ne sai si, même parmi nous, il se trouveroit beaucoup de personnes qui crussent que cela pût faire une question.

MNÉMON.

Socrate commence par écarter tout ce qui est étranger au sujet, & vient d'abord au fond de l'affaire. » Je se-
» rois assurément très-ravi, mon cher
» Criton, que vous pussiez me persua-
» der de sortir d'ici, mais je ne le puis
» faire sans être persuadé. Nous ne
» devons pas nous mettre en peine de
» ce que dira le peuple, mais de ce
» que dira celui-là seul, qui juge de
» ce qui est juste ou injuste ; & ce
» seul n'est autre que la Vérité. Toutes
» les considérations que vous m'avez
» alléguées, d'argent, de réputation,
» de famille, ne peuvent rien, à
» moins qu'on ne me montre que ce

ARTAXERXE

» que l'on me propose est juste & permis. C'est un principe avoué & constant parmi nous, que toute injustice est honteuse & funeste à celui » qui la commet, quelque chose que » les hommes en disent, & quelque » bien ou quelque mal qui lui en » puisse arriver. Nous avons toujours » raisonné sur ce principe, même dans » les derniers jours, & nous n'avons » jamais varié sur cet article. Seroit-il » possible, mon cher Criton, qu'à » notre âge nos entretiens les plus sérieux eussent été semblables à ceux » des enfans, qui disent presque en » même tems le oui & le non, & qui » n'ont rien de fixe? « A chaque proposition il tiroit la réponse & le consentement de Criton.

» Rappellons donc nos principes; » & tâchons ici d'en faire usage. Il est » toujours demeuré constant parmi » nous, qu'il n'est jamais permis, » sous quelque prétexte que ce puisse » être, de commettre aucune injustice, pas même à l'égard de ceux qui » nous en font, ni de rendre le mal » pour le mal; & que quand on a » une fois engagé sa parole, on est » tenu de la garder inviolablement;

MNÉMON.

» sans qu'aucun intérêt puisse nous en
» dispenser. Or si, dans le tems que
» je serois prêt de m'enfuir, les Loix
» & la République venoient se présen-
» ter en corps devant moi, que ré-
» pondrois-je aux questions suivantes
» qu'elles pourroient me faire ? A quoi
» songez-vous, Socrate ? Vous déro-
» ber ainsi à la Justice, est-ce autre
» chose que ruiner entiérement les
» Loix & la République ? Croiez-vous
» qu'une ville subsiste après que la
» Justice non seulement n'y a plus de
» force, mais qu'elle a été même cor-
» rompue, renversée, & foulée aux
» piés par des particuliers ? Mais, dira-
» t-on, la République nous a fait in-
» justice, & n'a pas bien jugé. Avez-
» vous oublié, me répliqueroient les
» Loix, que vous êtes convenu avec
» nous de vous soumettre au Jugement
» de la République ? Vous pouviez, si
» notre police & nos réglemens ne
» vous accommodoient pas, vous re-
» tirer ailleurs, & vous y établir. Mais
» un séjour de soixante & dix ans dans
» notre ville marque assez que ses
» réglemens ne vous ont point dé-
» plu, & que vous les avez acceptés

ARTAXERXE

» en connoiſſance de cauſe & avec li-
» berté. En effet, vous leur devez tout
» ce que vous êtes, & tout ce que vous
» poſſédez, naiſſance, nourriture,
» éducation, établiſſement ; car tout
» cela eſt ſous la ſauve-garde & ſous la
» protection de la République. Vous
» croiez-vous maître de rompre l'en-
» gagement que vous avez pris avec
» elle, & que vous avez ſcellé par plus
» d'un ſerment ? Quand elle ſongeroit
» à vous perdre, pouvez-vous lui ren-
» dre mal pour mal, injure pour inju-
» re ? Etes-vous en droit d'en uſer ainſi
» à l'égard de pere & de mere ? & igno-
» rez-vous que la patrie eſt plus con-
» ſidérable, plus digne de reſpect &
» de vénération devant Dieu & de-
» vant les hommes, que ni pere, ni
» mere, ni tous les parens enſemble ?
» Qu'il faut honorer ſa patrie, lui cé-
» der dans ſes emportemens, la mé-
» nager avec douceur dans le tems de
» ſa plus grande colére ? En un mot,
» qu'il faut ou la ramener par de ſages
» conſeils & de reſpectueuſes remon-
» trances, ou obéir à ſes comman-
» demens, & ſouffrir ſans murmurer
» tout ce qu'elle vous ordonnera ?

MNÉMON.

» Pour ce qui eſt de vos enfans, Socrate, vos amis leur rendront tous les ſervices dont ils ſeront capables ; & en tout cas la Providence ne leur manquera pas. Rendez-vous donc à nos raiſons, & ſuivez les conſeils de celles qui vous ont fait naître, nourri, élevé. Ne faites point tant d'état de vos enfans, de votre vie, ni de quelque choſe que ce puiſſe être, que de la Juſtice ; afin que quand vous ſerez arrivé devant le tribunal de Pluton, vous ayez de quoi vous défendre devant vos Juges. Autrement, nous ſerons toujours vos ennemis tant que vous vivrez, ſans vous donner jamais ni relâche, ni repos : & quand vous ſerez mort, nos Sœurs, les Loix qui ſont dans les enfers, ne vous ſeront pas plus favorables, ſachant que vous aurez fait tous vos efforts pour nous perdre.

Socrate dit à Criton qu'il lui ſembloit entendre réellement tout ce qu'il venoit de lui dire, & que le ſon de ces paroles retentiſſoit ſi fortement & ſi continuellement à ſes oreilles, qu'il étouffoit en lui toute autre penſée & toute autre voix. Criton, convenant

ARTAXERXE de bonne foi qu'il n'avoit rien à répliquer, demeura en repos, & y laissa son ami.

Plat. in Phædon. p. 59. &c.

Enfin le funeste vaisseau revint à Athénes : c'étoit comme le signal de la mort de Socrate. Le lendemain ses amis, à l'exception de Platon qui étoit malade, se rendirent à la prison dès le matin. Le géolier les pria d'attendre un peu, parce que les Onze Magistrats (c'étoient ceux qui avoient l'intendance des prisons) annonçoient au prisonnier qu'il devoit mourir ce jour-là. Ils entrérent un moment après, & trouvérent Socrate qu'on venoit * de délier, & Xanthippe sa femme assise auprès de lui, & tenant un de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, jettant des cris & des sanglots, & se meurtrissant le visage, elle fit retentir la prison de ses plaintes : *O mon cher Socrate, vos amis vous voient aujourd'hui pour la derniére fois.* Il donna ordre qu'on la fît retirer ; & dans le moment même on l'emmena chez elle.

Socrate passa le reste de la journée

* *A Athénes, dès qu'on avoit prononcé à un criminel sa sentence, on le délioit, & on le regardoit comme une victime de la mort, qu'il n'étoit plus permis de tenir dans les chaînes.*

avec ses amis, & s'entretint tranquillement & gaiement avec eux selon sa coutume ordinaire. Le sujet de la conversation fut des plus intéressans, & des plus convenables au moment où il se trouvoit; je veux dire, l'immortalité de l'ame. Ce qui donna lieu à cet entretien; c'est une proposition avancée en quelque sorte au hazard, qu'un véritable Philosophe doit souhaiter de mourir, & travailler à mourir. Cela, pris trop à la lettre, menoit à croire qu'un Philosophe pouvoit se tuer lui-même. Socrate fait voir qu'il n'y a rien de plus injuste que ce sentiment, & que l'homme appartenant à Dieu qui l'a formé, & aiant été placé par sa main dans le poste qu'il occupe, il ne doit point le quitter sans sa permission, ni sortir de la vie sans son ordre. Qu'est-ce donc qui peut donner à un Philosophe cet amour de la mort? Ce ne peut être que l'espérance des biens qu'il attend dans l'autre vie, & cette espérance ne peut être fondée que sur l'opinion de l'immortalité de l'ame.

Socrate emploie le dernier jour de sa vie à entretenir ses amis sur ce grand

ARTAXERXE & important ſujet, & c'eſt ce qui fait la matiére de l'admirable Dialogue de Platon, qui a pour titre, *Le Phédon*. Il dévelope à ſes amis toutes les raiſons qu'on a de croire que l'ame eſt immortelle, & il réfute toutes les objections qu'on lui fait, qui ſont à peu près les mêmes qu'on fait aujourd'hui. Ce traité eſt trop long, pour que j'entreprenne d'en faire l'extrait.

Plat. pag. 90. 91. Avant que de répondre à quelques-unes de ces objections, il déplore un malheur aſſez commun aux hommes, qui à force d'entendre diſputer des ignorans qui contrediſent tout & doutent de tout, ſe perſuadent qu'il n'y a rien de certain. » N'eſt-ce pas un » malheur très-déplorable, mon cher » Phédon, qu'y aiant des raiſons qui » ſont vraies, certaines, & très-ca- » pables d'être compriſes, il ſe trouve » pourtant des gens qui n'en ſoient » point du tout frapés, pour avoir » entendu de ces diſputes frivoles » où tout paroit tantôt vrai & tantôt » faux ? Ces hommes injuſtes & dé- » raiſonnables, au lieu de s'accuſer » eux-mêmes de ces doutes, ou d'en » accuſer leur manque de lumiére,

» en rejettent la faute sur les raisons » mêmes, qu'ils viennent à bout enfin » de prendre en haine pour toujours, » se croiant plus habiles & plus éclai- » rés que tous les autres, parce qu'ils » s'imaginent être les seuls qui aient » compris que dans toutes ces ma- » tiéres il n'y a rien de vrai ni d'as- » suré.

Socrate démontre l'injustice de ce procédé. Il fait voir que dans deux partis, même également incertains, la sagesse voudroit qu'on choisît celui qui est le plus avantageux avec le moins de risque. » Si ce que je dis se trouve » vrai, dit Socrate, il est très-bon de » le croire : & si après ma mort il ne » se trouve pas vrai, j'en aurai tou- » jours tiré cet avantage dans cette vie, » que j'aurai été moins sensible aux » maux qui l'accompagnent ordinaire- » ment. « Ce * raisonnement de Socrate, qui ne se trouve réel & vrai que dans la bouche d'un Chrétien, est bien remarquable. Si ce que je dis est vrai, je gagne tout en ne hazardant

* *Monsieur Pascal a étendu ce raisonnement dans son article* VII, *& en a fait une démonstration d'une force infinie.*

ARTAXERXE

que peu de chose : & s'il est faux, je ne perds rien ; au contraire, j'y gagne encore beaucoup.

Socrate ne s'en tient pas à la simple spéculation de cette grande vérité, que l'ame est immortelle : il en tire des conclusions utiles & nécessaires pour la conduite de la vie, en faisant voir tout ce que l'espérance d'une heureuse éternité exige des hommes afin qu'elle ne soit pas vaine, & qu'au lieu de trouver les récompenses préparées aux bons, ils ne trouvent pas les supplices destinés aux méchans. Ici le Philosophe expose ces grandes vérités, qu'une tradition constante, quoique beaucoup obscurcie par les fictions fabuleuses, a toujours conservées parmi les payens : Le dernier Jugement des bons & des méchans ; les supplices éternels où sont condannés les grands criminels ; un séjour de paix & de délices sans fin pour les ames qui se sont conservées pures & innocentes, ou qui pendant la vie ont expié leurs péchés par le repentir & la satisfaction ; enfin un lieu & un état mitoien, où l'on se purifie pendant un certain tems des fautes moins consi-

dérables

dérables qui n'ont point été expiées pendant la vie. MNÉMON.

» Mes amis une chose encore qu'il » est très-juste de penser, c'est que, » si l'ame est immortelle, elle a besoin » qu'on la cultive & qu'on en prenne » soin, non seulement pour ce tems » que nous appellons le tems de la » vie, mais encore pour le tems qui » la suit, c'est-à-dire, pour l'éternité; » & la moindre négligence sur ce » point peut avoir des suites infinies. » Si la mort étoit la ruine & la disso» lution du tout, ce seroit un grand » gain pour les méchans après leur » mort, d'être délivrés en même tems » de leur corps, de leur ame, & de » leurs vices. Mais, puisque l'ame est » immortelle, elle n'a d'autre moien » de se délivrer de ses maux, & il n'y » a de salut pour elle que de devenir » très-bonne & très-sage : car elle » n'emporte avec elle que ses bonnes » ou ses mauvaises actions, que ses » vertus ou ses vices, qui sont une » suite ordinaire de l'éducation qu'on » a reçue, & la cause d'un bonheur ou » d'un malheur éternel. *Plat. pag. 107.*

» Quand les morts sont arrivés au » rendez-vous fatal des ames, au lieu *Plat. pag. 113. 114.*

» où leur * Démon les conduit, ils
» sont tous jugés. Ceux qui ont vécu
» de manière qu'ils ne sont ni en-
» tiérement criminels, ni absolument
» innocens, sont envoiés dans un en-
» droit où ils souffrent des peines pro-
» portionnées à leurs fautes, jusqu'à
» ce que purgés & nettoiés de leurs
» péchés, & mis ensuite en liberté,
» ils reçoivent la récompense des
» bonnes actions qu'ils ont faites.
» Ceux qui sont jugés incurables à
» cause de la grandeur de leurs pé-
» chés, & qui ont commis (de vo-
» lonté délibérée) des sacriléges &
» des meurtres ou d'autres crimes
» semblables, la fatale destinée qui
» leur rend justice, les précipite dans
» le Tartare, d'où ils ne sortent ja-
» mais. Mais ceux qui se trouvent
» avoir commis des péchés, grands à
» la vérité, mais dignes de pardon;
» comme de s'être laissé aller à des
» violences contre leur pere ou me-
» re dans l'emportement de la co-
» lére, ou d'avoir tué quelqu'un par
» un pareil mouvement, & qui s'en
» sont repentis dans la suite, ils souf-

* Démon *est un mot grec qui signifie Esprit, Génie, & , selon nous, Ange.*

» frent les mêmes peines que les derniers & dans le même lieu, mais pour un tems ſeulement, juſqu'à ce que par leurs priéres & leurs ſupplications ils aient obtenu le pardon de la part de ceux qu'ils ont maltraités.

» Enfin, ceux qui ont paſſé leur vie dans une ſainteté particuliére, délivrés des demeures baſſes & terreſtres comme d'une priſon, ſont reçus là haut dans une terre pure où ils habitent; & comme la philoſophie les a ſuffiſamment purifiés, ils y vivent ſans * leurs corps pendant toute l'éternité dans une joie & dans des délices qu'il n'eſt pas facile d'expliquer, & que le peu de tems qui me reſte ne me permet pas de vous dire.

* *La réſurrection des corps étoit peu connue chez les Payens.*

» Ce que je vous en ai expoſé, ſuffit bien, ce me ſemble, pour faire voir que nous devons travailler toute notre vie à acquérir la vertu & la ſageſſe : car voila un grand prix & une grande eſpérance qui nous eſt propoſée. Et quand l'immortalité de l'ame ne ſeroit que douteuſe, au lieu qu'elle paroit aſſurée, tout homme de bon ſens doit

» trouver certainement que cela vaut » bien la peine d'en courir le risque. » En effet, quel plus beau danger ? » Il faut s'enchanter soi-même de » cette espérance bienheureuse : & » c'est pour cela que j'ai si fort pro- » longé ce discours.

Cicéron exprime ces nobles sentimens de Socrate avec sa délicatesse ordinaire. [a] Dans le moment presque, dit-il, qu'il tenoit à la main ce breuvage mortel, il parla de maniére à faire entendre qu'il regardoit la mort, non comme une violence qu'on lui faisoit, mais comme un moien qu'on lui donnoit de monter dans le ciel. Il déclare qu'au sortir de cette vie s'ouvrent deux routes, dont l'une méne

a Cùm penè in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita est, ut, non ad mortem trudi, verùm in cœlum videretur ascendere. Ita enim censebat, itaque disseruit : duas esse vias duplicesque cursus animorum è corpore excedentium. Nam, qui se humanis vitiis contaminassent, & se totos libidinibus dedidissent, quibus coarctati velut domesticis vitiis atque flagitiis se inquinassent, iis devium quoddam iter esse, seclusum à concilio deorum : qui autem se integros castosque servavissent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, se seque ab his semper sevocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum ; his ad illos, à quibus essent profecti, reditum facilem patère. *Cic. Tusc. Quæst. lib.* 1. *n.* 71, 72.

à un lieu de supplices éternels les ames qui se sont souillées ici bas par des plaisirs honteux & par des actions criminelles, l'autre conduit à l'heureux séjour des dieux celles qui se sont conservées pures sur la terre, & qui dans des corps humains ont mené une vie toute divine. MNÉMON.

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton le pria de lui donner ses derniers ordres à lui & aux autres amis sur ce qui regardoit ses enfans & toutes ses affaires : afin qu'en les exécutant ils eussent la consolation de lui faire quelque plaisir. » Je ne vous recommande aujourd'hui autre chose, » reprit Socrate, que ce que je vous » ai toujours recommandé, qui est » d'avoir soin de vous. Vous ne sauriez » vous rendre à vous-même un plus » grand service, ni me faire à moi & » à ma famille un plus grand plaisir. « Criton lui aiant ensuite demandé comment il souhaitoit qu'on l'enterrât : » Comme il vous plaira, dit Socrate; » si pourtant vous pouvez me saisir, » & que je n'échape pas de vos mains. « Et en même tems regardant ses amis avec un petit sourire : » Je ne saurois » venir à bout, dit-il, de persuader à Pag. 115-118.

ARTA-XERXE

» Criton que Socrate est celui qui » s'entretient avec vous, & qui arrange » toutes les parties de son discours, » & il s'imagine toujours que je suis » celui qu'il va voir mort tout à l'heu» e. Il me confond avec mon ca» davre ; c'est pourquoi il me deman» de comment il faut m'enterrer. « En finissant ces paroles il se leva, & passa dans une chambre voisine pour se baigner. Après qu'il fut sorti du bain, on lui porta ses enfans, car il en avoit trois, deux tout petits, & un qui étoit déja assez grand. Il leur parla pendant quelque tems, donna ses ordres aux femmes qui en prenoient soin, puis il les fit retirer. Etant rentré dans la chambre, il se mit sur son lit.

Le valet des Onze entra en même tems, & lui aiant déclaré que le tems de prendre la ciguë étoit venu, (c'étoit au coucher du soleil) ce valet se sentit attendri, & tournant le dos, il se mit à pleurer. » Voiez, dit Socrate, » le bon cœur de cet homme ! Pen» dant ma prison il m'est venu voir » souvent, & s'est entretenu avec moi. » Il vaut mieux que tous les autres. » Qu'il me pleure de bon cœur ! « Cet

exemple eſt remarquable, & montre à ceux qui ſont chargés d'un pareil miniſtére comment ils doivent ſe conduire à l'égard de tous les priſonniers en général, & ſur-tout à l'égard des gens de bien, s'il arrive qu'il en tombe quelques-uns entre leurs mains. On apporta la coupe. Socrate demanda ce qu'il avoit à faire. Rien autre choſe, reprit le valet, ſinon, quand vous aurez bu, de vous promener juſqu'à ce que vous ſentiez vos jambes appeſanties, & de vous coucher enſuite ſur votre lit. Il prit la coupe ſans aucune émotion, & ſans changer ni de couleur ni de viſage, & regardant cet homme d'un œil ferme & aſſuré à ſon ordinaire; » Que dites-vous de ce » breuvage, lui dit-il? Eſt-il permis » d'en faire des libations? « On lui répondit qu'il n'y en avoit que pour une priſe. » Au moins, continua-t-il, » il eſt permis, & il eſt bien juſte, » de faire ſes priéres aux dieux, & de » les ſupplier de rendre mon départ » de deſſus la terre & mon dernier » voiage heureux : c'eſt ce que je leur » demande de tout mon cœur. « Après avoir dit ces paroles, il garda quelque tems le ſilence, & but enſuite

MNÉMON.

toute la coupe avec une tranquillité merveilleuse, & avec une douceur qu'on ne sauroit exprimer.

Jusques-là ses amis s'étoient fait violence pour retenir leurs larmes: mais en le voiant boire, & après qu'il eut bu, ils n'en furent plus les maîtres, & elles coulérent en abondance. Apollodore, qui n'avoit presque pas cessé de pleurer pendant toute la conversation, se mit alors à hurler, & à jetter de grands cris, de maniére qu'il n'y eut personne à qui il ne fît fendre le cœur. Socrate seul n'en fut point ému : il en fit même quelques reproches à ses amis, mais avec sa douceur ordinaire. » Que faites-vous, leur dit-» il ? Je vous admire. Et, où est donc » la vertu ? N'étoit-ce pas pour cela » que j'avois renvoié ces femmes, de » peur qu'elles ne tombassent dans ces » foiblesses ? Car j'ai toujours oui dire » qu'il faut mourir tranquillement & » en bénissant les dieux. Demeurez » donc en repos, & témoignez plus » de fermeté & plus de force. « Ces paroles les remplirent de confusion, & les forcérent de retenir leurs larmes.

Cependant il continuoit à se pro-

mener, & quand il ſentit ſes jambes appeſanties, il ſe coucha ſur le dos, comme on le lui avoit recommandé.

Le poiſon alors produiſit ſon effet de plus en plus. Quand Socrate vit qu'il commençoit à gagner le cœur, s'étant découvert, car il avoit la tête couverte, apparemment afin que rien ne le troublât; *Criton*, dit-il, & ce furent ſes derniéres paroles, *Nous devons un coq à Eſculape : acquittez-vous de ce vœu pour moi, & ne l'oubliez pas.* Il rendit bientôt après le dernier ſoupir. Criton s'approcha, & lui ferma la bouche & les yeux. Telle fut la fin de Socrate, la premiére année de la XCV[e] Olympiade, & la ſoixante & dixiéme de ſon âge. Cicéron [a] dit qu'il ne pouvoit lire la deſcription de ſa mort dans Platon, ſans être attendri juſqu'aux larmes.

Platon, & les autres diſciples de Socrate, craignant que la rage de ſes calomniateurs ne fût pas bien appaiſée par cette victime, ſe retirérent à Mégare chez Euclide, où ils laiſſérent paſſer le reſte de l'orage. Cependant *Diogen. in Socr. p. 116. 117.*

a Quid dicam de Socrate, cujus morti illacrymari ſoleo Platonem legens? *De Nat. deor. lib. 3. n. 82.*

Euripide, voulant reprocher aux Athéniens le crime horrible qu'ils avoient commis en condannant si légérement le plus homme de bien qui fût alors, composa la tragédie intitulée *Palaméde;* où, sous le nom de ce héros qui fut aussi accablé par une noire calomnie, il déploroit le malheur de son ami. Quand l'Acteur vint à prononcer ce vers,

Au plus juste des Grecs vous arrachez la vie,

tout le théatre, reconnoissant Socrate à des traits si marqués, fondit en larmes: il fut fait défense de plus parler de lui en public. Quelques-uns croient qu'Euripide étoit mort avant Socrate, & rejettent cette histoire.

Quoi qu'il en soit, le Peuple d'Athénes n'ouvrit les yeux que quelque tems après la mort de Socrate. Leur haine étant satisfaite, les préventions se dissipérent, & le tems aiant donné lieu aux réflexions, l'injustice criante de ce jugement se montra à eux dans toute sa noirceur. Tout déposoit dans la ville, tout parloit en faveur de Socrate. L'Académie, le Lycée, les maisons particuliéres, les places publiques, sembloient encore retentir du son de sa

Liban. p. 685.

douce voix. Là, disoit-on, il formoit notre Jeunesse, & apprenoit à nos enfans à aimer la patrie, & à respecter leurs peres & leurs meres. Ici il nous donnoit à nous-mêmes d'utiles leçons, & nous faisoit quelquefois de salutaires reproches, pour nous porter plus vivement à la vertu. Hélas! comment avons-nous paié de si importans services? Athénes fut plongée dans un deuil & dans une consternation universelle. Les écoles furent fermées, & tous les exercices interrompus. On demanda compte aux accusateurs du sang innocent qu'ils avoient fait répandre. Mélitus fut condanné à mort, & les autres furent bannis. Plutarque observe que tous ceux qui avoient trempé dans cette calomnie, furent en telle abomination parmi les citoiens, qu'on ne leur vouloit point donner de feu, ni leur répondre quand ils faisoient quelque question, ni se trouver avec eux aux bains, & l'on faisoit jetter l'eau où ils s'étoient baignés, comme étant souillée par leur attouchement: ce qui les porta à un tel desespoir, que plusieurs se firent mourir.

Plut. De invid. & odio pag. 538.

Les Athéniens, non contens d'a-

Diog. p. 11.

voir ainſi puni ſes calomniateurs, lui firent élever une ſtatue de bronze de la main du célébre Lyſippe, & la placérent dans un lieu des plus apparens de la ville. Leur reſpect & leur reconnoiſſance paſſérent juſqu'à une vénération religieuſe : ils lui dédiérent une Chapelle comme à un Héros & à un demidieu, laquelle ils nommérent en leur langue Σωκρατεῖον, c'eſt-à-dire, *la Chapelle de Socrate.*

§. VIII.

Réflexions ſur le Jugement porté contre Socrate par les Athéniens, & ſur Socrate lui-même.

ON DOIT être bien ſurpris, quand d'un côté l'on conſidére l'extrême délicateſſe du peuple d'Athénes par raport à ce qui regarde le culte des dieux, délicateſſe qui va juſqu'à condanner à mort les plus gens de bien ſur un ſimple ſoupçon de manquer de reſpect pour eux; & que de l'autre on voit l'extrême patience, pour ne rien dire de plus, avec laquelle ce même peuple écoute tous les jours des Comédies, où tous les dieux ſont tournés en ridicule de la maniére du

monde la plus capable d'en inspirer un souverain mépris. Toutes les piéces d'Aristophane sont pleines de ces sortes de plaisanteries, ou plutôt de bouffonneries; & s'il est vrai que ce Poéte ne savoit ce que c'étoit que de ménager les plus grands hommes de la République, on peut dire aussi avec vérité qu'il épargnoit encore moins les dieux.

Voila ce qui étoit représenté tous les jours sur le théatre, & ce que le peuple d'Athénes entendoit, non-seulement sans peine, mais avec joie, avec plaisir, avec applaudissement, jusqu'à récompenser par des honneurs publics le Poéte qui les divertissoit si agréablement. Qu'y avoit-il dans Socrate qui approchât de cette licence effrénée? Jamais personne dans le Paganisme n'a parlé de la divinité, ni du culte qu'on doit lui rendre, d'une maniére si pure, si noble, si respectueuse. Il ne se déclaroit point contre les dieux reconnus & honorés publiquement par une religion plus ancienne que la ville: il évitoit seulement de leur imputer les crimes & les infamies qu'une crédulité populaire leur attribuoit, & qui

n'étoient propres qu'à les avilir & à les diffamer dans l'esprit des peuples. Il ne blâmoit point les sacrifices, les fêtes, ni toutes les autres cérémonies de la religion : il enseignoit seulement que toute cette pompe & cet appareil extérieur ne pouvoit être agréable aux dieux sans la droiture de l'intention & sans la pureté du cœur.

Cependant cet homme si sage, si éclairé, si religieux, si plein de respect & de nobles sentimens pour la divinité, est condanné comme un impie, par les suffrages de presque tout un peuple, sans que ses accusateurs citent contre lui aucun fait avéré, & produisent aucune preuve qui ait la moindre vraisemblance.

D'où a pu venir chez les Athéniens une contradiction si réelle, si universelle, si constante ? Un peuple, d'ailleurs plein d'esprit, de goût, de sagesse, a eu sans doute des raisons, au moins apparentes, pour garder une conduite si différente, & pour avoir des sentimens si opposés. Ne peut-on pas dire que les Athéniens envisageoient leurs dieux sous une double idée ? Ils bornoient leur véri-

MNÉMON.

table religion au culte public, héréditaire & ſolennel, tel qu'ils l'avoient reçu de leurs ancêtres, qu'il étoit établi par les Loix de l'Etat, pratiqué dans la patrie de tems immémorial, & conſtaté ſur-tout par les Oracles, les augures, les offrandes, & les ſacrifices. C'eſt à ce point fixe qu'ils rappelloient leur piété, & qu'ils ne pouvoient ſouffrir qu'on voulût donner la moindre atteinte : c'eſt uniquement de ce culte qu'ils étoient jaloux ; c'eſt de ces cérémonies anciennes qu'ils ſe montroient Zélateurs ardens ; & ils crurent, quoique ſans fondement, que Socrate en étoit ennemi. Mais il y avoit une autre ſorte de religion, fondée ſur la fable, ſur les fictions des Poétes, ſur des opinions populaires, ſur des coutumes étrangéres : pour celle-là, ils s'y intéreſſoient peu, & ils l'abandonnoient à la diſcrétion des Poétes, aux repréſentations du Théatre, & aux diſcours du vulgaire.

Quelles ſaletés n'attribuoient-ils point à Junon & à Vénus ? Aucun citoien d'Athénes n'eût voulu que ſa femme ou ſes filles euſſent reſſemblé à de telles déeſſes. Auſſi Timothée,

Plut. de ſuperſt. pag. 170.

ce fameux Muſicien, aiant repréſenté ſur le théatre d'Athénes Diane comme transportée de folie, de fureur, de rage, un des ſpectateurs ne crut pas pouvoir faire contre lui de plus funeſte imprécation, qu'en ſouhaitant que ſa fille devînt ſemblable à cette divinité. Il valoit mieux, dit Plutarque, ne point croire de dieux, que de les ſuppoſer tels; & l'impiété ouverte & déclarée étoit moins impie, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'une ſi groſſiére & ſi abſurde ſuperſtition.

Quoi qu'il en ſoit, ce Jugement, dont nous avons raporté toutes les circonſtances, couvrira dans tous les ſiécles Athénes d'une honte & d'une infamie que tout l'éclat des belles actions qui l'ont rendue d'ailleurs ſi fameuſe, ne pourra jamais effacer; & il montre en même tems ce qu'il faut attendre d'un peuple doux, humain, bienfaiſant dans le fond, car tels étoient les Athéniens; mais vif, fier, hautain, inconſtant, mobile à tout vent & à toute impreſſion, & dont on a raiſon de comparer les aſſemblées à une mer orageuſe, puiſque cet élément, auſſi bien que le peuple, tranquille &

paisible par lui-même, ne laisse pas d'être souvent agité par une violence étrangére.

Pour Socrate, il faut l'avouer, le paganisme n'a jamais rien eu de plus grand ni de plus parfait. Quand on voit jusqu'où il a porté la sublimité de ses sentimens, non seulement sur les vertus morales, la tempérance, la sobriété, la patience dans les maux, l'amour de la pauvreté, le pardon des injures; mais ce qui est bien plus considérable, sur la Divinité, sur son unité, sur son pouvoir infini, sur la formation du monde, sur la Providence qui préside à son gouvernement, sur l'origine de l'ame qui vient de Dieu seul, sur son immortalité, sur sa derniére fin & sa destinée éternelle, sur les récompenses des bons & la punition des méchans: quand on envisage toutes ces sublimes connoissances, on se demande à soi-même si c'est donc un payen qui pense & parle ainsi, & l'on a peine à se persuader que d'un fonds aussi ténébreux qu'est celui du paganisme puissent sortir des lumiéres si vives & si brillantes.

Il est vrai que sa réputation n'a point été sans atteinte, & qu'on a prétendu que la pureté de ses mœurs ne répon-

doit pas à celle de ses sentimens. C'est une question agitée parmi les savans, dans laquelle mon plan ne me permet pas d'entrer à fond. On peut voir la dissertation de Monsieur l'Abbé Fraguier, où il justifie Socrate sur les reproches qu'on lui fait par raport à sa conduite. L'argument négatif qu'il emploie pour sa défense, paroit bien fort. Il remarque que ni Aristophane, dans sa comédie des Nuées, qui est toute entiére contre Socrate, ni les scélérats qui l'accusérent en justice, n'ont pas avancé un mot qui tende à ternir la pureté de ses mœurs : & il n'est pas vraisemblable que des ennemis aussi animés qu'étoient ceux-ci, eussent négligé un des moiens les plus capables de décrier Socrate dans l'esprit des Juges, s'il avoit eu quelque fondement ou quelque apparence.

Mémoires de l'Académie des Inscript. T. IV. pag. 372.

J'avoue cependant que certains principes de Platon son disciple, qui lui étoient communs avec son maître, sur la nudité de ceux qui lutoient dans les Jeux publics, dont il n'excluoit pas les personnes du sexe, & la pratique de Socrate même qui combattoit en cet état seul à seul contre Al-

MNÉMON.

cibiade, ne donnent pas un grande idée de la délicatesse de ce Philosophe sur ce qui regarde la modestie & la pudeur. Que dire de la visite qu'il rend à une femme d'Athénes d'une médiocre réputation, elle s'appelloit Théodote, uniquement pour s'assurer par ses propres yeux de sa rare beauté qui faisoit grand bruit; & des préceptes qu'il lui donne pour s'attirer des amis, & pour leur tendre des piéges dont ils ne puissent se débarrasser? De telles leçons conviennent-elles beaucoup à un Philosophe? Je passe bien d'autres choses sous silence.

Xenoph. Memorab. l. 3. pag. 783-786.

Je suis moins étonné après cela que plusieurs d'entre les Peres l'aient décrié, même par raport à la pureté des mœurs, & qu'on ait cru devoir lui appliquer, aussi bien qu'à Platon son disciple, ce que dit saint Paul des Philosophes que Dieu, par un juste jugement, a livrés à un sens réprouvé, & qu'il a abandonnés aux passions les plus honteuses, pour les punir de ce qu'aiant connu clairement qu'il n'y avoit qu'un seul vrai Dieu, ils ne l'avoient pas honoré comme ils devoient en lui rendant un témoignage public, & n'avoient pas rougi de lui associer une

Rom. cap. 1. v. 17-32.

multitude innombrable de divinités ; selon eux-mêmes ridicules & infames.

C'est là, à proprement parler, le crime de Socrate, qui ne le rendoit pas coupable aux yeux des Athéniens, mais qui l'a fait justement condanner par la Vérité éternelle. Elle l'avoit éclairé des lumiéres les plus pures & les plus sublimes dont le paganisme fût capable : car on n'ignore pas que toute connoissance de Dieu, même naturelle, ne peut venir que de lui. Il avoit, sur la Divinité, des principes admirables. Il railloit agréablement de toutes les fables des Poétes, qui servoient de fondement aux ridicules mystéres de son siécle. Il parloit souvent, & en termes magnifiques, de l'existence d'un seul Dieu, éternel, invisible, créateur de l'univers, souverain maître & arbitre de tous les événemens, vengeur des crimes, & rémunérateur des actions vertueuses. Mais [a] il n'osoit rendre un témoignage public à toutes ces vérités. Il sentoit parfaitement le faux & le ridi-

[a] Quæ omnia (ait Seneca) sapiens servabit tanquam legibus jussa, non tanquam diis grata. Omnem istam ignobilem deorum turbam, quam longo ævo longa superstitio congessit, sic, inquit, adorabimus, ut meminerimus cultum ejus magis ad morem, quàm ad rem, pertine-

cule du paganisme; & cependant, comme Sénéque le dit du Sage, & comme il le pratiquoit lui-même, il en gardoit exactement toutes les coutumes & les cérémonies, non comme agréables aux dieux, mais comme étant commandées par les loix. Il ne connoissoit dans le fond qu'une seule Divinité; & il adoroit avec le peuple cette foule de dieux ignobles, qu'une ancienne superstition avoit entassés les uns sur les autres pendant une longue suite de siécles. Il tenoit un langage particulier dans les écoles, mais suivoit la multitude dans les temples. Comme Philosophe, il méprisoit & détestoit en secret les idoles; comme citoien d'Athénes & Sénateur, il leur rendoit en public le même culte que les autres: d'autant plus condannable, dit saint Augustin, que ce culte, qui n'étoit qu'extérieur & simulé, paroissoit au peuple partir d'un fonds de vérité & de conviction.

re. . . . . Sed iste, quem philosophia quasi liberum fecerat, tamen, quia illustris Senator erat, colebat quod reprehendebat, agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat. . . . eo damnabiliùs, quo illa, quæ mendaciter agebat, sic ageret, ut eum populus veraciter agere existimaret. *S. August. de Civit. Dei, lib. 6. cap. 10.*

Eorum sapientes, quos philosophos vocant, scholas habebant dissentientes, & templa communia. *Id. lib. de verâ Relig. cap. 1.*

ARTAXERXE

Et l'on ne peut pas dire que Socrate ait changé de conduite sur la fin de sa vie, & qu'il ait alors marqué plus de zéle pour la vérité. En se défendant devant le peuple, il déclara qu'il avoit toujours reconnu & honoré les mêmes dieux que les Athéniens; & le dernier ordre qu'il donna avant que d'expirer, fut qu'on immolât en son nom un coq au dieu Esculape. Voila donc le prince des Philosophes, déclaré par l'Oracle de Delphes le plus sage des hommes, qui, malgré sa conviction intime d'une unique divinité, meurt dans le sein de l'idolatrie, & en faisant profession d'adorer tous les dieux du paganisme. En cela Socrate est d'autant plus inexcusable, que se donnant pour un homme chargé exprès du Ciel de rendre témoignage à la vérité, il manque au devoir le plus essentiel de la glorieuse commission qu'il s'attribuoit. Car s'il y a quelque vérité dans la religion pour laquelle on doive se déclarer hautement, c'est celle qui regarde l'unité d'un Dieu, & la vanité des idoles. C'est là que le courage auroit été bien placé : & il ne devoit pas couter beaucoup à Socrate, déterminé d'ailleurs à mourir. Mais,

[a] dit ſaint Auguſtin, ce n'étoit pas ces philoſophes que Dieu avoit deſtinés pour éclairer le monde, & pour faire paſſer les hommes du culte impie des fauſſes divinités à la ſainte religion du vrai Dieu. MNÉMON.

On ne peut diſconvenir que Socrate, pour ce qui regarde les vertus morales, ne ſoit le héros du paganiſme. Mais, pour en bien juger, qu'on mette en paralléle ce prétendu héros avec les Martyrs du Chriſtianiſme, c'eſt-à-dire, ſouvent de foibles enfans, de tendres vierges, qui n'ont point craint de répandre tout leur ſang pour défendre & ſceller les mêmes vérités que Socrate reconnoiſſoit, mais qu'il n'oſoit ſoutenir en public, je veux dire l'unité d'un Dieu, & la vanité des idoles. Qu'on compare même la mort ſi vantée de ce Prince des Philoſophes avec celle de nos ſaints Evêques qui ont fait tant d'honneur à la religion chrétienne par la ſublimité de leur génie, l'étendue de leurs connoiſſances, la beauté & la ſolidité de leurs écrits; un ſaint Cyprien, un ſaint

a Non ſic iſti nati erant, ut populorum ſuorum opinionem ad verum cultum veri Dei à ſimulacrorum ſuperſtitione atque ab hujus mundi vanitate converterent. *S. Auguſt. lib. de ver. relig. cap. 1.*

ARTAXERXE

Auguſtin, & tant d'autres, qu'on voit tous mourir dans le ſein de l'humilité, pleinement convaincus de leur indignité & de leur néant, pénétrés d'une vive crainte des jugemens de Dieu, & n'attendant leur ſalut que de ſa pure bonté & de ſa miſéricorde toute gratuite. La philoſophie n'inſpire point de tels ſentimens: ils ne peuvent être l'effet que de la grace du Médiateur, que Socrate ne méritoit pas de connoitre.



LIVRE DIXIÉME.

MŒURS ET COUTUMES DES GRECS.

LA PARTIE la plus essentielle de l'Histoire, & qui doit le plus intéresser les Lecteurs, est celle qui fait connoitre le caractére & les mœurs tant des peuples en général, que des grands hommes en particulier dont il y est parlé; & l'on peut dire que c'est là en quelque sorte l'ame de l'Histoire, au lieu que les faits n'en sont que le corps. J'ai tâché, à mesure que j'en ai trouvé l'occasion, de tracer le portrait des plus illustres personnages de la Gréce: il me reste maintenant à faire connoitre le génie & le caractére des peuples mêmes. Je me renferme dans ceux de Lacédémone & d'Athénes, qui ont toujours tenu le premier rang dans la Gréce; & je réduis à trois chefs ce que j'ai à dire sur cette matiére, qui sont le Gouvernement politique, la Guerre, la Religion.

Sigonius, Mursius, Potterus, & plusieurs autres qui ont écrit sur les Antiquités Grecques, fournissent de grandes lumiéres & sont d'un grand secours sur la matiére qui me reste à traiter.

CHAPITRE PREMIER.

Du Gouvernement politique.

IL y a trois principales espéces de Gouvernement : *la Monarchie*, où un seul homme commande ; l'*Aristocratie*, où ce sont les anciens & les plus sages qui gouvernent ; *la Démocratie*, où l'autorité est entre les mains du peuple. Les plus célébres Ecrivains de l'antiquité, tels que Platon, Aristote, Polybe, Plutarque, donnent la préférence à la premiére sorte de gouvernement comme à celle qui renferme un plus grand nombre d'avantages, & où il se trouve moins d'inconvéniens. Mais tous conviennent, & l'on ne peut le répéter trop souvent, de la fin de tout gouvernement, & le devoir de quiconque en est chargé, de quelque maniére que ce soit, est de travailler à rendre heureux & justes

ceux à qui il commande, en leur procurant d'un côté la sureté, la tranquillité, les avantages & les commodités de la vie; & de l'autre tous les secours qui peuvent contribuer à les rendre vertueux. Comme [a] le but d'un pilote, dit Cicéron, est de conduire heureusement son vaisseau dans le port; celui d'un médecin, de conserver ou de rétablir la santé; celui d'un Général d'armée, de remporter la victoire: de même un Prince, & tout homme qui commande aux autres, doit se proposer pour fin leur utilité, & se souvenir que la loi souveraine de tout bon gouvernement est le bien public: *salus populi suprema lex esto.* Il ajoute que c'est la plus grande & la plus noble fonction qui soit au monde, que d'être préposé par son état pour faire le bonheur des peuples.

Cic. de Leg. lib. 3. n. 8.

Platon, en cent endroits, compte pour rien les qualités & les actions les plus brillantes dans ceux qui gou-

a Tenes-ne igitur, moderatorem illum reip. quò referre velimus omnia?..... Ut gubernatori cursus secundus, medico salus, imperatori victoria, sic huic moderatori reip. beata civium vita proposita est, ut opibus firma, copiis locuples, gloriâ ampla, virtute honesta sit. Hujus enim operis maximi inter homines atque optimi illum esse perfectorem volo. *Ad Attic. lib. 8. Epist. 10.*

vernent, si elles ne tendent à la double fin que je viens de marquer, qui est de rendre les citoiens plus gens de bien & plus heureux; & il réfute fort au long, dans le premier Livre de la République, un certain Thrasymaque, qui prétendoit que les sujets étoient nés pour le Prince, & non le Prince pour ses sujets; & que tout ce qui étoit utile au Prince ou à la République, devoit être regardé comme juste & honnête.

Pag. 338-343.

Dans le partage qu'on fait des différentes espéces de gouvernement, on convient que celui-là seroit le plus parfait, qui réuniroit en lui par un heureux mélange tous les avantages des autres, & qui en écarteroit tous les inconvéniens; & presque tous les Anciens ont cru que le gouvernement de Lacédémone étoit celui qui avoit approché le plus près de cette idée de perfection.

Polyb. l. 6. p. 458. 459.

ARTICLE PREMIER.

Du Gouvernement de Sparte.

Depuis que les Héraclides étoient rentrés dans le Péloponnése, Sparte étoit gouvernée par deux Rois, toujours pris de deux mêmes familles qui descendoient d'Hercule par deux bran-

ches différentes, comme je l'ai observé ailleurs. Soit orgueil & abus du pouvoir despotique du côté des Rois, soit esprit d'indépendance & amour démesuré de la liberté de la part du peuple, Sparte, dans ses commencemens, fut toujours agitée de dissensions & de révoltes, qui auroient infailliblement causé sa ruine, comme il arriva à Argos & à Messene, deux ville voisines de Sparte, & aussi puissantes qu'elle, si la sage prévoiance de Lycurgue n'en eût prévenu les funestes suites par la réforme qu'il mit dans l'Etat. Je l'ai raportée fort au long dans la vie de Lycurgue : je ne toucherai ici que ce qui regarde le gouvernement.

Tome II. p. 511-541.

§. I.

Idée abrégée du gouvernement de Sparte. La parfaite soumission aux Loix en étoit comme l'ame.

Lycurgue rétablit l'ordre & la paix dans Sparte par l'établissement du Sénat. Il étoit composé de vingt-huit Sénateurs, & les deux Rois y présidoient. Cette auguste compagnie, formée de ce qu'il y avoit dans la Nation d'hommes les plus sages & les

plus expérimentés, servoit comme de contrepoids aux deux autres autorités, je veux dire à celle des Rois & à celle du Peuple ; & quand l'une vouloit prendre le dessus, le Sénat se rangeoit du côté de l'autre, & les tenoit ainsi toutes deux dans un juste équilibre. Dans la suite, pour empêcher que cette Compagnie même n'abusât de son pouvoir qui étoit fort grand, on lui mit une espéce de frein, en nommant cinq Ephores, qui étoient tirés du peuple, dont la charge ne duroit qu'un an, mais qui avoient autorité & sur les Sénateurs, & sur les Rois mêmes.

Le pouvoir des Rois étoit fort borné, sur-tout dans la ville & en tems de paix. Dans la guerre, c'étoient eux qui commandoient les flotes & les armées, & pour lors ils avoient plus d'autorité. Cependant on leur donnoit alors même des espéces d'Inspecteurs & de Commissaires qui leur tenoient lieu d'un Conseil nécessaire ; & l'on choisissoit ordinairement pour cette fonction ceux des citoiens qui étoient mal avec eux, afin qu'il n'y eût point de connivence de leur part, & que le public fût mieux servi. Il y avoit presque toujours une secrette

Arist. de Rep. lib. 2. pag. 331.

mésintelligence entre les deux Rois, soit qu'elle vînt de la jalousie naturelle entre les deux branches, soit qu'elle fût l'effet de la politique Spartaine, à qui leur trop grande union auroit pu donner de l'ombrage.

Les Ephores avoient encore plus d'autorité à Sparte, que les Tribuns du peuple à Rome. Ils présidoient à l'élection des Magistrats, & leur faisoient rendre compte de leur administration. Leur pouvoir s'étendoit jusques sur la personne des Rois & des Princes de la famille roiale, qu'ils avoient droit de faire mettre en prison, comme ils le firent à l'égard de Pausanias. Quand ils étoient assis sur leur siége dans le Tribunal, ils ne se levoient point à l'arrivée des Rois, marque de respect qui étoit rendu à ceux-ci par tous les autres Magistrats; ce qui sembloit supposer dans les Ephores une espéce de supériorité, parce qu'ils représentoient le Peuple; & il est marqué d'Agésilas, que lorsqu'il étoit assis sur son trône pour rendre la justice, & que les Ephores arrivoient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Il y a beaucoup d'apparence qu'avant

Plut. in Agesil. pag. 597.

lui les Rois n'en uſoient pas toujours ainſi, Plutarque raportant cette démarche d'Agéſilas comme lui étant particuliére.

Les affaires ſe propoſoient & s'examinoient dans le Sénat, & c'étoit là que ſe formoient les réſolutions. Mais les Décrets du Sénat n'avoient point de force, s'ils n'étoient ratifiés par le peuple.

Il faloit qu'il y eût une grande ſageſſe dans les loix que Lycurgue avoit établies pour le gouvernement de Sparte, puiſque tant qu'elles furent exactement obſervées, jamais on ne vit dans cette ville de mouvemens ni de ſéditions de la part du peuple, jamais on n'y propoſa de faire aucun changement dans la maniére de gouverner, jamais aucun particulier n'y uſurpa l'autorité par violence, & ne s'y fit Tyran, jamais le peuple ne ſongea à faire ſortir la roiauté des deux familles où elle avoit toujours été, & jamais auſſi aucun Roi n'entreprit de s'attribuer plus de pouvoir que les loix ne lui en donnoient. Cette réflexion, qui eſt de Xénophon & de Polybe, marque l'idée qu'ils avoient de la ſageſſe de Lycurgue en matiére de poli-

Xenoph. in Agesil. p. 651. Polyb. l. 6. pag. 459.

tique, & le cas qu'on en doit faire. En effet nulle autre ville de la Gréce n'a eu cet avantage, & toutes ont eu à essuier plusieurs changemens, & plusieurs vicissitudes, faute de pareilles loix qui y fixassent pour toujours la forme du gouvernement.

La raison de cette constance & de cette stabilité des Lacédémoniens dans leur gouvernement & dans leur conduite, c'est qu'à Sparte c'étoit les loix qui dominoient absolument, & qui y avoient une autorité souveraine : au lieu que la plupart des autres villes Grecques, livrées aux caprices des particuliers, au pouvoir despotique, à une domination arbitraire & sans régles, éprouvoient la vérité de ce que dit Platon, qu'une ville est malheureuse, où ce sont les Magistrats qui commandent aux loix, & non les loix aux Magistrats.

Plat. l. 4. de leg. pag. 715.

L'exemple d'Argos & de Messéne, que j'ai déja indiqué, suffiroit seul pour montrer combien la réflexion que je viens de faire est juste & véritable. Au retour de l'expédition de Troie, les Grecs, connus sous le nom de Doriens, s'établirent dans trois villes du Péloponnése, qui sont Lacédé-

Plat. l. 3. de leg. pag. 683-685.
Plut. in Lycurg. pag. 43.

mone, Argos, Messéne, & jurérent de s'entresecourir les uns les autres. Ces trois villes, soumises également au pouvoir monarchique, avoient les mêmes avantages, si ce n'est que les deux derniéres l'emportoient beaucoup sur l'autre par la fertilité du terroir où elles étoient situées. Cependant Argos & Messéne ne conservérent pas lontems leur supériorité. La hauteur des Rois, & la désobéissance des peuples, les firent tomber de l'état florissant où elles avoient été d'abord; & elles montrérent par leur exemple, dit Plutarque après Platon, que c'étoit une grace toute particuliére que les dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme comme Lycurgue, capable de leur prescrire un plan de gouvernement si sage & si raisonnable.

Pour le maintenir sans altération, on s'appliquoit avec un soin particulier à élever les jeunes gens selon les loix & les mœurs du pays, afin qu'enracinées & fortifiées par une longue habitude, elles devinssent en eux comme une seconde nature. La maniére dure & sobre, dont ils étoient nourris dès lors, répandoit dans tout

le reste de leur vie un goût naturel pour la frugalité & la tempérance qui les distinguoit de tous les autres peuples, & qui les rendoit merveilleusement propres à supporter les fatigues de la guerre. Platon remarque que cette salutaire coutume avoit banni de Sparte, & de tout le territoire qui en dépendoit, l'ivrognerie, les débauches, & tous les désordres qui en sont la suite; de sorte que c'étoit un crime puni par la loi que de prendre du vin avec excès, même dans les fêtes des Bacchanales, qui, par-tout ailleurs, étoient des jours de licence, où les villes entiéres se permettoient les derniers excès.

Plat. de leg. lib. 1. pag. 637.

On accoutumoit aussi les enfans dès l'âge le plus tendre à une parfaite soumission aux loix, aux Magistrats, & à tous ceux qui étoient en place; & [a] leur éducation n'étoit à proprement parler qu'un apprentissage d'obéissance. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfans à Sparte, comme à une école excellente, [b] pour y ap-

[a] Ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας. *Plut. in Lycurg. p. 50.*

[b] Μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν. *Plut. in Agesil. pag. 606.*

prendre la plus belle & la plus grande de toutes les ſciences, qui eſt celle d'obéir & de commander; car l'une conduit à l'autre. Ce n'étoit pas ſeulement les petits, les pauvres, les citoiens du commun qui étoient ainſi ſoumis aux loix : c'étoient les plus riches, les plus puiſſans, les Magiſtrats, les Rois mêmes, & ils ne ſe diſtinguoient des autres que par une obéiſſance plus exacte, perſuadés que c'étoit le moien le plus sûr de ſe faire eux-mêmes obéir & reſpecter par leurs inférieurs.

Herod. l. 7. cap. 145. 146.

De là ces réponſes ſi célébres de Démarate. Xerxès ne pouvoit comprendre que les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître qui pût les contraindre, fuſſent capables d'affronter les périls & la mort. » Ils » ſont libres & indépendans de tout » homme, répliqua Démarate; mais » ils ont au-deſſus d'eux la Loi qui » les domine : & cette Loi leur or- » donne de vaincre ou de mourir. «

Plut. in Apophtheg. Lacon. pag. 220.

Dans une autre occaſion, comme on s'étonnoit qu'étant Roi il ſe fût laiſſé exiler : *C'eſt*, dit-il, *qu'à Sparte la Loi eſt plus forte que les Rois.*

Cela parut bien dans la promte

obéïssance d'Agésilas aux ordres des Ephores qui le rappelloient au secours de sa patrie : occasion délicate pour un Roi & pour un Conquérant, mais où il crut [a] qu'il étoit plus glorieux pour lui d'obéir à la patrie & aux loix, que de commander de nombreuses armées, & même que de faire la conquête de l'Asie.

Idem. in Agesil. pag. 603. 604.

§. II.

Amour de la pauvreté établi à Sparte.

A CETTE SOUMISSION parfaite aux Loix de l'Etat, Lycurgue ajouta un autre principe de gouvernement non moins admirable, qui fut d'écarter de Sparte tout luxe, toute dépense, toute magnificence ; d'y décrier absolument les richesses ; d'y mettre en honneur la pauvreté, & de l'y rendre nécessaire, en substituant une monnoie de fer à la monnoie d'or & d'argent qui jusques-là y avoit été en usage. J'ai exposé ailleurs comment il s'y prit pour faire réussir une entreprise

a Multo gloriosius dixit, si institutis patriæ paruisset, quàm si bello superasset Asiam. *Cornel. Nep. in Agesil. cap. 4.*

si difficile. Je me borne ici à examiner ce qu'on en doit penser par raport au gouvernement.

Cette pauvreté où Lycurgue avoit réduit Sparte, & qui sembloit lui interdire toute conquête & lui ôter tout moien de s'accroître & de s'aggrandir, étoit-elle bien propre à la rendre puissante & florissante? Une telle constitution de gouvernement, qui jusques-là étoit sans exemple, & qui depuis n'a été imitée de personne, marque-t-elle dans ce Législateur un grand fonds de prudence & de politique? Et le tempérament qu'on imagina dans la suite sous Lysandre, en laissant aux particuliers leur pauvreté, & rétablissant le public dans l'usage de la monnoie d'or & d'argent, n'étoit-il pas un sage correctif de ce qu'il y avoit d'outré & d'excessif dans la loi de Lycurgue dont il s'agit?

Il semble, à ne consulter que les vûes ordinaires de la prudence humaine, qu'il faudroit raisonner ainsi: mais l'événement, qui est ici un garant & un juge non suspect, nous force de penser tout autrement. Pendant que Sparte demeura pauvre, &

qu'elle se maintint dans le mépris de l'or & de l'argent, ce qui dura plusieurs siécles, elle fut puissante & glorieuse; & la date du tems où elle commença à déchoir, est celle où elle commença à donner atteinte à la sévére défense que Lycurgue lui avoit faite d'user d'or & d'argent.

L'éducation qu'il vouloit qu'on donnât aux jeunes Lacédémoniens, la vie sobre & dure qu'il recommanda avec tant de soin, les exercices du corps pénibles & violens qu'il leur prescrivit, l'éloignement de tout autre soin & de toute autre occupation, en un mot toutes ses loix & tous ses établissemens montrent que sa vûe étoit de former un peuple de soldats, uniquement dévoués aux armes & aux fonctions militaires. Je ne prétends pas justifier absolument cette vûe qui avoit de grands inconvéniens, & j'ai marqué ailleurs ce que j'en pensois. Mais en la supposant, il faut avouer que ce Législateur fait paroitre une grande sagesse dans les moiens qu'il prend pour l'exécution.

Le danger presque inévitable d'un peuple destiné uniquement à la guerre,

& qui a toujours les armes à la main ; & ce qu'il a le plus à craindre, eſt l'injuſtice, la violence, l'ambition, le deſir de s'accroître, de profiter de la foibleſſe de ſes voiſins, de les opprimer par la force, d'envahir leurs terres ſous de faux prétextes que la cupidité ne manque pas de ſuggérer, & d'étendre ſes limites le plus loin qu'il eſt poſſible : tous vices & excès qui font horreur dans les particuliers & dans le commerce ordinaire de la vie, mais qu'il a plu aux hommes de revêtir d'un air de grandeur & de gloire dans les Princes & dans les Conquérans.

Le grand ſoin de Lycurgue fut de prémunir ſon peuple contre cette dangereuſe tentation. Sans parler des autres moiens qu'il mit en uſage, il en emploia deux qui ne pouvoient pas manquer de produire leur effet. Le [a] premier fut d'interdire à ſes citoiens toute navigation & tout combat naval. La ſituation de ſa ville & la crainte que le commerce, ſource ordinaire du luxe & du déréglement,

[a] Ἀπείρητο δὲ αὐτοῖς ναύταις εἶναι, καὶ ναυμαχεῖν. *Plut. in Lacon. Inſtit. pag. 239.*

ne corrompît la pureté des mœurs de Sparte, purent avoir part à cette défense. Mais son principal motif fut de mettre ses citoiens hors d'état de songer à faire des conquêtes, qu'un peuple renfermé dans les bornes étroites d'une péninsule, ne pouvoit pas pousser fort loin, à moins qu'il ne fût maître de la mer.

Le second moien étoit encore plus efficace : ce fut d'interdire tout usage de la monnoie d'or & d'argent, & d'en introduire à sa place une de fer, qui étoit d'un grand poids & d'une très-petite valeur, & qui ne pouvoit avoir de cours que dans le pays même. Comment, avec une telle monnoie, lever & soudoier des troupes étrangéres, équiper des flotes, entretenir de nombreuses armées soit de terre soit de mer ?

Aussi le dessein de Lycurgue, en rendant ses citoiens belliqueux & leur mettant les armes à la main, ne fut pas, comme le remarque Polybe, & Plutarque après lui, d'en faire d'illustres conquérans, qui pussent porter la guerre au loin, & subjuguer un grand nombre de peuples. Son unique but étoit, que, renfermés dans le Pé-

Polyb. l. 6. pag. 491. Plut. in Lycurg. pag. 59.

loponnése, & contens de l'étendue de terres & de domaine que leur avoient laiſſé leurs ancêtres, ils ne ſongeaſſent qu'à s'y maintenir en paix, & à s'y défendre avantageuſement contre les voiſins qui auroient la témérité de les attaquer ; & ils n'avoient pas beſoin pour cela d'or ni d'argent, trouvant dans leur pays, & encore plus dans leur maniére de vivre ſobre & tempérante, de quoi entretenir leurs armées, lorſqu'elles ne ſortoient point de l'enceinte de leur pays, ou des terres voiſines.

Or, dit Polybe, ce plan une fois ſuppoſé, il faut avouer qu'il n'y a rien de plus ſage ni de mieux imaginé que les établiſſemens de Lycurgue pour maintenir un peuple dans la poſſeſſion de ſa liberté, & pour le faire jouir d'une paix & d'une tranquillité parfaite. En effet, repréſentons-nous une petite République, telle qu'étoit celle de Sparte, dont tous les citoiens ſoient endurcis au travail, accoutumés à vivre de peu, aguerris, courageux, intrépides ; & ſuppoſons que le principe fondamental de cette petite République eſt de ne faire tort à perſonne, de ne point

inquiéter ses voisins, de ne point envahir leurs terres ni leurs biens, mais au contraire de se déclarer en faveur des opprimés contre l'injustice & la violence des oppresseurs : n'est-il pas certain qu'une telle République, environnée d'un grand nombre d'Etats d'une pareille étendue, seroit généralement respectée par tous les peuples voisins, qu'elle deviendroit l'arbitre souveraine de toutes leurs querelles, & qu'elle exerceroit sur eux un empire d'autant plus glorieux & d'autant plus durable, qu'il seroit volontaire, & fondé uniquement sur l'idée que ces peuples auroient de sa vertu, de sa justice, & de son courage ?

Voila le but que Lycurgue s'étoit proposé. Convaincu que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu & d'être bien avec soi-même, il régla Sparte de maniére qu'elle se pût être toujours suffisante à elle-même, & toujours dans les principes de sagesse & d'équité. De là cette estime universelle des peuples voisins, & même des étrangers, qui ne demandoient aux Lacédémoniens ni argent, ni vaif-

Plut. pag. 58.

ſeaux, ni troupes, mais un ſeul Spartiate pour commander leurs armées : & quand ils l'avoient obtenu, ils lui rendoient une entiére obéiſſance avec toutes ſortes d'honneurs & de reſpects. C'eſt ainſi que les Siciliens obéirent à Gylippe, les Chalcidiens à Braſidas, & tous les Grecs d'Aſie à Lyſandre, à Callicratidas, & à Agéſilas; [a] regardant la ville de Sparte comme la maitreſſe des autres dans l'art de bien vivre & de bien gouverner.

L'époque du commencement de la décadence de Sparte, fut le violement ouvert des Loix de Lycurgue. Je ne prétens pas que juſques-là elles y euſſent toujours été obſervées exactement, il s'en faut bien : mais l'eſprit de ces loix avoit preſque toujours dominé dans la plupart de ceux qui gouvernoient. Auſſitôt que l'ambition de régner ſur toute la Gréce leur eut inſpiré le deſſein d'avoir des armées navales & des troupes étrangéres, & qu'il falut avoir de l'argent pour les entretenir, Sparte, oubliant

a Πρὸς σύμπασαν τὴν τῶν Σπαρτιατῶν πόλιν, ὥσπερ παιδαγωγὸν ἢ διδάσκαλον εὐσχήμονος βίου καὶ τεταγμένης πολιτείας, ἀποβλέποντες.

ses anciennes maximes, se vit contrainte de recourir aux barbares qu'elle avoit jusques-là détestés, & de faire bassement la cour aux Rois de Perse qu'elle avoit vaincus autrefois avec tant de gloire ; & cela, pour tirer d'eux quelques sommes d'argent & quelques secours de troupes & de vaisseaux contre leurs propres freres, c'est-à-dire contre des peuples nés ou établis comme eux dans la Gréce. Ils eurent ainsi l'imprudence & le malheur de rappeller dans Sparte avec l'or & l'argent tous les vices & tous les crimes que la monnoie de fer en avoit bannis ; & ils préparérent la voie aux changemens qui y arrivérent depuis, & qui en causérent la ruine. Et c'est ce qui releve infiniment la sagesse de Lycurgue, d'avoir prévû de si loin ce qui pouvoit donner atteinte au bonheur de ses citoiens, & d'y avoir préparé de salutaires remédes par la sorte de gouvernement qu'il établit à Sparte. On ne doit pas néanmoins lui en attribuer à lui seul tout l'honneur. Un autre Législateur, qui l'avoit précédé de plusieurs siécles, en partage la gloire avec lui.

§. III.

Loix de Créte établies par Minos, modéle de celles de Sparte.

TOUT LE MONDE ſait que Lycurgue avoit formé le plan de la plupart de ſes Loix ſur le modéle de celles qui pour lors étoient obſervées dans l'île de Créte, où il paſſa un tems aſſez conſidérable pour les étudier de plus près. Je croi devoir en donner ici quelque idée, aiant omis par oubli de le faire dans l'endroit où cela auroit été plus naturel, c'eſt-à-dire, lorſque j'ai parlé pour la premiére fois de Lycurgue & de ſes établiſſemens.

AN.M.2720. AV.J.C.1284. Minos, que la fable nous donne pour fils de Jupiter, étoit l'auteur de ces loix. Il vivoit environ cent ans avant la guerre de Troie. C'étoit un Prince puiſſant, ſage, modéré; plus eſtimable encore par ſes vertus morales, que par ſes qualités guerriéres. Après avoir conquis l'île de Créte & pluſieurs autres îles voiſines, il ſongea à affermir, par de ſages Loix, le nouvel Etat dont il s'étoit rendu maître par la force des armes. Le

Strab. l. 10. p. 480.

but qu'il se proposa dans l'établissement de ces loix, fut de rendre ses sujets heureux, en les rendant vertueux. Il écarta de ses Etats l'oisiveté, la volupté, le luxe, les délices, sources fécondes de tous les vices. Sachant que la liberté est regardée comme le plus doux & le plus grand de tous les biens, & qu'elle ne peut subsister sans une parfaite union entre les citoiens, il travailla à établir entre eux une sorte d'égalité qui en est le nœud & la base, & qui est fort propre à en éloigner toute envie, toute jalousie, toute haine, toute dissension. Il n'entreprit point de faire de nouveaux partages de terres, ni d'interdire tout usage de l'or & de l'argent. Il songea à unir ses sujets par d'autres liens qui ne lui parurent pas moins fermes ni moins raisonnables.

Il ordonna que les enfans fussent tous nourris & élevés ensemble par troupes & par bandes, afin que de bonne heure on leur enseignât les mêmes principes & les mêmes maximes. Leur vie étoit dure & sobre. On les accoutumoit à se passer de peu, à souffrir le chaud & le froid,

à marcher dans des endroits rudes & escarpés, à faire entre eux de petits combats, bande contre bande, à souffrir courageusement les coups qu'ils se portoient l'un à l'autre, & à s'exercer à une sorte de danse qui se faisoit les armes à la main, & qu'on appella depuis la Pyrrhique ; afin, dit Strabon, que jusqu'à leurs divertissemens, tout ressentît la guerre, & les y formât. On leur faisoit aussi apprendre de certains airs de musique, mais d'une musique mâle & martiale.

Plat. de leg. lib. 1. pag. 625.

Ils n'étoient point instruits ni à monter à cheval, ni à porter des armes pesantes : mais en récompense ils excelloient à tirer de l'arc, & c'étoit là leur exercice le plus ordinaire. La raison en est toute naturelle. La Créte n'est point un pays plat & uni, ni propre à nourrir des chevaux comme celui des Thessaliens, qui passoient pour les meilleurs cavaliers de la Gréce, mais un pays raboteux & fouré, plein de buttes & de hauteurs, où des hommes pesamment armés n'auroient pu s'exercer à la course. Mais en fait d'archers, & de soldats armés à la légére, propres pour

pour les ruſes de guerre & pour les ſtratagêmes, les Crétois prétendoient tenir le premier rang.

Minos crut devoir établir dans la Créte la communauté des tables & des repas. Outre pluſieurs autres grands avantages qu'il y trouvoit, comme d'introduire dans ſes Etats une ſorte d'égalité, les riches & les pauvres aiant la même nourriture, d'accoutumer ſes ſujets à une vie ſobre & frugale, de cimenter l'amitié & l'union entre les citoiens par la familiarité & la gaieté qui régnent à la table, il avoit auſſi en vûe les exercices de la guerre, où les ſoldats ſont obligés de manger enſemble. C'étoit le public qui fourniſſoit aux dépenſes de la table. Des revenus de l'Etat on en emploioit une partie pour ce qui regarde les frais de la religion & l'honoraire des Magiſtrats : l'autre étoit deſtinée pour les repas communs. Ainſi femmes, enfans, hommes faits, vieillards, tous étoient nourris au nom & aux dépens de la République. En quoi Ariſtote donne la préférence aux repas de Créte ſur ceux de Sparte, où les particuliers étoient obligés de fournir leur quote-part,

Ariſtot. de Rep. lib. 2. cap. 10.

faute de quoi ils n'étoient point reçus dans les assemblées, ce qui étoit en exclure les pauvres.

Athen. l. 4. pag. 143. Après le repas, les vieillards parloient des affaires d'Etat. La conversation rouloit le plus souvent sur l'histoire du pays, sur les actions & les vertus des grands hommes qui s'y étoient distingués par leur courage dans la guerre, ou par leur sagesse dans le gouvernement ; & l'on exhortoit les jeunes gens, qui assistoient à ces sortes d'entretiens, à se proposer ces grands hommes comme des modéles sur lesquels ils devoient former leurs mœurs & régler leur conduite.

Plat. de leg. lib. 1. pag. 626. On reproche à Minos, aussi-bien qu'à Lycurgue, de n'avoir envisagé que la guerre dans toutes ses loix, ce qui est un grand défaut pour un Législateur. Il est vrai qu'il y a fait beaucoup d'attention, parce qu'il étoit persuadé que le repos, la liberté, les richesses de ses sujets étoient sous la protection & comme sous la sauve-garde des armes & de la science militaire, tous ces avantages étant enlevés par le vainqueur à ceux qui succombent dans la guerre. Mais il

vouloit qu'on ne fît la guerre que pour arriver à la paix ; & il s'en faut bien que ses loix se bornassent à ce seul objet.

Chez les Crétois la culture de l'esprit n'étoit pas entiérement négligée, & l'on avoit soin d'y donner aux jeunes gens quelque teinture des lettres.
Les poésies d'Homére, bien postérieu- *Id. lib. 3.*
res à Minos, n'y étoient pas inconnues, *pag. 680.*
quoiqu'ils fissent peu de cas & peu d'u-
sage des poétes étrangers. Ils étoient *Id. lib. 1.*
curieux des connoissances propres à *pag. 641.*
former les mœurs ; &, ce qui n'est pas un petit éloge, [a] ils se piquoient plus de penser beaucoup, que de parler
beaucoup. Le poéte Epiménide, qui *Plut. in*
fit un voiage à Athénes du tems de So- *Solon, p. 84.*
lon, & qui y fut fort estimé, étoit de Créte : quelques-uns le mettent au nombre des sept sages.

Un des établissemens de Minos que
Platon admiroit le plus, étoit qu'on *De leg. l.*
inspirât de bonne heure aux jeunes *1. pag. 634.*
gens un grand respect pour les maximes de l'Etat, pour les coutumes, pour les loix, & qu'on ne leur permît jamais de mettre en question ni de révoquer en doute si elles étoient sa-

a Πολύγοιαν μᾶλλον ἢ πολυλογίαν ἀσκεῖν.

gement établies ou non ; parce qu'ils devoient les regarder, non comme prescrites & imposées par les hommes, mais comme émanées de la divinité même. En effet il avoit eu grand soin d'avertir son peuple que c'étoit Jupiter qui les lui avoit dictées. Il eut la même attention par raport aux Magistrats & aux personnes âgées, qu'il recommandoit d'honorer d'une maniére particuliére : & afin que rien ne pût donner atteinte au respect qui leur est dû, il voulut que si on remarquoit en eux quelques défauts, on n'en parlât jamais en présence des jeunes gens. Sage précaution, & qui seroit bien nécessaire dans l'usage commun de la vie !

Le gouvernement de Créte fut d'abord monarchique, & Minos en a laissé à tous les siécles un modéle parfait. Selon lui, comme le remarque un grand homme, le Roi peut tout sur les peuples, mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets,

M. de Fénelon.

Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa modération à la félicité d'un nombre infini de ſujets, non pas que ceux-ci ſervent par leur miſére & par leur lâche ſervitude à flater l'orgueil & la molleſſe d'un ſeul homme. Selon lui, le Roi doit être au dehors le défenſeur de la patrie en commandant les armées, & au dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, ſages, & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les dieux l'ont fait Roi : il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples. Il leur doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection ; & il n'eſt digne du trône qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Voila l'idée que Minos avoit de la roiauté, dont il nous a laiſſé une image vivante dans ſa perſonne, & qu'Héſiode a parfaitement exprimée en deux mots en appellant ce Prince *le plus roi de tous les rois mortels*, *βασιλεύτατον θνητῶν βασιλήων* ; c'eſt-à-dire, qu'il poſſédoit dans un ſouverain degré toutes les vertus roiales, & qu'il étoit roi en tout. *Plut. in Min. p. 320.*

Il paroit que l'autorité des Rois ne fut pas d'une longue durée, & qu'elle *Ariſt. de Rep. lib. 2. cap. 10.*

fit place à un gouvernement républicain ; & ç'avoit été l'intention de Minos. Le Sénat, compoſé de trente Sénateurs, formoit le Conſeil public. C'étoit là que s'examinoient les affaires, & que ſe prenoient les réſolutions : mais elles n'avoient de force qu'après que le peuple y avoit joint ſes ſuffrages & donné ſon approbation. Des Magiſtrats établis au nombre de dix pour maintenir le bon ordre dans l'Etat, & pour cette raiſon appellés *Coſmes*, tenoient en reſpect les deux autres Corps de l'Etat, & en faiſoient l'équilibre. C'étoient eux qui en tems de guerre commandoient les armées. On les choiſiſſoit au ſort, mais ſeulement dans de certaines familles. Ils étoient à vie, & ne rendoient compte à perſonne de leur adminiſtration. On tiroit les Sénateurs de cette Compagnie.

κόσμος. *Ordo.*

Les Crétois faiſoient cultiver leurs terres par des eſclaves ou des mercenaires, qui étoient tenus de leur en paier tous les ans une certaine ſomme. On les appelloit *Porioeci*, apparemment parce qu'ils étoient tirés des peuples du voiſinage que Minos avoit ſubjugués. Comme ils habi-

toient dans une île, c'eſt-à-dire dans un pays ſéparé, les Crétois n'avoient pas autant à craindre de leur part, que les Lacédémoniens de la part des Ilotes, qui ſe joignoient ſouvent aux peuples voiſins pour les attaquer. Une coutume établie anciennement dans la Créte, d'où elle a paſſé chez les Romains, donne lieu de croire que ceux qui ſervoient ce peuple, & qui cultivoient ſes terres, étoient traités avec bonté & douceur. Dans les fêtes de Mercure, les Maîtres ſervoient à table leurs eſclaves, & leur rendoient tous les mêmes offices qu'ils recevoient d'eux pendant toute l'année : reſtes & veſtiges précieux des tems primitifs où tous les hommes étoient égaux, & qui ſembloient avertir les Maîtres que les ſerviteurs ſont de même condition qu'eux, & que c'eſt renoncer à l'humanité que de les traiter durement & avec hauteur.

Athen. l. 14. p. 639.

Comme un Prince ne peut pas tout faire par lui-même, & qu'il eſt obligé de s'aſſocier des coopérateurs, de la conduite deſquels il ſe rend reſponſable, Minos ſe déchargea en partie ſur ſon frere Rhadamanthe de l'ad-

miniſtration de la Juſtice dans la ville capitale, fonction la plus eſſentielle & la plus indiſpenſable de la roiauté. Il connoiſſoit ſa probité, ſon déſintéreſſement, ſes lumiéres, ſa fermeté; & il s'étoit appliqué à le former lui-même pour cette place importante. Un autre Miniſtre étoit chargé du ſoin des autres villes, qu'il parcouroit trois fois chaque année, pour examiner ſi les loix que le Prince avoit établies y étoient exactement obſervées, & ſi les Magiſtrats & les Officiers ſubalternes s'y acquittoient religieuſement de leur devoir.

Créte, ſous un gouvernement ſi ſage, changea entiérement de face, & parut être devenue le domicile de la vertu, de la probité, de la juſtice. On en peut juger par ce que la Fable nous apprend de l'honneur que Jupiter fit à ces deux freres en les établiſſant Juges des enfers : car tout le monde ſait que la Fable eſt fondée ſur des hiſtoires réelles & véritables, mais déguiſées ſous d'agréables emblêmes, propres à en mieux faire goûter la vérité.

Plat. in Gor. p. 523-526. C'étoit, ſelon la tradition fabuleu-

se, une loi établie de tout tems, qu'au sortir de la vie les hommes fussent jugés, pour recevoir la récompense ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaises actions. Sous le régne de Saturne, & dans les premiéres années de celui de Jupiter, ce jugement se prononçoit dans l'instant même qui précédoit la mort, ce qui donnoit lieu à de criantes injustices. Des Princes qui avoient été injustes & cruels, paroissant devant leurs Juges avec toute la pompe & tout l'appareil de leur puissance, & produisant des témoins qui déposoient en leur faveur, parce qu'ils redoutoient encore leur colére tant qu'ils étoient en vie, les Juges, éblouis par ce vain éclat, & séduits par ces témoignages trompeurs, déclaroient ces Princes innocens & les faisoient passer dans l'heureuse demeure des Justes. Il en faut dire autant à proportion des gens de bien, mais pauvres & sans appui, que la calomnie poursuivoit encore jusqu'à ce dernier tribunal, & trouvoit le moien de les y faire condanner comme coupables.

In Axioch. pag. 371.

La Fable ajoute que sur les plaintes réitérées qu'on en porta à Jupiter, &

ſur les vives remontrances qu'on lui fit, il changea la forme de ces Jugemens. Le tems en fut fixé au moment même qui ſuit la mort. Rhadamanthe & Eaque, tous deux fils de Jupiter, ſont établis Juges, le premier pour les Aſiatiques, l'autre pour les Européens ; & Minos au-deſſus d'eux, pour décider ſouverainement en cas d'obſcurité & d'incertitude. Leur tribunal eſt placé dans un endroit appellé *Le champ de la Vérité*, parce que le menſonge & la calomnie n'en peuvent approcher. Là comparoit un Prince dès qu'il a rendu le dernier ſoupir, dépouillé de toute ſa grandeur, réduit à lui ſeul, ſans défenſe & ſans protection, muet & tremblant pour lui-même après avoir fait trembler toute la terre. S'il eſt trouvé coupable de crimes qui ſoient d'un genre à pouvoir être expiés, il eſt relégué dans le Tartare pour un tems ſeulement, & avec aſſurance d'en ſortir quand il aura été ſuffiſamment purifié. Mais ſi ce ſont des crimes impardonnables, tels que l'injuſtice, le parjure, l'oppreſſion des peuples, il eſt précipité dans le même Tartare pour y ſouffrir des

peines éternelles. Les Justes au contraire, de quelque condition qu'ils soient, sont conduits dans l'heureux séjour de la paix & de la joie, pour y jouir d'un bonheur qui ne finira jamais.

Qui ne voit que les Poétes sous le voile de ces fictions ingénieuses à la vérité, mais peu honorables aux dieux, ont voulu nous donner le modéle d'un Prince accompli, dont le premier soin est de rendre la justice aux peuples; & nous peindre le rare bonheur dont jouit la Créte sous le sage gouvernement de Minos? Ce bonheur ne finit pas avec lui. Les loix qu'il avoit établies étoient encore dans toute leur vigueur du tems de Platon, c'est-à-dire, plus de neuf cens ans après. Aussi les regardoit-on comme le fruit des longs [a] entretiens qu'il avoit eus pendant plusieurs années avec Jupiter, qui avoit bien voulu devenir son maître, se * rendre familier avec lui comme avec un bon ami, & le former au grand art de

Plat. in Minos. pag. 321.

Ib. p. 319.

a Et Jovis arcanis Minos admissus. *Horat.*

* *Cette fiction des poétes a pu être tirée de l'Ecriture Sainte, qui dit de Moyse :* Dieu parloit à Moyse face à face, comme un ami parle à son ami. *Exod.* 33. 11.

régner avec une complaiſance ſecrette comme un diſciple chéri & un fils tendrement aimé. C'eſt ainſi que Platon explique ces paroles d'Homére : Διός μεγάλου ὀαριστής : éloge, ſelon lui, le plus magnifique qu'on puiſſe faire d'un mortel, & que ce Poéte n'a accordé qu'à Minos ſeul.

Odyſſ. lib. T. v. 179.

Malgré un mérite ſi éclatant & ſi ſolide, les théatres d'Athénes ne retentiſſoient que d'imprécations contre la mémoire de Minos ; & Socrate, dans le Dialogue de Platon que j'ai déja cité pluſieurs fois, en fait la remarque, & en apporte la raiſon. Mais auparavant il fait une réflexion bien digne d'être peſée. » Quand il » s'agit de louer ou de blâmer les » grands hommes, il importe infiniment, dit-il, de le faire avec circonſpection & ſageſſe, parce que » de là dépend l'idée qu'on ſe forme » de la vertu & du vice, & le diſcernement que l'on doit faire entre » les bons & les mauvais. Car, ajoute-t-il, Dieu entre dans une juſte » indignation, quand il voit qu'on » blâme un Prince qui lui reſſemble, » & qu'au contraire on loue celui qui » lui eſt oppoſé en tout. Il ne faut pas

» croire qu'il n'y ait de ſacré que le » bronze & le marbre : (il parle des » ſtatues qu'on adoroit.) L'homme » de bien, eſt ce qu'il y a dans le » monde de plus ſacré, & le méchant, » ce qu'il y a de plus déteſtable.

Après cette réflexion, Socrate marque que la ſource & la cauſe de la haine des Athéniens contre Minos, étoit le tribut injuſte & cruel qu'il avoit exigé d'eux, en les obligeant de lui envoier de neuf ans en neuf ans ſept jeunes hommes & ſept jeunes filles qui devoient être dévorés par le Minotaure ; & il ne peut s'empécher de faire un reproche à ce Prince de s'être attiré la haine d'une ville pleine de Savans comme Athénes, & d'avoir armé contre lui la langue des Poétes, nation dangereuſe & redoutable par les traits empoiſonnés qu'elle ne manque pas de lancer contre ſes ennemis.

Il paroit par tout ce que je viens de dire, que Platon attribuoit à notre Minos l'impoſition de ce cruel tribut. Apollodore, Strabon, & Plutarque ſemblent avoir parlé de même. Monſieur l'Abbé Banier prétend & prouve qu'ils ſe ſont trompés, & *Mém. de l'Ac. des Inſcript. T. 3.*

qu'ils ont confondu avec le premier Minos dont il s'agit ici, un ſecond Minos ſon petit-fils, qui régna comme lui dans la Créte, & qui, pour venger la mort de ſon fils Androgée tué dans l'Attique, déclara la guerre aux Athéniens, & leur impoſa ce tribut auquel Théſée mit fin en tuant le Minotaure. Il ſeroit difficile, en effet, de concilier une conduite ſi inhumaine & ſi barbare avec ce que toute l'antiquité nous apprend de la bonté, de la douceur, de l'équité de Minos, & avec les magnifiques éloges qu'elle fait de la police & des réglemens de Créte.

Il eſt vrai que dans la ſuite les Crétois dégénérérent beaucoup de leur ancienne réputation, & ſe décriérent abſolument par un changement de mœurs entier, étant devenus avares, intéreſſés juſqu'à ne trouver aucun gain ſordide, ennemis du travail & d'une vie réglée, menteurs & fourbes déclarés, enſorte que *crétiſer* étoit devenu chez les Grecs un proverbe pour ſignifier, mentir & tromper. On ſait [a] que ſaint Paul cite contre eux

[a] Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί. *Les Crétois ſont toujours menteurs, ce ſont de méchantes bêtes, qui n'aiment qu'à manger & à ne rien faire.* A Tite, I. 12.

comme véritable un témoignage d'un de leurs anciens Poétes (on croit que c'est Epiménide) qui les caractérise par des traits bien deshonorans. Mais ce changement, dans quelque tems qu'il soit arrivé, ne diminue rien ni de l'ancienne probité des Crétois, ni de la gloire de Minos leur Roi.

La preuve la plus certaine de la sagesse de ce Législateur, est, comme le remarque Platon, le bonheur solide & stable que la simple imitation de ses loix a procuré à la ville de Sparte, dont Lycurgue avoit réglé le gouvernement sur l'idée & le plan de celui de Créte, & qui s'y conserva toujours d'une maniére uniforme pendant plusieurs siécles, sans éprouver ces vicissitudes si ordinaires à tous les autres Etats. *Plat. p. 320.*

ARTICLE SECOND.

Du Gouvernement d'Athénes.

LE GOUVERNEMENT d'Athénes n'a pas été si constant ni si uniforme que celui de Sparte, mais a éprouvé divers changemens selon la diversité des tems & des conjonctures.

Athénes, après avoir été lontems ſous les Rois, puis ſous les Archontes, ſe mit en pleine poſſeſſion de la liberté, qui céda pourtant pour quelques années au pouvoir tyrannique des Piſiſtratides, mais qui bientôt après fut rétablie, & ſubſiſta avec éclat juſqu'à l'échec de Sicile & la priſe d'Athénes par les Lacédémoniens. Ceux-ci la ſoumirent aux trente Tyrans, dont l'autorité ne fut pas de longue durée, & fit encore place à la liberté, qui s'y conſerva au milieu de divers événemens pendant une aſſez longue ſuite d'années, juſqu'à ce qu'enfin la puiſſance Romaine eut ſubjugué la Gréce, & l'eut réduite en province.

Je ne conſidérerai ici que le gouvernement populaire, & j'y examinerai en particulier cinq ou ſix chefs : le fonds du gouvernement, tel que Solon l'établit ; les différentes parties dont la République étoit compoſée, le Conſeil ou Sénat des Cinq cens ; les aſſemblées du Peuple ; les différens Tribunaux où ſe rendoient les jugemens ; les revenus ou finances de la République. Je ſerai obligé de donner plus d'étendue à ce qui regarde le gouver-

nement d'Athénes, que je n'ai fait pour celui de Sparte, parce que ce dernier eſt preſque ſuffiſamment connu par ce qui en a été dit dans la vie de Lycurgue. *Tom. II. pag. 514.*

§. I.

Fonds du Gouvernement d'Athénes établi par Solon.

CE N'EST PAS Solon qui le premier établit le gouvernement populaire à Athénes. Théſée, lontems auparavant, en avoit tracé le plan, & commencé le projet. *Plut. in Theſ. p. 10. & 12.* Après avoir réuni les douze bourgs en une ſeule ville, il en partagea les habitans en trois Corps : celui des Nobles, à qui il confia le ſoin des choſes de la religion, & toutes les charges ; celui des Laboureurs ; & celui des Artiſans. Il avoit prétendu établir quelque ſorte d'égalité entre ces trois Ordres. Car ſi les Nobles étoient plus conſidérables par leurs honneurs & par leurs dignités, les Laboureurs avoient l'avantage par l'utilité qu'on en tiroit, & par le beſoin qu'on avoit d'eux ; & les Artiſans l'emportoient ſur les deux autres Corps par leur nombre.

Athénes, à proprement parler, ne devint un Etat populaire, que depuis qu'on établit neuf Archontes, dont l'autorité n'étoit que pour un an, au lieu qu'auparavant elle en duroit dix; & ce ne fut encore que plusieurs années après, que Solon, par la sagesse de ses loix, fixa & régla la forme de ce gouvernement.

Plut. in Solon, pag. 87.

Le grand principe de Solon fut d'établir entre les citoiens, autant qu'il le pourroit, une sorte d'égalité, qu'il regardoit avec raison comme le fondement & le point essentiel de la liberté. Il résolut donc de laisser les charges entre les mains des riches comme elles y avoient été jusques-là, mais de donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus. Pour cela, il fit une estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvérent avoir de revenu annuel cinq cens mesures tant en grains qu'en choses liquides, furent mis dans la première Classe, & appellés les *Pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire, qui avoient cinq cens mesures de revenu. La seconde Classe fut de ceux qui en avoient trois cens, & qui pouvoient

nourrir un cheval de guerre : on les appella les *Chevaliers*. Ceux qui n'en avoient que deux cens, firent la troiſiéme, & on les nomma * *Zeugites*. C'étoit dans ces trois Claſſes ſeulement qu'on choiſiſſoit les Magiſtrats & les Commandans. Tous les autres citoiens qui étoient au-deſſous de ces trois Claſſes, & qui avoient moins de revenu, furent compris ſous le nom de *Thétes*, c'eſt-à-dire de mercenaires, ou plutôt d'ouvriers travaillans de leurs mains. Solon ne leur permit point d'avoir aucune charge, & leur accorda ſeulement le droit d'opiner dans les aſſemblées & dans les jugemens du peuple : ce qui dans les commencemens ne parut rien, mais ſe trouva à la fin un très-grand avantage, comme la ſuite le fera connoitre. Je ne ſai ſi Solon le prévit : mais il avoit coutume de dire que jamais le peuple n'eſt plus obéiſſant ni plus ſouple, que lorſqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté : ce qui revient aſſez à cette **Id.pag.110.**

* *On croit qu'ils furent appellés ainſi, parce qu'ils tenoient le milieu entre les* Chevaliers *&* *les* Thétes : *comme dans les vaiſſeaux les Rameurs du milieu étoient appellés* Zugites : *ils étoient entre les* Thalamites *& les* Thranites.

Tac. Hist. lib. 1. c. 16. belle parole de Galba, lorsque pour engager Pison à traiter le peuple Romain avec bonté & douceur, il le prioit de se souvenir a qu'il alloit commander à des hommes qui n'étoient pas capables de porter, ni une pleine liberté, ni une entiére servitude.

Plut. in Aristid. pag. 332. Le peuple d'Athénes, devenu plus fier depuis les victoires remportées contre les Perses, prétendit avoir part à toutes les charges & à toutes les magistratures; & Aristide, pour prévenir les troubles ausquels une résistance opiniâtre auroit pu donner lieu, crut devoir lui céder en ce point. Il paroit *Xenoph. de Rep. Athen. pag. 691.* cependant, par un endroit de Xénophon, que le peuple se contenta des charges qui produisoient quelque émolument, & laissa entre les mains des riches celles qui avoient un raport plus particulier au gouvernement de l'Etat.

Pollux. l. 8. cap. 10. Les citoiens des trois premiéres Classes paioient chaque année une certaine somme pour être mise dans le trésor public : ceux de la premiére, un * talent; les Chevaliers, un

* *Mille écus.*

a Imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem.

demi-talent ; les Zeugites, dix * mines.

* Cinq cens livres.

Comme la mesure des revenus régloit l'ordre des Classes, quand les revenus augmentoient, on pouvoit passer dans une Classe supérieure.

Si l'on en croit Plutarque, Solon forma deux Conseils qui étoient comme une double anchre, pour fixer & modérer l'inconstance des assemblées populaires. Le premier s'appelloit l'Aréopage : mais il étoit bien plus ancien, & il ne fit que le réformer, & lui donner un nouveau lustre, en augmentant son pouvoir. Le second étoit le Conseil des Quatre-cens, savoir cent de chaque Tribu : car Cécrops, le premier Roi des Athéniens, avoit distribué tout le peuple en quatre Tribus; Clisthéne, lontems après, changea cet ordre, & en établit dix. C'est dans ce Conseil des Quatre-cens qu'on raportoit toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée du Peuple, comme nous le dirons bientôt.

Pollux. ibid.

Je ne parle point d'une autre division du peuple en trois partis, trois factions, qui jusqu'au tems de Pisistrate furent une source de troubles &

de ſéditions. L'un de ces trois partis étoit formé par ceux de la montagne, & ils favoriſoient le Gouvernement populaire, l'autre par ceux de la plaine, & ils étoient pour l'Oligarchie; le troiſiéme enfin par ceux de la côte, qui tenoient le milieu entre les deux autres.

Il eſt néceſſaire d'entrer dans un plus grand détail, pour éclaircir & déveloper tout ce que nous venons de dire.

§. II.

Des Habitans d'Athénes.

Il y avoit trois ſortes d'habitans à Athénes: les citoiens, les étrangers, les ſerviteurs. Dans le dénombrement que fit faire Démétrius de Phalére la
An.M. 3690. CXVI[e] Olympiade, on voit qu'il y
Av.J.C. 314. avoit pour lors vingt & un mille ci-
Athen. l. 6. pag. 272. toiens, dix mille étrangers, quarante * mille ſerviteurs. Le nombre des citoiens étoit à peu près le même dès le tems de Cécrops: il ſe trouva moindre ſous Périclès.

* *Le texte porte* μυριάδας τεσσαράκοντα, quatre cens mille, *ce qui eſt une faute viſible.*

1. *Des Citoiens.*

On étoit de ce nombre ou par la naiſſance, ou par l'adoption. Pour être citoien naturel d'Athénes, il faloit être né de pere & de mere libres & Athéniens. Nous avons vû que Périclès remit en vigueur cette loi qui n'étoit pas obſervée exactement, & que lui-même, peu de tems après, y donna atteinte. Le peuple pouvoit donner le droit de bourgeoiſie aux étrangers, & ceux qui avoient été ainſi adoptés, jouiſſoient des mêmes droits & des mêmes priviléges que les citoiens naturels, à peu de choſe près. La qualité de citoiens d'Athénes étoit quelquefois accordée par honneur & par reconnoiſſance à ceux qui avoient rendu de grands ſervices à l'Etat, comme Hippocrate : & les Rois mêmes briguérent quelquefois ce titre pour eux, ou pour leurs enfans. Evagore roi de Cypre s'en faiſoit un grand honneur.

Tom. III. p. 519.

Lorſque les jeunes gens avoient atteint l'âge de vingt ans, ils étoient inſcrits ſur la liſte des citoiens après avoir prété ſerment, & ce n'étoit qu'en vertu de cet acte public & ſo-

lennel qu'ils devenoient membres de l'Etat. La formule de ce ferment eſt tout-à-fait remarquable. Stobée & Pollux nous l'ont conſervé en ces termes : » Je ne deshonorerai point la » profeſſion des armes, & ne ſauverai » jamais ma vie par une fuite hon- » teuſe. Je combattrai juſqu'au der- » nier ſoupir pour les intérêts de la » Religion & de l'Etat, de concert » avec les autres citoiens, & ſeul s'il » le faut. Je ne mettrai point ma pa- » trie dans un état pire que celui où » je l'ai trouvée, mais je ferai tous » mes efforts pour la rendre encore » plus floriſſante. Je ſerai ſoumis aux » Magiſtrats & aux loix, & à tout » ce qui ſera réglé par le commun » conſentement du peuple. Si quel- » qu'un viole ou tâche d'anéantir les » loix, je ne diſſimulerai point un tel » attentat, mais je m'y oppoſerai, ou » ſeul, ou conjointement avec mes » concitoiens. Enfin je demeurerai » conſtamment attaché à la religion » de mes peres. Je prends ſur tout » ceci à témoin, Agraule, Enya- » lius, Mars, & Jupiter. « Je laiſſe aux Lecteurs à faire leurs réflexions ſur cette auguſte cérémonie, bien capable

Pollux. l. 8. cap. 9.

capable d'allumer l'amour de la patrie dans le cœur des jeunes citoiens.

Tout le peuple d'abord avoit été divisé en quatre Tribus : il le fut dans la suite en dix. Chaque Tribu étoit partagée en différentes portions, qui étoient appellées Δῆμοι, *Pagi*. C'étoit par ces deux titres que les citoiens étoient désignés dans les actes. *Melitus, è Tribu Cecropide, è Pago Pitthensi.*

2. Des étrangers.

J'APPELLE ainsi ceux qui étant d'un pays étranger, venoient s'établir à Athénes ou dans l'Attique, soit pour y faire le commerce, soit pour y exercer différens métiers. Ils étoient nommés μέτοικοι, *Inquilini*. Ils n'avoient aucune part au gouvernement, ne donnoient point leurs suffrages dans l'assemblée, & ne pouvoient être admis à aucune charge. Ils se mettoient sous la protection de quelque citoien, comme on le voit par un endroit de [a] Térence ; & par cette raison, ils étoient obligés de lui rendre certains devoirs

[a] Thaïs patri se commendavit.. in clientelam & fidem Nobis dedit se se. *Eunuch. Act. ult. scen. ult.*

& services, comme à Rome les cliens à leurs patrons. Ils étoient tenus d'observer toutes les loix de la République, & d'en suivre exactement toutes les coutumes. Ils paioient chaque année à l'Etat un tribut de douze dragmes, & faute de paiement ils étoient réduits en servitude, & exposés en vente. Ce malheur pensa arriver à Xénocrate, célébre philosophe, mais pauvre, & on le menoit déja en prison; mais l'orateur Lycurgue, aiant paié sa taxe, le tira des mains des fermiers, nation de tout tems peu sensible au mérite, si l'on en excepte un petit nombre. Ce philosophe, aiant rencontré peu de tems après les fils de son Libérateur, leur dit: *Je paie avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause que tout le monde le loue.*

Six livres.

Plut. in Flamin. p. 375.

3. *Des serviteurs.*

Il y en avoit de deux sortes. Les uns, qui étoient de condition libre, ne pouvant gagner leur vie par le travail de leurs mains, se trouvoient obligés par le mauvais état de leurs affaires à se mettre en servitude: & la condition de ceux-là étoit plus honnête & moins pénible. Le service des autres

étoit contraint & forcé : c'étoient des esclaves, ou qu'on avoit faits prisonniers de guerre, ou qu'on avoit achetés de ceux qui faisoient publiquement ce trafic. Ils faisoient partie du bien de leurs maîtres, qui en disposoient absolument, mais qui les traitoient pour l'ordinaire avec beaucoup de douceur. Démosthéne remarque dans une de ses harangues que la condition des serviteurs étoit infiniment plus douce à Athénes que par-tout ailleurs. Il y avoit dans cette ville un asyle, un refuge, pour les esclaves, dans le lieu où l'on avoit enterré les os de Thésée ; & cet asyle subsistoit encore du tems de Plutarque. Quelle gloire pour Thésée, que son tombeau ait fait plus de douze cens ans après lui ce qu'il avoit fait lui-même pendant sa vie, & qu'il ait été le protecteur des opprimés !

Philip. 3.

Plut. in Thes. p. 17.

Quand les esclaves étoient traités avec trop de dureté & d'inhumanité, ils avoient action contre leurs maîtres, qui étoient obligés de les vendre à d'autres si le fait étoit bien prouvé. Ils pouvoient se racheter, même malgré leurs maîtres, quand ils avoient amassé une somme assez considérable pour cela. Car de ce qu'ils gagnoient

Plut. de superstit. pag. 166.

Plaut. in Casin.

par le travail de leurs mains, après en avoir paié une certaine portion à leurs maîtres, ils gardoient le reste pour eux, & s'en faisoient un pécule dont ils disposoient. Les particuliers, lorsqu'ils étoient contens de leurs services, leur donnoient assez souvent la liberté; & cette grace leur étoit toujours accordée de la part du public, lorsque la nécessité des tems avoit obligé de leur mettre les armes entre les mains, & de les enrôler avec les citoiens.

La maniére humaine & équitable dont les Athéniens traitoient leurs serviteurs & leurs esclaves, étoit un effet de la douceur naturelle à ce peuple, bien éloignée de l'austére & cruelle sévérité des Lacédémoniens à l'égard des Ilotes, qui mit souvent leur République à deux doits de sa perte. Plutarque condanne avec beaucoup de raison une telle dureté. Il voudroit qu'on s'accoutumât à user toujours de bonté à l'égard des bêtes mêmes, ne fût-ce, dit-il, que pour apprendre par là à bien traiter les hommes, & pour faire une espéce d'apprentissage de douceur & d'humanité. Il raconte à cette occasion un

Plut. in Catone, p. 338, 339.

fait très-singulier, & bien propre à faire connoître le caractére des Athéniens. Après avoir achevé le temple qu'on nommoit *Hecatonpedon*, ils renvoiérent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, & leur assignérent de gras paturages comme à des animaux consacrés. Et l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même se présenter au travail, se mettre à la tête de celles qui traînoient des charettes à la Citadelle, marcher devant elles comme pour les exhorter & pour les encourager, ils ordonnérent par un Décret qu'elle seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public.

§. III.

Du Conseil ou Sénat des Cinq-cens.

EN CONSÉQUENCE des établissemens de Solon, le peuple d'Athénes avoit une grande part & une grande autorité dans le gouvernement. On pouvoit appeller à son tribunal de tous les jugemens : il avoit le droit de casser les Loix anciennes, & d'en établir de nouvelles ; en un mot toutes les

affaires importantes, ſoit qu'elles regardaſſent la paix ou la guerre, ſe décidoient dans les aſſemblées du peuple. Or afin que les déciſions s'y fiſſent avec plus de ſageſſe & de maturité, Solon avoit établi un Conſeil compoſé de quatre cens Sénateurs, cent de chacune des Tribus, qui étoient pour lors au nombre de quatre : & ce Conſeil préparoit, & pour ainſi dire digéroit les affaires qui devoient être portées devant le peuple, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long. Cliſthéne, environ cent années après Solon, aiant porté le nombre des Tribus juſqu'à dix, augmenta auſſi celui des Sénateurs, & le fit monter à cinq cens, chaque Tribu en fourniſſant cinquante. C'eſt ce qui s'appelloit le Conſeil ou le Sénat des Cinq-cens. Ils recevoient leur honoraire du Tréſor public.

Le choix en étoit confié au ſort, pour lequel on ſe ſervoit de féves blanches & noires qu'on méloit & qu'on remuoit dans une urne; & chaque Tribu fourniſſoit les noms de ceux qui aſpiroient à cette charge, & qui avoient le revenu marqué par les loix pour y être admis. Il faloit avoir au moins trente ans pour y être reçu. Après qu'on

avoit fait l'enquête des mœurs & de la conduite du récipiendaire, on lui faisoit prêter serment, & il s'engageoit à donner toujours le meilleur conseil qu'il pourroit au peuple d'Athénes, & à ne s'écarter jamais de la teneur des Loix.

Ce Sénat s'assembloit tous les jours, excepté ceux qui étoient occupés par des fêtes. Chaque Tribu fournissoit à son rang ceux qui devoient y présider, appellés *Prytanes*, & le sort décidoit de ce rang. Le tems de cette Présidence duroit trente cinq jours, qui étant répété dix fois égaloit, à quatre jours moins, le nombre des jours de l'année Lunaire suivie à Athénes. On partageoit ce tems de la présidence ou de la Prytanée en cinq semaines, eu égard aux cinq dixaines de Prytanes, qui devoient y présider ; & chaque semaine sept de ces dix Prytanes, tirés au sort, présidoient chacun leur jour, & ils étoient appellés Πρόεδροι, c'est-à-dire *Présidens*. Celui* qui étoit de jour présidoit à l'assemblée des Sénateurs, & à celle du peuple: il étoit chargé du sceau public comme aussi des clés de la Citadelle & du Trésor.

Πρυτάνεις.

* *Il étoit appellé* Επιστάτης.

Les Sénateurs, avant que de s'as-

Βουλαῖος. Βουλαία. sembler, offroient un sacrifice à Jupiter & à Minerve sous le surnom *de bon conseil*, pour leur demander la prudence & les lumiéres dont ils avoient besoin pour délibérer sagement. Le Président proposoit l'affaire qui faisoit le sujet de l'assemblée. Chacun opinoit à son rang, & toujours debout. Après qu'on avoit formé un avis, il étoit mis par écrit, & lu à haute voix. Pour lors chacun donnoit son suffrage par scrutin, en jettant une féve dans l'urne. Si le nombre des blanches l'emportoit, l'avis passoit : autrement il étoit rejetté. Cette sorte de Décret s'appelloit ψήφισμα, ou Προβούλευμα, comme qui diroit Ordonnance préparatoire. On le portoit ensuite à l'assemblée du peuple. S'il y étoit reçu & approuvé, pour lors il avoit force de Loi : sinon, il n'avoit d'autorité que pour un an. On voit par là avec quelle sagesse Solon avoit établi ce Conseil, pour éclairer & conduire le peuple, pour fixer son inconstance, pour arrêter sa témérité, pour prêter à ses délibérations une prudence & une maturité qu'on n'a pas lieu d'attendre d'une assemblée confuse & tumul-

tueuse, composée d'un grand nombre de citoiens, la plupart sans éducation, sans lumiére, & sans beaucoup d'amour du bien public. D'ailleurs cette dépendance réciproque & ce concours mutuel des deux Corps de l'Etat, qui étoient obligés de se prêter l'un à l'autre leur autorité, & qui demeuroient également sans force quand ils étoient sans union & sans intelligence, étoit un moien habilement inventé pour entretenir entre ces deux Corps un sage équilibre, le peuple ne pouvant rien statuer qui n'eût été proposé & approuvé par le Sénat; & le Sénat ne pouvant établir aucune loi qui n'eût été ratifiée par le peuple.

On peut juger de l'importance de ce Conseil par les matiéres qui s'y traitoient, les mêmes sans exception que celles qui étoient portées devant le peuple : guerre, finance, marine, traités de paix, alliance; en un mot toutes les affaires qui ont raport au gouvernement; sans parler du compte qu'ils faisoient rendre aux Magistrats quand ils sortoient de charge; & de plusieurs jugemens qu'ils rendoient sur les matiéres les plus graves,

§. IV.

De l'Aréopage.

Ἄρειος πάγος.

CE CONSEIL portoit le nom du lieu où il tenoit ses assemblées, appellé *le Bourg* ou *la Colline de Mars*, parce que, selon quelques-uns, Mars y avoit été appellé en jugement pour un meurtre qu'il avoit commis. On le croit presque aussi ancien que la nation. Cicéron & Plutarque en attribuent l'établissement à Solon : mais il ne fit que le rétablir, en lui donnant plus de lustre & d'autorité qu'il n'avoit eu jusques-là, & pour cette raison il en fut regardé comme le fondateur. Le nombre des Sénateurs de l'Aréopage n'étoit point fixe : on voit que dans de certains tems il montoit jusqu'à deux & trois cens. Solon jugea à propos qu'il n'y eût que les Archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette dignité.

Ce Sénat étoit chargé du soin de faire observer les loix, de l'inspection des mœurs, du jugement sur-tout des causes criminelles. Il tenoit ses séances dans un lieu découvert, & pendant la nuit. Le premier apparem-

ment, pour ne se point trouver sous un même toit avec les criminels, & ne se point souiller par cette sorte de commerce : le second, pour ne se point laisser attendrir par la vûe des coupables, & pour ne juger que selon les loix & la justice. C'est pour cette même raison que devant ces juges l'Orateur ne pouvoit emploier ni exorde, ni peroraison, qu'il ne lui étoit point permis d'exciter les passions, & qu'il étoit obligé de se renfermer uniquement dans sa cause. La sévérité de leurs jugemens étoit fort redoutée, principalement pour ce qui regarde les meurtres, & ils avoient une attention particuliére à en inspirer de l'horreur aux citoiens. Ils [a] condannérent un enfant qui mettoit son plaisir à crever les yeux à des cailles, regardant cette inclination sanguinaire comme la marque d'un très-méchant naturel, qui pourroit un jour devenir funeste à plusieurs, si on la laissoit croitre impunément.

[a] Nec mihi videntur Areopagitæ; cùm damnaverunt puerum oculos coturnicum eruentem, aliud judicasse, quàm id signum esse perniciosissimæ mentis, multisque malo futuro si adolevisset. *Quintil. lib. 5. cap. 9.*

Les affaires de la religion, comme les blasphêmes contre les dieux, le mépris des sacrés mystéres, les différentes espéces d'impiété, l'introduction de nouvelles cérémonies & de nouvelles divinités, étoient aussi portées à ce Tribunal. On lit dans S. Justin le Martyr, que Platon, qui dans son voiage en Egypte avoit puisé de grandes lumiéres sur l'unité d'un Dieu, quand il fut de retour à Athénes, prit grand soin de dissimuler & de couvrir ses sentimens, de peur d'être obligé de comparoitre devant les Aréopagites pour en rendre compte : & l'on sait que saint Paul fut traduit devant eux comme enseignant une nouvelle doctrine, & voulant introduire de nouveaux dieux.

Cohortat. ad Græc.

Act. 17. v. 18. 20.

Ces Juges avoient une grande réputation de probité, d'équité, de prudence, & étoient généralement respectés. Cicéron, en écrivant à son ami Atticus sur la fermeté, la constance, & la sage sévérité qu'avoit fait paroitre le Sénat de Rome, croit en faire un éloge parfait en le comparant à l'Aréopage : *Senatus*, Ἄρειος πάγος, *nil constantius, nil severius, nil fortius.* Il faloit que Cicéron en eût

Ad Attic. lib. 1. Epist. 13.

conçu une idée bien avantageuſe, pour en parler comme il fait dans le premier livre de ſes Offices. [a] Il compare la fameuſe bataille de Salamine où Thémiſtocle avoit eu tant de part, avec l'établiſſement de l'Aréopage qu'il attribue à Solon ; & n'héſite point à préférer ou du moins à égaler le ſervice rendu par le Légiſlateur à celui dont Athénes fut redevable au Général d'armée. » Car enfin, dit-» il, cette victoire n'a été utile à la » République qu'une ſeule fois, mais » l'Aréopage le ſera pendant tous les » ſiécles, puiſque c'eſt à l'ombre de » ce Tribunal que ſe conſervent les » loix d'Athénes, & les coutumes an-» ciennes de l'Etat. Thémiſtocle n'a » ſervi de rien à l'Aréopage, mais » l'Aréopage a beaucoup contribué à » la victoire de Thémiſtocle, puiſ-

a Quamvis Themiſtocles jure laudetur, & ſit ejus nomen, quàm Solonis, illuſtrius, citeturque Salamis clariſſimæ teſtis victoriæ, quæ anteponatur conſilio Solonis ei, quo primùm conſtituit Areopagitas : non minùs præclarum hoc, quàm illud judicandum eſt. Illud enim ſemel profuit, hoc ſemper proderit civitati ; hoc conſilio leges Athenienſium, hoc majorum inſtituta ſervantur. Et Themiſtocles quidem nihil dixerit, in quo ipſe Areopagum juverit : at ille adjuvit Themiſtoclem. Eſt enim bellum geſtum conſilio Senatus ejus qui à Solone erat conſtitutus. *Offic. lib.* 1. *n.* 75.

» qu'alors la République se conduisit
» par les sages conseils de cet au-
» guste Sénat.

Il paroît par cet endroit de Cicéron que l'Aréopage avoit grande part au gouvernement ; & je ne doute point qu'il ne fût consulté dans les affaires importantes. Mais peutêtre que Cicéron confond ici le Conseil de l'Aréopage avec celui des Cinq-cens. Quoi qu'il en soit, les Aréopagites s'intéressoient extrémement aux affaires publiques.

Périclès, qui n'avoit pu entrer dans l'Aréopage, parce que le sort lui aiant toujours été contraire il n'avoit passé par aucune des charges nécessaires pour y être admis, entreprit d'en affoiblir l'autorité, & il en vint à bout : ce qui est une tache pour sa réputation.

§. V.

Des Magistrats.

On en avoit établi un grand nombre pour différens emplois. Je ne parlerai ici que des Archontes, qui sont les plus connus. J'ai remarqué ailleurs qu'ils succédérent aux Rois, & d'abord leur autorité duroit autant

que leur vie. Elle fut ensuite bornée à dix ans ; & enfin réduite à une année seule. Quand Solon fut chargé de travailler à la réforme du gouvernement, il les trouva en cet état, & au nombre de neuf. Il les laissa en place, mais diminua beaucoup leur pouvoir.

Le premier de ces neuf Magistrats s'appelloit proprement L'ARCHONTE, & l'année étoit désignée par son * nom : *sous tel Archonte telle bataille a été donnée*. Le second étoit nommé LE ROI : c'étoit un reste & un vestige de l'autorité à laquelle ils avoient succédé. Le troisiéme étoit LE POLEMARQUE, qui d'abord avoit eu le commandement des armées, & avoit toujours retenu ce nom, quoiqu'il n'eût plus la même autorité, dont il avoit pourtant conservé encore quelque partie. Car nous avons vû, en parlant de la bataille de Marathon, que le Polémarque avoit droit de suffrage dans le Conseil de guerre aussi bien que les dix Généraux qui commandoient pour lors. Les six autres Archontes étoient appellés d'un nom commun THESMOTHETES, ce qui marque qu'ils avoient une intendance

* *De là vient qu'il étoit aussi appellé* Ἐπώνυμος.

particuliére sur les loix pour les faire observer. Ces neuf Archontes avoient chacun un département propre ; & ils jugeoient de certaines affaires dont la connoissance leur étoit attribuée. Je ne croi pas devoir entrer dans ce détail, non plus que dans celui de beaucoup d'autres magistratures & charges, établies pour l'administration de la Justice, pour la levée des impôts & des tributs, pour la manutention du bon ordre dans la ville, pour le soin des vivres, en un mot pour tout ce qui regarde le commerce & la société civile.

§. VI.

Des Assemblées du Peuple.

Il y en avoit de deux sortes ; les unes ordinaires & fixées à de certains jours, & pour celles-là il n'y avoit point de convocation ; d'autres extraordinaires, selon les différens besoins qui survenoient, & le Peuple en étoit averti par une convocation expresse.

Le lieu de l'assemblée n'étoit point fixe. Tantôt c'étoit la place publique ; tantôt un endroit de la ville près de la citadelle appellé Πνὺξ ; quelquefois le Théatre de Bacchus.

C'étoient les Prytanes qui pour l'ordinaire aſſembloient le peuple. Quelques jours avant l'aſſemblée on affichoit des placars, où le ſujet de la délibération étoit marqué.

Tous les citoiens avoient droit de ſuffrage : les pauvres comme les riches. Il y avoit une peine contre ceux qui manquoient de ſe trouver à l'Aſſemblée, ou qui y venoient tard : & pour engager les citoiens à s'y rendre exactement, on y attacha une rétribution, d'abord d'une obole, qui étoit la ſixiéme partie d'une dragme : puis de trois oboles, qui faiſoient cinq ſols de notre monnoie.

L'aſſemblée commençoit toujours par des ſacrifices & par des priéres, afin d'obtenir des dieux toutes les lumiéres néceſſaires pour délibérer ſagement, & l'on ne manquoit pas d'y joindre des imprécations terribles contre ceux qui conſeilleroient quelque choſe de contraire au bien public.

Le Préſident propoſoit l'affaire ſur laquelle on devoit délibérer. Si elle avoit été examinée dans le Sénat, & qu'on y eût formé un avis, on en faiſoit la lecture ; après quoi l'on in-

vitoit ceux qui vouloient parler à monter sur la Tribune, pour se mieux faire entendre du peuple, & pour l'instruire sur l'affaire proposée. C'étoient les plus anciens ordinairement qui commençoient à porter la parole, puis les autres à proportion de leur âge. Quand les Orateurs avoient parlé & conclu ; sçavoir, par exemple, qu'il faloit approuver le Décret du Sénat, ou le rejetter : alors le peuple donnoit son suffrage, & la maniére la plus ordinaire de le donner étoit de lever les mains pour marque d'approbation, ce qui s'appelloit χειροτονειν. On voit quelquefois que l'assemblée étoit remise à un autre jour, parce qu'il étoit trop tard, & qu'on n'auroit pu distinguer le nombre de ceux qui levoient ainsi leurs mains, ni décider de quel côté étoit la pluralité. Après que l'avis avoit été ainsi formé, on le rédigeoit par écrit, & un Officier en faisoit lecture à haute voix au peuple, qui le confirmoit de nouveau en levant les mains comme auparavant ; & pour lors ce Décret avoit force de loi. C'est ce qu'on appelloit ψήφισμα, du mot grec ψῆφος, qui signifie *caillou*,

petite pierre, parce qu'on s'en servoit quelquefois pour donner son suffrage par scrutin.

Toutes les plus grandes affaires de la République se discutoient dans ces assemblées. C'est là qu'on portoit de nouvelles loix, & qu'on réformoit les anciennes ; qu'on examinoit tout ce qui a raport à la religion & au culte des dieux ; qu'on créoit les Magistrats, les Commandans, les Officiers : qu'on leur faisoit rendre compte de leur gestion & de leur conduite ; qu'on concluoit la paix ou la guerre ; qu'on nommoit les Députés & les Ambassadeurs ; qu'on ratifioit les traités & les alliances ; qu'on accordoit le droit de bourgeoisie ; qu'on ordonnoit des récompenses & des marques d'honneur pour ceux qui s'étoient distingués à la guerre, ou qui avoient rendu de grands services à la République ; qu'on décernoit aussi des peines contre ceux qui s'étoient mal conduits, ou qui avoient violé les loix de l'Etat, & qu'on bannissoit par l'Ostracisme. Enfin on y exerçoit la Justice, & on y rendoit des jugemens sur les affaires les plus importantes. On voit par ce dénombre-

ment, qui eſt encore très-imparfait ; jusqu'où alloit le pouvoir du Peuple ; & combien il eſt vrai de dire que le gouvernement d'Athénes, quoique tempéré par l'ariſtocratie & l'autorité des anciens, étoit par ſa conſtitution un gouvernement démocratique & populaire.

J'aurai lieu d'obſerver dans la ſuite de quel poids devoit être le talent de la parole dans une telle République, & combien les Orateurs y devoient être conſidérés. On a de la peine à comprendre comment ils pouvoient ſe faire entendre dans une aſſemblée ſi nombreuſe, & où il ſe trouvoit une ſi grande multitude d'auditeurs. On peut juger combien elle étoit nombreuſe par ce qui en eſt dit dans deux occaſions. La premiére regarde l'Oſtraciſme, & l'autre l'adoption d'un étranger pour citoien. Dans ces deux cas il faloit qu'il ne ſe trouvât pas moins de ſix mille citoïens dans l'aſſemblée.

Je réſerve pour un autre endroit les réflexions qui naiſſent naturellement de ce que j'ai déja raporté, & de ce qui me reſte encore à dire ſur le gouvernement d'Athénes.

§. VII.

Des Jugemens.

IL Y AVOIT différens Tribunaux, ſelon la différence des affaires: mais on pouvoit appeller de toutes les ordonnances des autres Juges au Peuple; & c'eſt ce qui rendoit ſon pouvoir ſi grand & ſi conſidérable. Tous les Alliés, quand ils avoient quelque procès à vuider, étoient obligés de ſe tranſporter à Athénes; & ſouvent ils y demeuroient un tems conſidérable ſans pouvoir obtenir audience, à cauſe de la multitude des affaires qu'il y avoit à juger. Cette loi leur avoit été impoſée pour les rendre plus dépendans du Peuple, & plus ſoumis à ſon autorité; au lieu que ſi on eût envoïé des Commiſſaires ſur les lieux, ils auroient été les ſeuls à qui les Alliés euſſent fait la cour, & rendu hommage.

Xenoph. de Rep. Ath. p. 664.

Les parties plaidoient elles-mêmes leur cauſe, ou emploioient le ſecours des Avocats. On fixoit ordinairement le tems que devoit durer le plaidoier, & l'on ſe régloit ſur une horloge à

eau, appellée en grec κλεψύδρα. L'arrêt se formoit à la pluralité, & quand les suffrages étoient égaux, les Juges panchoient du côté de la douceur, & renvoioient l'accusé absous. Il est remarquable qu'on n'obligeoit point un ami de porter témoignage contre son ami.

Tous les citoiens, même les plus pauvres, & qui étoient sans revenu, étoient reçus au nombre des Juges, pourvû qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans, & qu'ils fussent reconnus de bonnes mœurs. Pendant qu'ils jugeoient, ils avoient en main une espéce de sceptre, qui étoit la marque de leur dignité, & ils le déposoient en sortant.

L'honoraire des Juges a été différent selon les tems. Ils avoient d'abord par jour une obole seulement, puis on en donna trois, & c'est à quoi cet honoraire demeura fixé. C'étoit peu de chose en soi, mais qui devint fort à charge au public, & épuisa le trésor sans beaucoup enrichir les particuliers. On en peut juger par ce qui est raporté dans les Guêpes d'Aristophane, comédie où ce Poéte tourne en ridicule l'empressement des Athé-

niens pour juger, & leur avidité pour le gain, qui prolongeoit & multiplioit les procès à l'infini.

Dans cette comédie, un jeune Athénien, chargé du rôle dont je viens de parler, qui étoit de tourner en ridicule les Juges & les Jugemens d'Athénes, par la supputation qu'il fait des revenus qui alloient au trésor public, trouve qu'ils montoient à deux mille talens. Puis il examine combien il en revient aux six mille Juges qui inondoient Athénes, à donner trois oboles par tête. Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talens. Le calcul est facile. Il n'y avoit que dix mois de paiement pour les Juges, les deux autres mois étant emploiés en Fêtes qui interdisoient toute affaire juridique. Or en donnant trois oboles par tête à six mille hommes, on trouvera quinze talens emploiés par mois, & les dix mois donneront cent cinquante talens. Selon ce calcul, le Juge le plus assidu ne gagnoit que soixante-quinze livres par an. » A quoi » donc va le reste des deux mille talens, » s'écrie le jeune Athénien? A quoi, répond son pére, qui étoit un des Ju-

Six millions.

Cent cinquante mille écus.

ges ? A ces gens .... Mais non ; » ne révélons pas la honte d'Athénes, » & soions toujours pour le Peuple. « Puis le jeune Athénien fait entendre que ce reste alloit aux voleurs du trésor public, c'est-à-dire aux Orateurs qui ne cessoient de flater le Peuple, & à ceux qui étoient emploiés dans le gouvernement & dans les armées. J'ai tiré cette remarque des Livres du Pere Brumoi Jésuite ; dont je ferai grand usage dans la suite quand je parlerai des spectacles.

§. VIII.

Des Amphictyons.

JE PLACE ici le fameux Conseil des Amphictyons ; quoiqu'il ne fût point particulier aux Athéniens, mais commun à tous les Grecs, parce qu'il en est souvent fait mention dans l'histoire Grecque, & que je ne sai pas si je trouverai une occasion plus naturelle d'en parler.

L'Assemblée des Amphictyons étoit comme la tenue des Etats de la Gréce. On en attribue l'établissement à Amphictyon roi d'Athénes, & fils de Deucalion,

Deucalion, qui leur donna son nom. Sa premiére vûe, en établissant cette Compagnie, fut de lier par les nœuds sacrés de l'amitié les différens peuples de la Gréce qui y étoient admis, & de les obliger par cette union à entreprendre la défense les uns des autres, & à veiller ainsi mutuellement au bonheur & à la tranquillité de leur patrie. Les Amphictyons furent aussi créés pour être les protecteurs de l'oracle de Delphes, & les gardiens des richesses prodigieuses de ce temple; & pour juger les différens qui pouvoient survenir entre les Delphiens & ceux qui venoient consulter l'Oracle. Ce Conseil se tenoit aux Thermopyles, & quelquefois à Delphes même, & il s'assembloit réguliérement deux fois l'année, au printems & en autonne; & plus souvent, quand les affaires l'exigeoient.

On ne sait point précisément le nombre des peuples ni des villes qui avoient droit de séance dans cette assemblée, & il varia sans doute selon les tems. Lorsque les Lacédémoniens, pour s'y rendre maîtres des délibérations, voulurent en exclure les Thessaliens, les Argiens, & les Thébains, Thémisto- *Plut. in Themist. p. 122.*

cle, dans le discours qu'il prononça devant les Amphictyons pour rompre cette entreprise, semble insinuer qu'il n'y avoit alors que trente & une villes qui eussent ce droit.

Chaque ville envoioit deux Députés, & avoit par conséquent dans les délibérations deux voix; & cela sans distinction, & sans que les plus puissantes eussent aucune prérogative d'honneur, ni aucune prééminence sur les plus petites par raport aux suffrages, la liberté dont se piquoient ces peuples demandant que tout fût égal parmi eux.

Les Amphictyons avoient plein pouvoir de discuter & de juger en dernier ressort les différens qui survenoient entre les villes Amphictyoniques; de condanner à de grosses amendes celles qu'ils trouvoient coupables; & d'emploier non seulement toute la rigueur des loix pour l'exécution de leurs arrêts, mais même encore de lever, s'il le faloit, des troupes pour forcer les rebelles à y obéir. Les trois guerres sacrées entreprises par leur ordre, dont je parlerai ailleurs, en sont une preuve éclatante.

Avant que d'être installés dans la Compagnie, ils prêtoient un serment qui est remarquable : c'est Eschine qui nous en a conservé la formule, dont voici le sens. » Je jure de ne » jamais renverser aucune des villes » honorées du droit d'Amphictyonie, » & de ne point détourner ses eaux » courantes ni en tems de paix, ni en » tems de guerre. Que si quelque peu» ple venoit à faire une pareille entre» prise, je m'engage à porter la guerre » en son pays ; à raser ses villes, ses » bourgs, & ses villages ; & à le trai» ter en toutes choses comme mon » plus cruel ennemi. De plus, s'il se » trouvoit un homme assez impie pour » oser dérober quelques-unes des ri» ches offrandes conservées à Delphes » dans le temple d'Apollon, ou pour » faciliter à quelque autre les moiens » de commettre ce crime, soit en lui » prêtant aide pour cela, soit même » en ne faisant que le lui conseiller : » j'emploierai mes piés, mes mains, » ma voix, en un mot toutes mes » forces, pour tirer vengeance de ce » sacrilége. « Ce serment étoit accompagné d'imprécations & d'exécrations terribles. » Que si quelqu'un enfraint

Æschin. in Orat. περὶ παραπρεσβείας.

» ce qui est contenu dans le serment
» que je viens de faire, soit que ce
» quelqu'un soit un simple particulier,
» soit même que ce soit une ville,
» ou un peuple; que ce particulier,
» cette ville, ou ce peuple soit re-
» gardé comme exécrable, & qu'en
» cette qualité il éprouve toute la ven-
» geance d'Apollon, de Diane, de
» Latone, & de Minerve la Prévoian-
» te. Que leur terre ne produise au-
» cuns fruits: que leurs femmes, au
» lieu d'engendrer des enfans ressem-
» blans à leurs peres, ne mettent au
» monde que des monstres; & que les
» animaux même éprouvent une sem-
» blable malédiction. Que ces hom-
» mes sacriléges perdent tous leurs
» procès: s'ils ont la guerre, qu'ils
» soient vaincus: que leurs maisons
» soient rasées, & qu'eux & leurs en-
» fans soient passés au fil de l'épée. «
Je ne m'étonne pas si, après de si redoutables engagemens, la guerre sacrée, entreprise par l'ordre des Amphictyons, se poussoit avec tant d'acharnement & de fureur. La religion du serment avoit une grande force chez les Anciens: combien devroit-elle être respectée dans le christianis-

me, où l'on fait profession de croire que le violement en sera puni par des supplices éternels, & où néanmoins on regarde pour l'ordinaire le serment comme un jeu?

L'autorité des Amphictyons avoit toujours été d'un grand poids dans la Gréce : mais elle commença fort à déchoir dès le moment qu'ils eurent eu la condescendance d'admettre Philippe dans leur corps. Car ce Prince étant par ce moien entré en jouissance de tous leurs droits & de tous leurs priviléges, sut bientôt se mettre au-dessus des loix, & abusa de son pouvoir jusqu'au point de présider par procureur & à cette illustre assemblée, & aux Jeux Pythiques ; Jeux dont les Amphictyons étoient les Juges-nés & les Agonothétes. C'est ce que Démosthéne lui reproche dans sa troisiéme Philippique. *Lorsqu'il ne daigne pas*, dit-il, *nous honorer de sa présence, il envoie présider* SES ESCLAVES. Terme odieux, mais énergique, & qui sent bien la liberté Grecque, par lequel l'Orateur Athénien désigne le bas & indigne asservissement des plus grands Seigneurs de la Cour de Philippe.

Si l'on veut connoitre plus à fond ce qui regarde les Amphictyons, on peut consulter les dissertations de Monsieur
Tom. III. de Valois insérées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, où cette matiére est traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition.

§. IX.

Des revenus d'Athénes.

LES REVENUS d'Athénes, selon le passage d'Aristophane que j'ai cité ci-devant, & par conséquent du tems de la guerre du Péloponnése, montoient à deux mille talens, c'est-à-dire à six millions de notre monnoie. On réduit ces revenus ordinairement à quatre espéces.

Τέλη. 1. La premiére regarde les revenus qu'on tiroit de la culture des terres, de la vente des bois, de l'exploitation des mines d'argent & d'autres fonds pareils appartenans au public. On y comprend aussi les droits d'entrée & de sortie sur les marchandises, & ceux qu'on tiroit des habitans de la ville, tant naturels qu'étrangers.

Il est souvent parlé dans l'histoire

des Athéniens des mines d'argent de Laurium, qui étoit une montagne située entre le Pirée & le cap Sunium ; & de celles de Thrace, d'où plusieurs particuliers tiroient des richesses infinies. Xénophon, dans un écrit où il traite cette matiére à fond, démontre combien les mines d'argent bien exploitées pourroient raporter au public, par l'exemple de plusieurs particuliers qui s'y étoient enrichis. Hipponicus louoit ses mines & ses esclaves, qui étoient au nombre de six cens, à un Entrepreneur ; lequel rendoit au Propriétaire une * obole chaque jour pour chaque esclave tous frais faits : ce qui montoit chaque jour à une mine ; c'est-à-dire à cinquante francs. Nicias, qui périt en Sicile, louoit pareillement ses mines avec mille esclaves, & en tiroit un égal profit, proportionné à ce nombre.

De ratione redituum.

pag. 925.

2. La seconde espéce de revenus étoient les contributions que les Athéniens tiroient des Alliés pour les frais communs de la guerre. D'abord, sous Aristide, elles n'étoient que de quatre cens soixante talens. Périclès les au-

Le talent valoit mille écus.

* *Il y avoit six oboles à une dragme, cent dragmes à la mine, & soixante mines au talent.*

gmenta de près du tiers, & les fit monter à six cens; & peu de tems après, on les poussa jusqu'à treize cens talens. Des impositions modiques & nécessaires dans les commencemens, devinrent ainsi en peu de tems outrées & exorbitantes, malgré toutes les protestations du contraire qu'ils avoient faites à leurs Alliés, & les engagemens les plus solennels qu'ils avoient pris avec eux.

3. Une troisiéme sorte de revenus étoient les taxes extraordinaires imposées par tête dans les grands besoins & les nécessités de l'Etat sur tous les habitans du pays, tant naturels qu'étrangers.

4. Enfin les taxes, ausquelles les particuliers étoient condannés par les Juges pour différens délits, tournoient au profit du public, & étoient mises dans le Trésor, à l'exception du dixiéme réservé à Minerve, & du cinquantiéme pour d'autres divinités.

L'emploi le plus naturel & le plus légitime de ces différens revenus de la République, étoit pour paier les troupes tant de terre que de mer, à construire & à équiper des flotes, à entretenir ou à réparer les bâtimens publics,

les temples, les murs, les ports, les citadelles. Mais une grande partie de ces revenus, sur-tout depuis le tems de Périclès, fût détournée à des usages non nécessaires, & souvent même consumés en des dépenses frivoles, pour des jeux, des fêtes, des spectacles, qui coutoient des sommes immenses, & n'étoient d'aucune utilité pour l'Etat.

§. X.

De l'Education de la Jeunesse.

Je mets cet article dans celui du Gouvernement, parce que tous les plus célébres Législateurs ont cru avec raison que l'éducation de la Jeunesse en faisoit une partie essentielle.

Les exercices qui servoient à former soit le corps soit l'esprit des jeunes Athéniens, (& il en faut dire autant de presque tous les peuples de la Gréce) étoient la danse, la musique, la chasse, l'art de faire des armes & de monter à cheval, l'étude des belles-lettres, & celle des sciences. On sent bien que je ne puis qu'effleurer & toucher très-légérement tant de matiéres.

1. *Danse, Musique.*

LA DANSE est un des exercices du corps que les Grecs ont cultivés avec beaucoup de soin. Elle faisoit partie de ce que les Anciens appelloient la *Gymnastique*, partagée, suivant Platon, en deux genres, *l'Orchestique*, qui tire son nom de la danse; & le *Palestrique*, appellé ainsi du mot grec qui signifie *la Lute*. Les exercices de ce dernier genre contribuoient principalement à former le corps pour les travaux de la guerre, de la marine, de la campagne, & pour les autres services de la société.

Ὀρχεῖσθαι. *saltare.*

Πάλη.

La Danse se proposoit un autre but, & prescrivoit des régles sur les mouvemens les plus propres à rendre la taille libre & dégagée, à former un corps bien proportionné, à donner à toute la personne un air aisé, noble, gracieux, en un mot une certaine politesse d'extérieur, s'il est permis de parler ainsi, qui prévient toujours en faveur de ceux qui y ont été formés de bonne heure.

La Musique n'étoit pas cultivée avec moins d'application ni moins de

ſuccès. Les Anciens lui attribuoient des effets merveilleux. Ils la croioient très- propre à calmer les paſſions, à adoucir les mœurs, & même à humaniſer des peuples naturellement ſauvages & barbares. Polybe, Hiſtorien grave & ſérieux, & qui certainement mérite quelque créance, attribue la différence extrême qui ſe trouvoit entre deux peuples de l'Arcadie, les uns infiniment eſtimés & aimés pour la douceur de leurs mœurs, pour leur inclination bienfaiſante, pour leur humanité envers les étrangers, & leur piété envers les dieux; les autres au contraire généralement décriés & haïs à cauſe de leur férocité & de leur irréligion : Polybe, dis-je, attribue cette différence à l'étude de la Muſique, (j'entens, dit-il, la ſaine & véritable Muſique) cultivée avec ſoin par les uns & négligée abſolument par les autres.

Polyb. lib. 4. p. 289-292.

Après cela il n'eſt pas étonnant que les Grecs aient regardé la Muſique comme une partie eſſentielle de l'éducation des jeunes gens. [a] Socrate lui-même, dans un âge déja avancé, ne rougit pas d'apprendre à jouer des

a Socrates, jam ſenex, inſtitui lyra non erubeſcebat. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

inſtrumens. Quelque [a] eſtimé d'ailleurs que fût Thémiſtocle, on crut qu'il manquoit quelque choſe à ſon mérite, parce qu'après un repas il ne put, comme les autres, toucher la lyre. L'ignorance [b] ſur ce point paſſoit pour un défaut d'éducation : au contraire, l'habileté en ce genre faiſoit honneur aux plus grands hommes. [c] Epaminondas fut loué, parce qu'il ſavoit danſer, & jouer de la flute. On doit ici remarquer le différent goût & le différent génie des nations. Les Romains penſoient tout autrement que les Grecs ſur ce qui regarde la Muſique & la Danſe, & n'en faiſoient aucun cas pour eux-mêmes. Il y a bien de l'apparence que parmi les Grecs, ceux qui étoient les plus ſages & les plus ſenſés, n'y donnoient qu'une application médiocre : & le mot de Philippe à ſon fils Ale-

a Themiſtocles, cùm in epulis recuſaſſet lyram, habitus eſt indoctior. *Cic. Tuſc. Quæſt. lib.* 1. *n.* 4.

b Summam eruditionem Græci ſitam cenſebant in nervorum vocumque cantibus . . . diſcebantque id omnes ; nec, qui neſciebat, ſatis excultus doctrina putabatur. *Ibid.*

c In Epaminondæ virtutibus commemoratum eſt, ſaltaſſe eum commodè, ſcienterque tibiis cantaſſe. . . . Scilicet non eadem omnibus honeſta ſunt atque turpia, ſed omnia majorum inſtitutis judicantur. *Corn. Nep. in Præfat.*

xandre, qui dans un repas avoit marqué trop d'habileté dans la Musique, me porte à le croire. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter si bien.*

Au reste cette estime des Grecs pour la Danse & pour la Musique avoit son fondement. L'une & l'autre étoient emploiées dans les fêtes & dans les cérémonies les plus augustes de la religion, pour témoigner aux dieux avec plus de force & de vivacité sa reconnoissance pour les biens qu'on en avoit reçus. Elles faisoient un des plus ordinaires & des plus grands agrémens des repas, qu'on ne commençoit & qu'on ne finissoit guéres sans y chanter quelques odes, comme celles qui étoient faites à l'honneur des vainqueurs aux Jeux Olympiques, & sur d'autres sujets pareils. Elles avoient lieu même dans la guerre, & l'on sait que les Lacédémoniens alloient au combat en dansant, & au son de la flute. Platon, le plus grave Philosophe de l'antiquité, considéroit l'un & l'autre de ces deux arts, non comme un simple amusement, mais comme faisant une partie considérable des cérémonies de la religion, & des exercices militaires. Aussi le voit-on fort occupé, *De leg. l. 7.*

dans ses livres des Loix, à prescrire de sages réglemens sur la Danse & sur la Musique, pour les renfermer dans les bornes de l'utilité & de l'honnêteté.

Elles ne s'y conservérent pas lontems. La licence de la Scéne Grecque, où la Danse triomphoit, & où elle étoit, pour ainsi dire, prostituée aux baladins & aux gens les plus méprisables, qui ne s'en servoient que pour réveiller ou nourrir les passions les plus vicieuses; cette licence, dis-je, ne tarda guéres à corrompre un art, dont on pouvoit tirer quelque avantage s'il avoit été réglé comme Platon le prétendoit. La Musique eut une pareille destinée, & peut-être même que la corruption de celle-ci contribua beaucoup au déréglement & à la dépravation de la Danse. La volupté fut presque le seul arbitre que l'on consulta sur l'usage qu'on devoit faire de l'une & de l'autre, & le Théatre devint une école de toute sorte de vices.

Sympofiac. lib. 9. quæst. 15. p. 748. Plutarque, en se plaignant que la Danse étoit fort déchue du mérite qui la rendoit si estimable aux grands hommes de l'antiquité, ne manque pas d'observer qu'elle s'étoit corrompue par le caractére vicieux d'une

Poésie & d'une Musique molles & efféminées ausquelles elle s'étoit associée mal-à-propos, & qui avoient pris la place de cette Poésie & de cette Musique anciennes, qui avoient quelque chose de noble, de mâle, & même de religieux & de céleste. Il ajoute que s'étant rendue esclave de la volupté, elle exerce en son nom une espéce d'empire tyrannique sur les théatres, devenus une école publique des passions & des vices, où la raison n'est point écoutée.

Le Lecteur, sans que j'aie besoin de l'en avertir, fera de lui-même l'application de cet endroit de Plutarque à cette sorte de Musique dont retentissent aujourd'hui nos théatres, & qui; par ses airs efféminés & lascifs, a achevé d'empoisonner le peu de vertu & d'éteindre le peu de vigueur qui nous restoit. Ce sont les termes dont se sert Quintilien, pour décrire la Musique de son tems. *Quæ nunc in scenis effeminata, & impudicis modis fracta, non ex parte minima, si quid in nobis virilis roboris manebat, excidit.*

Quintil. l. 1. cap. 10.

2. *Des autres exercices du corps.*

LES JEUNES Athéniens, & en général tous les Grecs, avoient grand soin de se former aux exercices du corps, & de prendre réguliérement des leçons des maîtres de Palestres. On appelloit Palestres ou Gymnases les lieux destinés à ces sortes d'exercices, ce qui répondoit à peu près à nos Académies. Platon dans ses Livres des Loix, après avoir montré de quelle importance il étoit pour la guerre de cultiver la force & l'agilité des piés & des mains, ajoute que loin de bannir d'une République bien policée la profession des Athlétes, on doit au contraire y proposer des prix pour tous les exercices qui servent à perfectionner l'art militaire, tels que sont ceux qui rendent le corps plus léger, & plus propre à la course, plus ferme, plus robuste, plus souple, plus capable de soutenir de grandes fatigues, & de faire de grands efforts. Il faut se souvenir qu'il n'y avoit pas un Athénien qui ne dût être prêt à manier la rame dans les plus grandes galéres. C'étoient les citoiens qui faisoient cette fonction,

Lib. 8. de leg. p. 832.

& elle n'étoit pas renvoiée aux esclaves ou aux criminels comme aujourd'hui. Ils étoient tous destinés aussi au métier de la guerre, & obligés quelquefois de porter des armures de fer de pied en cap, qui étoient d'un fort grand poids. Voila pourquoi Platon, & tous les Anciens, regardoient les exercices du corps comme très-utiles, & même comme absolument nécessaires pour le bien public. Ce Philosophe ne donnoit l'exclusion qu'à ceux qui n'étoient d'aucun usage pour la guerre.

Il y avoit encore des Maîtres qui montroient à monter à cheval, & à faire des armes; & d'autres qui se chargeoient d'enseigner aux jeunes gens tout ce qu'il faut savoir pour exceller dans l'art militaire, & pour devenir un bon Commandant. Toute la science de ces derniers se bornoit à ce que les Anciens appelloient la Tactique, c'est-à-dire l'art de ranger les soldats en bataille, & de faire des évolutions militaires. Cette science étoit utile, mais ne suffisoit pas. Xénophon en montre l'insuffisance, en produisant un jeune homme sorti tout récemment d'une pareille école où il croioit avoir

Plat. in Lachete, p. 181.

Memorab. lib. 3. p 761. &c.

tout appris, & d'où il n'avoit remporté qu'une sote estime de lui-même, accompagnée d'une parfaite ignorance ; & il lui donne, par la bouche de Socrate, d'admirables préceptes sur le métier de la guerre, bien propres à former un excellent Officier.

De Venatione.

La chasse étoit regardée aussi par les Anciens comme un exercice très-propre à former les jeunes gens aux ruses & aux fatigues de la guerre. C'est pour cela que Xénophon, qui n'étoit pas moins bon guerrier que philosophe, n'a pas cru indigne de lui de composer un traité particulier sur la chasse, où il descend dans le dernier détail; & il marque les avantages considérables qu'on en tire, en s'accoutumant à souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid, & à n'être rebuté ni par la longueur de la course, ni par l'âpreté des lieux difficiles & des broussailles qu'il faut souvent percer, ni par le peu de succès des longs & pénibles travaux qu'on essuie quelquefois inutilement. Il ajoute que cet innocent plaisir en écarte d'autres également honteux & criminels; & qu'un homme sage & modéré ne s'y livre pas néanmoins jusqu'à négliger le soin de ses

affaires domeſtiques. Le même auteur, dans la Cyropédie, fait ſouvent l'éloge de la chaſſe, qu'il regarde comme une étude ſérieuſe de la guerre, & il montre dans ſon jeune Héros le bon uſage qu'on en peut faire.

Cyrop. lib. 1. pag. 5. 6. & lib. 2. pag. 59. 60.

3. *Des exercices de l'eſprit.*

ATHÉNES étoit, à proprement parler, l'école & le domicile des beaux arts & des ſciences. L'étude de la poéſie, de l'éloquence, de la philoſophie, des mathématiques, y avoit une grande vogue, & étoit fort cultivée par la jeuneſſe.

On envoioit d'abord les jeunes gens chez des maîtres de grammaire, qui leur apprenoient réguliérement & par principes leur propre langue, qui leur en faiſoient ſentir toute la beauté, l'énergie, le nombre, & la cadence. De là ce goût rafiné qui étoit répandu généralement dans Athénes, où l'Hiſtoire nous apprend qu'une ſimple vendeuſe d'herbes s'aperçut, à la ſeule affectation d'un mot, que Théophraſte étoit étranger. De là cette crainte qu'avoient les Orateurs de bleſſer par quelque expreſſion peu concertée des oreil-

Cic. in Brut. n. 172. Quintil. l. 8. cap. 1. Plut. in Pericl. pag. 156.

les si fines & si délicates. C'étoit une chose commune parmi les jeunes gens d'apprendre par cœur les tragédies qui se représentoient actuellement sur le théatre. Nous avons vû qu'après la déroute des Athéniens à Syracuse, plusieurs d'entr'eux, qui avoient été faits prisonniers, & réduits en servitude, en adoucirent le joug en récitant les piéces d'Euripide à leurs maîtres, lesquels extrêmement sensibles au plaisir d'entendre de si beaux vers, les traitérent depuis avec bonté & humanité. Il en étoit de même sans doute des autres poétes, & l'on sait qu'Alcibiade, encore tout jeune, étant entré dans une école où il ne trouva point d'Homére, donna un soufflet au Maître, le regardant comme un ignorant, & comme un homme qui deshonoroit sa profession.

Plut. in Alcib. pag. 194.

Pour l'éloquence, il n'est pas étonnant qu'on en fît une étude particuliére à Athénes. C'étoit elle qui ouvroit la porte aux premiéres charges, qui dominoit dans les assemblées, qui décidoit des plus importantes affaires de l'Etat, & qui donnoit un pouvoir presque souverain à ceux qui avoient le talent de bien manier la parole.

C'étoit donc là la grande occupation des jeunes citoiens d'Athénes, surtout de ceux qui aspiroient aux premiéres places. A l'étude de la rhétorique ils joignoient celle de la philosophie : je comprends sous cette derniére toutes les sciences qui en font partie, ou qui y ont raport. Des hommes, connus dans l'antiquité sous le nom de Sophistes, s'étoient acquis une grande réputation à Athénes, sur-tout du tems de Socrate. Ces Docteurs, également présomptueux & avares, se donnoient pour des savans accomplis en tout genre. Leur fort étoit la philosophie & l'éloquence : ils corrompoient l'une & l'autre par le mauvais goût & par les mauvais principes qu'ils inspiroient à leurs disciples. J'ai marqué dans la vie de Socrate, comment ce Philosophe entreprit & vint à bout de les décrier.



CHAPITRE SECOND.

DE LA GUERRE.

§. I.

Peuples de la Gréce de tout tems fort belliqueux, sur-tout les Lacédémoniens & les Athéniens.

NUL PEUPLE de l'antiquité (j'excepte les Romains) ne peut le disputer aux Grecs pour ce qui regarde la gloire des armes & la vertu militaire. Dès le tems de la guerre de Troie la Gréce signala son courage dans les combats, & s'acquit une réputation immortelle par la bravoure des Chefs qu'elle y envoia. Cette expédition ne fut pourtant, à proprement parler, que comme le berceau de sa gloire naissante : & les grands exploits par lesquels elle s'y distingua, lui servirent comme d'essais & d'apprentissage dans le métier de la guerre.

Il y avoit dans la Gréce plusieurs petites Républiques, voisines les unes des autres par leur situation, mais extrêmement séparées par leurs cou-

tumes, leurs loix, leurs caractéres, & ſur-tout par leurs intérêts. Cette différence de mœurs & d'intérêts fut parmi elles une ſource & une occaſion continuelle de diviſions. Chaque ville, peu contente de ſon propre domaine, ſongeoit à s'aggrandir aux dépens de celles qui étoient les plus voiſines & le plus à ſa bienſéance. Ainſi tous ces petits Etats, ſoit par ambition & pour étendre leurs conquêtes, ſoit par la néceſſité d'une juſte défenſe, étoient toujours ſous les armes, & par cet exercice continuel de guerre il ſe forma parmi tous ces peuples un eſprit martial & une intrépidité de courage, qui en fit des ſoldats invincibles comme il parut dans la ſuite, lorſque toutes les forces de l'Orient réunies enſemble vinrent fondre ſur la Gréce, & lui firent connoitre à elle-même ce qu'elle étoit, & ce qu'elle pouvoit.

Deux villes ſe diſtinguérent entre les autres, & tinrent ſans contredit le premier rang : Sparte, & Athénes. Auſſi ce furent ces deux villes, qui, ou ſucceſſivement, ou toutes deux enſemble, eurent l'empire de la Gréce, & ſe maintinrent pendant un fort long tems dans un pouvoir que la ſupério-

rité seule de mérite, reconnue généralement de tous les autres peuples, leur avoit acquis ; & ce mérite consistoit principalement dans la science des armes & dans la vertu guerriére, dont elles avoient donné l'une & l'autre des preuves éclatantes dans la guerre contre les Perses. Thébes leur disputa cet honneur pendant quelques années par des actions de courage surprenantes, & qui tenoient du prodige : mais ce ne fut qu'une lumiére de courte durée, qui après avoir jetté un grand éclat disparut aussitôt, & laissa cette ville dans sa premiére obscurité. Sparte & Athénes feront donc seules l'objet de nos réflexions sur ce qui regarde la guerre, & nous les joindrons ensemble pour être plus en état de connoitre leurs caractéres tant par leur ressemblance que par leur différence.



§. II.

§. II.

Origine & cauſe du courage & de la vertu militaire, par où les Lacédémoniens & les Athéniens ſe ſont toujours diſtingués.

TOUTES les loix de Sparte, & tous les établiſſemens de Lycurgue, n'avoient pour objet, ce ſemble, que la guerre, & ne tendoient qu'à faire des ſujets de la République un peuple de ſoldats. Tout autre emploi, tout autre exercice leur étoit interdit. Arts, belles lettres, ſciences, métiers, culture même de la terre, rien de tout cela ne faiſoit leur occupation, & ne leur paroiſſoit digne d'eux. Dès la plus tendre enfance on ne leur inſpiroit du goût que pour les armes, & il eſt vrai que l'éducation de Sparte étoit merveilleuſe quant à ce point. Marcher nuds piés, coucher ſur la dure, ſe paſſer de peu pour le boire & le manger, ſouffrir le chaud & le froid, ſe faire un exercice continuel de la chaſſe, de la lute, de la courſe à pié, de la courſe à cheval, s'endurcir même aux coups & aux plaies juſqu'à ſup-

primer toute plainte & tout gémiſſement ; voila ce qui faiſoit l'apprentiſſage de la jeuneſſe Spartaine par raport à la guerre, & ce qui la mettoit en état d'en ſoutenir un jour toutes les fatigues, & d'en affronter tous les dangers.

L'habitude d'obéir, contractée dès la plus tendre jeuneſſe, le reſpect pour les Magiſtrats & pour les Anciens, une ſoumiſſion parfaite aux loix, dont nul âge, nulle condition ne diſpenſoit, les diſpoſoient merveilleuſement à la diſcipline militaire, qui eſt le nerf de la guerre, & qui fait le ſuccès des plus grandes entrepriſes.

Or une de ces loix étoit de vaincre ou de mourir, & de ne jamais ſe rendre à l'ennemi. Léonide, avec ſes trois cens Spartiates, en donna un illuſtre exemple ; & ſon courage intrépide, relevé d'âge en âge par des louanges magnifiques, & propoſé pour modéle à toute la poſtérité, avoit donné le ton à la nation, & tracé la route qu'elle devoit tenir. La honte & l'infamie attachées à quiconque contrevenoit à cette loi, & mettoit bas les armes, en maintenoit l'obſervance, & la rendoit en quel-

que ſorte inviolable. Les meres recommandoient à leurs enfans, lorſqu'ils partoient pour la campagne, de revenir avec ou ſur leur bouclier. Elles pleuroient, non ceux qui étoient morts les armes à la main, mais ceux qui s'étoient ſauvés en fuiant. Faut-il s'étonner après cela qu'une petite troupe de pareils ſoldats, avec de tels principes, arrêtât une armée innombrable de barbares.

LES ATHÉNIENS étoient élevés moins durement que ceux de Sparte, mais ils n'avoient pas moins de courage. Le goût des deux peuples étoit tout différent pour ce qui regarde l'éducation & les occupations; mais ils arrivoient au même but quoique par diverſes routes. Les Spartiates ne ſavoient que manier les armes, & n'étoient que ſoldats. Chez les Athéniens, (& il en faut dire autant des autres peuples de la Gréce) les arts, les métiers, la culture des terres, le négoce, la marine, étoient en honneur, & ne dégradoient perſonne. Ces occupations n'étoient point un obſtacle à la valeur & à la ſcience de la guerre: elles n'empéchoient perſonne de s'élever aux plus grands

commandemens, & aux premiéres dignités de la République. Plutarque observe que Solon, voiant que le territoire de l'Attique étoit stérile, s'appliqua à tourner l'industrie des citoiens aux arts, aux métiers, au trafic, pour suppléer par ce moien à ce qui manquoit au pays du côté de la fertilité. Ce goût devint un des principes du gouvernement & des loix fondamentales de l'Etat, & il se perpétua dans les descendans, mais sans rien diminuer de l'ardeur de ce peuple pour la guerre.

La gloire ancienne de la nation, qui s'étoit toujours distinguée par la bravoure militaire, étoit un puissant motif pour ne pas dégénérer de la réputation de leurs ancêtres. La fameuse bataille de Marathon, où seuls ils avoient soutenu le choc des barbares, & remporté sur eux une victoire signalée, leur rehaussa infiniment le courage; & la journée de Salamine, au succès de laquelle ils eurent la plus grande part, mit le comble à leur gloire, & les rendit capables des plus grandes entreprises.

Une noble émulation pour ne point céder en mérite à Sparte rivale d'A-

thénes, & une vive jalousie de gloire qui pendant la guerre des Perses se tint dans de justes bornes, furent encore pour les Athéniens un pressant éguillon, qui leur faisoit faire tous les jours de nouveaux efforts pour se surmonter eux-mêmes, & pour soutenir leur réputation.

Des récompenses & des marques d'honneur accordées à ceux qui s'étoient distingués dans les combats, des tombeaux érigés aux citoiens qui étoient morts pour la défense de la patrie, des oraisons funébres prononcées en public au milieu des cérémonies les plus augustes de la religion pour rendre leur nom immortel, tout cela contribuoit infiniment à perpétuer le courage parmi les Athéniens sur-tout, & à leur en faire comme une loi & une nécessité indispensable.

Il y avoit à Athénes une loi qui ordonnoit que ceux qui auroient été estropiés à la guerre seroient nourris aux dépens du public. La même grace étoit accordée aux peres & meres aussi bien qu'aux enfans de ceux qui étant morts dans le combat laissoient une famille pauvre & hors d'état de sub-

Plut. in Solon. p. 96. Plat. in Menex. pag. 248. 249. Diog. Laert. in Solon. p. 37.

fifter. La République, comme une bonne mere, s'en chargeoit généreusement, & remplissoit à leur égard tous les devoirs & leur procuroit tous les fecours qu'ils auroient pu attendre de ceux dont ils pleuroient la perte.

Voila ce qui remplissoit de courage les Athéniens, & ce qui rendoit leurs troupes invincibles, quoique d'ailleurs elles fussent peu nombreufes. Dans la bataille de Platée, où l'armée des barbares commandée par Mardonius montoit au moins à trois cens mille hommes, & celle des Grecs réunis enfemble à cent huit mille deux cens; il n'y avoit dans celle-ci que dix mille Lacédémoniens, dont la moitié étoient Spartiates, c'eft-à-dire habitans de Sparte, & huit mille Athéniens. Il eft vrai que chaque Spartiate avoit amené avec lui fept Ilotes, qui faifoient en tout trente-cinq mille hommes : mais ils n'étoient prefque point comptés comme foldats.

Ce mérite éclatant, en fait de courage guerrier, reconnu généralement par les autres peuples, n'étouffoit pas dans leur efprit tout fenti-

ment d'envie & de jalousie, comme il parut un jour par raport aux Lacédémoniens. Les alliés qui leur étoient beaucoup supérieurs en nombre, souffrant avec peine de se voir soumis à leurs ordres, en murmuroient secrettement. Agésilas roi de Sparte, sans faire paroitre qu'il eût entendu leurs plaintes, assembla toute son armée; & après avoir fait asseoir d'un côté tous les alliés ensemble & de l'autre les Lacédémoniens seuls, il fit crier par un héraut que tous les ouvriers en fer, tous les maçons, tous les charpentiers, & ainsi des autres métiers, se levassent. Presque tous les alliés se levérent, & aucun parmi les Lacédémoniens, à qui tous les métiers étoient interdits. Alors Agésilas en souriant: » Voiez-vous, leur » dit-il, combien Sparte seule fournit » plus de soldats que toutes les autres » villes ensemble? « voulant faire entendre par là, que, pour être bon soldat, il ne faloit être que soldat; que les métiers étoient des distractions qui empéchoient l'artisan de se donner entiérement à la profession des armes & à la science de la guerre, & d'y réussir aussi bien que ceux qui

en faisoient leur unique exercice. Mais Agésilas parloit & agissoit ainsi par l'opinion avantageuse qu'il avoit de l'éducation Lacédémonienne. Car, dans le fond, ceux qu'il ne vouloit faire regarder que comme de simples artisans, montroient bien par les éclatantes victoires qu'ils remportérent contre les Perses & contre Sparte même, qu'ils ne cédoient aucunement aux Lacédémoniens, tout soldats qu'ils étoient, ni en valeur, ni en science militaire.

§. III.

Différentes sortes de troupes dont les armées des Lacédémoniens & des Athéniens étoient composées.

LES ARMÉES tant à Sparte qu'à Athénes étoient composées de quatre sortes de troupes : citoiens, alliés, mercénaires, esclaves. On imprimoit quelquefois aux soldats une marque sur la main pour les distinguer, à la différence des esclaves à qui ce caractére étoit imprimé sur le front. Les Interprétes croient que c'est par allusion à cette double coutume qu'il est marqué dans l'Apoca-

lypse que tous étoient obligés *de recevoir le caractére de la bête en leur main droite ou sur le front :* & que saint Paul dit de lui-même, *Je porte imprimées sur mon corps les marques du Seigneur Jesus.*

Apoc. 13. 16.

Gal. 6. 17.

Les citoiens de Lacédémone étoient de deux sortes : ou ceux qui habitoient dans Sparte même, & qu'on appelloit pour cette raison Spartiates ; ou ceux qui demeuroient à la campagne. Du tems de Lycurgue, les Spartiates montoient à neuf mille, & les autres à trente mille. Il paroit que ce nombre étoit un peu diminué du tems de Xerxès, puisque Démarate, en lui parlant des troupes Lacédémoniennes, ne compte que huit mille Spartiates. Ces derniers étoient l'élite de la nation, & l'on peut juger du cas qu'on en faisoit par l'inquiétude où fut la République pour les trois ou quatre cens qui furent assiégés par les Athéniens dans la petite île de Sphactérie, & qui y furent faits prisonniers. En général les Lacédémoniens ménageoient fort les troupes du pays, & n'en envoioient que peu dans les armées : mais ce peu en faisoit la plus grande force. Comme on de-

mandoit un jour à un Général Lacédémonien combien il y avoit de Spartiates dans l'armée : *Autant qu'il en faut*, dit-il, *pour repousser l'ennemi*. Ils servoient l'Etat à leurs dépens, & ce ne fut que dans la suite des tems qu'ils reçurent du public la solde.

Les *Alliés* faisoient le grand nombre des troupes dans les deux Républiques, & ils étoient stipendiés par les villes qui les envoioient.

On appelloit *Mercénaires* les troupes étrangéres, qui étoient soudoiées par la République au secours de laquelle elles étoient appellées.

Les Spartiates ne marchoient jamais sans quelques Ilotes, & nous avons vû que dans la bataille de Platée chaque citoien en avoit sept. Je ne croi pas que ce nombre fût fixe, & je ne comprens pas bien même à quel usage ils étoient destinés. C'auroit été une bien mauvaise politique, de mettre les armes entre les mains d'un si grand nombre d'esclaves, fort mécontens pour l'ordinaire de leurs maîtres qui les traitoient durement, & qui en auroient eu tout à craindre dans un combat. Cependant Hérodote, dans l'endroit que j'ai cité, les

repréſente comme des troupes armées à la légére.

L'Infanterie étoit composée de deux ſortes de ſoldats. Les uns étoient armés peſamment, & portoient de grands boucliers, des lances, des demi piques, des ſabres; ils faiſoient la principale force de l'armée. Les autres étoient armés à la légére, c'eſt-à-dire d'arcs & de frondes. On les plaçoit ordinairement au front de la bataille, ou ſur les ailes comme en premiére ligne, pour tirer des fléches & lancer des javelots & des pierres contre l'ennemi; & leurs décharges faites, ils ſe retiroient par les intervalles derriére leurs bataillons comme une ſeconde ligne pour y continuer à jetter leurs traits.

Thucydide, en décrivant la bataille de Mantinée, diviſe ainſi les troupes Lacédémoniennes. Il y avoit ſept Régimens de quatre Compagnies chacun, ſans compter les Squirites qui étoient au nombre de ſix cens: c'étoient des gens de cheval, dont je parlerai bientôt. La Compagnie étoit, ſelon l'Interpréte Grec, de cent vingt-huit hommes, & ſe diviſoit en quatre Eſcouades, chacune de trente-deux hommes. *Thucyd. lib. 5. pag. 390.*

Ainſi le Régiment montoit en tout à cinq cens douze hommes, & les ſept enſemble à trois mille cinq cens quatre-vingt-quatre. Chaque Eſcouade avoit quatre hommes de front ſur huit de hauteur, car c'eſt la hauteur ordinaire des files, mais que les Officiers pouvoient changer ſelon le beſoin.

Les Lacédémoniens ne commencérent proprement à faire uſage de la cavalerie que depuis la guerre contre ceux de Meſſéne, où ils en ſentirent le beſoin. Ils tiroient leurs cavaliers principalement d'une petite ville aſſez voiſine de Lacédémone, appellée *Sciros*, d'où ces Cavaliers furent nommés *Scirites* ou *Squirites*. Ils étoient toujours à la pointe de l'aile gauche, & cette place leur appartenoit de droit.

Thucyd. lib. 5. pag. 390.

La cavalerie étoit encore plus rare chez les Athéniens : la ſituation de l'Attique, coupée de beaucoup de montagnes, en étoit la cauſe. Elle ne montoit, après la guerre contre les Perſes qui étoit le beau tems de la Gréce, qu'à trois cens chevaux : elle s'accrut depuis juſqu'à douze cens. Mais qu'eſt-ce que cela pour une République ſi puiſſante ?

J'ai déja remarqué ailleurs que chez

les Anciens tant Grecs que Romains, il n'eſt fait nulle part mention d'étriers, ce qui eſt bien étonnant. Ils ſe jettoient agilement ſur le dos du cheval.

> Corpora ſaltu
> Subjiciunt in equos.

Æneid. l. 12. v. 287.

Quelquefois le courſier, accoutumé de bonne heure à ce manége, ſe baiſſoit ſur les jambes de devant, & donnoit lieu à ſon maître de monter ſur lui plus facilement.

> Inde inclinatus collum, ſubmiſſus & armos
> De more, inflexis præbebat ſcandere terga
> Cruribus.

Silius, l. 10. de equo Clælii equitis Romani.

Ceux que l'âge ou leur foibleſſe rendoient plus peſans, ſe ſervoient du ſecours d'un valet pour monter à cheval, & ils imitoient en cela les Perſes, chez qui cet uſage étoit ordinaire. Gracchus fit placer aux deux côtés des grands chemins de l'Italie de belles pierres à une certaine diſtance les unes des autres, afin qu'elles aidaſſent les voiageurs à monter à cheval ſans [a] le ſecours de perſonne.

Xenoph. de re equeſt. pag. 941. & 956.

Plut. in Gracch. p. 838.

a Ἀναβολέως μὴ δεόμενοις. *Ce mot, ἀναβολεὺς, ſignifie un homme, un valet, qui aidoit ſon maſtre à monter à cheval.*

Je m'étonne que les Athéniens, habiles comme ils étoient dans le métier de la guerre, n'aient pas compris que la cavalerie étoit la partie essentielle d'une armée sur-tout pour les batailles, & que quelqu'un de leurs Généraux n'ait pas tourné de ce côté-là leur attention & leur goût; comme Thémistocle le fit par raport à la marine. Xénophon étoit bien capable de leur rendre un pareil service pour la cavalerie, dont il comprenoit parfaitement l'importance. Il a écrit sur ce sujet deux Traités, dont l'un regarde le soin qu'il faut prendre des chevaux, pour les bien connoitre & pour les former, & il entre sur ce sujet dans un détail étonnant; & l'autre enseigne la maniére de former & d'exercer les cavaliers mêmes : tous deux bien dignes d'être lus par les gens du métier. Dans le dernier, il donne des vûes pour mettre la cavalerie en honneur, & il y prescrit en général des régles sur l'art militaire, qui peuvent être d'un grand secours pour tous ceux qui sont destinés à la profession des armes.

J'ai été surpris, en parcourant ce second traité, de voir avec quel soin

Xénophon, homme de guerre & payen, recommande le culte de la religion, le respect pour les dieux, & la nécessité d'implorer leur secours en toute occasion. Il répéte cette maxime jusqu'à treize fois différentes dans un Ecrit d'ailleurs assez court : & sentant bien que cette sorte d'affectation religieuse pourroit choquer certains esprits, il en fait une espéce d'apologie, & termine cet Ecrit par une réflexion que je raporterai ici toute entiére. » Si quelqu'un, dit-il, » s'étonne que j'insiste si fort ici sur » la nécessité qu'il y a de ne former » aucune entreprise sans se rendre la » divinité propice & favorable, qu'il » fasse attention qu'il y a dans la guerre » mille conjonctures douteuses & obs» cures, où les Généraux, occupés à » se tendre mutuellement des embu» ches, ne peuvent, dans l'incertitude » de ce qui se passe chez les ennemis, » prendre conseil d'autre que des dieux. » Rien n'est douteux ni obscur à leur » égard. Ils découvrent à qui il leur » plait l'avenir, par l'inspection des » entrailles des bêtes, par le chant des » oiseaux, par les visions, par les son» ges. Or il est à présumer que les dieux

» ſont plus diſpoſés à favoriſer de leurs
» lumiéres ceux qui ne les conſultent
» pas ſeulement dans une néceſſité ur-
» gente, mais qui dans tous les tems,
» & lorſqu'ils ſont loin du danger,
» leur rendent tout le culte dont ils
» ſont capables.

Il étoit digne de ce grand homme de donner la plus importante des inſtructions à ſon fils Gryllus à qui il adreſſe le Traité dont il s'agit, & qui, ſelon l'opinion commune, étoit chargé du ſoin de former les Cavaliers d'Athénes.

§. IV.

De la Marine, des Vaiſſeaux, & des troupes de mer.

Si les Athéniens le cédoient à ceux de Lacédémone pour la cavalerie, ils l'emportoient infiniment ſur eux pour ce qui regarde la marine, & nous avons vû que cette ſcience les avoit rendus les maîtres de la mer, & leur avoit donné une grande ſupériorité au-deſſus de tous les autres peuples de la Gréce. Comme cette matiére eſt importante pour l'intelli-

gence de plusieurs endroits de l'histoire, je la traiterai avec un peu plus d'étendue que les autres ; & je ferai grand usage de ce que le savant Pere Dom Bernard de Montfaucon en a écrit dans ses livres de l'Antiquité.

Les principales parties du vaisseau étoient la proue, la poupe & le milieu, qui s'appelloit en latin *carina*, la caréne.

LA PROUE étoit ce qui avançoit audela de la caréne & du ventre du vaisseau ; elle étoit ornée pour l'ordinaire de peintures & de différentes images de dieux, d'hommes, ou d'animaux. L'éperon, qu'on appelloit *rostrum*, étoit plus bas & à fleur d'eau : c'étoit une poutre qui avançoit munie d'une pointe de cuivre, & quelquefois de fer. Les Grecs l'appelloient ἔμβολον.

L'autre bout du navire opposé à la proue, étoit ce qu'on appelloit LA POUPE. Là étoit assis le pilote, & tenoit le gouvernail ; qui étoit une rame plus longue & plus large que les autres.

LA CARÉNE étoit le creux du vaisseau, ou le fond de cale.

Les vaisseaux étoient de deux espé-

ces. Les uns alloient à la rame, & étoient des vaisseaux de guerre : les autres alloient à la voile, & étoient des vaisseaux de charge destinés au négoce & aux transports. Les uns & les autres se servoient quelquefois en même tems de voiles & de rames, mais cela étoit plus rare. Les navires de guerre sont aussi appellés très-souvent dans les Auteurs des navires longs, & sont par là distingués des vaisseaux de charge.

Les vaisseaux longs étoient encore divisés en deux espéces : en ceux qu'on appelloit *actuariæ naves*, qui étoient des vaisseaux fort légers comme nos brigantins, & en long simplement. Les premiers s'appelloient ordinairement *ouverts*, parce qu'ils n'avoient pas de * pont. De ces bâtimens légers, il y en avoit de plus grands, & qui avoient les uns vingt, les autres trente, & les autres jusqu'à quarante rames, moitié d'un côté, & moitié de l'autre, toutes sur la même file.

Les navires longs qui servoient pour la guerre, étoient de deux sor-

* Pont, *en terme de marine, est le tillac, ou un plancher qui sépare les étages du navire. On dit aussi qu'un vaisseau a deux ou trois* ponts, *quand il a dans son creux deux ou trois étages.*

tes. Les uns n'avoient qu'un rang de rames de chaque côté : les autres en avoient deux, ou trois, ou quatre, ou cinq, ou en plus grand nombre, jusqu'à quarante : mais ces derniers étoient plus pour la montre que pour l'usage.

Les navires longs à un rang de rames, s'appelloient *aphractes* : c'est-à-dire qu'ils n'étoient pas couverts & n'avoient point de pont : on les distinguoit par là des *cataphractes* qui en avoient. Ils avoient seulement vers la proue & vers la poupe de petits planchers où l'on se tenoit pour combattre.

Les vaisseaux emploiés le plus ordinairement dans les combats des Anciens, sont ceux à trois & à cinq rangs de rames, appellés *trirémes* & *quinquérémes*.

C'est une grande question, & qui a donné lieu à beaucoup de savantes dissertations, de savoir comment ces rangs de rames étoient disposés. Il y en a qui veulent qu'ils fussent mis en long, & à peu près comme sont aujourd'hui les rangs de rames dans les galéres. D'autres soutiennent que les rangs des birémes, des trirémes ; des

quinquérémes, & d'autres, multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux, étoient les uns sur les autres. On cite, pour ce dernier sentiment, des passages sans nombre d'Auteurs anciens qui semblent ne laisser aucun doute, & qui sont considérablement fortifiés par le témoignage de la colonne Trajanne, qui représente ces rangs les uns sur les autres. Cependant le Pere de Montfaucon avoue que tout ce qu'il a consulté de gens plus habiles dans la marine, déclarent que la chose conçue de cette maniére leur paroit impossible. Mais le raisonnement est une foible preuve contre l'expérience de tant de siécles, & attestée par tant d'Auteurs. Il est vrai qu'en supposant ces rangs de rames perpendiculairement les uns sur les autres, il n'est pas aisé de comprendre comment se pouvoit faire la manœuvre : mais dans les birémes & les trirémes de la colonne Trajanne, les rangs de dessous sont mis obliquement, & comme par degrés.

Dans les anciens tems on ne connoissoit point les navires à plusieurs rangs de rames : on se servoit de

vaisseaux longs, où les rameurs, en quelque nombre qu'ils fussent, étoient tous sur la même ligne. Telle étoit la flote que les Grecs envoiérent contre Troie. Elle étoit composée de douze cens voiles, dont les galéres de Béotie étoient de six vingts hommes chacune, & celles de Philoctéte de cinquante, ce qui désigne sans doute les plus grandes & les plus petites. Leurs galéres n'avoient point de tillac, mais étoient faites comme de simples bateaux, ce qui se pratique encore, dit Thucydide, par les pirates, pour n'être pas sitôt découverts.

Thucyd. l. 1. pag. 8.

Les Corinthiens furent, à ce qu'on dit, les premiers qui changérent la forme des vaisseaux, & au lieu de simples galéres ils en firent à trois rangs, pour donner, par la multiplication des rames, plus d'agilité & d'impétuosité à leurs galéres. Leur ville, située avantageusement entre deux mers, étoit fort propre pour le commerce, & servoit comme d'entrepos aux marchandises. A leur exemples, les habitans de Corcyre, & les Tyrans de Sicile, équipérent aussi plusieurs galéres à trois rangs, un

Thucyd. p. 10.

peu avant la guerre contre les Perſes. Ce fut vers ce même tems que les Athéniens, animés par les vives exhortations de Thémiſtocle qui prévoioit la guerre qui éclata bientôt après, en conſtruiſirent de pareilles, encore le tillac ne régnoit-il pas tout du long; & ils s'appliquérent alors à la marine avec une ardeur & un ſuccès incroiables.

Le bec ou l'éperon de la proue (*roſtrum*) étoit la partie du vaiſſeau dont on faiſoit le plus d'uſage dans un combat naval. Ariſton de Corinthe perſuada aux Syracuſains, dont la ville étoit alors aſſiégée par les Athéniens, de faire leurs proues plus baſſes & plus courtes ; & cet avis leur procura la victoire. Car les Athéniens aiant des proues fort hautes & fort foibles, leurs éperons ne frapoient que les parties élevées au-deſſus de l'eau, & par cette raiſon faiſoient peu de dommage aux vaiſſeaux ennemis : au lieu que ceux des Syracuſains, qui avoient des proues fortes & baſſes, & les éperons à fleur d'eau, couloient ſouvent à fond d'un ſeul coup les triremes des Athéniens.

Diod. lib. 13. p. 141.

Deux ſortes de perſonnes ſervoient ſur les vaiſſeaux. Les uns étoient emploiés à la conduite, à la manœuvre du vaiſſeau : c'étoient les rameurs, *remiges* : les matelots, *nautæ* : les autres étoient ſoldats, deſtinés à combattre, & déſignés en grec par ce mot ἐπιϐάται. Cette diſtinction n'avoit pas lieu dans les premiers tems, & c'étoient les mêmes qui ramoient, qui combattoient, & qui rendoient tous les autres ſervices néceſſaires dans un vaiſſeau : ce qui s'obſervoit encore quelquefois dans les tems poſtérieurs. Car Thucydide, en décrivant l'arrivée de la flote des Athéniens à la petite île de Sphactérie, marque qu'il ne reſta dans les vaiſſeaux que les rameurs du rang d'en bas, & que les autres deſcendirent avec leurs armes.

Thucyd. l. 4. pag. 275.

1. La condition des rameurs étoit la plus pénible & la plus dure. J'ai déja obſervé que les rameurs, auſſi bien que les matelots, étoient tous citoiens & libres, & non eſclaves ou étrangers comme aujourd'hui. Les rameurs étoient diſtingués par degrés. Ceux du plus bas, s'appelloient *Thalamites* : ceux du milieu, *Zugites* : ceux d'en haut, *Thranites*. Thucydide remarque qu'on

donnoit à ces derniers une plus forte paie, parce qu'ils manioient des rames plus longues & plus pesantes que celles des degrés inférieurs. Il paroit que la chiourme, pour se mouvoir avec plus de justesse & de concert, étoit quelquefois conduite par le chant d'une voix, ou par le son de quelque instrument; & cette douce harmonie servoit, non seulement à régler leurs mouvemens, mais encore à diminuer & à charmer leurs peines.

C'est une question parmi les savans, si dans les grands vaisseaux chaque rame n'avoit qu'un rameur; ou si elle en avoit plusieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galéres. Ce que Thucydide remarque de la paie des Thranites, semble insinuer qu'ils étoient seuls. Car, si d'autres avoient partagé le travail avec eux, pourquoi auroient-ils reçu une plus forte paie que ceux qui menoient seuls une rame, puisque ceux-ci avoient

a Musicam natura ipsa videtur ad tolerandos faciliùs labores veluti muneri nobis dedisse. Si quidem & remiges cantus hortatur; nec solùm in iis operibus, in quibus plurium conatus præeunte aliqua jucunda voce conspirat: sed etiam singulorum fatigatio quamlibet se rudi modulatione solatur. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

autant & peutêtre plus de peine qu'eux. Le Pere de Montfaucon croit que dans les vaiſſeaux qui avoient plus de cinq rangs, il pouvoit y avoir pluſieurs rameurs ſur une ſeule rame.

Celui qui prenoit ſoin de toute la chiourme, & qui commandoit dans le vaiſſeau, s'appelloit *nauclerus*, & étoit le premier Officier. Le ſecond étoit le Pilote *gubernator*, il étoit aſſis à la poupe, tenoit en main le gouvernail, & conduiſoit le vaiſſeau. Sa ſcience conſiſtoit à bien connoitre les côtes, les ports, les rochers, les bancs de ſable; & ſur-tout à bien diſcerner les vents & les aſtres: car, avant l'invention de la bouſſole, le Pilote, pendant la nuit, ne pouvoit ſe conduire que par l'inſpection des aſtres.

2. Les ſoldats qui combattoient dans les vaiſſeaux, étoient à peu près armés comme ceux des armées de terre. Le nombre n'en étoit pas fixe. Les Athéniens à la bataille de Salamine avoient cent quatre-vingts vaiſſeaux, & ſur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient peſamment armés. L'Officier qui commandoit ces ſoldats, *Plut. in Themiſt. p. 119.*

s'appelloit τριήραρχος ; & celui qui commandoit toute la flote ναύαρχος ou στρατηγός.

On ne peut pas marquer au juste le nombre de ceux qui servoient dans un vaisseau tant soldats que matelots & rameurs : mais pour l'ordinaire il montoit à deux cens, plus ou moins, comme cela paroit dans le dénombrement que fait Hérodote de la flote des Perses du tems de Xerxès, & dans d'autres endroits où il est parlé de celle des Grecs. J'entends ici les grands vaisseaux, comme les Trirémes, qui étoit l'espéce la plus usitée.

La paie de ceux qui servoient sur les vaisseaux a fort varié selon la différence des tems. Quand le jeune Cyrus arriva en Asie, elle n'étoit que de trois oboles, qui faisoient la moitié d'une dragme, c'est-à-dire, cinq sols ; & le * Traité entre les Perses & les Lacédémoniens avoit été conclu sur ce pié là : ce qui donne lieu de croire que la paie ordinaire étoit de trois oboles. Cyrus, à la priére de Lysandre, en ajouta une quatriéme, ce qui faisoit par jour six

Xenoph. hist. Græc. lib. 1. p. 441.

* *Ce Traité portoit que les Perses paieroient par mois pour chaque vaisseau trente mines, qui faisoient la moitié d'un talent, ce qui montoit à trois oboles par tête pour ceux qui servoient dans le vaisseau.*

ſols huit deniers. Souvent elle étoit portée juſqu'à la dragme entiére qui répond à nos dix ſols. Dans la flote qui partoit pour la Sicile, les Athéniens donnoient par jour une dragme de paie. La ſomme de ſoixante talens (180000 livres) que ceux d'Egeſte avancérent aux Athéniens pour l'entretien de ſoixante vaiſſeaux par mois, marque que la paie de chaque vaiſſeau pendant un mois montoit à un talent, c'eſt-à-dire, à trois mille livres; ce qui ſuppoſe qu'il y avoit dans chaque vaiſſeau deux cens perſonnes qui recevoient par tête chaque jour une dragme, ou dix ſols. Comme la paie des Officiers étoit plus forte, peut-être que la République fourniſſoit le ſurplus, ou qu'on le prenoit ſur le total de la ſomme fournie pour un vaiſſeau en rabattant quelque choſe à chaque particulier.

Thucyd. l. 6. pag. 431.

Ibid. p. 415.

Il en faut dire autant des troupes de terre que de celles de mer, ſi ce n'eſt que les Cavaliers avoient le double. Il paroit que la paie ordinaire des gens de pié étoit auſſi de trois oboles, & qu'elle augmentoit ſelon les tems & le beſoin. Thimbron Lacédémonien qui marchoit contre Tiſ-

Xenoph. Exped. Cyr. lib. 7.

ſapherne, promettoit un Darique par mois à chaque ſoldat, deux aux Capitaines, & quatre aux Colonels. Or un Darique par mois à chaque ſoldat faiſoit par jour quatre oboles. Le jeune Cyrus, pour animer ſes troupes que la crainte d'une trop longue marche décourageoit, au lieu d'un Darique qu'il donnoit par mois à chaque ſoldat, leur en promit un & demi, ce qui montoit par jour à une dragme, c'eſt-à-dire à dix ſols.

On peut demander comment les Lacédémoniens, dont la monnoie de fer, qui ſeule avoit cours chez eux, n'étoit de miſe nulle part ailleurs, pouvoient entretenir des armées de terre & de mer, & d'où ils tiroient l'argent néceſſaire pour les faire ſubſiſter. Il n'y a point de doute qu'ils ne levaſſent, comme les Athéniens, des contributions ſur leurs alliés, & encore plus ſur les villes qu'ils mettoient en liberté, qu'ils protégeoient, ou qu'ils avoient conquiſes ſur leurs ennemis. Le ſecond fonds pour paier leurs troupes & leurs flotes, conſiſtoit dans les ſecours qu'ils tiroient du Roi de Perſe, comme on l'a vû en pluſieurs occaſions.

§. V.

Caractére particulier des Athéniens.

C'EST PLUTARQUE qui nous en fournira presque tous les traits. On sait combien, dans ses portraits, il réussit à peindre d'après nature, & combien, après l'étude profonde qu'il avoit faite du génie & des mœurs de ce peuple, il étoit propre à en tracer le caractére.

I. [a] » Le peuple d'Athénes, dit » Plutarque, se laisse emporter aisé- » ment à la colére, & on le fait re- » venir avec la même facilité à des » sentimens de bonté & de compas- » sion. » L'histoire en fournit une infinité d'exemples. La sentence de mort prononcée contre les habitans de Mityléne, & révoquée le lendemain. La condannation des dix Chefs, & celle de Socrate, suivies l'une & l'autre d'un promt repentir & d'une vive douleur.

Plut. De præcept. reip. ger. p. 799.

II. [b] » Il aime mieux saisir vive-

a Ὁ δῆμος Ἀθηναίων εὐκίνητός ἐστι πρὸς ὀργὴν, εὐμετάθετος πρὸς ἔλεον.

b Μᾶλλον ὀξέως ὑπονοεῖν, ἢ διδάσκεσθαι καθ' ἡσυχίαν βουλόμενος.

» ment une affaire par lui-même, & » presque la deviner, que de se don- » ner le loisir de se laisser instruire » avec étendue & à fond. . . . . . .

Rien n'est plus étonnant que ce trait, & l'on a de la peine à le concevoir & à le croire vrai. Des artisans, des laboureurs, des soldats, des matelots, sont gens grossiers pour l'ordinaire, ignorans, & d'une conception pesante. Il n'en étoit pas ainsi du peuple d'Athénes. Il avoit naturellement une pénétration, une vivacité, une délicatesse d'esprit même surprenantes. J'ai déja raporté plus d'une fois le fait de Théophraste. [a] Il marchandoit quelque chose à une vieille femme d'Athénes qui vendoit des légumes. *Non, Monsieur l'Étranger*, lui dit-elle, *vous ne l'aurez point à meilleur marché.* Il fut étrangement surpris de se voir traiter d'Etranger, lui qui avoit passé presque toute sa vie à Athénes, & qui se piquoit de mieux parler que tout autre. Cependant c'est à son langage qu'elle

a Cùm Theophrastus percontaretur ex anicula quadam, quanti aliquid venderet, & respondisset illa, atque addidisset: Hospes, non pote minoris: tulit molestè, se non effugere hospitis speciem, cùm ætatem ageret Athenis, optimèque loqueretur. *Cic. de clar. Orat. n.* 172.

reconnut qu'il n'étoit pas du pays. Nous avons vû que les ſoldats Athéniens ſavoient par cœur les beaux endroits des tragédies d'Euripide. D'ailleurs ces artiſans, ces ſoldats, qui aſſiſtoient à toutes les délibérations publiques, étoient rompus dans les affaires, & entendoient à demi mot. On en peut juger par les harangues de Démoſthéne, dont on ſait que le ſtile étoit vif, ſerré, concis.

III. [a] » Comme ſon inclination le » porte à ſecourir les perſonnes d'une » condition baſſe & qui ſont ſans con» ſidération, auſſi il aime les diſcours » aſſaiſonnés de plaiſanteries, & pro» pres à le faire rire.

Il ſoutient les perſonnes de la baſſe condition, parce qu'il n'en a rien à craindre pour ſa liberté, & qu'il y voit un caractére d'égalité, & de reſſemblance avec ſon état. Il aime la plaiſanterie, & en cela marque qu'il eſt peuple, mais un peuple plein de bonté & d'indulgence, qui entend raillerie, qui ne ſe choque pas aiſément, & qui n'eſt point délicat ſur

Xenoph. de Athen. Rep. p. 691.

a Ὥσπερ τῶν ἀνδρῶν τοῖς ἀδόξοις καὶ ταπεινοῖς βοηθεῖν προθυμότερος, οὕτως τῶν λόγων τοὺς παιδιώδεις καὶ γελοίους ἀσπάζεται καὶ προσίεται.

Plut. ibid. les égards qu'on lui doit. Un jour que l'assemblée étoit toute formée, & que le peuple étoit déja assis, Cléon, après s'être fait lontems attendre, arriva enfin couronné de fleurs; & il pria le peuple de remettre la délibération au lendemain. » Car aujourd'hui, dit-il, » j'ai affaire. Je viens de sacrifier aux » dieux, & je dois donner à souper » à des étrangers de mes amis. « Les Athéniens s'étant mis à rire, se levérent & rompirent l'assemblée. A Carthage il en eût couté la vie à quiconque auroit osé plaisanter de la sorte, & prendre une telle liberté avec un [a] peuple fier, hautain, ombrageux, de mauvaise humeur, & qui n'étoit point né pour les graces, & encore moins pour la plaisanterie. Dans une autre occasion, l'orateur Stratoclès aiant annoncé au peuple une victoire, & en conséquence fait faire des sacrifices, trois jours après arriva la nouvelle de la défaite de l'armée. Comme le peuple parut mécontent & fâché, » De quoi avez-vous donc » à vous plaindre, leur dit-il, & » quel mal vous ai-je causé, de vous

a Πικρὸν, σκυθρωπὸν, πρὸς παιδίαν καὶ χάριν ἀνήδυντον καὶ σκληρόν.

» avoir fait passer trois jours plus agréablement que vous n'eussiez fait sans » moi ?

IV. [a] » Il prend plaisir à s'entendre louer, & il souffre sans peine » qu'on le raille & qu'on le critique. « Quelque légére teinture qu'on ait d'Aristophane & de Démosthéne, on sait avec quel succès & quelle adresse ils emploioient la louange & la critique à l'égard du peuple d'Athénes.

Quand la République étoit tranquille & en paix, dit ailleurs le même Plutarque, le peuple Athénien se divertissoit des Orateurs qui le flatoient. Mais dans les affaires importantes, & dans les dangers de l'État, il devenoit sérieux, & préféroit ceux qui avoient coutume de combattre ses injustes desirs, comme Périclès, Phocion, Démosthéne. *Plut. in Phoc. p. 745.*

V. [b] » Il se rend redoutable même » à ceux qui le gouvernent, & il se » montre humain même à l'égard de » ses ennemis.

a Τοῖς μὲν ἐπαινοῦσιν αὐτὸν μάλιστα χαίρει, τοῖς δὲ σκώπτουσιν ἥκιστα δυσχεραίνει.

b Φοβερός ἐστιν ἄχρι τῶν ἀρχόντων, εἶτα φιλάνθρωπος ἄχρι τῶν πολεμίων.

Plut. in Nic. p. 526. Le peuple d'Athénes profitoit des lumiéres de ceux qui se distinguoient le plus par leur éloquence ou par leur prudence : mais il étoit plein de soupçons, & se tenoit en garde contre la supériorité de leur esprit, & contre leur habileté, & il prenoit plaisir à rabaisser leur courage, & à diminuer leur gloire & leur réputation. On en peut juger par l'Ostracisme, qui ne fut établi que pour tenir en bride ceux qui avoient un mérite & un crédit trop éclatans, & qui n'épargna ni les plus grands hommes, ni les plus gens de bien. La haine de la tyrannie & des Tyrans, qui étoit devenue comme naturelle aux Athéniens, les rendoit soupçonneux à l'excès, & leur faisoit tout craindre pour leur liberté de la part de ceux qui les gouvernoient.

Pour ce qui regarde leurs ennemis, ils ne les traitoient point à la rigueur, ils n'abusoient pas insolemment de la victoire, & n'exerçoient point de dureté envers les vaincus. L'amnistie ordonnée après la tyrannie des Trente marque qu'ils savoient oublier les maux qu'on leur avoit fait souffrir.

A ces différens traits que Plutarque a réunis dans un même endroit, on en peut joindre quelques autres, tirés

pour la plupart du même Auteur.

VI. C'étoit [a] ce fonds de bonté & de douceur, dont j'ai déja parlé, naturel aux Athéniens, qui les rendoit si attentifs aux régles de la politesse, & si délicats sur les bienséances, qualités qu'on ne croiroit pas devoir attendre du menu peuple. Dans la guerre que Philippe leur faisoit, aiant arrété un de ses couriers, ils lurent toutes les lettres dont il étoit porteur, excepté celle qu'Olympias sa femme lui écrivoit, qu'ils lui renvoiérent toute cachetée sans l'avoir ouverte, par considération pour l'amour & le secret conjugal, dont les droits sont sacrés & doivent être respectés même parmi les ennemis. Les mêmes Athéniens aiant ordonné qu'on fît une exacte recherche des présens qu'Harpalus avoit distribués aux Orateurs, ils ne souffrirent pas qu'on fît la visite dans la maison de Calliclès nouvellement marié, & cela par respect pour sa nouvelle épouse qui y étoit logée. On n'a pas toujours ces égards, & en pareille occasion on ne se pique pas toujours de cette politesse.

Plut. in Demetr. p. 898.

Id. in Demosth. pag. 857.

a Πάτριον αυτοῖς καὶ σύμφυτον ἦν τὸ φιλάνθρωπον. *In Pelop. pag. 280.*

VII. Le goût des Athéniens pour tous les arts & pour toutes les ſciences eſt trop connu, pour qu'il ſoit néceſſaire de s'y arréter lontems. D'ailleurs j'aurai occaſion d'en parler avec quelque étendue dans un autre endroit. Mais on ne peut voir ſans admiration qu'un peuple, composé pour la plus grande partie, comme je l'ai déja dit, d'artiſans, de laboureurs, de ſoldats, de matelots, ait porté la délicateſſe du goût en tout genre à une ſi haute perfection, ce qui paroit le privilége d'une condition plus relevée, & d'une éducation plus noble.

VIII. Il n'eſt pas moins étonnant que ce peuple [a] ait eu des vûes ſi grandes, & ait porté ſi haut ſes prétentions. Dans la guerre qu'Alcibiade lui fit entreprendre, plein de vaſtes projets & de magnifiques eſpérances, il ne ſe bornoit pas à la priſe de Syracuſe, ni à la conquête de la Sicile : mais il embraſſoit déja l'Italie, le Péloponnéſe, la Lybie, les Etats des Carthaginois, & l'empire de la mer juſqu'aux colonnes d'Hercule. Son entrepriſe manqua, mais il l'avoit formée, & la priſe de Syracuſe, qui

a Μέγα φρονεῖ· μεγάλων ὀρέγεται. *Plut.*

ne tint à rien, auroit pu la faire réussir.

IX. Ce même peuple si grand, &, on peut le dire, si fier dans ses projets, n'avoit rien de ce caractére dans tout le reste. Dans ce qui regardoit la dépense de la table, les habits, les meubles, les bâtimens particuliers, en un mot la vie privée, il étoit frugal, simple, modeste, pauvre; mais somptueux & magnifique pour tout ce qui étoit public & capable de faire honneur à l'Etat. Ses victoires, ses conquêtes, ses richesses, ses liaisons continuelles avec les peuples de l'Asie mineure, n'amenérent point chez lui le luxe, la bonne chere, le faste, les folles dépenses. Xénophon remarque qu'on ne distinguoit point un citoien d'un esclave par l'habillement. Les plus riches habitans, les plus fameux Généraux, ne rougissoient point d'aller eux-mêmes au marché.

De Rep. Athen. pag. 693.

C'a été une grande gloire pour Athénes d'avoir nourri & formé dans son sein tant d'hommes excellens dans la science de la guerre, dans l'art de gouverner, dans la philosophie, dans l'éloquence, dans la poésie, dans la peinture, la sculpture, l'architecture: d'avoir fourni elle seule plus de grands

hommes en tout genre qu'aucune autre ville du monde, si peutêtre on en excepte Rome, qui [a] avoit puisé chez elle ses lumiéres, & qui sût mettre à profit les leçons qu'elle en avoit reçues : d'avoir été en quelque sorte l'école & la maitresse de presque tout l'univers : d'avoir servi, & de servir encore de modéle à toutes les nations qui se sont piquées de bon goût : en un mot, de leur avoir donné le ton & prescrit la loi pour tout ce qui regarde les talens & les productions de l'esprit. L'endroit où je traiterai des sciences & des savans qui ont illustré la Gréce, aussi bien que des arts & de ceux qui s'y sont distingués, en sera la preuve.

XI. Je termine ce portrait des Athéniens par un dernier trait, qui ne peut leur être disputé, & qui se montre dans toutes leurs actions & dans toutes leurs entreprises : je veux dire l'amour & le zêle pour la liberté. C'étoit là leur qualité dominante, & le grand mobile du gouvernement. On les voit, dès le commencement de la guerre des Perses, tout sacrifier à la liberté de la Gréce. Ils abandonnent,

a Græcia capta ferum victorem cepit, & artes Intulit agresti Latio. *Horat. Epist.* 1. *lib.* 2.

ſans héſiter, leurs terres, leurs biens, leur ville, leurs maiſons, pour ſe retirer ſur des vaiſſeaux, afin de combattre l'ennemi commun qui vouloit les aſſervir. Quel beau jour pour Athénes, que celui où, tous les Alliés tremblant à la vûe des offres avantageuſes que lui faiſoit le Roi de Perſe, elle répondit aux Ambaſſadeurs de ce Roi, par la bouche d'Ariſtide, que tout l'or & l'argent du monde n'étoit pas capable de la tenter, ou de la porter à vendre ſa liberté, ni celle de la Gréce! C'eſt par de ſi généreux ſentimens que les Athéniens, non ſeulement devinrent le rempart de la Gréce, mais qu'ils préſervérent le reſte de l'Europe & tout l'Occident de l'invaſion des Perſes.

Plut. in Ariſtid. p. 324.

Ces grandes qualités étoient mélées de grands défauts, & ſouvent tout contraires, tels qu'on peut ſe les imaginer dans un peuple volage, léger, inconſtant, capricieux, comme étoit le peuple d'Athénes.

§. VI.

Caractére commun des Lacédémoniens & des Athéniens.

JE NE PUIS m'empécher de copier

ici ce que dit Monſieur Boſſuet ſur le caractére des Athéniens & des Lacédémoniens. L'endroit eſt long, mais ne le paroitra pas, & il achevera de faire connoitre à fond le génie de ces deux peuples.

Parmi toutes les Républiques dont la Gréce étoit composée, Athénes & Lacédémone étoient ſans comparaiſon les principales. On ne peut avoir plus d'eſprit qu'on en avoit à Athénes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athénes vouloit le plaiſir : la vie de Lacédémone étoit dure & laborieuſe. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté : mais à Athénes la liberté tendoit naturellement à la licence : & contrainte par des loix ſévéres à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athénes vouloit auſſi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt ſe méloit à la gloire. Ses citoiens excelloient dans l'art de naviger ; & la mer, où elle régnoit, l'avoit enrichie. Pour demeurer ſeule maitreſſe de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût aſſujettir, & ſes richeſſes, qui lui inſpiroient ce deſir, lui fourniſſoient le moien de le ſatisfaire. Au

contraire à Lacédémone l'argent étoit méprisé. Comme toutes les loix tendoient à faire une République guerriére, la gloire des armes étoit le seul charme dont les esprits de ses citoiens fussent possédés. Dès là naturellement elle vouloit dominer; & plus elle étoit au dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, étoit ferme dans ses maximes & dans ses desseins. Athénes étoit plus vive, & le peuple y étoit trop maître. La philosophie & les loix faisoient à la vérité de beaux effets dans des naturels si exquis : mais la raison toute seule n'étoit pas capable de les retenir. Un sage Athénien, & qui connoissoit admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte étoit nécessaire à ces esprits trop vifs & trop libres, & qu'il n'y eut plus moien de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses. *Plat. l. 3. de leg.*

Alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs belles actions, & la sureté où ils croioient être. Les Magistrats n'étoient plus écoutés; & comme la Perse étoit affligée par une excessive sujettion, Athénes, dit Platon, res-

ſentit les maux d'une exceſſive liberté.

Ces deux grandes Républiques, ſi contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarraſſoient l'une l'autre dans le deſſein qu'elles avoient d'aſſujettir toute la Gréce ; de ſorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre : car, outre que chacune ſouhaitoit pouvoir conſerver ſa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone étoit dur. On remarquoit dans ſon peuple je ne ſai quoi de farouche. *Ariſt. Polit. pag. 4.* Un gouvernement trop rigide & une vie trop laborieuſe y rendoient les eſprits trop fiers, trop auſtéres, & trop *Id. 7. p. 14.* impérieux : joint qu'il faloit ſe réſoudre à n'être jamais en paix ſous l'empire d'une ville, qui étant formée pour la guerre, ne pouvoit ſe conſerver *Xenoph. de rep. Lacon.* qu'en la continuant ſans relâche. Ainſi les Lacédémoniens pouvoient commander, & tout le monde craignoit qu'ils ne commandaſſent.

Plat. de rep. lib. 8. Les Athéniens étoient naturellement plus doux & plus agréables. Il n'y

avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les festins & les jeux étoient perpétuels; où l'esprit, où la liberté & les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliés, & étoit encore plus insupportable à leurs sujets. Il faloit essuier les bizarreries d'un peuple flaté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celle d'un Prince gâté par la flaterie.

Ces deux villes ne permettoient point à la Gréce de demeurer en repos. On a vû la guerre du Péloponnése, & les autres, toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone & d'Athénes. Mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Gréce, la soutenoient en quelque façon, & l'empéchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Gréce. Ainsi tout le secret de leur politique étoit d'entretenir ces jalousies, & de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuse, fut la premiére à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrérent dans le dessein de se rendre

maîtres de toute la nation ; & soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déja les villes de Gréce ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perse, qu'elles appelloient le grand Roi, ou le Roi par excellence, comme si elles se fussent déja comptées pour sujettes. Mais il n'étoit pas possible que l'ancien esprit de la Gréce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude, & entre les mains des Barbares.

Plat. l. 3. de leg. Isocrat. Panegyr.

De petits Rois Grecs entreprirent de s'opposer à ce grand Roi, & de ruiner son empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons vûe, Agésilas, Roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie Mineure, & montra qu'on les pouvoit abbattre. Les seules divisions de la Gréce arrétérent ses conquêtes. La fameuse retraite des dix mille Grecs, qui, après la mort du jeune Cyrus, malgré les troupes victorieuses d'Artaxerxe, traversérent quelque tems auparavant en corps d'armée tout l'empire des Perses, & retournérent dans leur pays : cette action, dis-je, montra à la Gréce plus que jamais, qu'elle nourrissoit une milice invinci-

Polyb. l. 3.

ble à laquelle tout devoit céder, & que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui résister quand elle seroit unie.

Nous verrons dans la suite comment Philippe, Roi de Macédoine, profitant de ces divisions, vint à bout à la fin, moitié par adresse, & moitié par force, de se rendre le plus puissant de la Gréce, & comment il obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendarts contre l'ennemi commun. Ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher, Alexandre son fils l'acheva; & montra à l'univers étonné ce que peuvent l'habileté & le courage contre les armées les plus nombreuses & l'appareil le plus terrible.

Après ces réflexions sur le gouvernement des principaux peuples de la Gréce, tant en paix qu'en guerre, & sur leurs différens caractéres, il me reste à parler de ce qui regarde la religion, & c'est par où commencera le Volume suivant.

Fin du IV[e] Tome.

TABLE

DU QUATRIÉME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

PLAN ET DIVISION de ce quatriéme Volume, *page* 1.

CHAPITRE SECOND.



LIVRE NEUVIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

§. II.

LIVRE DIXIÉME.

MŒURS ET COUTUMES DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table.



